This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

109
.5

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

HENRY WARE WALES, M.D.

Class of 1838

FOR BOOKS OF INTEREST TO THE
SANSKRIT DEPARTMENT

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Étude sur le caractère national et religieux de l'épopée latine (Amiens, 1853).

De Frontonianis reliquiis (Amiens, 1853).

Essai critique sur la littérature indienne et les études sanscrites (Grenoble, 1856).

Précis de rhétorique et de littérature (Grenoble, 1856). — Seconde édition (Lyon, 1876).

Tableau de la littérature dramatique en Europe depuis l'origine jusqu'à nos jours (Grenoble, 1858.)

ORLÉANS, IMPRIMERIE DE GEORGES JACOB, CLOITRE SAINT-ÉTIENNE, 6.

LES LITTÉRATURES DE L'ORIENT

II

ÉTUDES

SUR LA LITTÉRATURE SANSCRITE

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE

SANSCRITE

PAR

A. PHILIBERT SOUPÉ

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25

1877

Ind L 109.9.5

HARVARD COLLEGE
MAR, 16 1927
LIBRARY

Wales fund

PRÉFACE.

Le présent livre comprend divers fragments, qu'on a pu lire, entre 1862 et 1868, dans la *Revue contemporaine;* on les retrouvera ici, soigneusement remaniés et grossis par de notables additions. Dès 1856, nous avions publié un *Essai critique sur la littérature indienne et les études sanscrites*, qui n'était dans notre pensée qu'une nomenclature raisonnée de la plupart des œuvres composées sur ces matières aussi ardues qu'importantes. De plus, vers cette époque, nous avions fait passer dans notre langue, d'après les traductions latines de Stenzler, le *Raghou-Vansa* et le *Koumâra-Sambhâva* de Kâlidâsa : les premiers chapitres de notre version française furent insérés, en 1856 et 1857, dans la *Revue d'Orient ;* mais la disparition de cette revue interrompit bientôt l'impression de notre travail, de sorte qu'une publication postérieure de M. Hippolyte Fauche sur ce sujet vint enlever à

la nôtre toute opportunité. Enfin, nous avons fourni à plusieurs journaux de Paris et de la province de nombreux articles du même genre. Ces différentes tentatives suffisent à démontrer, sinon notre compétence pour de semblables études, du moins l'intérêt qu'elles nous ont toujours inspiré.

Aussi aurions-nous désiré depuis longtemps voir paraître une œuvre, écrite par quelqu'un des représentants les plus autorisés de la science, qui eût présenté aux lettrés et aux gens du monde, sous une forme claire et concise, sans vulgarité comme sans sécheresse, une image, aussi fidèle que possible, d'une des littératures les plus anciennes et les plus curieuses à étudier. Notre espoir a été déçu et, après tant d'années écoulées, malgré tant d'excellents travaux consacrés par de doctes plumes à la religion et à la philosophie, à la poésie et au langage des Indiens, cet ouvrage d'ensemble, à l'heure qu'il est, n'existe point encore en France.

La place étant restée libre, nous nous hasardons à la prendre; si nous ne prétendons nullement offrir au public un tableau achevé, il voudra bien peut-être, faute de mieux, se contenter de cette esquisse.

A.-P. S.

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE SANSCRITE

I

INTRODUCTION

I

Notre siècle, dont nous nous plaisons quelquefois à dire nous-mêmes tant de mal, est, en tout cas, un grand chercheur d'idées, un grand collectionneur de faits. Aujourd'hui, dans le domaine intellectuel aussi bien que dans le cercle des choses physiques, on dévore le temps et l'espace; on multiplie les communications internationales; on examine, on compare; on veut tout explorer et tout savoir, marcher plus vite et mieux. Toutes les mythologies et toutes les histoires sont puisées à leurs vraies sources; encore un peu de temps, et une encyclopédie universelle sera possible; le catalogue des produits de l'esprit humain sera mis à jour. Médailles, inscriptions, tombeaux, monuments antiques, dé-

bris fragiles tirés de la poussière, tout reprend une forme et une voix ; tout renaît à la vie: tout nous parle des périodes évanouies, des luttes oubliées de ce monde au sein duquel nous nous agitons à notre tour. On déchiffre les palimpsestes; on devine les hiéroglyphes; les cavernes d'Ellora, les cryptes d'Eléphantine et de Thèbes, les palais de Persépolis et de Ninive, les acropoles d'Athènes et de Carthage nous rouvrent leurs profondeurs, cachées pendant tant de siècles. Il semble que notre existence s'étende et s'agrandisse par tout ce que nous découvrons derrière nous, par tout ce que nous rêvons au delà. Or, parmi les conquêtes les plus précieuses de la science contemporaine, nous devons placer en un des premiers rangs l'étude des langues et des littératures exotiques.

S'absorber en soi-même, rétrécir son horizon, dédaigner tout ce qui ne nous ressemble pas, c'est la théorie de la frivolité ou de l'ignorance. Les facultés de la nation la mieux douée ne tarderaient point à s'épuiser, si de loin en loin quelque souffle extérieur ne venait la réveiller de sa langueur et lui rappeler qu'en dehors d'elle, souvent au-dessus d'elle, il existe encore quelque chose. Les anciens, s'enfermant par orgueil dans d'étroites barrières, faisaient commencer la barbarie aux limites de leur propre société ; mais les modernes, les Français spécialement, devaient avoir un sentiment plus vif de l'unité, de la fraternité et de la solidarité humaines. Les langues étrangères, qui s'étaient répandues lentement parmi nous, finirent par y devenir à la mode, parfois même au détriment de la nôtre. Mais ce qu'il y eut, à l'occasion, d'excessif dans ce grand mouvement d'idées ne doit pas nous empêcher de reconnaître ce qu'il avait de légitime ; seulement il fallait choisir : une fois qu'on eut séparé l'or des scories, le bon grain de l'ivraie, il se trouva que la moisson était riche et qu'on avait recueilli de véritables trésors. De toutes ces découvertes plus ou moins récentes, il n'en est pas, à coup sûr, de plus intéressante que celle de la littérature sanscrite.

II

Résumons brièvement ce qu'on savait sur l'Inde avant le commencement du XIX^e^ siècle; assurément c'était peu de chose. Cette contrée, si voisine du berceau de l'homme primitif, fut vraisemblablement conquise sur des tribus sauvages par la race supérieure des Aryens, qu'on suppose avoir occupé tout l'espace compris entre le Tibet, la mer Caspienne, le Caucase, le Taurus et l'Ararat. Sa civilisation précoce a dû exercer sur la Chine, la Perse, l'Assyrie, peut-être sur l'Égypte et la Grèce, une influence considérable. Mais, dans l'état actuel de nos connaissances, il est impossible de retracer en détail et avec quelque certitude cette histoire plus d'une fois ébauchée. D'un point à l'autre pourtant les ressemblances d'idées sont frappantes: religions et sociétés, arts et lettres, mœurs et lois, tout indique une origine commune. Les rapports de commerce entre ces différents pays ne sauraient avoir manqué ; les relations politiques furent assez rares.

C'est les armes à la main que les conquérants des trois mondes alors connus tentèrent de surprendre cette mystérieuse nation de l'Inde dans ses forteresses presque inexpugnables de l'Asie centrale ; Sémiramis, Sésostris, Cyrus, Darius s'approchèrent peu à peu de ces limites sacrées. Avant eux, le divin Bacchus, osant les franchir en compagnie d'une troupe de Satyres et de Ménades, avait été, pour ainsi dire, dans la mythologie des Hellènes, le poétique symbole de ces expéditions aventureuses, où la réalité touchait de si près à la fable. Il faut voir dans les *Dionysiaques* de Nonnus de Panopolis ce demi-dieu, éblouissant de beauté et de jeunesse, le front couronné de grappes de raisin, armé d'un thyrse fleuri comme d'une baguette magique, transformant en vin l'eau des plus vastes fleuves, enivrant ses ennemis pour les vaincre plus aisément, luttant contre des géants, des éléphants, des

singes, et terminant par un triomphe solennel cette curieuse légende, égayée d'abord par ses rencontres allégoriques avec Ampélos, Pithos et Méthé.

A l'exemple de Bacchus, un autre fils de Jupiter, le héros macédonien, suivait hardiment ses traces : gagnant l'amitié de Taxile, égalant Porus en courage et en fierté, repoussant Agramne, admirant la sombre folie des Gymnosophistes, jetant çà et là les fondements de quelque Alexandrie nouvelle, faisant reconnaître par son amiral Néarque une partie des côtes du sud-est, il ne s'arrêta en face du dernier Océan que devant la lassitude de ses généraux ou la superstition de ses soldats, et revint expirer dans Babylone, ce centre futur de son empire universel, ayant ajouté à toutes ses gloires celle de s'être avancé plus qu'aucun autre mortel vers les bornes extrêmes de l'Orient. Un de ses moins indignes successeurs, Séleucus Nicator, envoyait à Sandracottus (le Tchandra-Goupta du théâtre indien) une ambassade qui est restée fameuse. Cependant, chez les historiens et les géographes de la Grèce comme chez les poètes de Rome, l'Imaüs, le Gange, l'Indus, l'Hydaspe, les Gangarides, les Sères et le royaume de Pandion n'offrirent guère aux imaginations qu'un tableau à demi-fantastique, où l'on entrevoyait vaguement des peuplades farouches, des animaux monstrueux et la nature la plus étrange.

On comprend qu'il fallut bien du temps avant que l'Inde pût être sérieusement explorée. Alexandre avait envahi le Pendjâb, vaincu Porus et redescendu le Sindh jusqu'à son embouchure ; Séleucus Nicator avait noué des relations commerciales entre ses sujets et les Hindous ; les Lagides envoyaient dans ces parages des flottes qui revenaient chargées de denrées précieuses ; plus tard, ainsi que l'avait fait Auguste, les empereurs byzantins reçurent plusieurs ambassades indiennes. Au VI^e^ siècle, le moine Cosmas, surnommé dès lors Indicopleustès, visita ces contrées lointaines et en rapporta le ver à soie, qui devait être pour tant de nations un puissant élément de travail et de richesse. Les invasions

des Musulmans au VIII[e] siècle en rendirent la route plus large et plus facile. Néanmoins l'Europe du moyen âge, si troublée et si confuse, ne perdit pas à scruter les périodes écoulées et les contrées inconnues un temps qui lui manquait souvent pour s'étudier et s'organiser elle-même. Les royaumes de Cathay et de Tonquin, les empires de Siam, de Cochinchine et du Japon, l'île de Taprobane se mêlaient pour elle dans une obscurité équivoque, et les bizarres récits de Marco Polo et de tant d'autres voyageurs téméraires n'étaient pas de nature à l'éclaircir. Sans doute les Chinois, les Persans et les Arabes en savaient plus long sur ce monde transgangétique, que le génie des Vasco de Gama et des Barthélemy Diaz, des Juan de Castro et des Albuquerque allait retrouver; mais il n'était réservé qu'à une science tout à fait moderne d'exhumer de la poudre ces importantes révélations des Orientaux sur l'Orient.

Sans doute aussi, depuis trois cents ans, bien des Européens, ceux-ci entraînés par le zèle religieux, ceux-là séduits par l'appât du commerce, d'autres poussés par la curiosité seule, ont afflué dans les deux péninsules, sur les rives de l'Indus, au pied de l'Himâlaya. Les descriptions spéciales de l'Inde, faites entre 1600 et 1800, en latin, en italien, en espagnol, en portugais, en hollandais, en flamand, en allemand, en anglais, en français, sont au nombre de près de quatre-vingts. Toutefois, si remarquables à tant de titres que fussent ces conquêtes et ces découvertes, elles avaient contribué faiblement à débrouiller le passé intellectuel et moral de la vieille société hindoue. Si l'on veut juger de l'état où se trouvaient à cet égard, au dernier siècle, les esprits les plus éclairés ou les plus hardis, il suffit de se souvenir de la manière dont Voltaire et l'abbé Banier, à des points de vue différents, interprétaient les mythes et les institutions du Brâhmanisme.

Quoi qu'il en soit, dans la sphère de l'érudition pure, une grave révolution était imminente. La renaissance des lettres grecques et latines, essayée à plusieurs reprises, sous Charle-

magne, sous saint Louis, sous Charles V, avait enfin réussi, grâce à la dispersion des savants exilés de Byzance et à l'invention de l'art typographique. Les controverses, suscitées par la Réforme, avaient tourné vers l'hébreu l'attention des théologiens rivaux. L'italien sous les Valois, l'espagnol sous Henri IV et Louis XIII jouirent en France d'une vogue qui devait être aussi passagère que brillante. L'anglais, à cause des imitations de Voltaire et de l'abbé Prévost, des traductions de Letourneur et de Ducis ; l'allemand, à la faveur de nos luttes militaires contre l'Europe centrale, gagnèrent insensiblement parmi nous leur droit de bourgeoisie. Le turc, l'arabe et le persan y avaient même été déjà timidement abordés par de rares linguistes. C'est alors que le sanscrit fut connu.

III

On se rappelle quels furent les débuts de ces études, trop peu populaires encore. Le premier promoteur de l'Indianisme (qui le croirait?) fut le fameux Warren Hastings, ce gouverneur peu scrupuleux, dont les intolérables concussions provoquèrent au sein du parlement anglais de si belles discussions oratoires. Mais un de ses premiers et de ses plus habiles représentants a été l'illustre William Jones. Cet homme de cœur et de génie fonda vers 1780 la *Société asiatique* de Calcutta, qui servit successivement de modèle à celles de Bombay, Madras, Sérampour, Dublin, Londres, Berlin, Paris, Saint-Pétersbourg, Boston, New-York. De 1783 à 1794, il traduisit plusieurs ouvrages indigènes, et ses savantes *Recherches*, qu'on a continuées, frayèrent le chemin où tant d'hommes distingués allaient marcher à sa suite. En une cinquantaine d'années, on compta près de trente recueils périodiques, affectés exclusivement à cette branche toute neuve de l'arbre de la science. En outre, plus

de soixante voyageurs, qui avaient parcouru les Indes dans un but scientifique, publièrent leurs relations en Angleterre ou en France, en Allemagne ou en Italie.

Nous n'avons point à énumérer ici les noms de ces audacieux pionniers, ni à exposer le récit des fouilles opérées par eux sur un champ immense qui était resté si longtemps en friche. Qui ne sait que chez les Anglais le glorieux exemple de William Jones fut dignement imité ? En Piémont, en Grèce, en Suède, en Russie, aux États-Unis, plus d'un vaillant champion s'enrôla également pour cette croisade, qui exigeait autant de dévoûment que de savoir, puisqu'elle ne promettait ni la renommée ni la fortune. En Allemagne, dès 1808, on vit toute une phalange de lutteurs intrépides monter à l'assaut de cette civilisation antique et oubliée ; actuellement des chaires de sanscrit figurent dans la plupart des universités d'outre-Rhin. La première pourtant avait été créée chez nous, au collége de France, et Chézy, Eugène Burnouf, MM. Théodore Pavie et Foucaux en ont été jusqu'ici les seuls titulaires. Nos compatriotes, qui étaient demeurés un peu en retard, doublèrent le pas afin de réparer le temps perdu, et, dans cet intervalle d'un demi-siècle, beaucoup de nos savants ont donné en ce genre des écrits substantiels et solides, qui montraient encore plus de mérite qu'ils n'ont obtenu de succès.

Lorsque l'érudition eut soulevé les voiles qui cachaient les origines de l'Inde, lorsqu'elle eut fait pénétrer dans les mystères de cette langue et les ténèbres de cette littérature un demi-jour qui laissait soupçonner bien des choses curieuses sans en révéler clairement aucune, ceux qui avaient été tout d'abord initiés au mouvement furent saisis d'un enthousiasme très-légitime, mais évidemment exagéré. Assurément la langue sanscrite, pour sa part, méritait la plus vive attention par son antiquité incontestable, son organisme si riche et si complexe, ses radicaux si simples, ses mots composés d'un usage si commode, surtout par ses analogies manifestes avec les idiomes que nous connaissons le mieux. En effet, non

seulement on crut découvrir en elle la source de toutes les langues européennes, sauf deux ou trois ; mais on essaya fort arbitrairement d'y rattacher les langues sémitiques et jusqu'aux dialectes des hordes grossières de l'Afrique, de l'Amérique ou de l'Océanie. Entre les mains de certains philologues, le sanscrit devint comme une autre pierre philosophale : il semblait avoir tout produit, et il servit à tout expliquer. Du langage, considéré en lui-même, l'admiration se porta sur les œuvres où il avait été employé : le fond parut aussi éclatant que la forme. On se plut à chercher parmi les *Aryas* le modèle de tous les arts, la généalogie de toutes les fables. Tout avait été inventé, disait-on, entre le Brahmapoutra et les monts Ghattes : l'utile et l'agréable, les choses légères comme les choses sérieuses, le jeu d'échecs autrefois attribué à Palamède aussi bien que le syllogisme si cher à Aristote. Ce fut un véritable engouement : des amateurs trop ardents des lettres indiennes ne craignirent pas de les mettre à côté ou même au-dessus des chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome ; la raison et le goût protestèrent, mais en vain.

Il est vrai de dire que cette évolution avait été progressive et ne s'était effectuée qu'avec une certaine lenteur. L'apparition des premiers spécimens de la langue et de la littérature de l'Inde, introduits dans notre Occident par William Jones et ses laborieux auxiliaires, avait coïncidé avec une situation politique trop grave pour qu'on eût pu leur consacrer une application suffisante. Les orages de la révolution française, les batailles du premier Empire, les déchirements intérieurs de l'Europe ne permettaient guère à la pensée d'errer librement sur les bords de l'Hindou-Khouch et de la Yamouna, de remonter en arrière jusqu'aux *Kschattryas* et aux Brâhmanes. En ramenant la paix, la Restauration (nul ne le conteste) favorisa notablement le réveil des intelligences : lettres, sciences et arts, tout reprit l'essor. Ce fut une transformation singulière, où, sous prétexte de préparer un meilleur avenir en rompant absolument avec le passé, on s'em-

pressait cependant de rechercher tout ce qui avait été imaginé autrefois, tout ce qui avait été écrit au dehors, tout ce qui avait été inventé au loin. La Grèce, Rome, la France de Louis XIV furent dédaignées, comme si elles avaient été usées à force d'avoir été exploitées trop fréquemment; mais les souvenirs du moyen âge, les poésies étrangères, les légendes orientales excitèrent de préférence la curiosité: l'Indianisme profita de ces dispositions générales qui, bien entendu, tournèrent à l'excès. Qu'on se souvienne des éloges hyperboliques que quelques poèmes, heureusement retrouvés, arrachaient à Goëthe, à Guillaume de Schlegel, à Schelling, à Chézy. Linguistique, religion, métaphysique, littérature, tout devait tirer de là ses règles et ses principes. On eût dit que ces premiers-nés de la race aryenne avaient dépouillé par avance leurs arrière-neveux et qu'ils avaient improvisé d'un seul coup, derrière leurs *jungles* et leurs forêts de bambous, ce qu'il était indispensable à des créatures mortelles de connaître.

Tout abus entraîne une réaction inévitable, et les exagérations des adeptes les plus exaltés suscitèrent de la part de plus d'un critique de judicieuses réserves. Alors l'enthousiasme se refroidit et ne tarda pas, suivant l'usage, à faire place à une indifférence non moins fâcheuse. Ne saurons-nous jamais observer le juste milieu et nous arrêter à de sages limites? De ce que tout n'a pas été créé sur les bords de la Sarasvatî; de ce qu'il ne faudrait point, au XIX^e^ siècle, demander à la discipline brâhmanique le prototype de notre état social; de ce que notre esprit blasé et méticuleux s'accommoderait médiocrement d'un art aventureux et mal réglé, qui se complaît dans la surabondance, qui pèche par trop d'énergie ou de richesse et qui fait voyager sans cesse le lecteur de la terre au ciel et du ciel aux enfers, s'ensuit-il que nous devions méconnaître et mépriser les fruits, parfois si brillants, que porta cet antique rameau de l'Humanité? Nous sommes bien loin de le croire. Nous pensons que la froideur

en pareil cas serait pleine de déraison, et si, sur ce point, ainsi que sur quelques autres, la France est restée inférieure à l'Allemagne ou à l'Angleterre, si même peut-être elle aurait parfois des leçons à recevoir à cet égard de l'Italie ou de la Russie, c'est là un motif de plus pour combattre cette apathie scientifique.

Nous trouvons donc indispensable de familiariser le public ordinaire avec les grands écrivains de ces époques lointaines, avec les œuvres notables de ces pays reculés. Notre avis est que ces études, encore si récentes, sont appelées à un sérieux avenir; que, sans vouloir tout y ramener, on devra y recourir souvent pour mieux saisir les traits primordiaux de notre espèce, qui, en substance, a été partout et toujours la même; qu'on y rencontrera plus d'une occasion d'ingénieux parallèles à établir avec les traditions mythologiques, philosophiques et poétiques que les Hellènes et les Latins nous ont transmises; qu'enfin il y a là une assise de plus à ajouter au monument que notre siècle est en train d'élever en l'honneur des littératures comparées. Telle est la pensée qui nous a engagé à publier ce livre; c'est dans ce double sentiment de sympathie et de modération que nous allons passer en revue, l'une après l'autre, les principales productions de la poésie des Indiens.

II

LES VÉDAS

I

Quoi qu'on puisse penser de l'unité ou de la pluralité originaire des races humaines, l'ethnographie et la philologie démontrent avec une égale vraisemblance que la famille des peuples européens se rattache par tous ses rejetons à la souche indo-caucasienne, et que de l'idiome des Aryens procèdent la plupart des dialectes qui se parlent encore des monts Ourals à l'océan Atlantique, de la mer Baltique à la Méditerranée. On ne saurait donc méconnaître l'importance du plus ancien témoignage de leur civilisation. Je veux parler de la collection des *Védas,* où se retrouvent les premières traces de certaines fables adoptées depuis par beaucoup de nations européennes, où une philosophie religieuse qui n'était pas sans grandeur était exposée dans une langue admirable qui devait en enfanter tant d'autres. Les livres sacrés, en général, sont dignes de l'examen le plus sérieux et le plus attentif, parce qu'ils portent nécessairement l'empreinte profonde des idées, des sentiments, des croyances du peuple qui les a conservés d'âge en âge en les associant à la pratique de son culte et en leur demandant des leçons ou des oracles. Or, bien plus que la plupart des écrits du même genre, les *Védas* méritent d'occuper le penseur et l'historien, tant par leur

haute antiquité que par leur valeur intrinsèque; et cependant avec quelle lenteur ces intéressants vestiges de la foi et de l'intelligence orientales n'ont-ils pas été explorés! que d'obstacles a rencontrés la transmission de ces débris d'un passé aussi obscur que vénérable!

C'est que l'introduction de la philologie sanscrite dans le monde savant ne saurait être comparée exactement, comme on a voulu le faire, à la réapparition des lettres grecques et latines aux XV^e^ et XVI^e^ siècles. D'abord, les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome n'avaient pas complètement disparu sous les ruines du monde ancien; leur souvenir du moins s'était conservé et, dès qu'ils sortirent de l'ombre des monastères ou qu'ils arrivèrent en Occident avec les fugitifs de Constantinople, ils trouvèrent, pour les recueillir et les interpréter, des écrivains, préparés à cette tâche par leurs études antérieures. Boccace, Pétrarque, le Pogge, avaient ouvert la voie aux Reuchlin, aux Erasme, aux Mélanchthon, à tous les grands érudits de la Renaissance. On avait à la fois des modèles et des guides: on n'était pas exposé à s'égarer dès le début et à marcher dans des directions fausses ou incertaines. Il en fut tout autrement, à la fin du siècle dernier, quand la littérature indienne se révéla, pour la première fois, à l'Europe: Halhed, Wilkins, William Jones eurent bien de la peine à rencontrer des brâhmanes qui consentissent à leur enseigner un idiome regardé comme sacré et, lorsqu'ils finirent par trouver des maîtres plus bienveillants, ces leçons parfois étaient plutôt faites pour les égarer que pour les conduire à leur but. Ils durent s'en rapporter au goût de ces maîtres, adopter leurs préjugés, suivre leurs choix et leurs préférences, et ils furent ainsi amenés à s'occuper tout d'abord des ouvrages qui offraient quelques beautés littéraires un peu saillantes ou de ceux qui jouissaient dans l'Inde d'une popularité plus ou moins méritée.

De plus, tout livre sanscrit était gratifié complaisamment d'une ancienneté qu'on ne songeait guère à vérifier: les *Lois*

de Manou ou l'*Hitopadésa*, le *Bhâgavad-Gîtâ* ou *Sakountâla*, c'était tout un et, quant à l'intervalle de cinq ou six siècles qui pouvait les séparer, on n'y regardait point de si près. Certains critiques, tels que Niebuhr, réservaient prudemment leur opinion pour le moment où la lumière se ferait au sein d'un tel chaos ; mais beaucoup d'autres, plus aventureux, de quelques fables du *Pantcha-Tantra*, de quelques morceaux épiques de Kâlidâsa, de quelques scènes dramatiques de Bhavabhoûti, tiraient des inductions précipitées et des conclusions excessives. Ajoutez à ces causes diverses l'attrait de la nouveauté et le hasard des découvertes. Combien de compositions médiocres furent exhumées, tandis que des œuvres importantes étaient laissées en oubli ! Mais enfin, après beaucoup de temps perdu dans une voie douteuse, les philologues trouvèrent le véritable chemin : ils reconnurent qu'il existait pour les Indiens une autorité primitive à laquelle se rapportaient toutes leurs connaissances saintes ou profanes, une base solide sur laquelle reposait tout ce qu'ils avaient édifié en fait de théologie et de philosophie, d'astronomie et de jurisprudence, de poésie et de grammaire, et que cette autorité, cette base, c'étaient les *Védas*.

Les *Védas* forment un ensemble considérable : ils sont loin encore d'être connus dans toutes leurs parties, surtout dans tous leurs appendices. Voilà pourtant près de deux cents ans que la première notion en a circulé en Occident. Sous Louis XIV déjà, en 1668, le voyageur Bernier, cet élève de Gassendi, ce condisciple de Molière, avait trouvé les *Védas* à Bénarès sans pouvoir les acheter : au siècle suivant, le jésuite Pons, habile missionnaire, les voyageurs Dow et Holwell les avaient vus également ; mais, bien qu'aidés par plusieurs *panditas* ou lettrés indigènes, ils n'avaient pas réussi à percer les ténèbres dont ils étaient alors enveloppés. C'est vers ce temps qu'eut lieu la singulière mystification dont Voltaire fut, non pas l'auteur, mais la victime. Le spirituel railleur était en un point facile à duper ; il suffisait, pour lui ôter son

sens critique, de caresser ses préjugés contre le Christianisme. En 1770, un officier au service de la France lui rapporta de la côte de Coromandel un manuscrit précieux, datant, disait-on, d'au moins deux mille ans, intitulé : l'*Ezour-Veidam*, et traduit en français par un brâhmane, correspondant de la Compagnie des Indes ; c'était, à la fois, un commentaire et une réfutation des *Védas*. On y voyait : la superstition combattue ; la vraie religion, formulée en termes simples et précis ; l'unité et la grandeur de Dieu, l'histoire des origines de l'univers et de l'espèce humaine, retracées avec une netteté à laquelle la Bible ne pouvait rien ajouter.

Quelle lumière inattendue, jetée sur la fondation des religions ! quelle confusion pour ceux qui plaçaient la vérité religieuse dans la révélation biblique et chrétienne ! Après avoir parlé de cet inappréciable document avec toute l'admiration, tout le respect qu'il méritait à ses yeux, Voltaire le déposa pieusement à la bibliothèque du Roi. L'année même de la mort du philosophe, en 1778, Sainte-Croix publia, à Yverdun, une autre copie de ce traité, faite à Pondichéry et un peu différente de la première ; il lui donna ce titre long et bizarre : l'*Ezour-Védam, ou ancien Commentaire du Védam, contenant l'exposition des opinions religieuses et philosophiques des Indiens, traduit du sanscrétan*. Par malheur, ni Voltaire ni Sainte-Croix n'avaient reconnu que, dans cette œuvre d'apparence si vénérable, tout était moderne : plan, idées et style, et en effet l'on s'aperçut bientôt que ce n'était que le produit d'une fraude pieuse, opérée soit par le père de Nobilibus, neveu du cardinal Bellarmin, soit par le père Beschi, soit par quelque autre de ces missionnaires italiens du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, qui, plus d'une fois, pour capter la confiance des Indiens, avaient emprunté leurs opinions et leur langage. Si l'*Ezour-Védam* offrait de frappantes analogies avec les enseignements du Christ, c'est qu'il était dû à une plume chrétienne.

Cette découverte fit un peu de tort aux *Védas*, qu'on avait préconisés par avance comme le résumé de la sagesse pri-

mitive. Herder, dans ses *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'Humanité*, en déclara l'étude à peu près impossible. Il écrivait à un ami, à propos de la publication du drame de *Sakountâla*, ces lignes caractéristiques : « Ne souhaiteriez-vous pas, comme moi, qu'au lieu de ces interminables livres religieux des *Védas*, des *Upavédas* et des *Upangas*, on nous donnât les livres les plus utiles et les plus agréables de l'Inde, et spécialement leurs meilleures poésies en tout genre? C'est par là que se révèlent le plus clairement l'esprit et le caractère d'un peuple, et je croirais volontiers que j'ai reçu des notions plus vraies et plus réelles sur la manière de penser des anciens Indiens par la lecture unique de cette *Sakountâla* que par tous leurs *Oupnékhats* et leurs *Bagavédams*. » Le digne pasteur de Weimar ne fut pas prophète et, au moment même où il parlait, l'illustre William Jones, président des tribunaux du Bengale, constituait, nous l'avons dit, la Société asiatique de Calcutta. Dans l'introduction de sa version anglaise du *Manâva-Dharma-Sâstra*, ou recueil des lois de Manou, et dans plusieurs de ses mémoires, il inséra un certain nombre d'hymnes védiques; le colonel Polier, sir Robert Chambers, s'en procurèrent des copies et en formèrent des collections. En 1802, notre brave et savant Anquetil-Duperron publia, à Strasbourg et à Paris, l'*Oupnékhat*, c'est-à-dire, comme l'indiquait ce titre passablement étrange : *le Secret mystérieux, tiré du Rak-Beid, du Djedr-Beid, du Sam-Beid et de l'Athrban-Beid*. Ce *secret mystérieux* était la réunion d'une cinquantaine d'*Oupanischads*, ou suppléments des quatre *Védas*, qui avaient été traduits de l'indien en persan, dès 1656, par les ordres de Dara Shakoh, frère d'Aureng-Zeb, et qu'Anquetil-Duperron avait, à son tour, traduits du persan en latin. Cette version, fort obscure et presque illisible, laissait entrevoir une bien faible partie des richesses de la théologie védique.

Thomas Colebrooke marcha d'un pas plus ferme dans la même route, lorsqu'en 1805 il fournit au huitième volume

des *Recherches asiatiques* de la Société de Calcutta un travail considérable, où, pour la première fois, la vérité exacte, sinon la vérité complète, était dite sur les *Védas*. Profitant de sa situation officielle dans l'administration de l'Inde, il se fit initier à la connaissance des livres sacrés par les Brahmes de Bénarès, la ville sainte; il lut avec eux tous les textes originaux : jamais personne avant lui, jamais après lui personne peut-être n'eut ce loisir et cette patience. L'origine, supposée divine, de ces livres, leur authenticité, leur date approximative, leur division, leurs caractères, leurs beautés et leurs bizarreries ; tels furent les divers points, traités par lui dans ce mémoire qui a fait époque. Mais, par une circonspection excessive et bien rare chez les érudits, Colebrooke le terminait par ces mots décourageants : « La description qui précède peut servir à donner quelque idée des *Védas*. Ils sont trop étendus pour qu'on puisse les traduire tout entiers, et ce qu'ils renferment ne vaudrait pas la peine que le lecteur aurait à prendre, et encore bien moins celle du traducteur. » Heureusement, on aima mieux suivre l'exemple de Colebrooke que ses conseils et, après un intervalle d'un quart de siècle, on reprit le chemin qu'il avait si habilement frayé, de telle sorte que, depuis ce temps, chacun des quatre *Védas* a été l'objet de travaux sérieux, dont l'ensemble est déjà digne du plus vif intérêt.

Qu'il nous suffise de rappeler : pour le *Rig*, les interprétations complètes ou partielles de Rosen en latin, de Wilson en anglais, de Langlois en français, et la belle édition du docteur Max Müller, sans compter deux importantes traductions en allemand, récemment commencées par M. Grassmann à Leipzig, et par M. Ludwig à Prague ; pour l'*Yadjour*, les publications de MM. L. Poley et Albrecht Weber; pour le *Sâma*, celles de MM. J. Stevenson et Th. Benfey ; pour l'*Atharvana*, celles qu'ont entreprises MM. Aufrecht de Berlin et Bardelli de Pise ; pour la discussion des questions théologiques, philosophiques ou grammaticales, relatives aux *Védas*

en général, les dissertations, plus ou moins étendues, mais toutes curieuses et instructives, de Carey, d'Ellis, du brâhmane Rammohun-Roy, de Creuzer, de Chr. Lassen, du docteur Roër de Calcutta, de MM. Bœtlingck, Haughton, Windischmann, L. Poley, Alb. Weber, Whitney, Rudolph Roth, d'Eckstein, Barthélemy Saint-Hilaire, Ad. Regnier, Pauthier, Th. Pavie, Alf. Maury, F. Nève, F. Baudry, Emile Burnouf. Tous ces travaux ont été surpassés par celui de M. Max Müller; sa belle *Histoire de l'ancienne littérature sanscrite dans ses rapports avec la religion primitive des Brâhmanes*, publiée en anglais (1860) à Londres, jette un jour nouveau sur beaucoup de détails, restés jusqu'ici fort obscurs. Dernièrement, dans une revue anglaise (l'*Academy*), il a encore publié deux articles sur *Le Véda et son influence dans l'Inde*. Grâce au savant professeur d'Oxford, il est permis d'aborder avec plus de clarté plusieurs problèmes qui touchent aux débuts de la civilisation humaine.

II

Les Aryens, ces antiques représentants de la race blanche, occupaient les hauts plateaux de l'Asie centrale. Poussés par ce souffle mystérieux de l'émigration qui, lors de la décadence de l'empire romain, inonda l'Occident d'un déluge de barbares; qui, au moyen âge, lança les Normands sur la France, l'Angleterre, l'Italie, la Grèce; qui, même en notre siècle, emporte vers l'Amérique tant de colons européens, ils quittèrent leur séjour originaire et se partagèrent en deux branches d'une fécondité inégale. La plupart, tournant au nord-ouest, peuplèrent la partie occidentale du continent asiatique et les diverses contrées de l'Europe: peu à peu, ils devaient se fixer, s'accroître, s'éclairer et se nommer un jour les Celtes, les Slaves, les Germains, les Romains ou les Grecs;

d'autres gagnèrent le sud et devinrent les Perses et les Indiens. Alexandre et Porus, les Anglais et les Hindous appartenaient donc à une même famille; le même sang coulait dans les veines des vainqueurs et dans celles des vaincus. C'est un fait que la linguistique comparée établit d'une manière incontestable : les mots les plus essentiels, ceux qui se rattachent aux relations naturelles, à la nourriture, à la vie domestique et agricole, se retrouvent chez tous ces enfants d'une race unique. Seulement, quelle différence entre leurs destinées ! Les émigrants qui, du Tibet et de la mer d'Aral, se répandirent jusqu'aux bords extrêmes du couchant, ont joué un rôle brillant dans le drame de l'histoire. Développant sous mille formes l'activité dont ils étaient doués, ils ont porté jusqu'à la perfection les sciences, les arts et les lettres; ils ont épuré leur sens moral et cherché les progrès sociaux ou politiques ; ils se sont montrés conquérants et législateurs. Ceux des Aryens qui prirent la direction opposée paraissent s'être éloignés beaucoup plus tard du foyer commun.

A travers les ombres d'un passé évanoui, on les entrevoit qui franchissent lentement les défilés de l'Himâlaya et qui descendent vers le *pays des sept rivières* (les cinq du Pendjâb, l'Indus et la Sarasvatî). Ils écrasèrent ou chassèrent les peuplades aborigènes qu'ils rencontrèrent sur leur passage; s'avançant le long des fleuves, ils firent la découverte et la conquête des vallées les plus riantes et les plus fertiles : dès lors, l'Inde était à eux. Ils y vécurent, bien longtemps ignorés, plus ou moins tranquilles, protégés contre l'invasion étrangère, dans cette longue période, par les montagnes et par la mer. M. Müller indique chez eux trois phases successives de révolutions, qu'il compare, toutes différences gardées, à trois époques de la société grecque : d'abord, un conflit entre les diverses classes, qui se termina, en Grèce par la chute des tyrannies et l'établissement des républiques, dans l'Inde par l'abaissement des *kshattryas* ou nobles et la prédominance des Brâhmanes, grâce aux exploits du terrible

Paraçou-Râma ; ensuite, une lutte des envahisseurs septentrionaux contre les naturels barbares de la péninsule, lutte qui fait l'objet du *Râmâyana* et qui rappelle celle des cités helléniques contre les Perses, telle qu'Eschyle et Hérodote l'ont célébrée ; enfin, une rivalité des tribus victorieuses entre elles, qui a été chantée dans le *Mahâbhârata* et qui n'est pas sans analogie avec la guerre du Péloponèse.

Mais, en dépit de ces rapprochements, un abîme sépare l'esprit indien et l'esprit grec. Pour les Grecs, tout était réel, concret, vivant; ils poursuivaient avec ardeur les jouissances terrestres, ils admiraient l'art, ils souffraient pour la liberté, ils mouraient pour la patrie ; le présent était à leurs yeux un domaine étroit, mais solide, qu'ils s'efforçaient d'agrandir et d'orner. Pour les Indiens, cette vie n'était qu'un rêve, cet univers qu'une illusion: dédaigneux des faits, haïssant la matière, ils s'absorbaient en leur pensée et n'aspiraient qu'à rentrer au plus vite dans ce gouffre de l'éternité dont ils ne se croyaient échappés que pour un moment. Aussi, parmi eux ni politique, ni éloquence, ni histoire: l'abstrait, l'invisible, l'immuable, voilà leur Muse. Tels ils étaient devenus, à mesure que l'opulence et la sûre possession du sol leur avaient ménagé des loisirs ; tels ils étaient encore, quand l'éxpédition d'Alexandre les révéla au reste du monde.

Comment Strabon nous les dépeint-il d'après Mégasthènes? Comme des hommes qui ne parlent que des secrets de la vie et de la mort, qui ne voient dans cette existence qu'une préparation à l'autre, que l'épanouissement d'une destinée nouvelle et impérissable. Le bien et le mal ne sont rien à leur sens : non pas qu'ils ne les distinguent et ne les subordonnent l'un à l'autre, ainsi que le prouvent leurs codes et leurs poëmes ; mais le plus grand bien et le plus grand mal ne leur semblent que de pures chimères à côté de la vérité éternelle. Ne leur demandez ni ambition, ni désir de s'illustrer, ni patriotisme; ils ne connaissent que l'abnégation et l'extase. Ce fut une nation de contemplateurs et de philosophes. Dans

le passé une seule chose les intéressait, une énigme: la création du monde; dans l'avenir une seule aussi, un mystère : la destinée de l'âme ; quant au présent, il n'était pas digne de leur causer le moindre souci. Avec un pareil dédain de la réalité, il est évident qu'ils ne pouvaient exercer aucune influence sur la marche des choses et sur les progrès matériels de l'Humanité. Mais qui oserait affirmer qu'ils ont été inutiles à l'éducation des races mortelles, ceux qui, tant de siècles avant le Christianisme, avaient enfanté les austères préceptes des Bouddhistes, les rites grandioses du culte brâhmanique et les hautes et naïves inspirations des *Védas?*

Les *Védas* signifiant les *livres,* les livres saints par excellence, on avait quelquefois groupé sous ce nom générique des ouvrages qui n'y avaient point droit ; les meilleurs critiques les en ont sagement éliminés. Ainsi, par exemple, il serait exorbitant d'y comprendre les deux grandes épopées, bien plus modernes, du *Râmâyana* et du *Mahâbhârata,* quoiqu'elles contiennent plus d'une réminiscence de l'âge védique. Elles en dérivent, mais elles n'en font point partie : elles ont conservé la trace de certains princes héroïques, de certains épisodes légendaires qui appartenaient à la tradition primitive ; mais, rédigées beaucoup plus tard, elles ont modifié les souvenirs de ces princes, la forme et le caractère de ces épisodes, et leur ont imprimé plus ou moins la marque de l'influence sacerdotale qui régnait à l'époque de leur composition. Ce serait de même abuser des termes que de ranger dans la collection des Védas les *Pourânas,* ces interminables recueils de mythes et de généalogies divines et héroïques. Nous ne contestons pas la valeur de cette immense compilation, qui contient, dit-on, près de huit cent mille vers : nous savons ce qu'en ont tiré les Burnouf et les Wilson ; nous pensons que c'est une mine précieuse qui, fouillée avec soin, fournira de précieux matériaux pour l'histoire de la civilisation indienne. Nous en dirons autant du recueil des lois de Manou. Mais, quel que soit l'intérêt de ces deux monuments, il s'efface de-

vant celui des *Védas*. C'est là qu'on saisit la filiation d'un certain nombre de fables de la Perse, de la Grèce et de l'Italie, des peuples celtes, teutons et slaves ; c'est là que le Brâhmanisme a pris les éléments de ses systèmes religieux; c'est de là qu'est dérivé par altération ce Bouddhisme, qui a envahi l'île de Ceylan, la Chine, le Tibet, la Tartarie, plus de la moitié de l'Asie, et dont les sectateurs sont actuellement au nombre de plus de trois cents millions ; c'est de là enfin, on peut le dire, qu'est sortie toute la poésie de l'Inde.

L'authenticité des quatre *Védas* est incontestable, et Colebrooke, par toute une série d'arguments, aussi solides qu'ingénieux, a réfuté les sophismes de Pinkerton, qui prétendait qu'ils avaient été forgés par les Brahmes dans des temps assez modernes ; mais si leur antiquité est certaine, l'époque précise de leur composition est restée douteuse. Les Indiens n'ont jamais eu de chronologie, et l'érudition moderne est fort en peine pour combler cette lacune. Se fondant sur des *Yotischs* ou calendriers sacrés, annexés aux *Védas*, et qui marquaient le moment des différentes cérémonies par l'apparition de certains astres, Colebrooke s'est efforcé de prouver que la position des constellations, indiquée par ces calendriers, devait être reportée jusqu'au XIV^e^ siècle avant J.-C. et que, par conséquent, la rédaction des *Védas* eux-mêmes était encore plus ancienne. En outre, s'apercevant que l'hymne à Pourousha (à l'Homme), un des plus beaux et des plus curieux du *Rig*, est écrit dans le style des poëmes épiques, il en conclut que, lors de la compilation des *Védas* (pour ne pas remonter plus loin), le sanscrit, de rude et d'irrégulier qu'il était d'abord, avait eu déjà le temps de devenir élégant et correct. William Jones, de son côté, arguant de la différence de langage qui existe entre les poésies védiques et les lois de Manou, et ajoutant une foi exagérée aux listes des *rishis* ou chantres, citées dans quelques *Oupanischads*, n'a pas craint de placer positivement la rédaction de l'*Yadjour* 1580 ans avant l'ère chrétienne.

En dépit de l'assentiment de Wilson, d'autres savants, tels que MM. Roth et A. Weber, ont écarté ces inductions, tirées de l'astronomie ou de la philologie; et ils ont préféré s'en rapporter à l'étude intime des *Védas*, aux indications géographiques qu'ils suggèrent, à la nature du culte qui y est professé, en y joignant des témoignages extérieurs, entre autres celui du chroniqueur grec Mégasthènes. Comme il est établi que, du temps d'Alexandre, toute la presqu'île indienne était convertie au Brahmanisme, comme il est également probable que la race aryenne a envahi cette presqu'île en descendant du nord-ouest vers le sud-est, on est disposé à penser qu'il a fallu une longue suite de siècles pour qu'une si vaste étendue de pays, habitée par des peuplades redoutables et farouches, ait pu être conquise à la foi des Brahmes. M. Barthélemy Saint-Hilaire, abordant à son tour la question de chronologie dans ses remarquables études sur les *Védas* et sur le Bouddhisme, y apporta plus de précision et de clarté; mais il était donné à M. Müller de la résoudre, autant du moins qu'elle est susceptible d'une solution. La date des *Védas* ne peut être fixée qu'approximativement, et par rapport à d'autres faits connus et moins anciens. Or, de tous ces faits le plus important est l'établissement du Bouddhisme. Comme dans les *Védas* il n'est question nulle part des doctrines bouddhistes, on peut affirmer avec certitude qu'ils sont antérieurs à ces doctrines.

Mais quelle est la date de la religion du Bouddha? M. Barthélemy, suivant l'exemple de Burnouf, de Lassen, de Wilson, a adopté l'ère de Ceylan, 543 avant J.-C., comme la date de la mort du Bouddha, Çakya-Mouni. Il serait plus rigoureux d'admettre celle de 477 avant J.-C.; car la chronologie des prêtres de Ceylan contient une erreur de soixante-six ans: mais une erreur de quelques années en plus ou en moins est insignifiante dans la question qui nous occupe. Par les annales de Ceylan, d'accord avec les arguments tirés des témoignages grecs, témoignages qui fixent eux-mêmes l'époque

de Tchandra-Goupta (le Sandracottus des Grecs), base de toute la chronologie indienne, nous sommes assurés que le Boudhisme remonte à la fin du VI^e^ siècle ou au commencement du V^e^ avant J.-C. Voici donc une des limites extrêmes de la littérature védique ; quant à l'autre limite, on l'avait placée jusqu'ici, d'après des conjectures ingénieuses, dix siècles plus tôt environ, c'est-à-dire dans le XVI^e^ siècle avant J.-C. A ces hypothèses trop vagues, M. Müller a substitué des inductions, fondées sur une étude approfondie des diverses parties de la collection des *Védas*, et il est arrivé ainsi à une détermination bien plus rigoureuse et plus vraisemblable de l'âge du *Rig-Véda*. Ce respectable monument du génie de la race aryenne reste très-ancien ; mais il perd trois ou quatre siècles et se rapproche ainsi de la date des poëmes homériques.

III

On peut partager la littérature védique en quatre périodes successives : celles des *tchandas* ou hymnes, des *mantras* ou vers, des *brâhmanas* ou sentences, et des *soûtras* ou traités. La période des *tchandas* est celle où la religion n'avait encore rien d'artificiel, où les prêtres étaient les chefs des familles, où les sacrifices étaient offerts au nom de toute la tribu ; période qui d'ailleurs n'était nullement barbare, comme le prouve le style des morceaux qui en restent, et où la langue et la grammaire attestent une société déjà constituée et en voie de progrès. Mais pas de formes compliquées, pas de culte emblématique, peu de légendes ; des prières courtes et claires, telles qu'elles pouvaient s'échapper instantanément de l'âme du pontife improvisé, telles que devaient les répéter en chœur les pieux assistants. Il n'y a alors aucune tentative de hiérarchie religieuse : chaque dieu tour à tour est appelé le plus grand et le plus puissant des dieux ; chacun d'eux est

créateur, directeur et sauveur des mondes. La foi qu'ils inspirent est douce et sincère : on témoigne une docilité d'enfant à ces frères divins de la race humaine ; on leur demande humblement pardon des péchés commis. Cette dévotion ingénue est bien plus près des conceptions simples et pures du Christianisme primitif qu'elles ne le sont des fictions brillantes, mais subtiles, de la théogonie grecque.

On n'y trouve rien qui sente les formules de la liturgie, l'aridité du dogme ou les aberrations des systèmes mythologiques : ce sont de libres effusions du cœur, de sereines contemplations de la nature, des élans instinctifs vers l'idéal. La pensée du néant et de la création, de la puissance suprême, de l'unité de la substance universelle s'y dégage parfois avec une netteté que les philosophes les plus érudits et les plus habiles de la Grèce ou de l'Allemagne n'ont pas toujours dépassée. Il semble, au premier abord, que la philosophie ne doive être qu'un de ces fruits d'arrière-saison qui croissent au déclin des sociétés et qui, pour mûrir, supposent une longue culture. Mais l'imagination orientale s'est tracé des voies qui lui sont propres : n'ayant pas de grands besoins, désintéressés des faits, peu sensibles à la vie pratique, les Indiens, dès le début, étaient portés instinctivement à poursuivre les abstractions les plus hautes, à se poser les questions les plus profondes. En voyant les saisons se succéder, les astres étinceler, le ciel briller sur leurs têtes, ces simples laboureurs, ces pâtres nomades se demandaient, aussi sérieusement qu'un Anaxagore ou un Leibnitz, ce qu'ils étaient, d'où ils étaient venus, quelle destinée les attendait. Il y a, n'en doutons point, une sagesse native, dont le germe a été déposé par Dieu au fond de toutes les âmes humaines, et qu'il n'est pas surprenant de retrouver dans tous les siècles et sous tous les climats.

En s'arrêtant aux calculs les plus modérés, la période dite des *tchandas* peut être placée de 1200 à 1000 ans avant l'ère chrétienne ; celle des *mantras* comprend également 200 ans,

de 1000 à 800 : de là datent peut-être les *sanhitâs* ou collections poétiques, sinon celles du *Yadjour* et du *Sâma*, du moins celle du *Rig-Véda*. On y remarque le caractère d'une littérature qui cesse d'être naturelle, libre et originale, et qui imite, classe, groupe avec soin des monuments antérieurs. On y reconnaît un dessein spécial : c'est de mettre d'accord les prières et les chants avec les rites et les solennités. N'est-il pas singulier de voir les auteurs de ces dix *mandalas* ou livres du *Rig* observer, en général, un certain ordre, invoquer Agni, puis Indra, puis les Wiçvadévas, et ainsi de suite, comme si les diverses tribus, qui passent pour avoir composé ces différentes livres, avaient subi une influence commune, obéi au même code religieux ? Dans chacun de ces *mandalas* on trouve des hymnes, surnommés *Aprîs*, c'est-à-dire *hymnes de paix*, rédigés à peu près en un nombre égal de vers et exprimant une intention semblable : soit l'espoir de fléchir le courroux des dieux irrités, soit le désir de rétablir la concorde parmi des dynasties ou des familles rivales. Tout cela démontre une unité incontestable de direction, une autorité supérieure, ou celle des Brahmes dont la caste commençait à sortir de l'ombre, ou celle d'un corps quelconque qui régularisait déjà le culte public.

Au reste, on n'ignore pas qu'il existait, vers cette époque, dans l'Inde ancienne, quatre catégories de prêtres : les *Adhvaryous*, les *Oudgâtris*, les *Hotris* et les *Brâhmanes*, sans compter douze ou treize espèces d'auxiliaires subalternes, employés ou non, selon que la cérémonie était plus ou moins importante. Les *Adhvaryous* s'occupaient du matériel des sacrifices : ils mesuraient le terrain, construisaient l'autel, préparaient les vases, l'eau et le bois, allumaient le feu, amenaient les victimes et les immolaient ; ils apprenaient par cœur quelques prières, qu'on a recueillies sous le nom d'*Yadjour-Véda*. Les *Oudgâtris* faisaient office de choristes ; ils devaient connaître la musique, et une musique même assez développée : on a réuni les canevas de leurs cantiques, et c'est ce qu'on

appelle le *Sâma-Véda*. Les *Hotris*, durant le sacrifice, débitaient des hymnes en l'honneur de la divinité à laquelle on l'offrait ; ces hymnes étaient empruntés au *Rig-Véda*, qu'ils étaient, par conséquent, forcés de posséder tout entier dans leur mémoire. Quant aux *Brâhmanes*, ils avaient la surintendance générale des choses saintes, et ils étaient chargés de surveiller, censurer et réprimer tous les abus ou toutes les erreurs en matière de religion. Si nous négligeons l'*Atharvana-Véda*, c'est qu'il est plus récent et qu'il ne semble pas avoir jamais fait partie de la liturgie officielle.

Le *Rig* était donc le plus antique et le plus vénéré des *Védas*, le régulateur des trois autres, la source pure où l'on pouvait puiser, sans péril pour l'orthodoxie ; ce qui n'empêche pas les morceaux qui le composent d'avoir un degré inégal d'antiquité. Quelques-uns ont pu être corrigés, arrangés ou même inventés à l'imitation des premiers ; mais on a de fortes raisons de croire que les plus modernes précédèrent encore l'an 800 avant J.-C., époque où la prose fait son apparition dans la collection védique. Les auteurs de ces morceaux y citent à chaque instant leurs pères, leurs grands-pères, leurs aïeux, qui, comme eux, étaient poètes lyriques, poètes sacrés, et ils en constatent ainsi la rédaction graduelle. Il est bien clair que les plus anciens sont ceux où la religion apparaît toute nue, sans symboles mystérieux, sans complications liturgiques. Vinrent ensuite ceux où il est question de formes réglementaires, de prescriptions minutieuses, de certaines offrandes ou de certaines cérémonies qui avaient été instituées par des générations plus enchaînées à la lettre des textes, moins sincèrement imbues de l'esprit primitif.

C'est alors spécialement que grandit le rôle des *pourohitas* : d'abord humbles desservants dans le palais des princes, puis leurs conseillers, leurs ministres, leurs ambassadeurs et quelquefois leurs maîtres ; hommes vertueux et instruits, qui finirent par abuser de leur autorité religieuse au profit de leur ambition. C'est alors qu'on voit les prêtres remercier haute-

ment les monarques de leurs présents pour les encourager à la libéralité ; c'est alors que toutes les fonctions du sacerdoce sont indiquées avec leurs noms précis et leurs nuances exactes. Enfin, de rares pièces, plus nouvelles que les autres, sont celles où se trahit une sorte de réaction satirique contre les progrès croissants de l'influence brâhmanique : une, par exemple, attribuée au célèbre Vasishtha, chapelain du roi Soudâs, et très-visiblement ironique, puisque les Brahmes y sont comparés à des grenouilles de couleurs variées, s'agitant au fond de leurs marécages, coassant en chœur et demandant au ciel une pluie bienfaisante. L'âge de la prose et de la critique approchait.

Un problème qu'on ne peut s'empêcher de se poser à ce sujet, c'est de savoir si les hymnes de cette période, et surtout ceux du *Rig*, furent écrits ou seulement consacrés par la tradition seule. Ainsi, l'écriture était connue des anciens Hébreux, puisque l'*Exode*, les *Psaumes*, le *Livre de Job* y font de fréquentes allusions : elle était, au contraire, ignorée aux temps d'Homère ; car l'*Iliade* et l'*Oyssée* n'en parlent nullement, et il est certain que ces poëmes ne furent transcrits que plusieurs siècles après leur composition. La découverte de l'écriture, bien autrement indispensable que celle de l'imprimerie, son application à des œuvres littéraires, attestent une transformation essentielle dans l'état social d'un peuple et, dès qu'elle existe, les témoignages de son existence abondent. Or, le *Rig* ne présente aucune trace d'écriture, ni sur peaux d'animaux, ni sur écorce, ni sur papier, aucune mention de plumes ou de livres, rien qui se rapporte à un art si précieux. Même à l'époque des *brâhmanas*, peut-être à l'époque des *soûtras*, il paraît avoir été inconnu, et c'est de bouche en bouche que l'on se transmettait cette quantité considérable de documents religieux en vers et en prose.

N'est-ce pas ainsi que se propagèrent longtemps les chants homériques ? n'est-ce pas ainsi que les Druides, au rapport de Jules-César, se léguaient de génération en génération le

trésor de leurs poésies religieuses et de leurs légendes nationales? Maintenant que l'écriture a reçu en dépôt tous les produits de l'intelligence et que nos sciences sont consignées dans les bibliothèques sous la forme commode de dictionnaires, nous avons peine à comprendre de quelles merveilleuses ressources était originairement douée la mémoire de l'homme. Mais les missionnaires nous certifient que les Guaranis, une des peuplades pourtant les plus grossières de l'Amérique, sont capables de reproduire mot à mot le sermon qu'ils viennent d'entendre. Ce que nous savons de l'éducation des brâhmanes et de leur noviciat rend d'ailleurs beaucoup plus compréhensible pour nous ce tour de force mnémonique.

Ceux qui projetaient de se marier et de rentrer jusqu'à un certain point dans la vie séculière devaient étudier douze ans de suite; ceux qui comptaient rester célibataires et isolés passaient leur vie dans l'étude. Chaque jour, le *gourou* ou précepteur lisait à haute voix quelques articles des *Védas* et indiquait le débit, l'accentuation, le sens, les difficultés grammaticales ou théologiques ; il les faisait répéter littéralement à tous ses élèves, avec les diverses explications qu'il en avait données. Un pareil enseignement, si lent et si ponctuel, équivalait presque à la transcription et la rendait inutile. Même au temps de l'invasion macédonienne, d'après Néarque et Mégasthènes, les lois des Indiens n'étaient pas gardées par écrit, mais seulement retenues de mémoire. L'écriture est indiquée dans le texte actuel, certainement retouché, des Codes de Manou et d'Yâdjnyavalkya, à plus forte raison dans les apologues de l'*Hitopadésa* ou les drames de Kâlidâsa ; elle ne l'est pas encore chez le grammairien Pânini. La première notion que nous en ayons se trouve dans le *Lalita-Vistara*, biographie sanscrite du Bouddha Çakya-Mouni, de même que les plus vieilles inscriptions que l'on connaisse aux bords du Gange sont celles que grava sur le roc le roi bouddhiste Asoka. Les *mantras* donc, et peut-être aussi les *brâhmanas* ont été composés sans le secours de l'écriture.

Les *brâhmanas* se placent entre l'an 800 et l'an 600 avant l'ère chrétienne ; ils comprennent deux éléments : le dogme et l'exégèse. Ils ont été rédigés successivement, et toutefois ils présentent souvent l'aspect d'une œuvre collective. Ils différaient, selon les *sâkâs* ou éditions des différentes écoles, selon les *charanas* ou confréries qui les étudiaient, selon les *gotras* ou familles qui se les étaient transmis. Effectivement, la science généalogique était un des principaux objets de l'éducation sacerdotale; toutes les familles de brahmes passaient pour descendre des sept *rishis* ou patriarches : Bhrigou, Angiras, Wiçwamitra, Vasishtha, Kâsyapa, Atri et Agasti. Elles se subdivisaient en quarante-neuf branches, et ainsi de suite pour chacune de celles-ci. Le mariage était formellement interdit entre ceux qui appartenaient à la même race, qui conservaient le même feu sacré et qui faisaient les mêmes invocations. Toute infraction à cette loi eût semblé un véritable inceste, une abominable profanation.

Les *brâhmanas* sont importants à examiner pour l'histoire de l'esprit humain ; mais leur valeur littéraire est des plus médiocres: à côté de passages nobles ou judicieux, on y rencontre force bizarreries et force puérilités. Ainsi, prenez le début de l'*Aitaréya-Brâhmana*, où il est question de l'oblation d'un sacrifice : jamais le mépris de l'idéal et le culte de la formule n'ont été poussés plus loin. Tel geste suffit pour conférer la sainteté; un certain nombre de vers débités vous procure la santé, la richesse, le bonheur; quelques syllabes de plus ou de moins (car on les compte) vous ouvrent ou vous ferment le ciel. Il est vrai que l'*Aitaréya* contient des morceaux plus curieux : par exemple, la légende de Sunahsépha, que nous allons résumer.

Un roi de la race d'Ikshwâkou, Hari-Tchandra, avait cent femmes et pas un fils ; s'adressant à Nârada, sage fameux qui demeurait dans son palais, il lui demanda pourquoi tous les hommes, sensés ou insensés, désiraient tant un fils. A cette question, Nârada répondit par les vers suivants :

Lorsqu'un père voit le visage d'un fils né et vivant, grâce à lui il paie sa dette; grâce à lui, il devient immortel. Le plaisir qu'un fils cause à son père est plus grand que tous les plaisirs que peuvent donner la terre, le feu ou l'eau..... Brâhmanes, essayez d'avoir un fils, et pour vous, sans nul doute, il représentera le monde entier. La nourriture nous soutient, le vêtement nous couvre, l'or nous pare, le bétail nous sert, notre femme est une amie, notre fille est un objet de soucis; mais notre fils est la plus éclatante des lumières..... L'existence n'est rien pour quiconque est sans fils... Qu'il est glorieux, qu'il est heureux, le sentier suivi par ceux qui ont des fils et pas d'inquiétudes! Les animaux, les oiseaux le savent bien; car tous ont des petits.

D'après les avis de Nârada, le roi demande un fils au dieu Varouna, en s'engageant à le lui sacrifier. Le dieu l'exauce et Hari-Tchandra voit naître de lui Rohita; mais il lui en coûte de tenir sa parole, et le voilà qui discute avec Varouna, en promettant successivement de lui immoler l'enfant quand il aura dix jours, quand ses dents lui viendront, quand elles tomberont, enfin quand il sera en âge de revêtir une armure. Cet âge arrivé, il faut obéir ; mais dès que le père parle de sacrifice à son fils, celui-ci, peu docile, saisit son arc et s'enfuit dans les bois, tandis que Varouna irrité punit le roi en le rendant hydropique. Sur le conseil d'Indra, Rohita erre six ans à travers les forêts; il y rencontre un *rishi*, Ajîgarta, qui avait trois fils et que la faim tourmentait. En échange de cent vaches, il lui achète l'un d'eux, Sunahsépha, et l'amène à son père pour racheter sa propre vie ; Hari-Tchandra, charmé, s'apprête à sacrifier le jeune brâhmane. Il avait près de lui ses quatre prêtres, entre autres Wiçwamitra; mais on ne trouvait personne pour attacher la victime au poteau du sacrifice, personne pour la frapper: Ajîgarta, toujours affamé, consentit, moyennant le don de deux cents autres vaches, à se charger de cette mission. Alors Sunahsépha en appela aux dieux, et il récita plusieurs hymnes en leur honneur ; à mesure qu'il priait, ses chaînes tombaient, et l'hydropisie du roi diminuait de gravité. Sunahsépha, délivré par un miracle, devient le fils

adoptif de Wiçwamitra. Cette histoire merveilleuse est intéressante en ce qu'elle représente la société indienne à une époque de transition. Les kshattryas dominent encore; cependant beaucoup d'indices annoncent l'avènement prochain des brâhmanes : ceux-ci sont encore exposés à mourir de faim au milieu des forêts ; mais il est dit formellement dans le récit qu'un brâhmane vaut mieux qu'un kshattrya.

Un autre épisode des *brâhmanas*, le *Gopatha*, probablement assez moderne, offre un intérêt d'un autre genre; on y trouve une singulière théorie de l'origine du monde. Celui qui existe par lui-même, Brâhma, brûla un jour du désir de créer ; grâce à la chaleur dont il était doué, il fit ruisseler de la sueur le long de son front et par tous les pores de sa peau ; ces ruisseaux de sueur se convertirent en eau. Alors, dans cette eau, il aperçut sa propre image et en devint épris : de là l'enfantement de deux êtres surnaturels, Bhrigou et Atharvan ; de ce dernier sortirent vingt classes de poètes, dont les œuvres réunies constituèrent l'*Atharvana-Véda*. Cependant, continuant le cours de ses créations progressives, Brâhma produisit la terre avec ses pieds, l'air avec son ventre, le ciel avec son cerveau; puis il créa trois dieux : Agni (ou le feu) sur la terre, Vâyou (ou le vent) dans l'air et Aditya (ou le soleil) au ciel. Trois *Védas* furent consacrés à leur culte : le *Rig* pour Agni, l'*Yadjour* pour Vâyou, et le *Sâma* pour Aditya. Ces froides et extravagantes fictions montrent combien le génie indien avait dégénéré de l'inspiration large et simple des *tchandas* et des *mantras;* il devait décliner encore jusqu'à ce qu'il se perdît dans les artifices d'un langage inintelligible.

Postérieurement encore aux *brâhmanas*, à peu près de 600 à 200 ans avant l'ère chrétienne, il faut placer les *soûtras* ou *chaînes* qui étaient réellement un enchaînement de maximes, formulées de la façon la plus succincte et trop souvent la plus sèche et la plus énigmatique. Il n'y a là ni couleur, ni style ; il semble que les auteurs aient voulu y justifier ce

bizarre aphorisme des Pandits hindous : « qu'un auteur doit se réjouir d'économiser même la moitié d'une voyelle brève autant que de se voir naître un fils. » Jamais Aristote, dans ses formules les plus concises, n'a atteint un pareil idéal de laconisme ; l'algèbre seule saurait aller au-delà. La poésie, la théologie, la science, la jurisprudence dispersées dans les trois sections précédentes des *Vêdas*, se condensèrent sous cette forme abrégée et obscure qui était à la fois pour les écoliers indiens un aide-mémoire et un exercice intellectuel. Nous n'entrerons pas dans les détails de ces subtilités, qui se raffinent et s'obscurcissent de plus en plus, de Saunaka à Asvalayana, de Panini à Katyayana, et qui atteignent enfin avec Pingala le plus haut degré possible d'absurdité. Nous sommes là dans l'âge des commentateurs et des grammairiens. L'inspiration a déserté ces derniers représentants de la sagesse primitive pour passer aux sectateurs des doctrines de Çakya-Mouni. Le Védisme, par son extrême décadence, touche au plein épanouissement du Bouddhisme sous le roi Asoka, petit-fils de Tchandra-Goupta.

IV

La littérature védique, dont nous venons de suivre rapidement les destinées, a sa plus riche et sa plus pure expression dans le *Rig-Véda*. Un *rig* est une prière à la louange d'un dieu. Les prières, réunies dans le *Rig-Véda*, sont au nombre de 1,017 ; on les a classées, soit par lectures accommodées à l'enseignement scolaire, soit par groupes d'écrivains, soit par ordre de sujets : les mètres employés sont fort variés ; il en existe au-delà de trente. Les poètes sont encore bien plus nombreux : on trouve parmi eux des femmes et des prêtres, des rois et des fils de rois, des enfants de dieux et même des dieux ; la plupart, nommés *rishis*, étaient des

espèces de prophètes, chargés de recueillir des paroles descendues du ciel. Une multitude de types surnaturels y figurent, bien que des commentateurs indiens (assez modernes, il est vrai) aient prétendu les ramener à trois : le feu, l'air et le soleil ; triade très-peu analogue à celle de la foi brâhmanique, qui se composait de Brâhma, de Wishnou et de Siva. Les mille et quelques morceaux qui y sont rassemblés portent presque tous l'empreinte du caractère le plus religieux : la moitié à peu près en est consacrée à Indra, le maître du *Swarga* ou Olympe indien, et à Agni, le dieu du feu. L'autre moitié s'applique à des divinités diverses : Aditi (la nature), Soûrya (le soleil), les Maroutas (les nuages), Vayou (le vent), Roudra (l'orage), Yama (le dieu des morts), les Açwins (dieux jumeaux, semblables au Castor et au Pollux des Grecs), les Adityas ou Souras et les Dêtyas on Asouras (bons et mauvais génies), Prîthivi (espèce de Cybèle), Twachtri (autre Vulcain), Wiçwakarman, second Dédale, etc.

Souvent les phénomènes naturels y sont déifiés : au milieu de cette mythologie toute naturaliste, on rencontre quelques passages métaphysiques. L'*açwamédha* ou sacrifice du cheval y est célébré avec une pompe extrême ; les apothéoses humaines y sont rares. On cite celle des trois Ribhavas : Ribhou, Vibhwan et Vâdja, fils de Soudhanwan et descendants du sage Angiras ; poètes et artisans merveilleux, analogues aux Cyclopes, aux Telchines, aux Curètes et aux Dactyles de la théogonie héroïque de la Grèce. Les incarnations divines, sur lesquelles reposent les dogmes des Brahmes, n'y sont pas plus ordinaires ; mais les allégories y sont continuelles. C'est ainsi qu'à la manière des Prières dans l'*Iliade*, la Libéralité, la Voix sainte, l'Arbre de la science, l'Offrande, les Mortiers sacrés, les Saisons ou *Ritous* (au nombre de trois, puis de six), la Déclamation, l'Éloquence, l'Hymne, l'Invocation, le Vers lyrique, y sont honorés comme autant de dieux et de déesses. Le *Soma* surtout, cette liqueur qu'on extrayait d'une plante bénite, en la broyant dans des vases de

pierre, et dont il est si fréquemment question dans les livres sanscrits, y reçoit de pieux hommages. Enfin, certains hymnes du *Rig*, rejetés à la fin et peut-être plus récents que les autres, ont une destination plus humaine, puisqu'il s'y agit d'épithalames ou de chants du sacre en l'honneur des princes, de prières pour obtenir la victoire, pour recouvrer la santé, pour ressusciter un mort, ou de formules d'imprécations contre des rivaux et des ennemis.

Plus de cent cinquante hymnes sont adressés à Agni, le dieu qui, pour le salut de l'humanité, s'est incarné dans la personne d'Angiras, ce sage de race royale. Agni n'est pas le feu qui consume et ravage, mais le feu qui échauffe et éclaire : il brûle sur les autels, il sert à façonner les métaux et à transformer les aliments ; il faut le bénir et le remercier. Le poète Vâmadéva lui rend un solennel hommage :

Le juste Agni, prêtre et pontife, nous apparaît mortel au milieu des mortels, dieu entre tous les dieux ; il vient animer le sacrifice, il vient briller devant nous, il vient recevoir les holocaustes de la race de Manou..... O toi qui donnes la vie, que ce sacrifice nous procure des génisses, des agneaux, des coursiers, de solides amis, des appuis inébranlables ! que notre famille soit nombreuse, notre opulence splendide ! Protége énergiquement l'homme qui, pour soutenir l'éclat de tes feux, couvre de sueur son corps et son front ; arrache-le aux étreintes du méchant. Qu'il devienne riche, qu'il ait une félicité durable, ce fidèle et dévoué serviteur qui satisfait tes désirs et te présente des offrandes, qui verse pour toi des libations fécondes et qui t'accueille à son foyer comme un hôte béni ! ... Dieu sage, distingue entre les mortels les mauvais et les bons, ainsi que le cheval sait distinguer sur son dos les fardeaux lourds ou légers !.... Agni, tandis que, dans le but de te posséder, nous travaillons des pieds, des mains, de tout notre corps, les prêtres accomplissent également leur tâche... Sage et prudent Agni, nous devions célébrer tes louanges ; écoute notre prière ! Lève-toi dans ta splendeur ; ajoute à notre richesse : divinité généreuse, accorde-nous de grands biens !

Jamais culte ne fut plus conforme aux habitudes, aux idées, à la vie d'un peuple. Les pâtres de la Bactriane et du Pend-

jâb, en voyant briller dans les cieux les étoiles et le soleil, comparèrent ces feux aériens à celui qui brûlait dans leur foyer : celui-ci leur sembla une émanation de la flamme céleste, une étincelle des splendeurs d'en haut tombée sur la terre. Aussi mirent-ils le plus grand soin à entretenir ce feu domestique qui, en s'élevant au firmament, paraissait regagner les lieux d'où il était descendu. Agni devint le médiateur entre les deux mondes, l'ami, le guide, le protecteur de l'humanité : on le nourrit, on l'apaisa par de continuelles offrandes ; sa couleur, sa chaleur, ses langues ardentes dressées vers les nues, tout était personnifié, divinisé par les croyants. On faisait remonter jusqu'au premier homme, Manou, l'institution des sacrifices, parce qu'on lui attribuait la découverte du feu, produit en entre-choquant deux morceaux de *sami* (*acacia suma*) et d'*aswattha* (*ficus religiosa*). Agni symbolisait ce feu intérieur, que la physique ancienne supposait répandu au sein de tous les éléments et dans toutes les substances, et auquel la science moderne est revenue, avec ses différentes théories du calorique latent, du feu central et de l'électricité. Ces traditions primitives pénétrèrent partout où le courant de l'émigration porta les Aryens. Les Persans, qui, avec Zoroastre, firent tant d'emprunts aux doctrines védiques, adorèrent la Divinité sous les apparences de la flamme et, au lieu d'autels, construisirent en plein air des bûchers perpétuels. Les peuples pélasgiques adorèrent sous le nom d'Hestia ou de Vesta le feu sacré du foyer, la flamme perpétuelle de l'autel.

Indra, le Jupiter hindou, est quelquefois clément, et le *Rig* le compare à un pasteur qui retrouve avec amour sa brebis perdue ; mais il est le plus souvent redoutable. Surnommé *sakra* ou le puissant, il règne au haut du firmament ; il porte le tonnerre, il soulève les tempêtes, il bouleverse l'étendue des airs : il a déclaré la guerre aux génies funestes qui, en retenant les eaux captives au fond des cavernes, enlevaient à la terre sa fertilité. Tantôt il est la personnification de la voûte céleste ; tantôt il est l'être inaccessible et merveilleux

qui habite le ciel : éternel, irrésistible, incomparable, plein de force et d'équité, roi du monde, il a droit à l'adoration universelle. Le Zeus homérique lui ressemble, mais en petit ; il est bien plus humain. Indra fait songer beaucoup plutôt au Jéhovah biblique, et d'autant plus qu'il est le seul grand dieu ou du moins le principal dieu de l'Inde antique ; les autres *Dévas* ne sont guère auprès de lui que des génies subalternes, des divinités secondaires. Relisez, d'une part, le cantique de Moïse, celui d'Anne, mère de Samuel, les *Psaumes*, le *Livre de Job*, les Prophètes ; de l'autre, lisez ces hymnes, signés des noms semi-fabuleux de Renou, Pragâtha, Viçwâmitra, Vâmadéva, Gotama, Pâroutchhépa, Garga, Hiranyastoûpa, Bharadwadja, Nodhas, etc. : vous serez frappés de la ressemblance qui existe entre ces inspirations de deux peuples, si différents d'ailleurs. Depuis les temps les plus reculés, les pasteurs aryens reconnaissaient Indra comme le Dieu suprême : chaque père de famille, prêtre dans sa maison, transmettait à ses enfants, comme un pieux héritage, le culte d'Indra, les chants destinés à célébrer sa gloire. Le *Rig-Véda* est plein de ces chants, dont plusieurs sont terminés par des refrains et offrent la diction la plus noble et la plus élevée. Celui qui suit passe pour être du rishi Gritsamada :

Le dieu qui naquit le premier, celui qui, justement honoré, a embelli les autres dieux par ses œuvres, celui dont la force et la grandeur infinies font trembler le ciel et la terre, ce dieu-là, peuples, c'est Indra ! Le dieu qui a consolidé la terre ébranlée, qui a déchiré les nuages orageux, qui a agrandi la plaine des airs, qui a raffermi les cieux, ce dieu-là, peuples, c'est Indra ! Le dieu par qui vivent tous les êtres, qui a refoulé ses lâches adversaires dans des grottes ténébreuses, qui s'empare de leurs dépouilles comme un chasseur de sa proie, ce dieu-là, peuples, c'est Indra ! Le dieu que sollicite la prière du riche ou du pauvre, à qui s'adressent le prêtre dans ses invocations et le poète dans ses chants, ce dieu à la face sublime qui accepte nos dons, ce dieu-là, peuples, c'est Indra ! Le dieu à qui appartiennent les coursiers, les campagnes fertiles, les génisses, les villes, les chars remplis de richesses,

celui qui a produit le soleil et l'aurore, celui qui dirige les eaux, ce dieu-là, peuples, c'est Indra ! Le dieu par qui les peuples obtiennent la victoire, que les guerriers, en combattant, appellent à leur secours, qui a été le modèle de l'univers, qui anime les êtres inanimés, ce dieu-là, peuples, c'est Indra ! Le dieu qui n'emploie sa puissance qu'à frapper sans cesse le méchant et l'impie, qui ne pardonne jamais à l'insolence dédaigneuse, qui immole les monstres, ce dieu-là, peuples, c'est Indra ! Le dieu devant qui s'inclinent avec vénération le ciel et la terre, devant qui frémissent les montagnes, qui arme de la foudre sa main terrible, ce dieu-là, peuples, c'est Indra ! Le dieu qui accueille les libations, les offrandes, les hymnes, les prières, celui qui protége les mortels pieux, celui que réjouissent nos sacrifices et nos présents, ce dieu-là, peuples, c'est Indra !

C'est là un véritable cantique, qui ne serait pas déplacé, on le voit, parmi les *Psaumes* hébreux, et que les hymnes de Cléanthe, de Proclus, de Synésius, de Grégoire de Nazianze n'ont pas surpassé. Pas de métaphores confuses, d'hyperboles ambitieuses, d'allusions obscures : le trait est net, la couleur vive et forte. Encore, pour être juste, faut-il ajouter que la grandeur des sentiments et la beauté des images sont, dans ces divers morceaux, rehaussées par l'excellence de la versification, égale aux meilleures combinaisons rhythmiques et mélodiques des Hellènes et des Romains. A côté de ces hautes aspirations, on trouve des effusions d'une simplicité touchante, comme cette humble prière adressée à Varouna qui personnifie tantôt l'Océan, tantôt le soleil caché la nuit sous les eaux :

O royal Varouna, ne me laisse pas aller dans le tombeau, cette maison de terre ! Je marche en tremblant, ainsi qu'une outre gonflée de vent. Pur et magnifique Varouna, la pauvreté et le besoin me contraignent à l'inaction ; la soif a surpris ton poète même au milieu des ondes. O Varouna, quand nous autres, faibles enfants de Manou, nous nous rendons coupables envers la race divine ; quand, par imprudence, ô grand dieu ! nous abandonnons ton œuvre, ne nous punis pas de cette faute !

De tous les phénomènes de la nature, le plus éclatant, le plus capable d'émouvoir le cœur et d'exciter l'imagination des peuples primitifs, c'était la marche apparente du soleil. Aussi l'image du dieu glorieux qui dissipe les ténèbres de la nuit et verse sa lumière sur le monde revient-elle souvent dans les chants védiques :

Voici qu'à la vue du monde entier les rayons de la lumière annoncent le dieu qui sait tout, le soleil. Devant ce soleil qui vient tout éclairer, les étoiles disparaissent, à la manière des voleurs, en même temps que les ombres de la nuit. Étincelants à l'égal du feu, ses rayons saluent toutes les créatures. Tu passes, tu te montres aux yeux de tous les êtres, tu produis la lumière, ô soleil, et de ta splendeur tu remplis les airs; tu te lèves devant la troupe des dieux, devant les hommes, devant le ciel, pour que chacun te voie et t'admire. O dieu qui purifies et qui soulages, de cette même clarté dont tu couvres la terre chargée d'hommes, tu inondes les cieux et l'air immense, créant les nuits et les jours, et contemplant tout ce qui vit. Sept cavales au poil fauve traînent le char qui te porte, radieux soleil ! Dieu qui regardes tout, ta belle chevelure est couronnée de rayons... Et nous, après le départ des ténèbres, revoyant une lumière plus belle chaque jour, nous venons nous prosterner en face de celui qui brille entre tous les dieux, et qui est le plus éclatant de tous les astres.

Le soleil portait bien des noms différents, selon qu'il semblait se lever ou se coucher, selon qu'il éclairait les nuages ou qu'il se reflétait à travers les eaux, selon qu'il répandait le jour sur la terre ou qu'il fécondait les plantes. On l'appelait tour à tour : Soûrya, Varouna, Savitri, Pouchân, Mitra, Aryaman, Bhaya. Vâmadéva l'a chanté sous la forme d'un coursier éclatant et fougueux, en des termes qui rappellent la sublime description du cheval dans le *Livre de Job :*

Voyez le cheval Dadhicrâs, auteur de tant de prouesses, gardien de tous les hommes, vif, agile, impétueux, héros à l'aspect radieux et capable, comme un puissant roi, de déchirer ses ennemis. De même qu'un torrent se précipite d'une colline, il s'élance, et tous les hommes le chantent et l'honorent. De ses pieds, il

semble dévorer l'espace ; il est aussi léger que les nuages, aussi prompt que les chars, aussi rapide que les vents... Quand il livre des combats aux mauvais génies, il se plonge dans la mêlée et disparaît sous les nues... Le voyant ainsi au milieu des batailles, les ennemis poussent des cris, ainsi qu'on le fait à la vue d'un brigand qui dépouille le voyageur ou d'un épervier affamé qui s'abat sur un cadavre ou sur un troupeau... Pressé d'attaquer l'armée de ses adversaires, il s'avance le premier en tête des chariots de guerre. Orné de guirlandes, protecteur des peuples, il resplendit de gloire ; il fait voler la poussière sous ses pas ; il court en mordant son frein... Ce coursier fort et juste, au corps souple, à l'abord terrible, au pas rapide, est enveloppé d'un tourbillon poudreux qui cache son front superbe. Les assaillants les plus redoutables tremblent à son approche, comme si le ciel tonnait ; il se jette sur mille guerriers à la fois : il est invincible, formidable, magnanime !

L'aurore n'a pas été chantée par les poètes védiques sur un ton moins élevé que le soleil, ni peinte avec de moins riches couleurs. Ce réveil de la nature, qui paraît rendre le souffle et la vie à toutes choses, les a dignement inspirés, et d'autant mieux qu'il leur rappelait des rites pieux et graves. En effet, le feu du sacrifice devait être allumé trois fois par jour : le matin, à midi et le soir, et la cérémonie du matin était considérée comme la plus utile. Quelle expression de ferveur, de reconnaissance et d'admiration, unie à un sentiment de vague mélancolie, se révèle dans ce bel hymne de Coutsa :

Éclatante interprète des saintes paroles, l'aurore étale toutes ses parures pour nous ouvrir les portes du jour ; en illuminant l'univers, elle nous en montre tous les trésors ; elle a réveillé tous les êtres. De sa puissante main, elle invite à se mouvoir le monde endormi ; elle pousse l'homme à goûter la joie, à accomplir les rites sacrés, à travailler à sa fortune. Les ténèbres nous empêchaient de voir ; elle nous permet de regarder au loin... Cette fille du ciel se révèle à nous, favorable, resplendissante, couverte de son manteau de lumière, maîtresse de toutes les richesses que renferme la terre... Elle ranime par sa clarté tout ce qui existe ; elle ressuscite tout ce qui est mort... Depuis quand nous vient-

elle visiter ? Celle qui va nous éclairer maintenant ne fait qu'imiter celles qui ont déjà lui pour nous et devancer celles qui luiront encore ; elle nous arrive, aussi éclatante que les autres. Ils ne sont plus, les humains qui jadis ont vu l'aurore étinceler comme elle le fait aujourd'hui ; c'est à notre tour de la voir à cette heure, et ils devront mourir aussi, ceux qui reverront plus tard l'aurore matinale !.... A l'abri de la vieillesse et de la mort, elle s'avance, déployant toutes ses splendeurs ; elle en inonde les plages célestes. Déesse de la lumière, elle dissipe l'obscurité sinistre. Du haut de son char magnifique, conduit par des coursiers au poil rougeâtre, elle vient régénérer la nature !... Levez-vous ; un esprit nouveau recommence à nous animer ; l'ombre s'éloigne, le jour s'approche, l'aurore a frayé la route que le soleil doit suivre : marchons vers la clarté, vers la vie !

Si le soleil et l'aurore sont représentés, dans les chants du *Rig-Véda*, avec les couleurs les plus brillantes et sous les formes les plus variées, les étoiles, au contraire, sauf la Grande-Ourse peut-être, n'y sont pas nettement désignées : la lune (Tchandra) n'y est indiquée qu'en passant et, de toutes les planètes, Vénus est la seule qui y figure, sous le nom d'*Ousanas* ou *Soucra*. En revanche, beaucoup de ces hymnes s'adressent aux Açwins, les deux jumeaux célestes, analogues aux Dioscures helléniques, qui personnifiaient les lueurs fugitives de l'aube matinale et les clartés crépusculaires du soir. Tantôt on les dépeignait comme des cavaliers rapides ; tantôt on les montrait emportés par un char à six chevaux et à cent roues ; tantôt ils semblaient fendre les nuages sur un vaisseau orné de cent gouvernails. Ils calmaient les flots : un naufragé n'avait qu'à atteindre leur char, qu'à toucher leur main pour être sauvé. De plus, ils connaissaient la vertu des plantes et guérissaient tous les maux.

De même que le spectacle de la lumière céleste avait donné naissance à plusieurs divinités, la vue des phénomènes atmosphériques en avait fait admettre également un grand nombre. A côté de cet Indra qui régnait sur les airs, à côté des

Maroutas ou nuages et de Vayou, le vent frais et bienfaisant, on célébrait Roudra, symbole fidèle de ces terribles ouragans trop communs sur la terre d'Asie. Semblable à un loup, à un sanglier, à un monstre furieux et farouche, armé de flèches mortelles, il renversait, il ravageait tout ; il n'épargnait ni l'âge ni le sexe. Quelques critiques ont vu en lui le prototype de ce Siva qui, dans la suite, devint une des trois personnes de la *trimourti* hindoue et dont le culte, sous le nom de *Sivaïsme*, prédomina même dans certaines parties de l'Inde méridionale et dans l'île de Ceylan. Un autre membre de cette triade future, Wishnou, le héros préféré de la secte des *Wishnouïtes*, est déjà mentionné dans le *Rig ;* il y est pris pour l'espace céleste, et ses trois pas, comparables à ceux du Neptune homérique, n'étaient que les trois divisions du jour : à son lever, à son midi, à son coucher. Mais ce Wishnou, qui, grâce aux légendes brâhmaniques, devait être par excellence le dieu actif et conservateur, l'intercesseur entre le tout-puissant Brâhma et l'homme périssable ; celui qui, descendant du ciel pour sauver le monde, s'est incarné tant de fois et, dans ses divers *avâtaras*, a donné tous les exemples possibles de bonté et de grandeur ; ce dieu sublime et bienfaisant n'est encore que faiblement esquissé dans le *Rig-Véda*, et n'y offre que l'emblème de l'air pur et lumineux qui éclaire l'univers, charme nos regards et entretient en nous la vie.

Bien d'autres dieux figurent dans le panthéon védique ; toutefois rien n'est plus aisé que de ramener l'une à l'autre ces personnifications idéales. Elles ont toutes, au fond, à peu près la même histoire, les mêmes attributs, la même puissance ; seulement là où, nous autres modernes, nous sommes principalement frappés de l'unité de la puissance créatrice, ces générations primitives étaient surtout éblouies par la variété de la création, et elles la représentaient, l'admiraient, l'adoraient sous mille aspects différents. Ces innombrables fictions de la théogonie indienne servaient de point de départ et de support à une morale relativement pure, à une méta-

physique souvent hardie. D'abord, pour la morale, comment en méconnaître l'instinct et pour ainsi dire l'effusion naïve dans cet hymne de Wishnou, fils d'Angiras ?

Les dieux ne nous ont point condamnés fatalement à la faim ni à la mort, puisque nous avons une ressource dans la maison du riche : l'opulence de l'homme bienfaisant ne périra point ; le méchant ne trouve pas d'ami. Quand le riche a l'âme dure pour le pauvre qui demande du pain, pour l'indigent qui l'aborde, quand il garde tout pour lui, il ne mérite pas l'amitié. Mais l'homme bienfaisant, secourable envers le malheureux affamé qui entre dans sa maison, rencontre des amis et est honoré dans les sacrifices. Ce n'est pas un ami que celui qui refuse à manger à son ami. Fuyez cette maison étrangère, cherchez un maître plus obligeant. Riches, soulagez celui qui a besoin et qui trouve la route trop longue. La fortune est mobile comme les roues d'un char; elle visite aujourd'hui celui-ci, demain celui-là. En vérité, je vous le dis : le mauvais riche ne possède qu'une abondance stérile, une abondance qui est sa mort.

Quant à la métaphysique (si l'on peut donner ici ce nom à des conceptions toutes spontanées où la réflexion n'a presque point de part), quant à cette tentative audacieuse que fait l'esprit humain pour s'élever à la compréhension du principe et de la fin des êtres, elle se manifeste dans les *Védas* avec une véritable grandeur :

Autrefois (dit un hymne, attribué au rishi Pradjapati et intitulé *l'Ame suprême*) rien n'existait : ni l'être, ni le néant, ni monde, ni ciel, ni éther. Où était donc l'enveloppe de toutes choses, le réceptacle de l'eau, l'emplacement de l'air? Alors point de mort ni d'immortalité, point de jour ni de nuit. L'Être seul respirait sans rien inspirer, absorbé dans sa propre pensée ; il n'y avait rien en dehors de lui. Les ténèbres étaient enveloppées d'autres ténèbres; l'eau n'avait nul éclat: tout était confondu en lui. L'Être reposait dans le vide qui le portait; enfin, par la force de sa volonté, l'univers fut produit. En son esprit un désir se forma, première semence de tout. Ainsi l'ont proclamé les sages, méditant avec leur cœur et leur intelligence : leur regard a pénétré en haut, en bas, partout, parce qu'ils avaient en eux des germes féconds, de

grandes pensées. L'essence de l'Être suprême survivra à tout, comme elle a tout précédé..... Mais qui connaît exactement ces mystères? qui peut les révéler? d'où viennent ces êtres et cet univers? Les dieux sont nés, parce qu'il a bien voulu, lui, les faire naître. Mais qui saura d'où il est sorti lui-même, d'où est émanée cette création immense? Peut-elle ou non se soutenir par sa propre force? Celui qui, du haut du ciel, a les yeux ouverts sur ce monde qu'il domine est seul capable de savoir ce qui existe réellement ou ce qui n'existe pas.

L'unité de Dieu est positivement affirmée et mise en relief dans plusieurs passages des *Védas*, qui en cela sont fort supérieurs aux spéculations de la doctrine des Brahmes, toujours plus ou moins entachées d'anthropomorphisme ou de panthéisme. Si Voltaire eût connu ces chants, il leur aurait réservé l'estime qu'il prodigua imprudemment à la compilation apocryphe de l'*Ezour-Veidam*. De nos jours, lorsque le savant rajah Rammohun-Roy, joignant à la pratique du sanscrit l'étude du grec et du latin, de l'hébreu et du persan, de l'arabe et de l'anglais, essaya, malgré bien des inimitiés, de substituer le monothéisme au polythéisme hindou, ses efforts impuissants, mais généreux, prirent comme base et comme but les saines traditions du Védisme, dont, pour leur bonheur et pour leur gloire, les peuples de l'Inde auraient dû ne jamais s'écarter. Néanmoins, quelque élevées que fussent parfois ces notions pour tout ce qui ne relevait que du sentiment, elles furent, elles devaient être en somme très-bornées et très-imparfaites pour tout ce qui était du domaine de la science ou du dogme. Ainsi les Aryens, pareils en cela aux premiers Hébreux et aux Grecs de l'âge homérique, se faisaient de la forme du monde l'idée la plus fausse et la plus bizarre : ils croyaient que la terre était appuyée solidement sur de hautes montagnes ou sur d'immenses colonnes ; le mythe hellénique d'Atlas supportant le globe terrestre et celui des colonnes d'Hercule n'étaient-ils pas des vestiges de ces antiques hypothèses?

Le *Rig-Véda* indique trois divisions de l'univers (l'air, le ciel et la terre) et cinq espèces d'êtres ; il montre les animaux produits par les éléments, l'Humanité issue d'une souche commune. Il ne fournit que des données assez confuses sur la vie future ; cependant cette vie future n'y offre point un caractère matériel. On y suppose non que l'homme vertueux était transporté, après sa mort, vers le centre de la terre ou dans quelque île reculée pour y continuer une existence analogue à celle qu'il avait menée ici-bas, mais bien qu'il allait au ciel goûter de pures jouissances. Les mortels parfaits formaient, sous le nom de *sadyas*, une classe de génies célestes ; ils buvaient l'*amrita* ou nectar éternel, et les étoiles passaient pour être l'auréole éclatante dont leur tête était environnée. Les Ribhavas, les Angiras, les Maroutas ne furent d'abord que des hommes divinisés, des prêtres célèbres par leurs talents ou leurs vertus. Le culte des *pitris* ou ancêtres était et est encore aujourd'hui sacré aux yeux des Indiens ; nul n'aurait manqué à ce culte domestique, qui engendra celui des mânes et des lares chez les Romains. Ces cérémonies, transmises de génération en génération, étaient destinées à faciliter aux aïeux l'accès des régions supérieures : les négliger, c'était presque se rendre coupable de parricide. Les premiers hymnes védiques ne mentionnent pas de peines pour les méchants ; leur corps retournait au néant. Mais des hymnes postérieurs font apparaître l'imposante et redoutable figure de Yama, roi des ancêtres, juge des morts, dieu de l'enfer, qui résume en lui le Saturne, le Pluton et le Minos des Grecs et des Latins ; il a pour assesseur Mrityou, le *Thanatos* des Hellènes et l'*Orcus* des Romains. Les sages des anciens jours, les poètes primitifs, appelés *rishis*, étaient (nous l'avons dit) des prophètes : on en comptait surtout sept, par allusion aux sept planètes et aux sept jours de la semaine. Chacun d'eux avait laissé une descendance, en qui se perpétuaient les traditions de la poésie et de la foi, comme chez les Homérides de l'Ionie ; on n'eut pas de peine à transformer en dieux ces

patriarches, qui étaient à la fois chefs de tribus et pères de famille, guerriers et pontifes, chantres et législateurs. Quelle austère conception, quel magnifique éloge des devoirs sacerdotaux dans ce passage du *Rig-Véda* !

O Vrihaspati ! ta sainte parole doit passer avant tout... Elle circule en s'épurant dans l'âme des sages, comme l'orge dans le crible... Mais il y a des gens qui ont des yeux et qui ne la voient pas, qui ont des oreilles et qui ne l'entendent pas. Tel sacrificateur reste impuissant en ses efforts ; le sacrifice devient alors une vache stérile qui ne donne plus de lait... Celui qui trompe les vœux d'un ami reste sourd pareillement à la parole sainte ; il n'écoute qu'en apparence : il ne suit point la voie droite où naissent les bons fruits... De semblables prêtres ne sont que des lacs desséchés : ils violent les ordonnances sacrées ; ils s'égarent dans leur route. Malheureux, ils ne servent ni les hommes ni les dieux ; ils sont indignes de porter le nom de pontifes et de verser des libations. Leur voix pécheresse souille la sainte parole ; insensés, ils ressemblent au tisserand qui voudrait faire sa toile avec un coutre de charrue..... De vrais amis, réunis pour un sacrifice, se réjouissent en voyant les offrandes arriver en foule sur l'autel ; mais les libations, offertes par une main coupable, ne sont qu'un simple ornement vain et sans effet.

Cependant, il faut le dire, la morale des Aryens n'était pas toujours aussi irréprochable ; en général, leurs désirs étaient plus grossiers, leurs intentions moins désintéressées. S'ils multipliaient les prières et les cérémonies, s'ils observaient scrupuleusement les rites légués par leurs pères, c'était trop souvent (on l'a vu par plusieurs de nos citations) afin de recevoir les faveurs divines. Ils voulaient se rendre propices leurs dieux à force de présents et d'hommages ; ils leur demandaient en échange les biens de la terre. Ces pensées personnelles et égoïstes se traduisaient par des pratiques toutes matérielles : des libations abondantes, de fréquentes lotions d'eau, surtout la préparation du *soma*, cette liqueur fermentée qui était, en même temps, un breuvage fortifiant et un symbole mystique. Ils ne connaissaient à l'origine ni

images ni simulacres : parmi eux, les sacrifices d'animaux étaient assez rares, sauf celui du cheval ou *açwamédha*. Ainsi que le Grec et le Latin, l'Aryen tirait des augures de la manière dont l'animal marchait ou se couchait, dont il buvait ou mangeait, dont ses membres étaient attachés. Un seul homme devait frapper la victime : on en mettait à part le cœur, la langue et la poitrine, et on les jetait dans le feu avec les *pindas* ou boulettes de riz et de beurre, tandis qu'un prêtre auxiliaire récitait des versets sacrés. Quant aux sacrifices humains, si les Phéniciens, les Carthaginois, les Gaulois les pratiquaient, si certaines peuplades sauvages s'y livrent encore maintenant, on ne s'étonnera pas qu'ils aient pu exister chez les Indiens du premier âge. On les appelait *pourouchamédhas ;* on croyait toucher particulièrement la Divinité en lui offrant ce qu'il pouvait y avoir de plus précieux pour les hommes : la vie de leurs frères.

Mais, à la louange de ces Hindous, dont la douceur était si grande qu'elle a dégénéré en une incurable mollesse, on doit ajouter que de tels holocaustes ne durèrent pas longtemps ; on les remplaça par des cérémonies allégoriques, comme celle que le savant Lassen a mentionnée d'après l'*Yadjour-Véda*. Cent quatre-vingts personnes des deux sexes, prises dans des tribus différentes, étaient liées au poteau du sacrifice : on chantaiten chœur un hymne funèbre ; puis on les délivrait sans leur avoir fait le moindre mal, et on leur substituait des offrandes plus vulgaires. Par le progrès inévitable du temps et de la raison, on voit les fidèles des bords du Gange former peu à peu des souhaits moins matériels. Après avoir demandé au ciel des troupeaux féconds, des moissons productives, de riches trésors, des enfants nombreux, ils sollicitent la santé, une longue carrière, le succès dans leurs entreprises, le triomphe sur leurs ennemis, la puissance, la gloire, la vertu enfin et la récompense céleste. La protection des dieux devient leur recours familier dans toutes les épreuves de la vie : ils implorent leur pardon ; ils confessent

devant eux leurs péchés et les supplient de les en délivrer; ils avouent les imperfections de l'humanité. Le *Rig* disait : « L'estime que l'on doit faire des hommes n'est jamais complète. Celui-ci est juste et prudent : il aime les sages; mais il est cruel. Celui-là est redouté; mais il abuse de sa force pour opprimer un plus faible. O dieux! de tels reproches ne sauraient vous être adressés! » Le dernier mot de la foi aryenne est dans ce distique du même *Véda*, adressé aux Adityas : « Je suis sans doute coupable envers vous de bien des fautes; mais vous m'aimez comme un père aime le fils qu'il a perdu. »

V

Si le *Rig-Véda* est un recueil de louanges, puisque *ritch* veut dire *louer*, *yadj* signifiant *adorer*, le *Yadjour-Véda* expose les pratiques officielles de l'adoration, les détails précis des sacrifices; il forme deux subdivisions : le *blanc* et le *noir*. Le *blanc* contient une série peu étendue de prières (la *Vâdjasanéya-Sanhitâ*) en l'honneur de la nouvelle ou de la pleine lune et des mânes des ancêtres, pour la consécration du feu perpétuel, pour l'immolation des victimes, pour le sacre des souverains, pour la cérémonie du *Sarvamédha*, accomplie dans le but d'obtenir la réussite de ses entreprises, etc. Il renferme également le *Çatapatha-Bráhmana* ou *Formulaire des cent routes*, subdivisé en quatorze livres : des *Oupanischads*, quelquefois dialogués, y sont intercalés. Le *noir*, en outre d'une *sanhitâ* nommée *Taittiryia* et partagée en sept livres, comprend plusieurs *bráhmanas*. Un fait à mentionner dans celui-ci, c'est que ses prétendus auteurs ne sont pas des hommes, mais bien des dieux : Pradjapâti, Agni ou autres. Comme c'était l'usage chez les Indiens d'expliquer des termes obscurs par des traditions plus obs-

cures encore, les *Pourânas*, ces monuments longs et confus de la mythologie la plus étrange et la plus compliquée, nous ont transmis d'une façon aussi singulière que puérile l'origine de ces deux qualifications de *blanc* et de *noir*. Primitivement, le *Yadjour* était unique, et c'est ainsi que le docte Veisampâyana l'enseigna à une trentaine d'élèves, dont le plus distingué était ce Yâdjnyavalkya qui, après Manou, fut le principal auteur de la jurisprudence hindoue. Un jour le maître, irrité contre son disciple favori, qui n'avait pas eu la charité de l'aider dans l'expiation d'un meurtre involontaire, le somma de lui restituer l'instruction qu'il lui avait communiquée : la restitution s'effectua matériellement, et Yâdjnyavalkya fut obligé de rendre par la bouche tout ce qu'il avait appris de lui. Alors Veisampâyana ordonna à ses autres élèves de ramasser à terre et de recueillir ces restes de science, ce qu'ils firent, après avoir eu la précaution de se transformer d'abord en perdrix : ces textes, un peu souillés et avalés de nouveau par eux, furent désormais appelés *noirs* ou *taittiriya*, du mot *tittiri* (perdrix). Pour le malheureux Yâdjnyavalkya, dans son désespoir d'avoir laissé échapper tant de connaissances surhumaines, il sollicita et reçut du ciel une autre révélation, dite *blanche* ou pure.

L'*Yadjour blanc* n'est cependant pas aussi absurde que le ferait supposer cette étrange origine; on y trouve des passages dignes du *Rig-Véda*, celui-ci entre autres sur le dieu suprême, cause première du monde :

Il est un maître souverain, un maître de tous les mondes..... Cet être unique et inébranlable est plus rapide que la pensée, et les dieux eux-mêmes sont impuissants à concevoir ce suprême auteur qui les a tous devancés. Quoique immobile, il dépasse de beaucoup tous les êtres : il est plus léger que les vents ; il met en mouvement, à son gré, le reste de l'univers entier et déborde bien au delà..... Ils sont tombés dans une nuit bien profonde, ceux qui ignorent les devoirs religieux; ils sont plongés dans une nuit plus profonde encore, ceux qui se contentent de connaître ces devoirs sans les pratiquer..... Que le souffle du vent emporte mon corps

qui n'est que cendre; mais, ô Brâhma, souviens-toi de mes intentions, de mes efforts, de mes actes. Conduis-nous par des voies sûres à l'éternelle béatitude. Toi qui connais tous les êtres, purifie-nous de toutes nos fautes, et nous te consacrerons nos plus ardentes prières. Mes lèvres, dans cette coupe d'or, ne cherchent que la vérité. O Brâhma, astre inextinguible, je t'adore sous la forme du brillant soleil; entends mes vœux!

On a remarqué la similitude qui existe entre cette invocation, d'ailleurs si sobre et si simple, et le *Bhâgavad-Gîta*, cet épisode long et diffus du *Mahâbhârata*, où le divin Khrisna, apparaissant au héros Ardjouna, un des cinq fils de Pandou, lui révèle les secrets de la vie et de l'immortalité. L'hymne du *Yadjour* nous transporte à la hauteur des belles hypothèses d'un Pythagore ou des méditations sublimes d'un Platon : Moïse et les prophètes hébreux, les théologiens et les poètes chrétiens, ont pu seuls aller plus loin et monter plus haut. Par malheur, cette conception de l'unité divine, si claire et si persistante dans la foi mosaïque, et surtout dans le Christianisme, s'est pervertie chez les Hindous; elle a fini par aboutir à un panthéisme insensé et à des superstitions grossières.

La seconde partie de l'*Yadjour blanc* n'est presque toujours qu'une amplification de la première; mais au milieu de redites fatigantes, on remarque de curieuses traditions: nous allons en reproduire une sur le déluge universel et sur le repeuplement du monde, tels que les Indiens se les figuraient. Le souvenir d'un immense cataclysme, engloutissant la presque totalité de l'espèce humaine, se retrouve chez beaucoup de peuples: il n'est donc pas étonnant de le rencontrer dans les *Védas;* mais la tradition offre ici cette particularité que le déluge y est considéré non point comme un châtiment et une expiation, mais uniquement comme l'effet de causes naturelles. Le personnage miraculeux qui y joue, en même temps, le rôle du Noé de la Bible et celui du Deucalion des Grecs, c'est Manou, dont le nom rappelle tant

d'analogies, ce Manou, antique législateur comme Minos, roi patriarcal comme Ménès, type de l'Humanité régénérée, le *man* germanique, la créature qui doit tout à son intelligence (*mânas*, *menos*, *mens*). Voici ce récit dans sa naïveté primitive :

C'était le matin ; les esclaves de Manou lui apportèrent de l'eau pour se laver les mains. Pendant que Manou se lavait, un poisson, qui était au milieu de l'eau, lui glissa dans la main et lui dit : « Sauve-moi, et je te sauverai. — De quoi ? — D'un déluge qui doit détruire toutes les créatures vivantes. — Et moi, comment te sauverai-je ? » Le poisson répondit : « Tant que nous sommes petits, nous sommes en péril ; car un poisson dévore l'autre. Protége-moi d'abord en me gardant dans un vase ; quand je serai trop grand pour y tenir, creuse-moi un bassin où je resterai ; quand je serai trop gros pour demeurer au fond du bassin, jette-moi dans la mer ; alors j'aurai la force d'échapper à tous les dangers. » En effet, le poisson devient bientôt énorme, tant il croissait rapidement, et il dit à Manou : « Lorsque viendra l'année du déluge, souviens-toi de mes conseils et dispose un navire ; le déluge une fois arrivé, monte sur le navire construit par toi, et je te sauverai. » Manou conserva le poisson, le nourrit, puis le lança dans la mer, et, au moment indiqué par lui, il suivit ses conseils et prépara le navire ; il y monta dès que le déluge eut commencé. Le poisson revint vers lui en nageant, et Manou lui attacha aux ouïes le câble de son navire, afin qu'il le conduisît à la montagne du Nord. « Te voilà sauvé ! s'écria le poisson ; lie maintenant ton navire à un arbre ; car, bien que placé sur une montagne, il pourrait être entraîné par les eaux ; quand elles se retireront, tu en redescendras. » Manou n'en redescendit effectivement que quand les eaux se furent retirées.... Le déluge détruisit toutes les créatures vivantes, toutes, excepté Manou ; il passa dès lors sa vie à prier et à jeûner, dans l'espoir d'obtenir des enfants ; il fit des sacrifices, en honorant la mer par de continuelles offrandes de lait, de fromage et de beurre clarifié ; au bout d'un an, il en sortit une femme. Mitra et Varouna s'approchèrent d'elle et lui dirent : « Qui es-tu ? — La fille de Manou. — Veux-tu nous appartenir ? — Nullement ; je suis à celui qui m'a mise au monde. » Ils eurent beau la presser ; elle résista à leurs poursuites et s'en vint trouver Manou qui lui demanda à son tour : « Qui es-tu ? — Ta fille. — Et comment cela ? — Les offrandes de lait, de fromage et de beurre clarifié que tu faisais à la mer m'ont donné la naissance ; je suis la personnification d'un vœu formé jadis par toi.

Unissons-nous ensemble pendant le sacrifice, et, si tu y consens, tu auras de riches troupeaux et une grande postérité; les souhaits que nous exprimerons en commun ne manqueront pas de se réaliser. » Manou s'unit donc à elle au milieu même du sacrifice; il vécut avec elle, priant, jeûnant, désirant de nombreux descendants. Grâce à elle, il donna naissance à cette race, appelée encore maintenant la race de Manou.

A côté de ce mythe singulier, qui décrivait et attestait l'action puissante exercée par les eaux sur ce globe créé de la veille, le même *Bráhmana* pourrait nous fournir d'autres passages où, au contraire, les effets redoutables, produits par le feu sur notre planète naissante, ne sont pas moins vivement retracés. Nous nous bornerons à ces extraits du *Yadjour blanc*, et nous n'en donnerons même aucun du *Yadjour noir*, très-peu étudié jusqu'à présent, qui contient un assez grand nombre de prières souvent extravagantes et des préceptes dont la répétition est pleine de monotonie.

VI

Le *Sáma-Véda* (livre des chants), dont nous avons à parler maintenant, est écrit tout entier en vers; les hymnes qu'il renferme dans sa première partie devaient toujours être chantés, et ils étaient ordinairement accompagnés de notations musicales, destinées à régler les inflexions de la voix et même la prononciation. La seconde partie se compose de plusieurs *Bráhmanas*, suivis de deux *Oupanischads :* le *Kéna* et le *Tchandoguya*. On y trouve de continuels éloges d'Agni, le feu primitif, ce symbole cosmogonique, dont on se rappelle les rapports avec le Jéhovah hébreu et surtout avec le Mithra persan; des passages singuliers en l'honneur de *Soma* (l'*esprit*), dont le nom, en sanscrit ainsi qu'en français, a divers sens, et qui était tour à tour une plante, un nectar, la lune,

un dieu spécial. Cette plante sacrée (*sarcostema viminalis*) était, non pas cueillie à la manière du gui des Gaulois, mais arrachée au haut d'une montagne à la faveur d'une nuit claire, apportée sur un chariot chez celui pour lequel se célébrait la fête et broyée avec soin. Le jus qu'on en retirait, en y ajoutant de l'eau, de l'orge, du beurre clarifié et des grains, et en la passant à travers un filtre de peau de vache, devenait une liqueur fermentée, qui procurait la félicité la plus pure et, en tout cas, l'ivresse la plus complète aux fidèles qui l'absorbaient. Ce qui est fort étrange, c'est que Soma était aussi un génie divin; il participait donc doublement aux cérémonies saintes : par sa substance idéale et par sa forme matérielle, et on nous le montre quelque part, *souffrant pour sauver les autres, offert par la main des prêtres, reçu et contenu dans un vase.*

Le *Sâma-Véda* abonde en détails sur les rites religieux ; outre le culte de Soma et du Feu, celui des *Pitris* et celui du cheval (réunion de cent sacrifices heureux), y sont minutieusement décrits. On y voit les Brâhmanes plus fréquemment mentionnés et fort respectés déjà : douze cents vaches sont la juste part qui leur revient en dîme et en tribut. Pour la fête du Soma seulement, il y a sept catégories de prêtres : le *Hotâ*, qui chante les hymnes du *Rig;* l'*Oudgâtâ*, qui débite ceux du *Sâma*; le *Potâ*, qui prépare les objets dont on se servira; le *Nesthtâ* ou *Kartâ*, qui verse dans la flamme les liquides consacrés; le *Brahmâ* ou *Oupadrishtâ*, qui dirige et conduit tout; le *Rakshâ*, qui écarte du seuil les profanes au moyen d'un cercle de bois armé de pointes, et le *Yajamanâ*, qui officie. Quant au sacrifice du Feu, il doit se répéter trois fois dans la journée, être précédé par neuf jours de purifications et avoir lieu dans une salle réservée, placée au bas de la maison du brâhmane, divisée en trois parties et tapissée de *kouça* ou herbe bénite à dards aigus. Trois bûchers y sont construits; le seul bois qu'on puisse y employer est le *palâ* (*butea frondosa*) : on y dispose vingt et

une bûches, ni plus ni moins, chacune d'une coudée de longueur; on ne les allume que par l'*arani*, c'est-à-dire en frottant ensemble deux morceaux de bois sec.

On distingue trois espèces de jeûnes, plus sévères l'un que l'autre, dont le premier efface les petites fautes, dont le second rachète les crimes les plus graves, dont le troisième suffit pour élever l'homme au rang des dieux. Certains dévots ne vivaient que de laitage pendant quatre mois de suite, ou restaient trois semaines sans boire une seule goutte d'eau : rigueurs volontaires que, plus tard, les moines de la Thébaïde ont reproduites sans les dépasser. Mais, en revanche, les sacrifices étaient l'occasion de banquets somptueux et de magnifiques offrandes, faites aux prêtres, en or et en provisions, en génisses et en chevaux. La théologie du *Sâma* diffère encore sensiblement des préceptes du Brâhmanisme; Siva n'y figure pas plus que dans le *Rig*, à moins qu'il ne s'y cache sous les noms de Roudra ou d'Agni : Wishnou n'y apparaît qu'en passant, comme un frère d'Indra; au lieu de Brahma, c'est Indra qui est le dieu suprême. Cependant, quoique le *Sâma-Véda* soit relativement assez ancien, on y reconnaît une inspiration religieuse, qui s'affaiblit de plus en plus et qui tend à s'emprisonner dans un système étroit de formules et de rites.

Ce caractère de bréviaire et de rituel est bien plus sensible encore dans l'*Atharvana-Véda*, compilation qui date du IV^e^ ou du V^e^ siècle avant J.-C. La *sanhitâ* par laquelle il débute contient une vingtaine de livres d'hymnes, pris quelquefois dans le *Yadjour* et surtout dans le *Rig*. Ce sont moins des hommages, rendus aux divinités, que des requêtes individuelles et intéressées, présentées dans le but de recevoir des dieux tel ou tel bienfait; souvent ce sont des formules de conjurations, d'exorcismes ou d'imprécations. L'intérêt capital de ce recueil réside dans ses *Oupanischads*, qui ont servi de base à la théologie de l'école orthodoxe dite *Védânta*. Ainsi, la poésie, la religion, la philosophie, aboutissaient

également à ce formalisme stérile, où l'esprit indien devait s'enfermer pour des siècles. Nous n'avons pas à insister sur cette décadence; désormais l'ère védique était close.

Au terme de cette étude, nous rencontrons une dernière question qui résume toutes les autres. Quelle est, sans rien exagérer, la religion, exprimée dans les *Védas?* Une religion tout élémentaire et toute naturaliste, où les forces de la création, les puissances physiques étaient à chaque instant déifiées. Bien qu'elle ait enfanté le Brâhmanisme et aussi par suite le Bouddhisme, elle contenait à peine le germe de ces deux doctrines opposées. On n'y recueille, comme on a pu le voir, que des traces rares et douteuses de la triade divine, de la vie future, de la transmigration des âmes, de l'extase, de la division des castes, du pouvoir prépondérant des Brahmes et de leur influence absolue sur les rois. On n'y trouve pas non plus cet anthropomorphisme raffiné et complexe, qui se manifeste dans les épopées classiques et dans les fabuleux *Pourânas* de l'Inde. Les *Védas* ne proposent guère à notre adoration que le ciel et la terre, l'aurore et le soleil, l'eau et le feu, la mer et les rivières, les vents et les orages, représentés sous des traits vagues et variés à l'excès. Nous venons de voir que cette religion est fort souvent matérielle, par les objets qu'elle divinise, par le culte qu'elle leur consacre, par les vœux qu'elle leur adresse. Des gâteaux bénits, une liqueur sacrée, des offrandes de lait, de beurre et de miel: voilà ce que les fidèles promettent à leurs dieux. Beaucoup d'enfants, beaucoup de fruits et de troupeaux, beaucoup de trésors: voilà ce qu'ils espèrent d'eux en retour. La pratique de la vertu, les jouissances du devoir, les élans du dévoûment, la loi de la conscience, n'apparaissent que de loin en loin dans ces hymnes innombrables. La morale s'y révèle sans doute, mais par des lueurs fugitives: la dévotion y règne, mais c'est une dévotion étroite et superstitieuse, avide de cérémonies, qui n'entrevoit les radieuses splendeurs du firmament et la grande image de Dieu qu'à travers les fumées du sacrifice.

Quant au style des *Védas*, il est en proportion exacte avec l'inspiration religieuse qui y règne. Grandiose et magnifique tant que celle-ci est puissante, il décline en même temps que l'ardeur de la foi et se perd comme elle au milieu du formalisme prosaïque des derniers *Védas*. Considéré dans le *Rig*, il peut se comparer parfois aux plus beaux élans des *Psaumes* et des prophéties bibliques. La langue, différente du sanscrit ordinaire, y est simple, mais forte et nerveuse ; la versification y est d'une richesse, d'une élégance, d'une flexibilité que celle des odes de Pindare ou des chœurs d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide n'ont pas surpassée.

En regard de ces beautés, il serait facile d'y signaler de graves imperfections : l'absence de mesure, l'intempérance des idées, le luxe désordonné des images. Nul assurément n'aura la pensée de demander aux *Védas* des modèles de poésie, pas plus qu'on ne leur demandera une religion et une philosophie, applicables à nos besoins de piété et de méditation. Ce qu'il y faut chercher, ce qu'on y trouvera, c'est le plus ancien témoignage que notre race, la race indo-caucasienne, ait laissé d'elle-même; témoignage qui annonce et explique sa future grandeur. Pour bien comprendre la civilisation qui a fleuri successivement à Athènes, à Rome, dans l'Europe occidentale, il n'est pas inutile d'en étudier la première et féconde ébauche au sein des tribus aryennes.

III

LE MAHABHARATA

I

Un climat qui réunit les plus âpres rigueurs et les plus splendides magnificences; un fleuve immense, le Gange, qui, sorti des pics neigeux de l'Himâlaya, passait pour descendre du ciel même; des forêts vierges, parfois inaccessibles et inextricables, où le soleil pénètre à peine, où les herbes valent des arbustes, où les fleurs s'entassent en buissons, où les arbres prodiguent en tous sens autour d'eux leur végétation luxuriante, où les animaux les plus terribles et les plus curieux, quadrupèdes, oiseaux, reptiles, vivent pêle-mêle sans permettre, pour ainsi dire, à l'homme d'approcher; une société bizarre et confuse, sombre et imposante, avec des dogmes absolus, des lois sévères, des castes invariables; une mythologie féconde en fables étranges et en types monstrueux; une architecture sans art et sans goût, affectant les proportions les plus irrégulières, visant au grand et non pas au beau, s'étendant ou s'élevant au delà de toutes limites et faite pour écraser l'intelligence et pour lasser l'admiration par l'énormité de ses conceptions: voilà l'aspect que présente à notre imagination l'Inde ancienne. Or, tel milieu, tel peuple, telle poésie; et le *Mahâbhârata,* cette épopée gigantesque et démesurée, est en conformité parfaite avec tant de caractères

naturels ou historiques. On comprend donc aisément que l'érudition contemporaine s'y soit reprise bien des fois pour aborder l'étude d'une composition si complexe et si formidable, et qu'on commence seulement, à l'heure qu'il est, à en découvrir l'ensemble et à en saisir les lignes principales.

Il y a près de cent ans déjà qu'un de ses plus importants épisodes, le *Bhâgavad-Gîtâ,* était traduit en anglais sur le texte même et publié à Londres, en 1785, par le savant Wilkins ; c'est la première publication sanscrite qui ait eu lieu en Europe. Deux années après, Parraud faisait paraître cet épisode en français à Paris, et nous en sommes encore à souhaiter l'apparition, chez nous, d'une version fidèle du poëme entier. Et pourtant, dans cet intervalle d'un siècle, que de travaux successifs, que d'essais partiels ! Bien peu d'indianistes avaient eu le loisir ou la patience de déchiffrer les manuscrits originaux et surtout d'explorer l'œuvre totale. Néanmoins, dès 1808, Frédéric Schlegel, dans son excellent livre sur *la Langue et la Sagesse des Indiens*; Hamilton, en 1819, dans ses *Genealogies of the Hindus;* M. Lassen, dans ses *Indische Alterthumskunde;* M. Antoine Troyer, dans les notes de sa version du *Râdjâtarangînî* ou Histoire des rois de Kachmir ; M. Muir, dans le premier tome de ses *Original sanskrit texts on the origin and progress of the religion and institutions of India*, et dans son recueil tout récent de maximes et sentences tirées du *Mahâbhârata ;* quelques autres également ont utilisé leurs lectures en tirant de cette vaste encyclopédie une foule de renseignements, essentiels pour la connaissance d'une des sociétés les plus antiques de l'Orient. Le texte n'en fut intégralement imprimé que de 1834 à 1839, par la Société asiatique du Bengale, à Calcutta, en quatre volumes in-4°, avec l'appendice de l'*Hârivansa.*

Un de nos érudits les plus éminents, Eugène Burnouf, consacrait, chaque semaine, une leçon supplémentaire de son cours au collége de France à l'examen de ce monument, aussi vénérable par son ancienneté qu'intéressant par son

contenu, et il recommandait à ses meilleurs élèves de le vulgariser le plus possible. Trois d'entre eux, parmi les plus distingués, ont essayé de remplir ce programme : M. Théodore Pavie qui, en 1844, en a détaché huit fragments ; M. Foucaux qui, en 1862, en a interprété onze autres ; enfin M. Hippolyte Fauche qui, en 1863, avait entrepris une traduction de tout le *Mahâbhârata*, traduction qui devait avoir au moins seize volumes et que sa mort a interrompue. C'était là une tâche ingrate et bien méritoire ; car, ainsi que l'indiquait (dans son ouvrage sur le grammairien Pânini, publié à Londres en 1861) l'habile sanscritiste Goldstücker, qui s'était proposé de mettre en allemand ce poëme célèbre, il ne sera possible de le comprendre à fond et de le rendre exactement que quand on aura collationné beaucoup de manuscrits et étudié les scholies et gloses indigènes qui nous manquent encore presque toutes. M. Eichoff en 1860, M. Emile Burnouf en 1861, M. Monier Williams en 1863 lui avaient fait tour à tour d'heureux emprunts. Un peintre gracieux et élégant, qui partageait son temps entre l'art et l'érudition, M. Emile Wattier, qui nous donnait, en 1864, une version française du seizième livre de cette longue épopée (le *Mausala-Parva*), me paraît avoir émis une opinion très-raisonnable. Le mieux, selon lui, aurait été de dégager le corps immense de l'œuvre d'une multitude d'additions et d'interpolations qui le grossissent et l'embarrassent, et de n'en livrer au public que ce fond à peu près authentique et primitif, mais en revanche de l'éclairer perpétuellement par un commentaire minutieux sur la théologie, la métaphysique et la société hindoues, commentaire sans lequel la connaissance littérale du texte serait assez peu profitable. Un tel travail reste à faire, et il serait de nature à tenter le peu de savants qui sont capables de l'exécuter.

La première singularité de ce poëme, qui en compte tant d'autres, vient de son étendue même. Le texte *princeps* de Calcutta, partagé en dix-huit *parvas* ou livres, renferme

107,389 *slôkas* ou distiques; tout distique, pour chacun de ses quatre hémistiches, ayant trente-deux syllabes longues ou brèves à la manière grecque ou latine. Il est vrai que dans cette quantité énorme de vers sont compris les 16,374 slôkas de l'*Hârivansa,* supplément ajouté postérieurement au *Mahâbhârata* ; il est vrai aussi que les épisodes, qui y ont été insérés après coup et successivement, sont innombrables. Quelques-uns se rattachent étroitement au sujet : plusieurs remontent à une très-haute antiquité; d'autres sont plus récents et beaucoup moins utiles. Mais on s'accorde généralement à croire que le centre originaire de l'épopée, autour duquel se sont peu à peu accumulés et agglomérés tant de détails plus ou moins superflus, comme des excroissances parasites sur un tronc d'arbre séculaire, représenterait seulement la somme de quarante à cinquante mille vers. Ce sont là encore des dimensions fort respectables, si l'on songe que l'*Enéide* n'en a environ que dix mille, l'*Odyssée* douze mille, l'*Iliade* quinze mille, le poëme sur Alexandre le Grand par les trouvères Lambert le Court et Alexandre de Bernay, un des romans rimés du moyen âge les plus étendus, à peu près vingt-trois mille. Pour trouver mieux en ce genre, il faudrait, sur la foi du voyageur Benjamin Bergmann, aller jusqu'à la *Dschangariade,* épopée des Kalmoucks, divisée en trois cent soixante sections, dont chacune est, dit-on, trois ou quatre fois plus longue que les chants d'Homère. Notez que les Indiens, dans ce *Mahâbhârata* purement humain, ne daignaient voir qu'un abrégé succinct du *Mahâbhârata* des dieux, qui avait (on les avait comptés, sans nul doute) tout juste douze millions de vers.

De telles proportions (pour ne parler que de l'édition des vulgaires mortels) excluent nécessairement tout de suite l'hypothèse d'un auteur unique. Si les rhapsodies homériques, *les Niebelungen, le Romancero du Cid* ont pu être à la rigueur assignés à une famille ou à une série de poëtes, ici le doute n'est pas même permis. Il n'y a donc point à s'arrêter à la

tradition fantastique, qui rend responsable d'une œuvre aussi gigantesque le mystérieux Krishna-Dvâipâyana, appelé plus communément *Vyâsa* (c'est-à-dire le *compilateur*, l'*arrangeur*, le *rhapsode*), parce qu'il aurait donné en outre leur forme actuelle aux *Védas*, à divers *Pourânas* et à d'autres ouvrages orthodoxes. Ce *rishi* (patriarche) ou *mouni* (anachorète) passait pour être né du XV^e^ au XII^e^ siècle avant notre ère. Fils du savant Parasâra et de la belle Satyavati, parent du roi Sântanou, il serait venu au jour, d'après la légende, dans une île du fleuve Yamounâ et aurait été le père ou au moins le tuteur des deux princes Dhritarâchtra et Pândou, dont les enfants sont les héros de son épopée. Il y aurait parlé sans cesse de lui à la troisième personne, de même que, dans les *Argonautiques*, attribuées à Orphée, Orphée joue un rôle important; ainsi Vyâsa, chargé d'années, semblait avoir vu et pouvoir raconter toutes les actions de ses descendants. Il avait appris par cœur son œuvre à son élève Vâisampâyana, qui la récita, pendant un grand sacrifice, offert par Djasnamédjaya, arrière-petit-fils d'Ardjouna, l'un des héros du poëme. Tel qu'il nous est parvenu, ce même poëme aurait été débité, une seconde fois, par Ougrasrava, fils de Lômaharchana, aux sages, rassemblés dans la forêt de Nâimisha, à l'occasion d'une solennité religieuse célébrée par le législateur Saunaka. On le fixa à jamais par l'écriture, récemment inventée, et un grand nombre d'interlocuteurs ou de narrateurs y sont mentionnés.

Un pareil tissu d'invraisemblances et d'anachronismes n'a besoin que d'être exposé pour être jugé, et il échappe à toute discussion. Il n'est nullement impossible qu'un Vyâsa quelconque ait composé sur ce sujet quelques poésies légendaires, auxquelles une foule d'imitateurs auront joint leurs propres inspirations. Ainsi certaines parties du *Mahâbhârata* sont d'une antiquité incontestable, tandis que d'autres ne remontent pas au delà du III^e^ siècle après Jésus-Christ. Ce prodigieux monument s'est élevé pierre à pierre, étage par étage : ce fut

comme une vaste collection, où l'on recueillit, où l'on entassa tous les mythes et tous les récits, qui offraient entre eux quelque filiation ou quelque analogie. On suppose que, dans les derniers siècles qui ont précédé notre ère, les Brâhmanes, ayant à lutter contre les progrès croissants des Bouddhistes, leurs rivaux, et contre les volumineux écrits que ceux-ci publiaient, s'empressèrent de réunir sans distinction en un seul ouvrage toutes les traditions qui les intéressaient et qui pouvaient leur servir au besoin.

Le savant indianiste prussien, M. Weber, qui s'attache continuellement, de crainte d'exagération, à diminuer l'ancienneté des productions de la littérature sanscrite (soit dans ses *Indische Studien*, soit dans son cours professé à l'Université de Berlin en 1852 et que M. Alfred Sadous a traduit en 1859), a indiqué que le premier témoignage direct, qui atteste la réalité d'une épopée sur le sujet du *Mahâbhârata*, se rencontre chez le rhéteur grec Dion Chrysostome, qui florissait sous les règnes de Vespasien et de Trajan. M. Weber prétend que cette connaissance devait être alors fort récente, ayant été rapportée par des navigateurs qui avaient visité les côtes méridionales de l'Inde; et, comme Mégasthène, qui avait été envoyé en ambassade dans ce pays par le roi de Syrie, Séleucus Nicator, et dont les renseignements nous ont été transmis par Arrien, n'a fait aucune allusion à cette épopée, il en conclut un peu vite que probablement elle avait été élaborée depuis l'époque de Mégasthène jusqu'à celle de Dion Chrysostome. Un deuxième témoignage, constatant son existence, ne se retrouve que dans les *Dionysiaques* de Nonnus de Panopolis, qui remontent, tout au plus, au V^e^ siècle après Jésus-Christ. Ce qui engage également M. Weber à lui refuser une date trop reculée, c'est que les faits et les personnages qui y figurent ne sont pas ou ne sont guère mentionnés dans les *Brâhmanas* véritablement anciens ; c'est qu'au contraire il y est question des peuples occidentaux, des Sakas (Saces), des Pahlavas (Pelhvis ou Perses) et des Yavanas (fils de Javan

ou Ion, Grecs), avec leur roi Dattâmitra ou Démétrius; c'est qu'on y parle des planètes et des signes du zodiaque, dont les Hindous paraissent avoir emprunté la connaissance à la Grèce; c'est qu'enfin les dieux dont les noms y reviennent le plus souvent, Siva, Wishnou, Krishna, n'appartiennent qu'à une mythologie de seconde formation. Il ajoute qu'on a dernièrement découvert dans l'île Bali, près de Java, la traduction en langue *cavi* de plusieurs livres du *Mahâbhârata*, qui diffèrent par l'étendue et la forme du texte ordinaire. Est-ce assez de complications et de ténèbres? Parmi les Orientalistes, les uns s'appuient sur le caractère naïf de ce texte; ils en signalent la vétusté apparente; ils affirment avec Wilson que tous les *Pourânas* en sont dérivés: d'autres n'y voient qu'une compilation déjà moderne; on l'a tour à tour supposé antérieur et postérieur au *Râmâyana*. Il est aisé de comprendre que sur de semblables matières les uns et les autres ont raison, puisque le fond a une couleur tout antique, tandis que la forme semble porter la marque de plusieurs périodes différentes, puisque entre le point de départ et le point d'arrivée, il a pu, il a dû exister bien des phases successives et bien des remaniements de toute espèce.

Le titre ne signifie autre chose que le *Grand Bhârata*, abréviation pour la *Grande histoire de la race de Bhârata*, non pas celui qui était frère du divin Râma, mais celui qui était fils de Doushmanta et de Sakountâla. Cette étymologie était trop simple pour suffire à la subtilité des Hindous; aussi la table générale, qui est placée en tête du poëme et où on le nomme un cinquième *Véda* de Vyâsa, contient-elle cette explication curieuse: « Seuls d'un côté, les quatre *Védas* et, seul de l'autre, le *Bhârata*, ayant été mis dans une balance par les dieux assemblés, on reconnut alors que le dernier l'emportait sur les quatre *Védas* avec tous leurs mystères, et, à partir de ce moment, il est dans ce monde appelé le *Mahâbhârata* (grand poids). » Cette explication sophistique ne repose que sur un jeu de mots, sur la ressemblance du

mot *Bhârata* avec le mot *Bhâra* (un poids d'or). Mais, quant à la valeur inestimable de l'œuvre, il n'y avait qu'une voix à cet égard; voici ce que le prétendu Vyâsa ou un de ses continuateurs disait lui-même çà et là dans l'exorde :

La lecture du *Bhârata* est sainte; tous les péchés de celui qui en lit seulement une partie sont effacés sans exception..... Un vrai croyant, qui entendra réciter tout au long, depuis le début, cette section (la table des matières), ne tombera point dans l'infortune..... Celui qui, entre les deux crépuscules, débite une partie de cette introduction, que ce soit le jour ou la nuit, est purifié de toute faute; car le corps du *Mahâbhârata* est la vérité et l'immortalité..... Celui qui en lirait cette partie aux Brâhmanes pendant une cérémonie funèbre procurerait aux mânes de ses ancêtres des offrandes inépuisables..... Celui qui, rempli de foi, écouterait continuellement ce saint livre, obtiendrait une longue vie, la renommée et le chemin du ciel.

Jamais les Juifs n'ont eu pour la Bible, les chrétiens pour l'Évangile, les musulmans pour le Coran, les païens pour les doctrines de Pythagore ou de Socrate, de Platon ou d'Aristote, une vénération et une docilité plus grandes. Comment s'en étonner, puisque cette épopée était tombée du firmament et avait été octroyée aux hommes par les dieux comme un présent surnaturel? Sur ce point, nulle incertitude : ce poëme était un don de la charité divine, et c'était faire non seulement un acte de goût, mais un acte de foi et une œuvre pie, que de le lire.

Le *Mahâbhârata* ressemble un peu par les légendes aux *Métamorphoses* d'Ovide, par les aventures romanesques à l'*Odyssée*, par les récits de batailles à l'*Iliade*, et par le sujet à la *Thébaïde* de Stace, vue sur une plus grande échelle. Effectivement, il s'y agit de même d'une lutte, sinon entre des frères ennemis, du moins entre les Pândavas et les Courâvas qui étaient cousins-germains, entre les deux branches rivales de la dynastie lunaire des Bhâratides, établie dans cette ville d'Hastinapoura dont les ruines se voient encore

près de Dehli. Pândou et Dhritarâchtra étaient tous deux fils du poète Vyâsa : le premier eut cinq fils; le second en eut cent. Pândou céda le trône à son frère puîné, en réservant les droits de ces cinq héritiers, personnages tellement distingués qu'on avait osé attribuer leur naissance à cinq dieux. Mais les enfants de Dhritarâchtra, surtout l'aîné Dourhyôdhana, persécutèrent de toutes façons les Pândavas, qui, après une série interminable d'incidents, de pérégrinations et de combats où dix-huit armées figurèrent, obtinrent la victoire sur la terre et la félicité suprême au ciel. Le souvenir des fils de Pândou s'est conservé, de génération en génération, si vivace et si fidèle, que les habitants de la presqu'île indienne, contrairement à toute hypothèse sérieuse, n'hésitent pas à reporter jusqu'à leur époque et à leur règne les curiosités des grottes d'Eléphanta ou de Salsette, les brillantes sculptures des temples souterrains d'Ellora, et tous ces restes d'un art grandiose et surprenant depuis longtemps évanoui. A l'horizon lointain, dans la pénombre des temps semi-historiques, ces princes apparaissent comme des êtres inférieurs sans doute à Râma, cette incarnation humaine du dieu Wishnou, et comme des créatures mobiles, inégales et pleines de passions, mais dépassant toutefois de bien haut le niveau des têtes vulgaires, comme des types de bravoure, de justice et particulièrement de piété. Ils brillaient au moment où l'âge de fer, l'âge du vice, allait commencer, au moment où la civilisation aryenne penchait vers son déclin, altérée par les effets d'un climat énervant et par le contact des populations étrangères : aussi leurs noms sont-ils mêlés, à chaque instant, aux souvenirs de la littérature brâhmanique.

Le conflit de ces Pândavas avec les Courâvas : tel est donc le canevas simple et vraisemblable, qui a reçu les broderies les plus variées et les ornements les plus étranges. Sous cette guerre héroïque et merveilleuse, tout porte à croire qu'il faut reconnaître les vestiges d'une rivalité véritable qui aurait éclaté parmi des races royales, d'un sanglant antagonisme qui aurait origi-

nairement désolé la Bactriane et le nord de l'Inde. Seulement rien ne prouve que le dénoûment en ait été conforme à celui de l'épopée, et la caste sacerdotale, qui positivement a tenu la plume pour la rédiger, y a probablement faussé ou interverti bien des faits et a pu en modifier la conclusion. C'est cette masse de tableaux et d'épisodes que les rhapsodes indiens sont arrivés, siècle par siècle, à distribuer en dix-huit chants, subdivisés en sections et en lectures, et au milieu desquels il est si facile de s'égarer si on n'est conduit, de se noyer si on n'est soutenu. Nous allons tâcher, en utilisant les travaux les plus récents, de présenter à nos lecteurs une image très-abrégée, mais suffisamment exacte, d'une des compositions les plus considérables et les plus singulières qu'ait jamais enfantées l'imagination humaine.

II

Le premier livre (*Adi-Parva*) est un des plus développés, et il a été, de la part de Wilkins et de Bopp, de MM. Th. Pavie, Franck, Eichhoff et Foucaux, l'objet de travaux sérieux et utiles. Il débute naturellement par des invocations multiples, par des prologues assez superflus, par des généalogies, plus compliquées encore que celles de la Bible, y compris la création des dieux eux-mêmes, qui sont au nombre de 36,333; il abonde en digressions et en répétitions sans ordre, sans art et sans fin, que nous épargnerons le plus possible au lecteur. Ces amplifications préliminaires et une table versifiée de tout l'ouvrage forment un total de treize cents vers, absolument dénués d'intérêt. De plus, comme si l'auteur avait craint d'arriver trop vite à son véritable sujet, il en retarde l'exposition en racontant un grand nombre de légendes mythologiques, qui n'ont avec son plan que les rapports les plus indirects, qui se reproduisent plusieurs fois, qui sont souvent posté-

rieures à l'action dans laquelle elles sont enclavées, mais qui sont, en général, caractéristiques par leur bizarrerie même, qui nous fournissent d'amples lumières sur la théogonie et l'histoire poétique de l'Inde et dont il convient de rapporter les principales.

Celle du Kschattrya ou guerrier Paushya atteste la vénération profonde et l'incroyable docilité des monarques envers les brâhmanes et des religieux envers leurs *gourous* ou chefs spirituels. Il y a là des détails d'une naïveté et d'une crudité qui auraient fort diverti Voltaire, peu enclin à l'enthousiasme et très-porté à parodier les choses qu'il comprenait mal, surtout les œuvres étrangères et spécialement les traditions orientales. Que dire de l'ascète Upamanyou, que son maître accuse d'être trop gras, parce qu'il se nourrit du produit des aumônes, qui devient aveugle pour s'être permis de goûter à quelque fruit sauvage et qui, en récompense de ses austérités, recouvre la vue par l'intervention miraculeuse des deux Açwins, ces messagers et ces médecins célestes, qui répondent à la fois au Castor et au Pollux, au Mercure et à l'Esculape helléniques? Que dire du pieux Outanka, mangeant par pénitence des excréments de taureaux, repoussant avec pudeur les avances des femmes du prêtre dont il est l'élève, mais s'en allant, pour obéir à l'une d'elles en tout ce qui ne blesse point l'honnêteté, demander à son intention les boucles d'oreilles de la femme du roi Paushya, se les voyant arracher, dès qu'il les a obtenues, par le roi des serpents Tatchaka déguisé en mendiant, descendant pour les reprendre jusqu'au fond du royaume des *nagas* ou reptiles, y découvrant toutes sortes de mystères et de merveilles, et en rapportant, après maintes épreuves, l'objet qui lui était demandé? Il y a plus de grâce dans la légende de Rourou et de Pramadvarâ, dont on ne saurait contester l'analogie avec le mythe grec concernant Orphée et Eurydice. L'Apsara ou nymphe Ménaka, s'étant unie à Viçwâvasou, roi des *Gandharvas* ou musiciens du ciel, eut de lui une fille, qu'elle abandonna

près de l'ermitage du mouni Sthoulakéça. Cet austère anachorète recueillit l'enfant, l'éleva et lui donna le nom de *Pramadvarâ* (excellente entre les filles), si bien que le roi Pramati sollicita sa main pour son fils Rourou; une catastrophe subite faillit renverser tout leur bonheur:

Peu de jours avant l'époque assignée au mariage, cette vierge, belle et vertueuse, jouant au milieu de ses compagnes, n'aperçut pas un serpent profondément endormi et étendu sous ses pas; elle posa le pied dessus, comme si, poussée par le dieu de la mort, elle eût désiré périr. Excité ainsi par ce dieu fatal, le reptile appliqua fortement ses dents, tout imprégnées de poison, sur le corps de la jeune étourdie. Ainsi mordue, elle tomba bien vite à terre, sans couleur, sans vie, privée de son éclat, délaissée par la fortune jusque-là souriante. Elle n'est plus pour les siens un objet de bonheur; elle est là, les cheveux épars, inanimée; ils n'osent plus la regarder, elle qui était si belle à voir! Elle repose sur le sol, sommeillant en apparence, blessée mortellement par ce venin funeste... Les Brâhmanes étaient tous émus de compassion; Rourou se lamentait dans la forêt impénétrable où il s'était retiré, accablé de chagrin. Désespéré, il exhale ses chagrins par des plaintes amères; au souvenir de sa chère Pramadvarâ, il s'écrie avec tristesse: « La voilà étendue, cette jeune fille au corps délicat, qui causa ma douleur! Quelle plus grande peine pourraient éprouver ceux qui l'aiment? Si j'ai fait l'aumône, si je me suis mortifié par des austérités, si j'ai convenablement respecté mes maîtres, en récompense de ces bonnes actions, que ma bien-aimée revienne à la vie! Si, depuis ma naissance, j'ai été maître de mes sens et attaché à mes principes, que Pramadvarâ se relève à l'instant! »

Or, un envoyé des dieux lui apparaît et lui annonce que la morte ressuscitera, s'il consent à abréger de moitié sa propre vie pour allonger d'autant celle de sa fiancée. Le jeune prince n'hésite pas à accepter ce sacrifice; il épouse Pramadvarâ, qui lui est rendue, et il fait vœu de tuer désormais tous les reptiles qui se présenteront sur sa route, jusqu'au jour où, sous la forme d'un de ces animaux maudits, il rencontra le brâhmane Doundoubha, qui avait été condamné, pour une faute légère, à subir cette métamorphose et qui est

délivré de cet enchantement magique par la présence de Rourou.

On sait quel rôle important jouent les serpents dans les différentes théogonies de l'Orient, comme emblème de perversité; ils reviennent à tout propos chez les mythologues hindous; la légende d'Astika, entre autres, leur est consacrée. Son père, Djaratkârou, était un sage adonné à une chasteté et à des mortifications perpétuelles, riche et puissant d'ailleurs; jeûnant sans cesse, ne vivant que d'air, errant à travers les forêts, il aperçut un jour ses aïeux suspendus, les pieds en haut et la tête en bas, au-dessus d'un grand trou où un rat menaçait de les dévorer. Il apprit d'eux qu'ils étaient dans cette triste position, parce qu'un de leurs descendants (c'était lui-même) refusait de se marier; car, selon les idées de ce pays et de ce temps, rien n'était plus honteux et plus sacrilége que l'absence de postérité. Ému par leurs reproches, Djaratkârou se mit en quête, et il finit par trouver une épouse à sa convenance, la fille du souverain des reptiles, Vâsouki; d'elle, il eut Astika, qui, par ses bonnes œuvres et sa piété, racheta la malédiction, attachée à la race de sa mère. D'autres mythes, suivant l'usage, sont enclavés dans celui-là, par exemple celui de Vinatâ et de Kadroû, les deux femmes de Kaçyapa, ayant, la première deux enfants d'une vigueur surnaturelle, la seconde mille serpents pour rejetons; citons également celui de la création de l'ambroisie, si célèbre chez les Indiens. Il n'est pas difficile d'y reconnaître quelque allégorie, symbolisant la résistance des forces élémentaires de la matière brute aux lois régulières de la nature, la lutte de l'ordre et du désordre, et rappelant l'opposition éternelle du bien et du mal, la rivalité des enfants de Seth et des enfants de Caïn, surtout la guerre des anges et des démons, des dieux et des titans, des Amschapands et des Darwends, tels que la Bible, le *Zend-Avesta*, Hésiode, Ovide et Milton l'ont décrite tant de fois. Les *Souras* ou *Dévas* (bons génies) et les *Asouras* (*Dânavas*, *Dityas*, mauvais génies) se

rassemblent sur les sommets du Mérou, et jurent de remuer l'Océan jusqu'en ses profondeurs, afin d'en extraire toutes les richesses qui y ont été enfouies sous les eaux du déluge. Ils tranforment en bâton le pic du mont Mandara, y attachent, en guise de corde, le serpent royal Vâsouki, et ils s'en servent pour battre la mer, de même que des ménagères battent le lait qu'elles veulent convertir en beurre. Tous se mettent à l'œuvre et, après de longs et pénibles efforts, ils en font sortir Soma (ou la lune). Lakshmi (ou la Fortune), un joyau, un cheval et un éléphant merveilleux, et enfin l'ambroisie (*amrita*), qui a la vertu de rendre immortel. C'est au sujet de ce céleste breuvage que les divinités rivales s'entre-choquent dans la plus formidable des batailles :

Alors eut lieu, près de l'Océan, un grand combat, le plus terrible de tous, entre les Souras et les Asouras ; des javelots dentelés, acérés, énormes, tombèrent par milliers, ainsi que des lames aiguisées et diverses armes. Les Asouras, que mutilaient les disques d'airain, vomirent du sang en abondance ; blessés et meurtris par les glaives, les piques, les massues, ils tombèrent sur le sol; tranchées par de redoutables haches, leurs têtes roulaient sans cesse. Tués, couverts de sang, ils gisaient, pareils à des crêtes de montagnes que rougit l'éclat des métaux. Il y eut d'innombrables cris poussés par les combattants, qui se frappaient les uns les autres ; le soleil était ensanglanté. Dans cette mêlée, où l'on s'attaquait mutuellement avec des épieux ferrés et aigus, et, de plus près, avec les poings, il s'éleva un bruit qui monta vers le firmament : « Coupe, tranche, cours, marche, avance ! » Telles sont les exclamations furieuses qu'on entend de tous les côtés.

Le bon principe triomphe, mais le mauvais n'est pas détruit : les Souras restent maîtres de l'ambroisie, qu'ils cachent avec soin et dont ils confient le dépôt à Wishnou, et les Asouras se plongent de nouveau au sein de leurs ténébreuses retraites. Des luttes du même genre, mais racontées avec une prolixité qui en rend l'analyse à peu près impossible, sont celles que Garouda, vautour d'airain, issu de Vinatâ, soutint contre Vâsouki et toute la famille des serpents, dont

les noms, variés à l'infini, ne nous sont pas épargnés, et celle que le même Garouda engagea contre les dieux, afin de leur disputer à son tour l'ambroisie. Puis on revient, par plus d'un détour, à la légende d'Astika. Un jour que le roi Parikchita, âgé de soixante ans, chassait les gazelles dans les bois, ayant perdu la trace d'une de ces bêtes, il s'adresse à un mouni, nommé Samîka, et lui demande où elle avait passé; l'autre, qui avait fait vœu de silence, ne lui répond rien. Le prince, irrité (car il ne se doutait pas du vœu que l'anachorète avait juré d'accomplir), ramasse, du bout de son arc, un serpent mort et le jette autour du cou et sur les épaules de Samika. Le fils de celui-ci, Sringui, ermite comme son père, mais violent et vindicatif, voue le monarque à une malédiction terrible, afin qu'il soit tué par Takchaka, un des souverains des serpents. Mais son père, dès qu'il peut rompre le silence, désapprouve sa colère en ces termes, pleins d'une résignation et d'une humilité presque chrétiennes :

Je ne suis pas content de ce que tu as fait; ce n'est point là la conduite de ceux qui se livrent aux mortifications. Nous habitions dans le royaume de ce monarque, et nous y sommes convenablement protégés. On doit pardonner à ce roi qui, en toute occasion, obéit à nos lois. Il faut, ô mon fils, savoir supporter un affront. N'en doute pas, la justice nous tue en périssant. Si le roi cessait de nous favoriser, notre peine serait extrême; nous ne pourrions plus pratiquer paisiblement nos devoirs..... Dans un pays sans monarque, il se commet toujours des fautes graves; le monde, perpétuellement soulevé, ainsi qu'une mer en furie, s'apaise sous le sceptre de celui qui gouverne et qui châtie. Du châtiment naît la crainte, de la crainte la tranquillité; alors, plus d'entraves à la pratique des devoirs, plus d'obstacle à l'accomplissement des œuvres qui regardent les dieux..... Jusqu'à ce que tu aies dompté ce penchant à la colère, tu ne seras pas réellement vertueux, car la colère détruit la justice: la colère est pour les ascètes une source abondante de malheurs, et ceux qui violent la justice suivent une mauvaise voie. Au contraire, la patience fait prospérer les ascètes qui savent souffrir un outrage; le monde actuel et le monde à venir appartiennent aux hommes patients.

Parikchita, ayant appris le danger auquel il était en butte, se repentit; mais l'imprécation d'un Brâhmane ne pouvait rester stérile. Aussi, des reptiles, envoyés par Takchaka sous la forme de prêtres, vinrent lui offrir, pour le tenter, de l'eau, des fleurs et des fruits, et le roi, en ayant goûté, succomba. Djanamèdjaya, héritier de ce prince, brûlant de venger sa mort, se hâta de célébrer le sacrifice des serpents ; des évocations magiques eurent lieu, et dans un bûcher enflammé ils roulèrent pêle-mêle, blancs et noirs, jaunes et rouges, jeunes ou vieux, armés de dards, gonflés de venin. Takchaka et Vâsouki échappèrent presque seuls, et le neveu de celui-ci, Astika, par ses prières et ses austérités, arrêta les effets de ce redoutable sacrifice.

Notez bien que, si vite que nous marchions, nous n'avons point fait encore un pas dans le cercle même du sujet véritable. Il est temps d'en connaître les principaux personnages et d'indiquer leur filiation passablement miraculeuse, sans remonter tout à fait au déluge. Une apsarâ ou nymphe céleste, Adrikâ, condamnée par les dieux à revêtir pour un certain temps les apparences d'un poisson, engendra une fille, qui fut nommée Satyavatî ; celle-ci s'unit au sage Parâsara et lui donna, dans une île de la Yamounâ, un fils qui fut appelé Dvâipâyana (l'enfant de l'île), qui révéla une vertu et une science précoces et qui devait s'illustrer sous le nom de Vyâsa (le compilateur), celui (ne l'oublions jamais) qui est supposé l'auteur du *Mahâbhârata ;* nous allons avec lui de merveilles en merveilles. Effectivement, Satyavatî ayant épousé en second lieu Bhîchma, fils de Santânou, roi d'Hastinapoura, eut de lui deux rejetons, Vitchitravîrya et un autre, qui expirèrent jeunes et sans postérité. Désolée de voir s'éteindre la race de Santânou, elle ordonne à Vyâsa de se marier à Ambika, fille du roi de Bénarès et veuve de son frère utérin Vitchitravîrya ; le code de Manou, semblable en cela aux vieilles lois d'Israël, ne disait-il pas? « Lorsqu'il n'y a pas d'enfants dans une famille, la progéniture que l'on désire

peut être obtenue par l'union de la femme dûment autorisée avec un frère ou tout autre parent. » Le docile Vyâsa obéit et va trouver la veuve ; tout savant et vertueux qu'il était, ses yeux étincelants, ses cheveux tressés, sa barbe longue, ses noirs et épais sourcils le rendaient peu attrayant. Ambîka eut peur et ferma les yeux ; mais elle céda. Le sage lui annonça sévèrement que, pour avoir eu peur, elle concevrait un fils aveugle. Une deuxième fois, il revint vers elle ; n'osant plus fermer les yeux, elle pâlit involontairement, et Vyâsa de lui dire que, pour avoir pâli, elle enfanterait un fils d'une blancheur maladive. Enfin, à une troisième rencontre, elle substitua à elle une de ses esclaves, qui fut moins rebelle, et le mouni trompé lui prédit la naissance d'un enfant rempli de mérite. Trois enfants vinrent donc au monde, plus ou moins rattachés à la famille de Santânou et également exposés à la déchéance : car le premier, Dhritarâchtra, était aveugle ; le second, Pândou, était affecté de la lèpre blanche, et le troisième, Vidoura, rattaché par sa mère à une caste inférieure, ne pouvait aspirer au rang des Kschattryas ; il se contentera d'être le plus habile des conseillers.

Ces frères vivent en bon accord ; c'est à la génération suivante que les haines et les luttes doivent éclater. Bhîchma, leur aïeul, fait demander par Dhritarâchtra la main de la fille de Soubala, roi de Gândhâra ou Kandahar ; celui-ci, après quelque hésitation, accepte ce gendre, infirme, il est vrai, mais issu d'une si noble famille ; quant à la jeune fille, Gândhârî, en sachant que son fiancé est aveugle, elle prend un morceau d'étoffe, le plie en quatre, se l'applique sur les yeux comme un bandeau et jure de le garder sans cesse, en s'écriant : « Mon mari n'aura rien à m'envier ! » Exemple rare d'abnégation, digne des saints les plus purs et les plus mystiques du Christianisme ! Outre un fils né d'une servante, Dhritarâchtra eut de son héroïque compagne cent garçons et une fille, par des procédés étranges qu'il faut citer littéralement. Ayant donné au sage Vyâsa, qui entrait chez elle, ac-

cablé de faim et de fatigue, l'hospitalité la plus empressée, elle lui demanda pour récompense cent fils, pareils à son époux ; il les lui promit ; mais elle attendit deux ans avant que ce désir fût exaucé. Alors, égarée par l'impatience et sans en prévenir son mari, elle s'ouvrit le sein, et il en sortit une masse de chair fort dure. Comme elle se plaignait de cet accident, Vyâsa, dont la promesse ne pouvait avoir été vaine, fit creuser et remplir de beurre clarifié une centaine de trous, semblables à ceux où l'on dépose le feu sacré. Dans chacun d'eux, il mit un petit fragment de la masse de chair, et il partit pour la montagne, afin de s'y adonner à ses austérités ordinaires, en ordonnant de surveiller avec soin tous ces trous et de les rouvrir au moment convenable. C'est de cette façon que naquirent Douryôdhana, ses quatre-vingt-dix-neuf frères, et d'un cent unième fragment, recueilli par hasard, une fille, Douhsala, qui fut mariée plus tard à un prince des Sindhavas.

Les aventures conjugales de Pàndou ne furent pas moins bizarres ; il prit deux femmes : l'une était Kountî, qui descendait de la branche de Yadou, établie à Mathoura, et qui, antérieurement, mère sans cesser d'être vierge, avait eu un enfant, nommé Karna, du divin Aditya (le Soleil) ; l'autre était Madrî, fille du roi de Madra au nord-ouest de l'Hindoustan. Une fois, à la chasse, Pândou tua par mégarde, selon les uns un brâhmane, suivant les autres deux gazelles qui s'accouplaient ; en tout cas, il fut maudit et condamné à l'impuissance. Désespéré, il se retira au fond des bois de l'Himâlaya avec ses deux épouses ; mais des miracles vinrent à son aide. Kountî obtint du Soleil, son ancien amant, des formules d'incantation, par lesquelles elle pouvait à volonté faire descendre tel ou tel dieu du ciel et s'unir à lui. Trois fois elle renouvela cette singulière épreuve, et c'est ainsi qu'elle engendra : de Yama, dieu de la justice, l'honnête Youdhichthira ; d'Indra, le dieu des airs, le brave Ardjouna ; et de Vâyou, le dieu du vent, l'impétueux Bhîmaséna, surnommé Vrikodara

ou *Ventre de Loup*. Pândou, qui ne chérissait pas moins Madrî que Kountî, sollicita pour elle l'application des mêmes formules; elle invoqua les Açwins, et de ces deux jumeaux célestes elle eut Nakoula et Sahadêva, beaux et gracieux, légers à la course et ardents dans les combats. Bientôt après, Pândou étant mort, ses deux femmes se disputèrent l'honneur de monter sur le bûcher où l'on consumait son corps ; ce fut Madrî qui l'emporta, et elle se brûla en léguant ses deux fils à Kountî. Cette intervention des prophètes et des divinités dans ces questions de généalogie, ces incarnations fréquentes, ce commerce continuel des créatures terrestres et des habitants des cieux, ont, depuis, tenu leur place dans plus d'une théogonie, et spécialement dans la mythologie gréco-latine, qui, sur ce point comme sur tant d'autres, reproduisait les traditions aryennes.

III

La lutte de ces cinq enfants de Pândou contre les cent fils de Dhritarâchtra suffira, grâce aux hors-d'œuvre qui l'accompagneront, pour remplir cette incommensurable épopée. Ces derniers, les Courâvas, particulièrement l'aîné, Douryôdhana (le méchant guerrier), sont vaillants, mais orgueilleux; ils régneront à Hastinapoura: les Pândavas, avec leur mère réelle ou adoptive Kountî, se retirent dans les solitudes auprès de pieux anachorètes. Dès qu'ils eurent atteint l'adolescence, on les ramena à Hastinapoura, où, non sans quelques doutes sur la légitimité de leur naissance, Dhritarâchtra consentit à les reconnaître pour ses neveux, et les fit élever avec ses propres fils par le brahmane Drona, également versé dans la connaissance des textes sacrés et dans l'art de la guerre. Ce Drona venait du pays septentrional de Pantchâla, où il avait été le camarade d'études du prince Drau-

pada : celui-ci étant arrivé au trône, il avait revendiqué vis-à-vis de lui les droits de leur ancienne confraternité. Mais, hélas! dans l'Inde comme ailleurs, jadis comme aujourd'hui, le temps effaçait bien des souvenirs, brisait bien des liens, et le monarque avait répondu fièrement aux avances du prêtre :

Non, non, Brâhmane insensé, entre les rois qui sont placés si haut et les hommes de ton espèce sans crédit et sans opulence, il n'y eut jamais d'amitié. Dans la mémoire de celui qui vieillit, les sympathies s'altèrent avec l'âge; notre première liaison tenait à l'égalité de notre position. Ici-bas, il n'existe nulle part d'amitiés impérissables : le temps les corrompt ou la haine les détruit..... Les pauvres ne sont pas des amis pour les riches, ni les ignorants pour les savants, ni les hommes faibles pour les héros; que signifient les inclinations d'autrefois ? L'amitié, l'intimité se rencontrent entre ceux qui ont même richesse ou même instruction, et non pas entre celui qui a conquis une situation considérable et celui qui est resté à une place inférieure.

Un tel dédain de la part d'un monarque envers un Brâhmane était un vrai sacrilége et un phénomène rare dans la société hindoue. Blessé de cet accueil hautain de son compagnon d'enfance, Drona devint dès lors son ennemi personnel et alla chercher fortune à la cour d'Hastinapoura, où, en revanche, on le combla de présents et d'égards. Les nombreux élèves qui lui furent confiés accomplirent de brillants progrès en tout genre; il eut l'idée fatale de les mettre aux prises dans un grand tournoi, qui devait donner carrière à leur courage et à leur adresse, mais qui fit éclater l'inimitié profonde dont ils étaient mutuellement animés. Là se déroule toute une série de scènes qui font songer aux descriptions homériques ou aux récits chevaleresques de notre moyen âge. Que de fois les poètes, Virgile, Stace et tant d'autres, ont renouvelé ce lieu-commun épique! On élève un vaste amphithéâtre, dont les gradins sont envahis par une foule de prêtres et de guerriers, de marchands et de gens du peuple :

le souverain aveugle Dhritarâchtra, sa fidèle Gândhâri, ses autres femmes, ses ministres et ses courtisans occupent les siéges d'honneur; le précepteur Drona, vénérable par la blancheur de sa barbe, de sa chevelure et de ses vêtements, préside au sacrifice, sans lequel il n'y avait pas de fête possible; à un bruit immense succède un silence religieux, et le signal est donné. Les Pândavas se présentent par rang d'âge, un arc à la main, deux carquois au dos: les acclamations populaires signalent leur arrivée, et leur mère Kounti reste muette en versant des larmes de bonheur. Leurs rivaux les suivent, et le roi et sa femme, qui ne peuvent jouir par eux-mêmes du spectacle, puisqu'il est frappé de cécité et qu'elle a toujours ses yeux cachés par un bandeau, se font expliquer par Vidoura les moindres détails du tournoi. Les héros se livrent à la course des chars, luttent au cimeterre et à l'épée, lancent des flèches dans la gueule d'un sanglier d'airain mobile ou dans une corne de bœuf, suspendue et balancée en l'air par une corde. Un duel a lieu entre Douryôdhana et Bhîmaséna et menace de devenir mortel, lorsque Drona inquiet fait séparer les combattants par son fils. Mais la lutte va recommencer avec des incidents assez curieux.

Un autre héros paraît en scène: c'est ce Karna que Kounti, mère des trois Pândavas, avait eu du Soleil, avant son mariage avec Pândou: il est valeureux et superbe; il défie Ardjouna, imite toutes ses prouesses et s'apprête à se mesurer avec lui. Celui-ci le repousse dédaigneusement; on exige, ainsi que dans nos passes d'armes du temps de la chevalerie, qu'il fasse connaître son rang et sa naissance, ses parents et ses aïeux: l'autre rougit et penche la tête, car il est un enfant du mystère. Mais Douryôdhana, qui voit en lui un allié redoutable, dit aussitôt fièrement: « D'après les livres de la loi, il y a pour les guerriers une triple origine: une bonne famille, de grands exploits et le commandement d'une armée. Si Ardjouna refuse d'en venir aux mains avec un adversaire qui n'est pas de race royale, soit, je vais faire proclamer

celui-ci roi du pays d'Anga (le Bengale actuel). » En effet, le sacre ou onction sainte conférait à celui qui en était l'objet un caractère inviolable. Ce qu'il a dit se fait : la cérémonie s'accomplit sur le champ du tournoi ; assis sur un siége d'or, Karna est sacré et béni par les prêtres ; on lui donne le parasol et le chasse-mouches, insignes de la royauté, et le nouveau prince témoigne à Douryôdhana sa reconnaissance et son amitié. Cependant on le croyait fils d'un simple cocher, et son père putatif, un vieillard, paraît précisément à l'entrée de l'arène. Quel coup de théâtre ! Quel échec pour l'orgueil de ce monarque d'une heure ! Mais Karna se croit le fils de ce serviteur vulgaire : le respect filial, si puissant dans la race hindoue d'alors, l'emporte en lui, et il s'humilie : cette scène, toutes proportions gardées, n'est pas sans rapport avec le dénouement du *Don Sanche d'Aragon* de notre Corneille :

Le vêtement en désordre, tremblant, ruisselant de sueur, pouvant à peine parler, parce qu'il venait de courir trop rapidement, le cocher entre dans le cirque. A son aspect, Karna jette son arc, se rappelle aussitôt la vénération qu'on doit à son père et incline devant lui sa tête, encore imprégnée de l'huile sainte. « Mon fils ! » s'écrie le cocher, vivement ému et tressaillant de bonheur. Puis, le baisant au front, doucement attendri, il semble de nouveau consacrer par ses larmes la tête du roi d'Anga, que les prêtres avaient bénie. En voyant ce tableau, le fils de Pândou, Bhîmaséna, dit d'un ton railleur : « Fils de cocher, tu ne mérites pas de mourir sous les coups du généreux Ardjouna : prends un fouet et un aiguillon ; voilà ce qui te convient. Tu n'es pas plus digne d'obtenir le trône d'Anga qu'un chien de lécher le beurre clarifié qui coule des autels. » A cette apostrophe, Karna, les lèvres crispées de colère, soupira et leva de tristes regards vers le dieu du jour, son vrai père, qui brillait au haut du firmament. Soudain, le vigoureux Douryôdhana, plein de rage, semblable à un éléphant furieux, s'élance du milieu de ses frères, groupés ensemble à l'instar d'une touffe de lotus, et il répond au formidable Bhîmaséna, debout auprès de lui : « Ventre de loup ! Tu as tort de parler ainsi .... Il en est des héros comme des fleuves : leur source est obscure et difficile à connaître. »

Nous laisserons de côté une guerre que ces princes, sur l'instigation de Drona, vont déclarer à Draupada, roi de Pantchala, dont ils dévastent la ville et obtiennent de force la soumission, et toutes sortes de piéges meurtriers, tendus par les Courâvas aux Pândavas, et nous nous hâtons d'arriver à l'épisode de la *maison de laque*. Les Brâhmanes, les anachorètes et les gens de la campagne sont évidemment favorables à la cause des fils de Pândou, tandis que la caste des kschattryas et des habitants des villes soutiennent leurs cousins. Dhritaràchtra, que la cécité et la vieillesse rendent faible et mobile, consent à partager le pouvoir avec Youdhichthira et à le nommer *youvâradja* (héritier présomptif); il préfère ses neveux. Mais Douryôdhana fait jouer mille batteries, mille ressorts, et il n'a pas de peine à reprendre l'avantage, malgré les officieux avis que leur vertueux oncle Vidoura donne sans cesse aux jeunes gens persécutés. Dévoré de jalousie, fatigué des sympathies populaires que ses rivaux excitent, il vient trouver son père et le supplie de reléguer, au moins temporairement, les Pândavas loin d'Hastinapoura, dans la petite ville de Vâranâvata, sur les bords du Gange. On vante les délices de cette ville : les conseillers de la cour sont gagnés; le vieux roi cède à tant d'intrigues, et les fils de Pândou eux-mêmes sont forcés d'accepter cet exil déguisé. Douryôdhana, traître et hypocrite, charge un de ses complices, Pourotchana, d'élever sur cette terre de Vâranâvata, qui leur appartient, une maison magnifique et ornée de meubles précieux, mais construite avec de la laque, de la résine et plusieurs matières combustibles. Les cinq exilés y demeureront, ainsi que leur mère Kountî et leurs compagnons : on y mettra le feu, et ils disparaîtront ainsi tous, sans que personne puisse soupçonner dans leur mort autre chose qu'un accident du hasard.

Après avoir adressé des adieux touchants à leurs parents, aux grands et aux citoyens d'Hastinapoura, dont la plupart les estiment et les regrettent, les Pândavas se sont mis en

route : arrivés à Vâranâvata, ils y sont traités à merveille par la population et reçoivent l'hospitalité dans l'édifice, bâti par le perfide Pourotchana. Ils s'y établissent avec leur suite, bien logés, bien meublés, bien nourris, bien servis ; mais ils ont vite reconnu les matériaux dont cette demeure est composée et le piége qui les menace. Décidés à dissimuler prudemment, ils emploient un habile mineur, que le sage Vidoura, leur fidèle protecteur, leur envoie en secret, pour creuser un conduit souterrain, communiquant avec le dehors, et une cave profonde, où ils se retirent chaque nuit, tandis que chaque jour ils parcourent les forêts voisines et chassent, affectant la sécurité et la gaîté les plus grandes. Un an s'écoule ainsi ; ils abusent complètement Pourotchana, qui se rend chez eux à un brillant festin en compagnie d'une foule de ses partisans : à la faveur de l'orgie, les fils de Pândou embrasent la maison de laque et s'esquivent furtivement avec leur mère par le souterrain. Pareil à Énée fuyant l'incendie de Troie, mais autrement robuste et dévoué, Bhîmaséna prend Kountî sur ses épaules, deux de ses frères autour de ses reins, les deux autres dans ses deux mains, et renversant les arbres au choc de sa poitrine, entr'ouvrant la terre sous ses pieds, il s'éloigne, plus rapide que les vents ; puis, montant sur une barque qu'un émissaire de Vidoura leur a préparée, ils traversent le Gange ; ils sont sauvés !

Cependant tout le monde croit que les Pândavas et Kounti ont péri dans les flammes, en même temps que leur gardien Pourotchana ; on accuse hautement Douryôdhana, son père Dhritarâchtra, et son aïeul Bhîchma, qui ont commandé, permis ou exécuté une telle trahison. La douleur n'est pas moins vive à Hastinapoura qu'à Vâranâvata ; le vieux Dhritarâchtra est le premier à pleurer et à se repentir ; il ordonne pour ses neveux des simulacres de funérailles, des sacrifices expiatoires : seul, Vidoura se tait et reste calme, parce qu'il sait tout. Quant à nos fugitifs, ils côtoient le Gange, et, craignant d'être poursuivis, ils s'enfoncent au milieu des plus sombres

forêts; c'est Bhîmaséna, espèce d'Alcide au noble cœur, aussi bon pour les siens qu'il est fort contre ses ennemis, qui veille sur eux tous; haletant, il renverse les lianes et les arbrisseaux dans sa course.

Avec bien de la peine, à travers les rochers et les précipices, il emporte sur son dos sa glorieuse mère au corps si délicat; le soir, ils parvinrent à un fourré, où il n'y avait ni eau, ni racines, lieu horrible, rempli de bêtes fauves et d'oiseaux de proie. Le crépuscule y était sombre: les volatiles et les quadrupèdes y faisaient peur: de tous les côtés, l'horizon était obscurci par des vents furieux qui arrachaient les feuilles et les fruits des arbres, arbres nombreux, touffus, serrés, tortueux, recourbés, dont les branches s'agitaient çà et là. Tourmentés par le besoin et la fatigue, ils ne pouvaient s'avancer davantage, car le sommeil les pressait de plus en plus. Ils pénétraient tous ensemble au fond de cette forêt désolée, et Kountî, la mère des cinq Pândavas, faible et épuisée, répéta plusieurs fois à ses enfants qui l'environnaient: « Je suis vaincue par la soif! »

Alors le vaillant Bhîmaséna dépose sa mère et ses quatre frères à l'ombre d'un immense figuier, suit le vol des grues dont la présence indique le voisinage des étangs et rapporte dans un pan de son écharpe une eau bienfaisante pour ces êtres chéris. Mais il les retrouve à terre, tous endormis par la lassitude, et les plaintes qu'il exale vers le ciel à la vue d'un tel abattement après tant de courage, et d'une telle misère après tant de splendeur, ont quelque chose de touchant dans ce héros terrible, qui n'a qu'à paraître pour effrayer, qu'à frapper pour vaincre. Comme toujours, l'infortune achève et couronne la gloire : maintenant qu'ils sont malheureux et proscrits, tout l'intérêt se porte décidément sur eux. Semblables à Hercule et au Thésée, au Persée et à l'Œdipe de la tradition hellénique, aux chevaliers errants de nos romans de geste, ils vont errer dans l'Inde en la délivrant des monstres qui l'infestent, renouveler les exploits merveilleux de Râma, s'élever presque au-dessus du niveau de l'Humanité. Les voilà revenus aux bois sacrés où avait été cachée

leur enfance; une *Odyssée* véritable commence pour eux: ils courent les aventures, affrontent les dangers, subissent les épreuves réservées aux créatures prédestinées; l'horrible et le grotesque même se mêleront au grandiose. Au fond de ces solitudes inhabitées qu'ils traversent vit un de ces *rakchâsas*, si communs dans la mythologie hindoue, et dont le Polyphême d'Homère et d'Euripide, les Harpies d'Apollonius de Rhodes et de Virgile, ou les ogres de nos contes et de nos féeries ne sont que de pâles copies. Celui-ci se nomme Hidimba : il est très-vigoureux et très-cruel; le corps difforme, l'œil fauve, la bouche énorme, les dents aiguës, le visage noir, la barbe et les cheveux rouges, les oreilles en pointe, les hanches pendantes, le ventre lourd, les doigts crochus, il remplit les conditions du genre monstrueux; tourmenté par une faim perpétuelle, il flaire la chair humaine et ne se repaît que d'os, de cervelles et de sang.

Mais, ainsi que dans un des récits les plus populaires de notre Perrault, pendant qu'il contemple avec convoitise ces corps bien gras et bien tendres qui ne sauraient lui échapper, sa sœur, espèce d'ogresse ou de fée qui porte le même nom que lui, a pitié de ces nobles victimes ou, pour mieux dire, devient éprise de l'une d'elles, le brave et gigantesque Bhîmaséna. L'amour, qui dompte les bêtes féroces, assouplit ce cœur farouche: elle prend la forme de la jeune fille la plus séduisante; elle cache soigneusement son nom et son naturel; elle se présente au héros, lui avoue sa passion avec moins de pudeur que de vivacité et lui propose de fuir avec elle. Elle le sauvera des coups du redoutable *rákchâsa :* elle l'emportera à travers les airs, lui, ses frères et sa mère; car elle connaît tous les secrets de la magie. Il refuse : il ne veut pas devoir son salut à la faiblesse d'une femme; il se sent de taille et de force à repousser Hidimba. Celui-ci accourt furieux et lutte corps à corps contre Bhîmaséna; les autres fils de Pândou dorment si profondément qu'ils n'entendent pas d'abord les arbres se briser, les pierres voler sous le choc

effroyable de ces deux géants: à la longue, ils se réveillent et s'empressent d'accourir à l'aide de leur frère. Il repousse leur assistance, de même qu'il a repoussé les secours mystérieux de la fée; non pas trois fois, comme dans la fable d'Alcide et d'Antée, mais jusqu'à cent fois de suite, il terrasse Hidimba; puis, malgré ses rugissements, il saisit entre ses bras ce nouveau Cacus et le déchire par le milieu du corps. Les Pândavas reprennent leur chemin, délivrés et triomphants; la sœur du monstre qui vient d'être immolé s'attache à leurs pas. Le rude Bhîmaséna, insensible à son ardeur et à son dévoûment, ne songe qu'à la renvoyer; l'équitable Youdhichthira intercède en sa faveur; elle-même adresse à la mère des Pândavas ces paroles, empreintes d'une sensibilité dont nous n'aurions jamais cru les ogresses capables :

Vénérable femme, tu sais combien ici-bas l'amour tourmente notre sexe; j'en suis là vis-à-vis de Bhîmaséna. Espérant un temps meilleur, je me suis résignée à ces tourments : voici l'heure où mes rêves pourraient s'accomplir! J'ai trahi mes parents, mes amis, mes devoirs; j'ai choisi pour époux ce héros qui est ton fils; si je suis rebutée par lui ou par toi, glorieuse mère, assurément je ne pourrai survivre. Aie compassion de moi. Je suis insensée peut-être; mais, fallût-il être ta suivante, ta servante, bienheureuse Kountî, laisse-moi l'emmener où je voudrai, ce guerrier aussi beau que les dieux, et je le ramènerai vers vous; crois-en mes serments. De cœur et de pensée, je vous suivrai toujours et partout; dans les moments difficiles, dans les chances les plus diverses, je veillerai sur vous.

On daigne conclure avec elle un pacte; à condition qu'elle ramènera son amant dans un court délai, on lui permet de partir avec lui, et le bouillant Bhîmaséna, non sans résistance, la suit derrière les montagnes, au sein d'une retraite délicieuse où elle jouit rapidement d'un bonheur bien éphémère, où elle épouse son esclave indocile, où elle lui donne un enfant, Ghadôtkatcha. A l'instant fixé, la fée abandonne en gémissant sa douce paix et le guerrier, semblant sortir d'un songe, revient en toute hâte vers les siens. Que

de fois elle fut contée par les poètes, cette histoire de magie et d'amour! Les îles de Circé et de Calypso ; le séjour de Jason et des Argonautes à Lemnos chez Hypsipyle ou à Colchos chez Médée; les épisodes de Thésée à Naxos près d'Ariane, d'Énée à Carthage près de Didon ; les jardins d'Alcine ou d'Armide; les entrevues du Tannhaüser et de Vénus sur les sommets du Hartz sont autant de reproductions, idéalisées par l'art, de ce canevas primitif au dessin incorrect et aux naïves couleurs. En outre, sous ces ornements bizarres et sous ces formes surnaturelles, il n'est pas malaisé de retrouver les traces d'une légende semi-historique sur quelques femmes des tribus sauvages et cannibales, qui se seraient enflammées pour des chefs aryens majestueux et intrépides. De ces unions inégales sera sortie une race mélangée, à la figure brunie, aux passions ardentes, et trahissant sa double origine par l'alliance de la valeur la plus brillante à la violence la plus brutale. En dépit des fables au moyen desquelles toutes leurs actions sont déguisées, les héros du *Mahâbhârata* sont des hommes supérieurs ; mais ce ne sont que des hommes.

IV

Accompagnés de leur mère, les cinq voyageurs continuent leurs courses de bois en bois ; ils s'arrêtent pieusement dans les ermitages, où les anachorètes et les brahmanes les reçoivent avec honneur. En revanche, ils les affranchissent par leur bravoure des attaques de plusieurs râkchâsas; c'est ainsi que, non loin de la cité d'Ekatchakra, Bhîmaséna aux grands bras et au ventre de loup extermine l'anthropophage Vaka. Cependant leur exil est interrompu par une importante nouvelle, celle d'un *swayambara:* on appelait de ce nom la cérémonie par laquelle, à la suite de maintes épreu-

ves, une jeune princesse désignait publiquement celui qu'elle agréait pour fiancé; car les filles de rois étaient, alors du moins, libres de se choisir un époux à leur gré. Cette cérémonie, qui est également décrite dans le *Raghouvansa* de Kâlidâsa et dans d'autres poëmes sanscrits, donne ici lieu à de longs détails. C'est le monarque des Pântchâliens, Draupadî, qui, étant remonté sur son trône d'où l'avait précipité son ancien condisciple Drona, fait annoncer partout que sa fille, la belle Draupadî, surnommé Krishnâ (la noire), est nubile, et que tous les princes et guerriers d'alentour peuvent venir dans sa capitale prendre part à une joûte, où le vainqueur obtiendra la main de la princesse. Les Pândavas, lassés de leur obscurité et de leurs pérégrinations, se décident à tenter la fortune et, sous le déguisement de *brahmatchâris* (étudiants religieux), ils partent pour Pântchâla; ils rencontrent en chemin force brahmanes qui se rendent en caravane à la même destination et qui leur racontent toutes sortes de merveilles sur la fête solennelle qui se prépare. Les concurrents vont y affluer en armes, afin de participer aux tournois; les maîtres du pays distribueront aux prêtres l'or, l'argent, les vaches, les mets exquis; les chanteurs, les bardes, les danseurs, les mimes, les lutteurs rivaliseront d'adresse; mille spectacles variés attireront la foule.

Les Pândavas arrivent au but de leur voyage : pour dissimuler leur rang, ils se logent, dans les environs de la ville, chez un pauvre potier, où ils mendient leur pain, et personne ne les reconnaît, pas même leurs cousins, les Courâvas, qui, conduits par Douryôdhana, et suivis par Kansa, n'ont pas été moins fidèles au rendez-vous. La cérémonie est célébrée, devant une assistance de rois, avec une magnificence, qui nous donne une haute idée du luxe et de l'éclat de l'antique civilisation de l'Inde : c'est un singulier mélange de barbarie dans les idées et de raffinement dans les usages. qu'on rencontre pareillement en plus d'un endroit des rhapsodies homériques. L'enceinte réservée, entourée de palais,

défendue par des fossés et des barrières, ornée d'arcs de triomphe, retentit du bruit de cent instruments ; parfumée d'huile d'aloès noir et d'eau de santal, parée de festons et de guirlandes, remplie de tentures éclatantes, de gradins commodes, de siéges dorés, de trônes splendides, elle s'ouvre à cette foule de souverains, semblables par la puissance et la bravoure et mutuellement animés par la jalousie : les Pândavas s'y asseient à l'écart. Au bout de seize jours de réjouissances, Draupadî apparaît, sortant du bain, vêtue pompeusement, couverte de pierreries, ayant sur la tête un diadème d'or; un sacrifice est offert, suivant les rites, par le *pourohita* ou chapelain de la famille royale; la musique joue; les tambours battent: puis le frère de la princesse, le vaillant Drichtadyoumna, indique l'épreuve proposée. Il montre un but placé assez haut, des flèches, un arc si dur qu'il est presque impossible de le ployer; il s'agit de percer ce but de cinq traits acérés : celui qui, d'ailleurs, noble, beau et fort, aura réussi à le faire, obtiendra immédiatement la main de Draupadî. Ensuite il énumère à sa sœur tous les chefs qui sont assis dans cette assemblée, avec leur généalogie et leurs exploits; c'est un dénombrement digne de l'*Iliade*, de même que l'épreuve de l'arc rappelle un des incidents les plus fameux de l'*Odyssée*.

Les rivaux se lèvent, se groupent, s'empressent : tous les dieux du ciel sortent de leur demeure pour assister à la lutte ; car, chez Vyâsa comme chez Homère, le monde divin et le monde humain sont en communication perpétuelle; Krishna et Râma sont dans le nombre et regardent d'un œil favorable les descendants de Yadou, les héritiers de Pândou. L'épreuve commence : tous les chefs, décorés de tiares et de colliers, de bracelets et de ceintures, pleins d'adresse et d'énergie, s'épuisent en vains efforts et sont obligés de s'arrêter hors d'haleine. Seul, Karna, l'enfant de Kounti et du Soleil, allait triompher sans doute, lorsque la fière Draupadî s'écrie : « Je ne choisirai jamais cet homme de naissance équivoque ! »

Karna, une seconde fois outragé, laisse échapper l'arc de ses mains; les princes de Tchêdi, de Magadha, de Madra échouent également et cèdent la place: c'est alors que paraît Ardjouna, sous un costume de novice, lui si beau et si brave, lui qui résume à peu près les types d'Achille et d'Hector. A sa vue, les brahmanes s'agitent sur les peaux d'antilopes qui leur servent de siéges; ils poussent des cris d'allégresse; ils se consultent entre eux: quelques-uns doutent et s'inquiètent. Ce jeune homme ignoré semble appartenir à leur caste; il va les représenter dans la lice : pourvu que son honheur réponde à son audace, pourvu qu'il ne les compromette pas par sa présomption et qu'il ne les livre point tous à la risée publique ! Mais non ; il vaincra, et sa renommée rejaillira sur eux. On reconnaît là, à travers les siècles, la prudence consommée, l'esprit de corps et la solidarité de vues qui ont toujours caractérisé les classes sacerdotales ; on voit aussi que ce sont les prêtres qui tiennent ici la plume d'après les éloges qu'ils prodiguent à leur noble représentant. Écoutez-les :

Il l'emportera ; s'il était incapable de réussir, il ne se présenterait pas; il n'existe point au monde une œuvre, quelle qu'elle soit, qui puisse être au-dessus des forces d'un brahmane, même quand les autres mortels y ont renoncé. Se privant de nourriture, ne se nourrissant que d'air, recueillant les fruits de leurs austérités, liés par des vœux sévères, les brahmanes les plus faibles ont par leur propre éclat une puissance formidable. Qu'ils pratiquent le bien ou le mal, qu'ils accomplissent des actes grands ou petits, fâcheux ou agréables, jamais ils ne doivent être méprisés.

Heureux celui que de tels protecteurs soutiennent ! Ardjouna s'avance donc, invoque les dieux, salue respectueusement l'arc enchanté, le tend sans beaucoup de peine, saisit les cinq flèches et atteint le but. Les brahmanes émus et charmés déchirent leurs vêtements; les musiciens et les bardes célèbrent cette victoire inattendue ; le royaume céleste s'entrouvre, et une pluie de fleurs tombe du haut des airs. Drau-

padî s'approche en souriant du vainqueur ; elle pose sur son front une guirlande, et, dès qu'il se retire, elle le suit. Les autres rois sont furieux et se concertent ; ces kschattryas se croient battus par un obscur disciple des prêtres : ils ne parlent de rien moins que de se venger de leur affront, en tuant leur hôte, le monarque des Pântchâliens, en égorgeant son fils, en jetant même sa fille dans les flammes ; la férocité en eux s'allie aisément à l'amour. Un combat s'engage, qui fait songer à celui des Centaures et des Lapithes dans Ovide. Les Couràvas, entre autres, et les Pândavas y sont aux prises ensemble : ceux-ci, soutenus par Krishna et par Râma et applaudis par les Brâhmanes, demeurent supérieurs à leurs cousins surtout, qui ne les reconnaissent pas. Karna lui-même lâche pied devant Ardjouna ; Bhîmaséna renverse Salya, et le poète remarque, comme une chose rare, qu'il lui fait grâce : les princes coalisés confessent leur défaite et rentrent tristement dans leurs états.

Pendant ce temps-là, Kountî, la mère des héros, troublée par leur longue absence et redoutant pour eux les conséquences d'un combat, les attendait, sombre et muette ; quelle est sa joie, en les revoyant sans blessures et pleins de gloire ! Et quelle étrangeté dans la scène qui va suivre ! C'était l'heure où, chaque soir, ses fils, ces faux mendiants, lui rapportaient le produit de leur quête de la journée. Les voici qui entrent et qui en badinant disent : « Recevez notre aumône d'aujourd'hui. » Kountî, sans retourner la tête, leur cria : « Tous réunis, partagez-vous-la. » Or, cette aumône précieuse, c'était la charmante Draupadî qu'ils conduisaient par la main ; et comme pour de tels gens nulle parole n'était vaine, les cinq frères voient dans celle-ci une sorte d'augure et d'oracle ; ils s'inclinent, et tous ils seront, à titre égal, les époux de cette noire beauté. Quelques critiques modernes ont prétendu que ce mariage en communauté n'avait rien de choquant, en ce que les Pândavas sont autant de répétitions du même type héroïque ; il n'y a aucun besoin d'une semblable hypothèse

pour expliquer un fait, fort bizarre à nos yeux, mais que l'histoire nous montre très-fréquemment dans l'antiquité. Si la polygamie a été et est encore une des lois sociales d'une partie de l'univers, la coutume de la polyandrie nous est indiquée chez les Scythes nomades par Hérodote, chez les tribus de l'Arabie-Heureuse par Strabon, chez les Spartiates par Xénophon et Polybe, chez les Bretons d'Angleterre par Jules-César, chez les Naïrs du Malabar par Camoëns, chez les habitants du Décan, du Boutan, des montagnes de Kachmir et de l'Himâlaya, ou même aux îles Canaries au XV^e^ siècle, par divers voyageurs. Aucune défaveur ne doit en résulter pour l'héroïne qui, docile et soumise, quoique fille de roi, ne soupçonnant pas la haute origine de ces inconnus, partage leur humble chaumière, leur frugale nourriture, et dort à terre sur une couche d'herbes, entre sa belle-mère Kounti et ses cinq fiancés, qui ne sauraient être pourtant des personnages vulgaires, puisqu'ils ne s'entretiennent que de chars et d'éléphants, de haches et de massues, de batailles et de conquêtes. Le dieu Krishna lui-même vient les visiter et leur promettre mille grâces, et le prince Dhrichtadyoumna, qui les a suivis et épiés, se hâte d'aller raconter à son père Draupadâ que sa sœur est en de dignes mains, qu'elle a cinq époux, évidemment de bonne souche et d'un rare mérite, et qu'il n'a plus à gémir de l'avoir vue emmener par des étrangers sans naissance et sans renom.

Nous avons resserré à dessein dans des limites étroites l'action de ce chant si long et si compliqué: nous y avons néanmoins puisé de nombreux détails, parce qu'en outre de la richesse des tableaux qu'il renferme, il constitue l'exposition développée de tout le poëme, la base solide de ce monument colossal. Encore a-t-il fallu sacrifier plus d'une scène accessoire, plus d'une légende épisodique; telle est celle de Sunda et Upasunda, qui a passé dans les apologues de l'*Hitopadésa*. C'étaient deux daïtyas ou démons jumeaux, unis fraternellement; leur vie de mortification plut tellement à Brahma, qu'il

déclara qu'ils seraient invincibles tant que durerait leur union. Dès lors, ils combattent, ils soumettent, ils détruisent tout ce qui leur résiste; la nature leur obéit, et le maître des cieux, Indra, près de perdre son trône, se sauve en produisant une créature merveilleuse, la séduisante Tilottamâ, que les diverses divinités comblent à l'envi de leurs dons, et en l'envoyant sur la terre. Les deux frères l'ont à peine aperçue qu'une aveugle passion s'empare d'eux : ils se la disputent et s'entretuent pour elle. C'est toujours là le pouvoir funeste de la femme, égarant et divisant l'Humanité ! Comment ne pas reconnaître ici la fable d'Épiméthée et de Prométhée, ces deux Titans hostiles à Jupiter, fascinés et subjugués par la dangereuse Pandore ? Une autre légende bien plus fameuse, enclavée dans ce premier livre, est celle de Sakountâla, l'Andromaque des Hindous, qui a inspiré le drame de Kâlidâsa, rendu relativement populaire en Angleterre et en France par les traductions de William Jones, de Chézy et de M. Fauche.

Elle devait le jour au guerrier Wiçwâmitra et à la nymphe Menakâ, accoutumée à de pareilles faiblesses : ils la déposent sur un lit de verdure et la confient à la garde de plusieurs *sakountas*, oiseaux familiers, qui lui donnent son nom ; un pieux ermite, Kanva, un des principaux hymnographes des *Védas*, la trouve, la recueille et l'élève. Elle grandit ; elle resplendit de grâce et de beauté : un jour, dans une chasse, Doushmanta, prince de la dynastie lunaire, la rencontre, l'aime et se fait aimer d'elle, de l'aveu de son tuteur, et lui jure de l'épouser. Bientôt elle met au monde un fils, destiné au sort le plus éclatant ; dès qu'il a cinq ou six ans, elle part avec lui pour la cour, se présente à Doushmanta, environné de ses conseillers et de ses ministres, et lui demande l'exécution de sa promesse. Le prince, non pas dans un accès de folie, comme dans le drame, mais afin d'éprouver la foi et de faire éclater l'innocence de Sakountalâ, feint de la méconnaître et la repousse avec dureté et dédain. Alors, exaltée par la

douleur et l'indignation, la jeune fille lui adresse un discours pathétique, dont nous citerons quelques lignes :

Grand roi, tu sais la vérité ; pourquoi dis-tu donc : « Je ne sais rien de tout cela? » Pourquoi recourir à la ruse, à la façon d'un homme vulgaire? Quiconque fait le mal dit : « Personne ne me voit! » et cependant il est vu par l'œil de sa conscience... Cet enfant qui s'attache à toi, qui te sourit, qui fixe sur toi ses regards, oses-tu le renier? Les fourmis elles-mêmes ramassent leurs œufs, loin de les briser ; et toi, qui es le dispensateur de la justice, tu hésiterais à protéger ton fils!... As-tu oublié le précepte des *Védas* que les Brâhmanes prononcent à la naissance d'un fils? « Ton corps est né de mon corps ; tu es issu de mon propre cœur; tu es mon enfant bien-aimé ; puisses-tu vivre cent ans! » Quelle faute ai-je commise au milieu de quelque existence antérieure, puisque je suis ainsi délaissée par ma famille et par toi, mon époux? Dans mon abandon, je consens à regagner ma solitude ; mais ce fils, cet autre toi-même, tu dois le reconnaître!

Voilà un langage vrai, naturel, touchant; il est à noter dans des textes si antiques, et Euripide ou Virgile ne l'auraient pas désavoué. La reconnaissance a lieu enfin, non pas, ainsi que chez Kâlidâsa, grâce à l'incident, déjà traditionnel, d'un anneau perdu et retrouvé, mais par la volonté seule du monarque. Sensible à tant de vertu, il épouse Sakountala, dont le vaillant fils, Bharata, deviendra illustre par ses prouesses et sera précisément la tige d'où sortiront les Pândavas, les héros de cette épopée.

V

De peur de nous égarer en des longueurs infinies, nous glisserons plus rapidement sur le reste de cette incommensurable composition qui embrasse toutes les légendes et tous les souvenirs de la race aryenne. Le second chant (*Sabhâ-Parva*) est fertile en péripéties nouvelles : il s'ouvre sur les

succès des Pàndavas ; il se ferme sur leur disgrâce. Unis désormais à Draupadî, ils sont de plus alliés par le sang au roi de Mathoura, Krishna, souvent confondu avec le dieu Khrisna lui-même, cette incarnation de Wishnou, et qui, en tout cas, passait pour un des princes les plus valeureux et les plus habiles de l'époque. Dhritarâchtra, monarque débile et crédule, se décide à partager ses États entre les deux branches rivales : procédé ambigu qui ne satisfera personne et accroîtra les inimitiés au lieu de les éteindre. Ses fils, les cent Courâvas, garderont le royaume d'Hastinapoura près du Gange ; ses cinq neveux occuperont un autre royaume, dont la capitale sera Indraprâstha sur les rives de la Yamounâ ; ceux-ci étendent autour d'eux leurs conquêtes. Nakoula est vainqueur au nord, Sahadêva au sud ; Bhîmaséna triomphe à l'est et étouffe entre ses bras Djarâsandha, roi de Magadha. Quant à Ardjouna, il soumet l'ouest, immole Sisoupâla, roi de Tchêdi, enlève et épouse Soubhadrâ aux yeux de lotus, la plus jeune des filles de Khrisna. Dans la forêt de Khândava, il offre des sacrifices à Agni, dieu du feu, et reçoit de lui l'arc Gândiva, deux carquois, des flèches, un char, toutes sortes d'armes magiques ; il délivre, par sa bravoure, un mauvais génie du nom de Maya, un Vulcain infernal, charpentier ou architecte du monde surnaturel. Les souverains d'Indraprâstha vivaient justes et braves, heureux et respectés ; leur aîné, Youdhichthira, non par vanité personnelle, mais pour l'honneur de sa famille, annonce un *Râdjasoûya*, sacrifice solennel et royal, où un suzerain exigeait les serments de vasselage de tous les princes tributaires. L'assemblée est nombreuse, la cérémonie magnifique, et Douryôdhana, qui y assiste, devient pâle de jalousie, à la vue de tant de chefs soumis, de tant de joyaux étalés, des chevaux, des éléphants, des vaches, des vêtements et des fourrures, qui abondaient de toutes parts. Il en perd la joie et le sommeil ; il voit ses émules couronnés, obéis dans toute l'Inde centrale, redoutés d'une mer à l'autre, salués avec sympathie

par deux cent mille brahmanes. Comme l'envie et le dépit éclatent dans le langage qu'il tient, à son retour, à son conseiller Sakouni !

Le bruit des conques résonnait là sans cesse; ce bruit retentissant s'obstinait à me déchirer les oreilles, et ma chevelure se hérissait sur mon front. Des princes curieux se pressaient en foule... Ils avaient mis sur eux tous les ornements et, dans le sacrifice offert par cet illustre fils de Pândou, ils avaient l'air d'hommes de la dernière caste, s'inclinant devant les prêtres, ces maîtres du monde. Depuis que j'ai contemplé l'opulence de cet héritier de Pândou, opulence excessive et pareille à celle du roi des dieux, il n'y a plus un moment de repos pour moi; mon âme est consumée de rage.

L'hypocrite Sakouni lui répond, comme Narcisse à Néron chez Racine, comme Iago à Othello chez Shakespeare, comme Méphistophélès à Faust chez Gœthe, en lui prêchant le mal auquel ce prince n'est que trop bien disposé :

Incomparable héros, apprends le moyen de renverser cet immense prospérité que tu as vue. Mon habileté au jeu de dés est fameuse au loin; les règles et les chances du jeu, les passions humaines, je connais tout. Youdhichthira aime à jouer, mais il n'a pas d'expérience : provoque-le à une partie ; il l'acceptera, de même qu'il eût accepté une bataille. Dès qu'il sera au jeu, j'emploierai la ruse, et ses trésors énormes lui seront enlevés; tu n'as qu'à le défier.

Dhritarâchtra l'aveugle s'inquiète pourtant de ce défi astucieux; son noble frère Vidoura, les vieillards les plus sages s'y opposent également. Mais les funestes conseils de Sakouni, de Karna et de Sambala l'emportent, et la partie s'engage. Un démon semble s'emparer de Youdhichthira, et il tente le hasard avec une imprudence qui va jusqu'à la frénésie. Selon l'usage, ses adversaires le stimulent et l'égarent; il perd successivement ses bracelets, ses anneaux, toutes ses parures, ses richesses, son palais, puis des enjeux plus étranges et réellement inestimables : ses deux demi-frères, Bhîmaséna et

Ardjouna, enfin sa propre liberté. Toute cette scène est dépeinte de la façon la plus pittoresque et la plus expressive. Sakouni lui fait remarquer froidement qu'il lui reste un objet précieux à risquer : la princesse de Pantchâla, la belle Draupadî, son épouse ; et il joue son épouse, et il la perd, et les anciens du peuple se voilent la face en murmurant devant un acte si sacrilége. Draupadî appartenait dès lors à Douryôdhana, qui l'envoie prendre par son cocher : ce n'est plus une femme, c'est une chose qui revient à quiconque l'a gagnée. Les cheveux épars, à demi-vêtue, les yeux pleins de larmes, frémissant de colère et de honte, elle paraît au milieu de la salle ; traînée de force, elle se débat contre Douçâsana, le second des cent Courâvas, qui la pousse durement et veut lui arracher ses derniers voiles. Encore un effort, et elle va être exposée nue aux regards et aux affronts de la multitude. Sa pudeur indignée sollicite et obtient du ciel un miracle : elle invoque tous les dieux, et les dieux l'enveloppent aussitôt d'un vêtement cent fois replié, qui s'allonge à mesure qu'on le déroule, à mesure que l'infâme tente de l'arracher. La plupart des assistants tressaillent d'admiration et de joie, et Bhîmaséna, cet autre Ajax, qui à même parfois le farouche emportement des Huns ou des Vandales, médite une légitime vengeance :

Soudain, ce héros à la voix terrible maudit le coupable au sein de cette réunion royale ; les lèvres crispées de rage et choquant avec force ses deux mains ensemble, il s'écria : « Guerriers de ce pays, souvenez-vous bien de mes paroles ; si, les ayant prononcées, je ne les accomplissais point, je consens à n'aller jamais rejoindre mes ancêtres ; ce criminel, ce fou, ce méchant, qui souille notre race, je lui fracasserai la poitrine dans les combats, et je m'enivrerai de son sang ! »

Tableau imposant, qui associe la pudique Draupadî au violent Bhîmaséna et tous les charmes de l'innocence à tous les excès de la barbarie ! Quel dommage que cette poésie soit sans frein et sans mesure ! Par endroits et par éclairs, elle

s'élève à des hauteurs qu'Homère et Virgile, Dante et Milton ont pu seuls atteindre. Effrayé par les malédictions de son neveu et peut-être plus encore par l'attentat coupable de son fils, le vieux roi Dhritarâchtra accorde à l'héroïne toutes les compensations qu'elle exigera; elle se borne à demander sa liberté et celle de ses cinq époux. Pauvres, dépouillés, ne conservant que leurs chariots et leurs armes, ils s'éloigneront, ils seront réduits à eux-mêmes; mais c'est assez. Malheureusement, espérant prendre leur revanche, ils proposent une deuxième partie de dés: d'autant plus aisément battus qu'ils sont plus honnêtes, ils perdent encore et, cette fois, définitivement. On leur impose et ils acceptent la loi de quitter la contrée, de s'exiler pendant douze ans et de demeurer une treizième année sans se faire reconnaître de personne : les voilà de nouveau proscrits et fugitifs !

Le troisième livre, celui de la forêt (*Vana-Parva*), forme un long hors-d'œuvre dans l'ensemble du poëme; mais il est un des plus intéressants à lire, à cause des innombrables récits dont il est parsemé. Les cinq héros, errant à travers les bois avec leur mère et leur femme, avec mille brahmanes qui les suivent en les faisant vivre de leurs aumônes, paraissent n'avoir d'autre souci que de visiter les lieux de pèlerinage les plus vénérés et que d'entendre raconter par de pieux anachorètes ou même par des créatures surhumaines des histoires miraculeuses et des légendes. Une des principales est d'abord ce qu'on nomme l'épisode du Montagnard, qui a fourni depuis au poète indien Bhâravi le sujet d'une épopée sanscrite intitulée : *Kirâtardjouniya* et dont le docteur C. Schutz (à Bielefeld, en 1845) a traduit les deux premiers chants. Ardjouna, le plus brave des cinq frères, comme Youdhichthira en est le plus vertueux, comme Bhîmaséna en est le plus robuste, dans le but d'accomplir des vœux et des sacrifices religieux, se dirige au nord vers les sommets de l'Himavat et parcourt des bois sombres, hérissés de ronces, remplis de fruits variés, peuplés d'oiseaux et d'animaux de

toutes sortes, fréquentés même par une foule de génies. A peine y est-il entré qu'un bruit de conques et de tambours retentit dans le ciel ; une pluie de fleurs en tombe ; un rideau de nuages s'étend au sein des airs ; les arbres s'inclinent ; les ruisseaux murmurent ; les cygnes, les hérons et les paons le saluent de leurs cris joyeux. Devant ce magnifique paysage, il se livre à des austérités d'autant plus grandes. A demi-couvert par un vêtement de lianes tressées, portant le bâton et la peau de gazelle des ascètes, il se nourrit de feuilles sèches tombées à terre : puis il mange des fruits le premier mois, toutes les trois nuits ; le second mois, tous les six jours ; le troisième mois, une fois par quinzaine ; le quatrième mois, il n'avait plus que l'air pour aliment ; et, mettant le comble à sa piété, les bras levés en haut, il se tenait sans appui debout sur la pointe du pouce de ses pieds. Jamais les anachorètes de la Thébaïde n'allèrent aussi loin ; Siméon le Stylite aurait trouvé là son maître ; la *Légende dorée* était dépassée par avance.

Mais, attendu que, d'après la théologie aryenne, les mortifications d'un homme suffisaient, quand elles parvenaient à un certain degré, pour faire déchoir de son rang un saint ou même un dieu et pour y faire monter cet homme, beaucoup d'entre eux adressent leurs plaintes à celui qui agite le trident, à Siva dont on devait faire dans la suite une des trois personnes de la *trimurti* hindoue, et celui-ci promet de leur venir en aide. Il descend sur la terre, déguisé en chasseur des montagnes, suivi de son épouse Uma, de compagnons joyeux et de femmes par milliers. Justement, Ardjouna poursuivait de ses traits un démon appelé Moûka, qui était entré, afin de lui nuire, dans le corps d'un sanglier ; Siva, de son côté, perce l'animal. De là une contestation, de vives paroles, des menaces mutuelles : à qui reviendra la proie ? Enfin le faux chasseur et le prince errant en viennent aux mains ; le mortel et le dieu joûtent ensemble, ainsi que le font chez Homère les héros et les Olympiens, ainsi que le

font dans la Bible l'ange et Jacob. Ce duel merveilleux est décrit avec une remarquable énergie. Ardjouna accable Siva de ses flèches; il le frappe avec l'extrémité de son arc; il brise son glaive sur les membres de son adversaire, comme sur une muraille d'airain ; il l'attaque à coups de poing; il l'étreint entre ses bras. Vains efforts! Sa force et son courage s'épuisent sans résultats, et il chancelle, abattu, sanglant, au désespoir. Une heure entière, il sommeille sur le sol; mais en se réveillant, il aperçoit son vainqueur, le montagnard, glorieusement transfiguré. Il reconnaît au milieu de son cortége le divin Siva, qui le loue, le caresse et lui fait cadeau de son propre trident; et bientôt d'autres divinités, Varouna, le dieu des eaux, Couvéra, le dieu des richesses, Yama, le dieu des morts, Indra, le dieu du ciel, lui apparaissent également et lui donnent l'une après l'autre des armes magiques, qui lui assureront la victoire dans la guerre des Pândavas contre les Courâvas. Cette lutte inégale, que couronne une splendide apothéose, n'était-elle pas comme une mystique allégorie, qui représentait la foi ou l'inspiration, longuement exercée par une suite de rudes épreuves et triomphant à force d'ardeur et de constance?

Un épisode analogue, que l'illustre philologue Bopp a traduit en latin et en allemand, est le voyage du même Ardjouna dans les demeures éthérées : il y a là encore des tableaux dont Homère et Virgile, Stace et Silius Italicus, Dante et Milton, Fénelon et Châteaubriand nous offriraient les équivalents. Il est curieux de retrouver à cette distance des peintures si pures et si élevées du monde surnaturel : il n'y a aucune exagération à affirmer que ni le onzième livre de l'*Odyssée*, ni le sixième chant de l'*Enéide*, ni même le dix-neuvième livre de *Télémaque* n'ont placé plus haut l'idéal poétique et moral. On sait quel rôle jouaient les montagnes dans les religions antiques, un rôle plus important encore que celui des fleuves; ce que le Liban, l'Horeb, le Nébo furent pour les Hébreux, le Golgotha et le Thabor pour les

chrétiens, l'Olympe, le Pinde ou le Parnasse pour les Grecs, l'Himâlaya et les autres pics de cette chaîne immense l'étaient pour les Indiens. Ces monts dont la tête était couronnée de neiges éternelles, dont les flancs étaient parés d'une éclatante verdure, ces monts qui servaient d'habitation ordinaire aux ermites, de retraite momentanée aux prêtres en méditation et aux rois en disgrâce, fascinaient l'imagination populaire : ils avaient été l'asile sacré des ancêtres ; ils étaient le but des pieuses visites et des ferventes prières. On croyait que, dans leur purification graduelle et leurs diverses pérégrinations, les âmes humaines partaient de là pour arriver successivement aux sphères de la lune, du soleil, de l'Être suprême, dernier terme de leur béatitude. Aussi, quand le tout-puissant Indra envoie à son favori Ardjouna son cocher Mâtali pour le transporter au firmament, est-ce des cimes du Mandara qu'ils prennent leur essor :

Après avoir fait ses adieux à la montagne, Ardjouna, rayonnant de joie, s'élance dans l'équipage divin qui remonte à travers les airs ; ainsi parvenu à ces régions qui sont inaccessibles aux enfants de la terre, il y rencontre des myriades de chars étincelants. Ils ne sont illuminés ni par le soleil, ni par la lune, ni par aucune flamme : ces corps aériens brillent de leur propre éclat ; beaucoup trop éloignés pour que nous mesurions leur grandeur, ils semblent à nos regards n'être que des lampes pâlissantes. Mais le héros, libre des liens terrestres, put admirer de près leur éblouissante splendeur, leur sublime harmonie. Devant lui passaient par centaines les rois équitables, les vrais sages, les victimes de la guerre, les solitaires qui ont conquis les cieux... Il aperçut enfin le séjour délicieux des saints et des pénitents, semé de fleurs aux nuances délicates, d'où s'exhale, soulevé par la brise, le parfum des plus douces vertus. Il vit la forêt Mandana, où les chœurs des nymphes se déroulent à l'ombre d'arbustes toujours verts : abri réservé aux cœurs fidèles, où jamais ne pénétreront ceux qui ignorent le repentir, qui négligent les offrandes, qui fuient lâchement le champ de bataille, qui se dispensent des sacrifices, des abstinences, de la récitation des *Védas* ; empire que ne contempleront jamais ceux qui ne fréquentent point les lieux saints, ceux qui dédaignent les ablutions et les aumônes, les im-

pies, les profanateurs du culte, ceux qui s'enivrent, ceux qui se gorgent de viandes, les adultères. Il fallut traverser cette radieuse forêt, résonnant d'une divine mélodie, pour entrer dans la cité d'Indra (Amaravati), où des milliers de chars animés s'élançaient ou s'arrêtaient devant lui, où ses louanges étaient répétées par la voix des chantres et des nymphes, tandis qu'un ravissant zéphir l'inondait de senteurs embaumées. Là, les divinités et les bienheureux accueillirent avec allégresse ce guerrier aux bras athlétiques ; salué par leurs bénédictions mêlées au bruit des instruments célestes, aux sons des conques et des cymbales, il suivit la route étoilée, le lumineux sentier des soleils : entouré des génies du ciel, de la terre et de l'air, de l'élite des brahmanes et des rois, il arriva, comblé d'honneurs, en présence du souverain des dieux.

Pendant ce temps-là, le prêtre Lômaça racontait à Youdhichtira des histoires merveilleuses, qui ont été traduites par MM. Th. Pavie et Foucaux : entre autres, celle d'Ilvala et Vâtâpi, qui est indiquée par allusion dans un hymne du *Rig-Véda*, mentionnée dans le *Vishnou-Pourâna*, narrée au quatrième chant du *Râmâyana ;* M. Albrecht Weber, dans ses *Indische studien*, a tenté de l'expliquer, sous sa forme passablement singulière qui rappelle tout ce que les *Métamorphoses* d'Ovide ou nos contes de fées offrent de plus surprenant ; elle cachait sans doute quelque souvenir local et antique. Cet Ilvala et ce Vâtâpi étaient deux mauvais génies, habitant la ville de Manimati. Ilvala désirait un fils ; un brahmane, par sa malédiction, l'empêcha d'en avoir un : de là, une violente rancune du démon contre tous les brahmanes en général, et voici de quelle étrange façon il se vengea d'eux. Comme il était magicien, il changeait son frère en bélier, le faisait manger à tel ou tel de ses ennemis qu'il invitait, puis le rappelait à la vie, si bien que Vâtâpi, sortant brusquement du corps de l'invité, le déchirait en lambeaux. La caste sacerdotale se serait vite éteinte sans un sauveur tiré d'elle-même, sans Agastya, ce bienheureux qui tient une si grande place dans la vie de Râma et dans

les œuvres les plus anciennes de l'Inde. Il voulait aussi un fils; car le plus grand malheur pour un Indien était de mourir sans laisser un rejeton mâle: seulement, ne trouvant pas sur la terre une seule femme digne de lui, il en fabrique une, en prenant à chacune de celles qui existaient ce qu'elle avait de meilleur. Par une finesse assez subtile, il la fait naître chez un roi de Vidarbha, qui était également impatient d'avoir une postérité, et, dès qu'elle est suffisamment grande, il va lui demander en mariage l'œuvre de ses mains. Le roi hésitait; mais la jeune fille, Lôpâmoudrâ, n'accepte pas d'autre époux que l'austère anachorète : elle quitte ses riches habits de princesse pour le costume d'écorces et la peau d'antilope des ermites; elle suit Agastya dans un vallon de l'Himâlaya et vit près de lui, heureuse et pure. Longtemps après leur union, il la presse de céder à ses désirs ; mais la capricieuse créature exige préalablement qu'il lui apporte des trésors. L'excellent mari se met aussitôt en route : il va trouver successivement trois princes, qui le reçoivent à merveille, ainsi que tout roi doit recevoir un prêtre, et il leur demande des richesses. Les trois monarques, remplis de bonne volonté, lui montrent l'état de leurs finances, leurs dépenses et leurs recettes et (comme les budgets de ce temps-là n'étaient pas plus en équilibre que les nôtres) l'impossibilité réelle de le satisfaire. Ils conviennent tous alors de se rendre chez Ilvala, qui était plus riche que personne : il les accueille sournoisement et compte bien se débarrasser d'eux; il transforme son frère en bélier, le sert à table à Agastya et, dès que celui-ci l'a avalé, prononce la formule sacramentelle : « Vâtâpi, sors ! » Mais Vâtâpi ne sortit plus.

A trompeur trompeur et demi : Agastya prévenu avait pris ses précautions et avait broyé à belles dents les membres du faux bélier; même dans les temps mythologiques, l'adresse vaut la force. Ilvala vaincu est obligé d'abandonner une partie de ses immenses richesses aux trois princes et surtout à Agastya, qui revient vers sa femme, charmée de son obéis-

sance. Il lui offre de lui donner mille fils, ou cent, ou dix qui en égaleraient cent, ou un seul qui en surpasserait mille, sous le prétexte naïf qu'un bon est préférable à plusieurs mauvais. « Qu'il en soit ainsi ! » s'écrie le saint; et, au jour et à l'heure convenables, d'après les prescriptions des lois de Manou, plein de foi, il s'approche d'elle qui est pleine de foi; la voilà enfin mère ! Le fruit qu'elle porte dans ses entrailles y croît pendant sept ans; quand il s'en échappe, c'est un fils, Dridhasyou, qui devient un ascète de premier ordre: à partir de ce moment l'ermitage d'Agastya fut célèbre par toute la terre. Son nom revient souvent dans les poèmes hindous; il passait pour le guide et le conseiller de Râma, pour le chef des religieux du sud. Ainsi que l'a fait observer M. Lassen, le midi de l'Inde n'était primitivement qu'une immense forêt; les brahmanes furent les premiers des Aryens à l'envahir et à la défricher, absolument comme, au moyen âge, nos moines occupèrent et cultivèrent tant de solitudes; les *rakchâsas* et *dânavas* (ogres et démons), qu'on montre toujours troublant les sacrifices et dévorant les prêtres, représentent les tribus d'indigènes, sauvages et cannibales, qui résistèrent à outrance à la civilisation, apportée par les brahmanes, et qui ne reculèrent que lentement devant eux. C'est cette lutte qui est symbolisée par la rencontre d'Agastya et d'Ilvala.

Une autre lutte, non moins fameuse, est décrite par Lômaça à Youdhichtira; c'est celle qui est exposée aussi tout au long dans l'épopée de Valmîki; c'est celle de l'illustre Râma, fils de Dasarâtha, et du terrible Paraçou-Râma (Râma à la hache), fils de Djamadagni, figurant: l'un la classe des guerriers, l'autre l'ordre des prêtres, deux castes ordinairement unies, mais qui se combattaient violemment, toutes les fois que les guerriers s'avisaient de résister en quoi que ce fût aux prêtres. Ce qui est fort bizarre et aussi inexplicable qu'aucun mystère théogonique, c'est que ces deux Râmas, qui en viennent aux mains ensemble, sont, au même titre, des incar-

nations du dieu Wishnou, lequel, par conséquent, a communiqué sa nature à l'un et à l'autre, tout en la gardant pour lui. L'orgueil d'un des héros contraste avec la gravité de l'autre : par une permission divine, le fils de Dasarâtha se montre au fils de Djamadagni tel qu'il est réellement, et Paraçou-Râma aperçoit dans le corps transparent de son rival toutes les catégories de dieux et de demi-dieux, les vents, les esprits célestes, les esprits malins, jusqu'aux Bâlakhylias (ces sages, au nombre de soixante mille, qui ne sont pas plus hauts que le pouce et qui sont nés des pores du corps de Brâhma), en somme un résumé de l'univers entier. A la vue de tant de splendeurs, il s'humilie et se retire.

Puis, vient la légende de l'asoura Vritra, tué par le dieu Indra, une de ces innombrables images du conflit entre le bien et le mal, entre le ciel et l'enfer, qui ne manquent à aucune poésie religieuse. Elle était déjà citée dans bien des hymnes védiques ; mais elle n'y avait qu'un sens purement allégorique et avait trait simplement à la production de la pluie, phénomène des plus importants sous un climat aussi sec et aussi ardent que celui de l'Inde. Ainsi que l'a fait remarquer le savant Wilson, Vritra, c'était la vapeur condensée en l'air et emprisonnée sous les nuages, purifiant l'air et faisant ruisseler l'eau sur la terre en rosées bienfaisantes. Dans le *Mahâbhârata*, où il est répété deux fois, ce mythe naturaliste emprunte à l'anthropomorphisme des couleurs toutes nouvelles. Vritra est ici un démon, entouré de ses satellites, les Kâlakêyas : il fait trembler les divinités sur leurs siéges ; Brâhma leur donne le conseil de demander secours à l'ermite Dadhîtcha ; car, selon la mythologie hindoue, les dieux ont besoin des hommes aussi fréquemment que les hommes ont besoin des dieux. Les Souras rendent donc visite en corps à Dadhîtcha, qui résidait près de Sarasvatî, au fond d'un bois rempli d'abeilles, ayant pour unique société les buffles et les sangliers, les lions et les tigres, les éléphants et les daims, les coucous et les faisans qui vivaient tous ensemble fraternelle-

ment comme dans le Paradis biblique. Ils demandent à l'ermite le sacrifice de ses os, qui doivent leur servir d'arme invisible : il ne balance pas un instant; il retient son souffle, meurt, leur abandonne son corps et ses os; le Vulcain brahmanique, Twachtri, en tire un foudre puissant qu'il remet à Indra. Le combat a lieu; les dieux et les démons se heurtent, se pressent, se renversent; les têtes tombent d'en haut sur le sol, semblables à des palmes détachées de leurs tiges. Vritra pousse des cris qui font résonner les quatre coins du monde; enfin, Indra est si effrayé qu'il lâche, sans s'en apercevoir, le foudre magique, qui va de lui-même renverser et anéantir Vritra. Les acolytes de celui-ci s'enfuient en désordre et se cachent au milieu des gouffres de la mer; tout le jour, ils y restaient; la nuit, ils venaient guetter les solitaires dans leurs retraites et les dévorer par vingtaines et par centaines; la désolation était générale :

Le matin, on découvrit les ermites, arrachés à leurs pieux exercices et étendus à terre: sous ces corps amaigris, privés de sang et de vie, de moëlle et d'entrailles, déchirés et dispersés, le sol brillait, comme s'il eût été couvert de fragments de coquillages. Ce n'étaient partout qu'armes brisées, ustensiles rompus, débris des feux des sacrifices. Plus de récitation de prières, plus de fêtes, plus de bonnes œuvres: le monde était perdu, épouvanté par les méchants génies. Menacés de la mort, ne songeant qu'à se sauver, harcelés par la crainte, les hommes parcouraient le pays, envahissant les cavernes, franchissant les torrents, mourant de peur. Quelques guerriers magnanimes, quelques héros firent de suprêmes efforts pour vaincre les Dânavas; mais ceux-ci se dérobaient sous les flots de l'Océan, et on expirait de fatigue avant de les rencontrer.

Le récit suivant où Agastya reparaît avec un rôle important se rapporte à la descente du Gange, tombant du ciel sur la terre, événement miraculeux, qui est également développé au premier chant du *Râmâyana :* voici comment Lômaça le raconte. Les austérités d'un saint ont le pouvoir de bouleverser toute la nature : c'est ainsi qu'Agastya, le vain-

queur d'Ilvala, a pu arrêter le mont Vindhya, qui, par jalousie pour le mont Mérou, se gonflait jusqu'à cacher la vue du soleil et de la lune. Maintenant que les Dânavas se sont réfugiés au fond de l'Océan, afin de les atteindre il faudrait que l'Océan fût desséché ; les dieux viennent demander ce service à Agastya, qui aussitôt se rend, en leur compagnie, sur les bords de la mer et l'absorbe d'une gorgée : les démons, étant mis à découvert, sont exterminés par les dieux. Là se présente un autre inconvénient : comment remplacer cette mer, si prestement avalée et pourtant si utile? Ce sera la tâche d'un autre mortel vertueux, de Baguîratha, descendant d'un roi du nom de Sagara qui mérite une mention spéciale. Ce Sagara avait deux femmes : l'une lui donna un enfant, plus beau que le jour et appelé Asamandja ; l'autre mit au monde une courge, dont les graines, remuées avec soin, produisirent soixante mille fils. Ces fils, très-impétueux et très-violents du reste, coururent çà et là à la recherche d'un cheval que leur père avait laissé échapper : ils explorèrent le globe en tous sens, mais en vain ; dans leurs courses, ils manquèrent de respect à l'anachorète Kapila, qui, fronçant le sourcil, d'un seul coup d'œil, les réduisit tous en cendres. Grâce à Kapila devenu plus clément, le cheval fut retrouvé, et Sagara mourut content ; mais ses soixante mille rejetons n'avaient pas eu d'honneurs funèbres, pas même les ablutions ordinaires ; un grand miracle devait les leur rendre. L'arrière-petit-fils d'Asamandja, Baguîratha, réussit à l'accomplir. Il dépose le fardeau de la royauté, gravit les crêtes de l'Himâlaya dont on nous fait une éblouissante peinture, y passe mille années de suite en proie aux mortifications les plus sévères, subsistant d'eau, de fruits et de racines, et invoque Gangâ, la nymphe des eaux célestes, sœur d'Uma, la nymphe des montagnes, Gangâ qui, au firmament, baigne les corps des bienheureux. Il la prie de descendre sur la terre pour y arroser les restes de ses aïeux ; Gangâ y consent, à la condition que le dieu Siva la soutiendra un peu dans sa chute,

qui autrement serait trop formidable. Elle tient sa promesse, et les immortels eux-mêmes viennent assister à cet admirable spectacle :

Elle se précipita donc en bas, Gangâ, la fille de l'Himâlaya, roulant en larges et fiers tourbillons, toute pleine de poissons et de monstres aquatiques, et le grand dieu Siva soutenait en l'air cette nymphe qui embrasse les cieux et qui tombe de son front, comme un collier de perles dont le fil se brise. Dans sa course immense vers l'Océan, elle se partagea en trois branches ; ses eaux étaient couvertes de flocons d'écume, plus blancs qu'une troupe de cygnes ; tantôt se retenant avec effort, tantôt paraissant bondir rapidement, ivre de plaisir et de joie, elle s'élançait, et parfois ses vagues retentissaient d'un bruit mystérieux. Telles étaient les diverses formes qu'elle recevait ; dès qu'elle eut touché le sol ravi de la recevoir, elle dit à Bagulratha : « Grand prince, fais-moi voir le chemin que je dois suivre, car c'est pour toi seul, maître de l'univers, que je suis descendue du ciel. »

Bhagûiratha la guida pieusement vers l'endroit où gisaient les restes des fils de Sagara ; elle les arrosa et les sanctifia à jamais ; puis elle courut au lit de l'Océan desséché par Agastya, et elle le remplit de nouveau : telle est la divine origine du Gange.

Lômaça narre encore à son patient auditeur Youdhichthira l'apologue remarquable du Pigeon et du Faucon, dont le germe se trouvait dans le *Rig-Véda*, mais qui est plus développé dans le *Mahâbhârata* où il est intercalé deux fois, au troisième livre et au treizième. Le roi Sivi, qui en est le héros, appartenait probablement à une tribu de ce nom, dont parlent les historiens à propos des conquêtes d'Alexandre dans l'Inde. Un jour, Indra et Agni (les dieux de l'air et du feu), usant d'un artifice, renouvelé chez Ovide dans la fable de Philémon et de Baucis, conçoivent l'idée de se déguiser pour reconnaître quel est le meilleur des hommes ; ils descendent chez le roi Oucinara (ou Sivi) : Indra a pris la forme d'un faucon, Agni celle d'un pigeon. Le pigeon, feignant d'être effrayé par le faucon, se pose sur la cuisse du roi, qui le protége contre les atteintes

de l'oiseau de proie: celui-ci réclame impérieusement et inutilement sa victime. Oucinara lui offre à la place un taureau ou un sanglier, une gazelle ou un buffle ; le faucon veut le pigeon, et pas autre chose. Alors le prince, par une charité excessive, qui était de l'essence du brahmanisme et qui s'étendait à toutes les créatures sans exception, lui propose de lui céder en échange une fraction de sa propre chair, qui sera d'un poids égal; le marché est accepté. Oucinara détache à coups de couteau un morceau de son corps, mais il est trop léger; il en coupe un autre, c'est trop peu encore : enfin, mutilé et sanglant, il se met tout entier dans la balance. L'épreuve est accomplie; les deux divinités se révèlent, et Sivi, béni par elles, est assuré de vivre à jamais dans la mémoire des hommes et dans le séjour céleste. Une légende analogue fait partie du *Markandêyâ-Pourâna*, et celle-ci a été reproduite exactement par la secte des Bouddhistes, au commencement du *Dâmamoûkha*, recueil perdu, dont on n'a qu'une traduction tibétaine en cinquante et un chapitres sous le titre de *Dsang-Loun* (le Sage et le Fou). On sait combien cette pitié pour tous les êtres créés, même les plus infimes, était familière aux Indiens : au deuxième livre du *Raghou-Vansa* de Kâlidâsa, le roi Dilîpa s'offre à un lion pour être dévoré à la place de la vache Nandînî; une légende bouddhique nous montre un jeune prince, nommé Mahâsattva, qui renaîtra plus tard pour être le Bouddha et qui se livre à une tigresse affamée, afin de lui sauver la vie aux dépens de la sienne. Nos sociétés protectrices des animaux atteindront difficilement à un semblable idéal.

VI

A travers ces digressions multipliées, le sujet principal du poëme devient ce qu'il peut : ce tronc robuste et noueux disparaît sous les richesses exubérantes du plus épais feuillage.

Ardjouna a reçu des armes divines; il a vaincu les Asouras; revenu sur la terre, il lutte contre une cité rebelle. Un épisode, que M. Alfred Sadous a interprété, en 1858, dans ses fragments du *Mahâbhârata,* nous dépeint le rapt de la belle Draupadî, enlevée par Djayadratha, roi des Sindhyens ou riverains de l'Indus. Le ravisseur est rejoint, défait, privé d'une partie de son armée, et les cinq frères lui impriment la marque flétrissante de l'esclavage: Draupadî, toujours fidèle, toujours pure, leur est ramenée, et ils rentrent ensemble, la femme et ses cinq maris, au sein de cette forêt sacrée, où ils se préparent à des destinées meilleures, en écoutant avec recueillement de la bouche des pontifes les récits les plus sérieux et les plus touchants. Effectivement, cette épopée est une source féconde, presque inépuisable, de traditions et de légendes : nous en avons déjà retracé plus d'une; bien d'autres ne seraient pas moins dignes d'intérêt, soit par leur caractère poétique et moral, soit au point de vue historique et mythologique. Telle est, par exemple, celle du serpent Nahoucha. Bhîmaséna et Youdhichthira erraient dans les bois; Bhîmaséna, après avoir terrassé toutes sortes de monstres, est enveloppé par un reptile mystérieux, qui leur apprend qu'il est Nahoucha, fils d'Ayou, un des chefs de leur famille, qu'il était savant, vertueux, puissant, mais qu'il a été puni pour avoir outragé la caste sacerdotale. Cette espèce de Sphinx promet de lâcher celui qu'il tient, si son frère, comme Œdipe, répond habilement à ses questions : entre eux s'engage un dialogue métaphysique, aussi curieux que subtil.

On y disserte sur la nature du véritable brahmane, qui est tel par ses vertus et ses talents plutôt que par son nom et sa naissance; sur les qualités à acquérir de préférence; sur la charité, l'aumône, la véracité, l'horreur du meurtre; sur la condition de l'homme, qui, placé entre celle de Dieu et celle de l'animal, peut par ses mérites s'élever vers l'une et par ses fautes retomber vers l'autre; sur les cinq sens, sur l'âme qui siége derrière le front, sur les trois facultés qui la

manifestent, etc. Youdhichthira ayant donné sur toutes ces matières délicates les explications les plus judicieuses, Nahoucha raconte que, se sentant honoré pour sa sagesse par les demi-dieux, les génies et les géants, il s'est livré à l'orgueil et s'est fait porter de force en palanquin par mille prêtres, et qu'alors Agastya l'a maudit et condamné à garder la forme d'un serpent, jusqu'à ce qu'il en fût affranchi par la visite du juste et honnête Youdhichthira. Ces métamorphoses d'hommes en bêtes, ces enchantements temporaires, ces expiations magiques sont un des éléments les plus saillants de la poésie indienne : on dirait qu'Ovide avait puisé largement dans ce fond antique, dont il lui était arrivé peut-être des réminiscences traditionnelles, et, longtemps après lui, nos romanciers du moyen âge y ont fait maint emprunt. Joyeux d'être sauvé, Nahoucha termine ses aveux par cette conclusion que le Christianisme ne renierait pas : « La sincérité, l'empire sur les sens, les austérités, les dons, l'absence d'injures envers autrui, la constante pratique du devoir, voilà, ô roi, ce qui constitue notre valeur ; peu importe notre caste et notre origine ! »

Passons à l'épisode du Déluge, dont Fr. Bopp a donné deux versions, l'une en allemand, l'autre en latin. Si la création du monde est décrite au début du *Manâva-Dharma-Sâstra* en traits presque identiques à ceux de la *Genèse*, le déluge, tel que le troisième livre du *Mahâbhârata* nous l'expose, est comme un fidèle souvenir des textes bibliques. Il serait oiseux d'insister sur cette conformité des traditions hébraïques et indiennes avec celles des races chinoise, phénicienne, égyptienne et grecque, et aussi avec les informations des sciences les plus avancées. D'après les Hindous, l'univers actuel a déjà parcouru sept phases d'existence, chacune composée de sept âges, chacune présidée par un Manou, dépositaire et représentant de la puissance divine ; le premier s'appelle Swayambhava (né du Créateur) ; le septième est surnommé Vaivaswata (né du Soleil) : c'est de ce dernier qu'il s'agit ici. C'était un roi,

un sage, un saint : une fois qu'il rêvait sur les bords de la Virini, il entendit un petit poisson qui, craignant d'être dévoré par les gros, selon la loi de ce monde, le pria de le sauver, lui promettant sa reconnaissance. Il le tira donc de là et le mit dans un vase de cristal, où il grossit tellement qu'il demanda à en sortir; Manou, d'après ses ordres, le plaça successivement dans un étang, dans le Gange, dans la mer; alors le poisson lui dit d'un ton affectueux :

O bienheureux, ton œuvre de protection est terminée; sache ce que tu dois faire en temps utile. Bientôt tout ce qui est sur la terre, tout ce qui est mobile ou immobile, va être submergé. La grande purification des créatures approche; apprends ce qui convient pour ton salut, puisque tout va parvenir à son terme redoutable. Construis un navire solide et pourvu d'agrès; vertueux solitaire, tu y monteras avec les sept rishis (patriarches) ; tu y placeras avec soin et avec ordre les semences de toutes choses, telles que les brahmanes les énumèrent. Quand tu seras sur le vaisseau, pieux pénitent, pense à moi : tu me verras apparaître, le front armé d'une corne. Obéis; adieu, je pars. Sans moi, l'abîme des eaux serait infranchissable: pas d'hésitation ! « J'obéirai, » répondit Manou. Tous deux alors se séparèrent et allèrent où leurs désirs les appelaient. Manou, suivant les conseils du poisson, rassemble toutes les semences dans un solide navire et s'embarque sur la mer aux vagues agitées. Il pensa au poisson, et soudain celui-ci, répondant à sa pensée, parut, une corne au front : Manou, le voyant se dresser sous la forme annoncée au milieu des mers, entoura d'un câble cette corne puissante : ainsi attaché, le poisson entraîna vigoureusement l'embarcation à travers les flots. Le prince des humains put traverser sans péril l'Océan immense et retentissant, et, poussé par les vents furieux, le navire ressemblait à une vieille femme ivre et tremblante. La terre, les points cardinaux, les régions intermédiaires cessèrent d'être visibles: tout devint eau, air ou ciel, et sur le monde transformé on ne voyait voguer que Manou, les sept rishis et le poisson. La traversée dura de longues années, jusqu'à ce qu'enfin on abordât à la cime la plus haute de l'Himavat.

Le poisson ordonne d'attacher la nef aux rochers de cette montagne : il apprend à ceux qu'il a sauvés qu'il n'est autre

que Brâhma, le souverain des êtres, et il charge Manou de créer de nouvelles générations, d'organiser un nouvel univers. Si ce mythe rappelle un peu l'histoire biblique de Noé et la fable grecque de Deucalion, elle reproduit bien plus exactement et presque à la lettre un épisode du *Yadjour blanc*, que nous avons cité plus haut dans notre étude sur les *Vèdas*.

De ces hauteurs cosmogoniques, l'épisode des amours de Nala et de Damayantî nous ramène à des proportions plus humbles et à des fictions plus aimables. Cet épisode est assez connu par l'imitation poétique que Kalidâsa en a faite, par les traductions de Bopp, de Milman, de M. Emile Burnouf, par l'analyse que Lamartine lui a consacrée dans le quatrième entretien de son *Cours de littérature:* il y règne une grâce et une fraîcheur, qui ne sont pas rares dans la littérature indienne, surtout dans les œuvres plus récentes que celle-ci, et nous ne croyons pas inutile d'en donner un rapide résumé. Nala, fils de Viraséna, le roi de Nishada, était le plus beau des hommes, le plus habile des écuyers: soumis aux dieux, brave à la guerre, heureux au jeu, il commandait à de vaillantes armées; il était recherché par les femmes les plus séduisantes. Un roi voisin, celui de Vidarbha, Bhîma, avait une fille, Damayantî, qui, de son côté, était comblée de tous les dons du ciel. Devant elle, tout le monde parlait de Nala; devant lui, tout le monde célébrait Damayantî, en sorte que, sans se connaître, ils étaient tout disposés à s'aimer. Le ciel s'en mêla; car des cygnes merveilleux voltigeaient de l'un à l'autre à travers l'espace et excitaient leur mutuelle sympathie par de galants messages. La princesse devint rêveuse et mélancolique; elle pâlit, elle languit; son père, qui a deviné son trouble, appelle tous les souverains du pays à la fête du *Swayambara* (fête des fiançailles): ils arrivent en foule, et Nala n'est pas le dernier. Mais une singulière épreuve l'attend: en route, il rencontre quatre dieux, ceux de l'air, du feu, de l'eau et de la mort, Indra, Agni, Varouna et Yama,

qui feignent d'être également épris de la jeune fille et qui le chargent d'aller lui transmettre leurs vœux. On retrouve ici la naïveté des scènes de l'*Odyssée* entre Nausicaa et Ulysse avec quelque chose de plus étrange encore :

Nala se rendit au palais de Damayanti. Là, il l'aperçut tout à coup, entourée de ses compagnes, éclatante de grâce et de beauté, fraîche, souple, élégante, avec des regards plus enchanteurs que les feux brillants de la lune. Cette image séduisante enflamme son cœur; mais, fidèle à son devoir, il triomphe de ses sens. Cependant, émues à son aspect et frappées de sa beauté, les autres jeunes filles se dressent sur leurs siéges et, l'admirant en pensée, sinon en paroles, elles se disaient tout bas : « Quel charme, quel éclat, quelle dignité dans ce héros ! Quel est-il ? C'est, sans doute, un dieu ou un génie ! » Aucune d'elles n'osait l'aborder; toutes intimidées rougissaient. Quant à Damayanti, malgré son émotion, prévenant par son sourire le sourire de l'inconnu, elle s'écria : « Qui es-tu, ô toi dont la beauté ravit mon âme ? Tu ressembles à un immortel, et je désire te connaître. Comment as-tu pu entrer près de nous, en échappant à tous les regards ? Car ma demeure est bien gardée, et les ordres de mon père sont absolus. — Princesse, répondit-il, apprends que je suis Nala, envoyé en ambassade par les dieux. Indra, Agni, Varouna, Yama aspirent aussi à ta possession ; choisis l'un d'eux pour époux. C'est grâce à leur secours que j'ai pu pénétrer en ces lieux sans être vu ni arrêté par personne. Telle est la commission qu'on m'a donnée à remplir; tu sais tout; agis selon ta volonté. » Aussitôt, après une prière adressée aux maîtres du ciel, la princesse lui dit avec un ineffable sourire : « Selon ma volonté, ô roi, c'est toi qui dois m'accepter pour époux ; que ferais-je afin de te plaire ? Tous mes biens t'appartiennent; accueille mes plus chères espérances. A la voix des cygnes, tes messagers, mon cœur s'est épris de toi : si j'ai fait venir tous les rois de la contrée, c'était pour que tu vinsses aussi. Si tu dédaignais une affection si sincère, le poison ou la corde, l'eau ou le feu seraient mon triste refuge. »

En entendant un aveu si doux et si dépouillé d'artifice, Nala est bien heureux : il le serait du moins sans la fâcheuse mission dont les dieux l'ont chargé. Il supplie loyalement la vierge de choisir entre eux ; comment oserait-elle les repous-

ser? Les yeux baignés de larmes, elle lui répond qu'elle honore tous les dieux, mais qu'elle n'aura d'autre époux que lui. On convient d'une transaction. Les quatre aspirants divins seront invités à la fête, comme tous les autres concurrents, et, suivant la loi et l'usage, elle fera librement son choix. Au jour fixé, tous arrivent, y compris Indra, Agni, Varouna et Yama; mais, par un nouveau prodige, ils ont pris tous quatre les mêmes traits, ceux de Nala. Entre ces cinq personnages, tout à fait semblables, comment en distinguer un? Tremblante, Damayantî invoque le ciel et demande aux immortels un signe qui lui permette de reconnaître celui qu'elle préfère à tous :

Témoins de ces vives supplications, de cet amour si profond, si vrai, si passionné, de tant de pureté et de sagesse, d'un culte si ardent pour Nala, les dieux exaucent sa prière et se manifestent à elle avec tous leurs attributs. Aussitôt elle aperçut les quatre divinités, pures de toute sueur, l'œil fixe, couronnées de fraîches amarantes et debout sans toucher la terre, tandis qu'environné de ténèbres, le front ceint d'une couronne flétrie, couvert de poussière, Nala, les yeux agités, appuyait ses pieds sur le sol. Regardant les dieux et le héros, invariable en ses pensées, Damayantî abaissa ses regards charmants et timides et, touchant d'une main légère le manteau de Nala, elle enlace ses épaules d'une splendide guirlande; c'était le désigner comme époux : « En vérité! » s'écrièrent soudain tous les princes. « Très-bien! très-bien! » répondirent les dieux et les sages, abordant et félicitant Nala. Quant à lui, l'âme ravie de joie, il dit à sa fiancée en frémissant d'émotion : « O princesse, puisque, en présence des dieux, tu as daigné ainsi honorer un mortel, sache que ton époux n'écoutera jamais que ta voix; sache bien que, tant qu'un souffle de vie animera ce corps, je serai à toi, je te le jure! »

Le reste de la légende est digne d'un si gracieux début. Les quatre dieux, en s'éloignant, accordent aux deux fiancés des dons magiques : le mariage a lieu; Nala emmène Damayantî dans son royaume. Adoré de ses peuples, prodiguant les pieux sacrifices, il obtient d'une épouse chérie deux enfants, un garçon et une fille, aussi beaux que le jour, aussi

beaux que leurs parents : leur félicité est extrême, mais elle est courte, ainsi qu'il arrive ici-bas, et d'affreuses péripéties viennent l'interrompre. Entraîné par deux démons, Nala perd au jeu contre son frère ses trésors, ses domaines, sa couronne; il ne lui reste que Damayantî. Banni par ce frère, il se réfugie dans une forêt sauvage et y devient fou, au point d'abandonner sa compagne fidèle : sa personne change, comme son caractère, et il va, en qualité d'écuyer, servir le roi d'Ayodhyâ. Damayantî, constante, vertueuse, désolée, exhale les plaintes les plus touchantes, échappe à mille dangers, se retire à la cour de Tchêdi et trouve enfin moyen de revenir près de son père. Mais elle ne saurait oublier son époux, tout coupable qu'il soit : afin de le revoir, elle imagine de faire annoncer pour elle de nouvelles fiançailles; entre beaucoup d'autres princes, le roi d'Ayodhyâ se présente, et avec lui son écuyer. Les pressentiments de la jeune femme, son trouble à la vue de son mari transformé et déchu, la manière dont il retrouve ses enfants, le pardon de l'épouse relevant l'époux de sa déchéance et lui rendant la beauté, la raison et le bonheur, tout cela est délicatement retracé. Nala, revenu à lui-même, prend sa revanche; il regagne au jeu contre son frère tout ce qu'il avait perdu et remonte, calme et fier, sur ce trône que Damayantî partage si noblement avec lui.

A moins d'une partialité évidente, il est impossible de ne pas comparer, de ne pas égaler de semblables peintures aux tableaux les plus hautement loués des épopées homériques : malheureusement, dans le *Mahâbhârata,* ils sont submergés sous une multitude de digressions oiseuses, de fables étranges, de descriptions interminables; ce sont comme des fleurs suaves et enivrantes, qu'il faut cueillir sur la pente de précipices immenses, au risque de s'y perdre sans retour. Une autre de ces bonnes fortunes que nous présente le poëme sanscrit, une de ces riantes oasis qui égaient de loin en loin cet ensemble de style et d'idées si vaste et souvent si aride,

c'est assurément l'épisode de Satyavan et de Savitrî, si populaire dans l'Inde, traduit en latin par Bopp en 1829, en français en 1841 par M. Pauthier, et étudié dans une thèse de doctorat par M. Ditandy (Paris, 1856). Si certains critiques ont rapproché Pradmadvâra d'Eurydice, Sakountalâ d'Andromaque, Damayantî de Pénélope, ils ont trouvé quelque analogie entre l'Alceste d'Euripide et la Savitrî de Vyasâ. La dernière de ces héroïnes est un modèle de piété, de vertu, de résignation et de dévoûment; c'est presque une sainte du Christianisme, et la *Légende dorée* ne contient pas de récits plus mystiques et plus merveilleux. Savitrî, fille du roi de Madra Açwapatî, était belle, si belle que, comme la Psyché d'Apulée, tous les princes l'admiraient sans oser aspirer à sa main. Son père inquiet l'autorise alors à se chercher elle-même un époux, pourvu qu'il soit digne d'elle par sa naissance et son mérite. En conséquence, elle erre d'ermitage en ermitage, examinant les princes, qui s'y retirent souvent pour quelque pénitence ou par quelque aventure. Elle a bientôt fait choix de Satyavan dont le père, Dyoumatséna, a été précipité du trône, s'est réfugié dans les forêts saintes et est aveugle, dont la mère est aveugle aussi. Satyavan a toutes les vertus, et Açwapatî accepte un tel gendre; mais quelle douleur, quand un oracle leur apprend qu'il est destiné à mourir dans une année! Qu'importe? La jeune fille résiste aux prières et aux conseils, et elle s'écrie :

> Une seule fois, le sort décide; une seule fois, une fille est promise; une seule fois, son père dit à propos d'elle : « Je vous la donne! » La vertu n'admet ces choses qu'une fois : que la carrière de Satyavan soit courte ou longue, que sa condition soit haute ou soit humble, je l'ai pris pour époux et n'en prendrai pas d'autre. Ce que l'âme résout, la parole le révèle, et ensuite l'acte vient l'accomplir; le seul arbitre ici, c'est mon cœur!

Le père cède : il se dirige à pied vers la forêt, suivi de tous ses brahmanes : il demande aux deux aveugles la main de leur enfant, que ceux-ci lui accordent avec d'autant plus

d'empressement qu'ils ne s'attendaient guère à un si grand honneur: le mariage a lieu. Dès qu'il est conclu, Savitrî dépouille les parures royales pour revêtir une grossière tunique d'écorces; elle prodigue sa tendresse à son mari, ses soins aux parents de son mari. Mais l'année s'écoule: les mois, les semaines, les jours la rapprochent du terme funeste qu'elle connaît d'avance: elle prie, elle jeûne, elle veille et se soumet à toutes sortes de mortifications, afin de détourner l'anathème. Cependant la journée suprême arrive; Satyavan, sans se douter de sa fin si prochaine, part, la hache sur l'épaule, pour aller au loin couper le bois nécessaire aux sacrifices: sa compagne obtient, non sans peine, la permission de le suivre:

Elle s'éloigne avec son époux, le sourire sur les lèvres, mais la terreur dans l'âme. Des bocages variés et délicieux, animés par les cris des paons, des cascades limpides, des arbres fleuris s'offraient de toutes parts à leur vue. « Regarde donc! » lui disait Satyavan d'une voix tendre, mais elle ne regardait que lui; car, à ses yeux, il était déjà mort: l'oracle l'avait dit. Constamment attachée à lui seul, elle hâtait sa marche débile, le cœur brisé, songeant à l'heure fatale. Après avoir cueilli des fruits et rempli sa corbeille avec l'aide de Savitrî, le robuste jeune homme commença à abattre des arbustes; mais bientôt la fatigue produisit en lui une grande sueur, accompagnée d'un violent mal de tête. Puis, se rapprochant de son épouse chérie, accablé d'épuisement, il lui dit: « Mes membres et mon cœur sont brûlants; douce amie, je souffre, le sommeil me presse, je ne puis me tenir debout. » Et elle, s'avançant rapidement, s'assit à terre et appuya sur son sein le front de son époux malade, en songeant, selon la prédiction, au mois, au jour, à l'heure, à l'instant redoutable. En effet, elle aperçoit soudain un géant, vêtu de pourpre, aux cheveux bouclés, à la stature élevée, aussi brillant que le soleil. Son teint est bronzé; ses yeux sont rouges et ardents; il inspire la crainte: un lacet à la main, il touche Satyavan et le couve du regard. Savitrî protége doucement cette tête adorée, et les mains jointes, le cœur palpitant, elle s'écrie: « Tu es un dieu, je le reconnais: tel n'est pas l'aspect d'un mortel. Ah! de grâce, dis-moi qui tu es: fais-moi connaître ton dessein. »

C'est un dieu, il est vrai, le dieu du trépas, Yama, et alors entre elle et lui s'engage un dialogue fantastique, qui rappelle celui d'Apollon et de la Mort dans la tragédie grecque. Touchée de la vertu de Savitrî, la farouche divinité lui accorde successivement plusieurs dons qu'elle lui arrache. Ainsi les parents de son mari recouvreront la vue; on leur rendra la couronne; son propre père, Açwapati, qui n'a pas de fils, en aura cent ; elle en demande cent pour elle-même, mais cela suppose le salut de son époux. Yama refuse, hésite et finit par se laisser émouvoir, lui que rien au monde ne fléchit ; il s'en retourne sans emporter sa proie. Satyavan revient à lui ; il se figure qu'il se réveille d'un pénible sommeil, d'une espèce de léthargie; il s'apprête à reprendre sa route à travers la forêt, malgré la nuit qui tombe, les oiseaux nocturnes qui poussent des cris, les hideux chacals qui hurlent au loin. Car le pieux jeune homme pense à l'anxiété qui doit s'être emparée de sa famille, et il dit à Savitrî :

Ma tête n'est plus pesante, mes membres sont fortifiés ; aidé par toi, je veux revoir mon père et ma mère; jamais je ne suis rentré si tard à l'ermitage. Avant le soir, ma mère me redemande; même lorsque je sors le jour, elle s'alarme et me cherche parmi les anachorètes. Que de fois j'ai entendu dire à mes parents affligés : « Tu reviens bien tard ! » Je songe à ce qu'ils vont ressentir aujourd'hui; quelle vive douleur de ne pas me revoir ! Naguère encore, la nuit, éveillés, inquiets, remplis d'une tendre émotion, tous deux s'écriaient : « Fils bien-aimé, sans toi comment vivre un instant ? Ton existence seule assure la nôtre. Nous sommes vieux, aveugles ; tu es notre soutien; en toi reposent toute notre race, le mérite de nos offrandes, notre honneur, notre prospérité ! »

Savitrî est digne de comprendre ce noble langage: elle soulève avec effort son époux, languissant sur le sol, l'enlace de ses bras, le soutient et le ramène vers la demeure paternelle, où ses souhaits devaient merveilleusement s'accomplir. Dyoumatséna et la reine, sa femme, ont recouvré la vue ; on leur rend le trône qu'ils ont perdu ; contre toute attente, cent fils perpétueront leur descendance. Quant à Satyavan, il aura

également cent héritiers de sa puissance : ses peuples le chérissent ; les prêtres l'honorent ; mais le plus grand de tous ses bonheurs est encore l'amour de Savitrî. A tant d'héroïnes, les unes énergiques, les autres gracieuses, mais toutes vertueuses et pures, nous joindrions celle dont un saint ermite raconte aussi la légende à Youdhichthira, cette belle Sitâ aimée de Râma, cette chaste princesse, que menacent tant de séductions et tant de périls et qui traverse les flammes d'un bûcher pour attester son innocence, sous le regard des dieux éblouis d'un semblable courage, si cette légende ne devait pas, à quelques variantes près, reparaître dans la célèbre épopée de Valmîkî, dans le *Râmâyana* où nous la retrouverons.

VII

Ces différents épisodes, que nous avons exposés brièvement, sont bien évidemment postérieurs au fond de l'ouvrage où on les a intercalés, à mesure qu'on en faisait une sorte de répertoire des légendes locales et des traditions religieuses ; mais ils n'en forment pas la partie la moins intéressante. Seulement ils nuisent singulièrement à l'harmonie de l'ensemble et aux proportions du poëme, dont l'action s'égare et s'arrête à chaque instant : elle reprend, au quatrième livre, sauf à s'interrompre encore plus d'une fois ; nous ne la marquerons que dans ses principales lignes et dans quelques incidents dignes d'attention. Ce quatrième livre, intitulé : *Viratâ-Parva*, où les détails bizarres ne manquent pas, est rempli en partie par le *Goharana-Parva* (l'enlèvement des vaches). Il avait été convenu que les cinq fils de Pândou resteraient douze ans en exil, et ce terme approche. Aussi leur ennemi acharné, Douryôdhana, envoie-t-il partout des espions pour découvrir leurs traces ; c'est en vain. Ils se sont retirés auprès de Virâta, roi des Matsyens, dans les provinces actuelles de Dinâpour

et de Rangpour, et vivent à sa cour avec des noms, des costumes et des métiers empruntés. Leur femme, la princesse des Pantchaliens, Draupadî, passera pour la servante Sairindhrî ; Ardjouna pour Vrihannala, un eunuque danseur ; Youdhichthira pour le brahmane Kanka ; Bhîmaséna pour le cuisinier Ballava ; Nakoula pour un palefrenier; Sahadêva pour un pâtre. Le hasard veut que les Courâvas, s'unissant aux Trigartiens, habitants de ce qu'on nomme aujourd'hui le royaume de Lahore, viennent voler le riche bétail de Virâta, soixante mille génisses. Les Trigartiens ont été battus par Virâta, mais le bétail est resté entre les mains des Courâvas. Perte affreuse! car tous ces monarques, dont le *Mahâbhârata* parle si pompeusement, n'étaient, on le sent bien, comme les héros des récits homériques, que des chefs de clans, toujours prêts à piller, et leurs formidables expéditions, dégagées des hyperboles poétiques, se réduisaient à des escarmouches et à des razzias; affamer ses ennemis, c'était le moyen le plus sûr de les vaincre. Ces princes, ruinés en un jour, allaient chercher fortune ailleurs et subissaient les épreuves les plus romanesques.

Le directeur des bergeries et des étables royales accourt vers le fils du roi des Matsyens, vers Bhoûmimdjaya, et le somme de secourir son père et ses sujets, qui sont en grand danger. L'héritier de la couronne, qui était tranquillement resté au fond de son sérail, est désagréablement surpris; c'est un type très-finement et très-exactement retracé. Il est poltron, orgueilleux et vantard. Il ne demanderait pas mieux que de faire mille prouesses ; mais son cocher a péri dans une bataille récente ; comment le remplacer? Sans cela, il se précipiterait à travers les guerriers, les chars, les chevaux, et l'on verrait d'admirables exploits. Jamais capitan n'a prononcé des phrases si retentissantes. Draupadî, la fausse servante, vient alors le tirer d'embarras et lui apprend que Vrihannala, cet eunuque qui vit parmi les danseuses du palais, a jadis été le cocher de l'héroïque Ardjouna et peut lui rendre

les mêmes services. Bhoûmimdjaya, pris au piége, charge sa sœur Outtara d'en parler à l'eunuque ; celle-ci va donc le trouver. Cette princesse, dont la beauté est parfaite selon le goût oriental, porte de brillantes guirlandes et une ceinture ornée de pierreries ; elle a les yeux allongés, le teint luisant comme l'or, les cheveux relevés en touffes, la taille mince et les jambes aussi solides que la trompe d'un éléphant. Elle remplit gracieusement sa mission près d'Ardjouna, qui paraît devant le prince royal et feint de s'excuser ; il ne sait que chanter, danser, jouer de divers instruments ; il est à peine un homme. On ne l'écoute pas ; on l'habille, on l'arme au milieu des rires des courtisans et des esclaves ; on part, on arrive en face des troupes ennemies qui sont nombreuses et redoutables. Bhoûmimdjaya change aussitôt de figure et de langage ; ses cheveux se hérissent sur sa tête ; peut-il lutter seul contre une armée ? Son père a emmené tous les soldats ; il n'a plus même ses gardes : faible enfant, peu habitué aux fatigues de la guerre, sans secours, que deviendra-t-il ? Que les femmes rient de lui, que les vaches soient perdues, peu importe ; il a peur, il fuira.

Indigné de trouver une telle lâcheté dans un si éminent personnage, Ardjouna s'élance à son tour, le poursuit, le saisit sans façon par les cheveux et le tire à lui, au point de lui arracher des cris lamentables. Il le ramène violemment vers le char et lui en remet les rênes : qu'il occupe la place du cocher ; lui, le pauvre eunuque, il combattra. Le fils du roi des Matsyens n'ose répliquer ; ils changent tous deux de rôle, et leurs adversaires, qui les aperçoivent de loin, se perdent en conjectures sur cet homme, vêtu en prince, qui pousse les chevaux, sur cet homme, habillé en danseur, qui s'apprête à combattre. Cependant il s'agit de reprendre, là où ils les ont cachées, les armes magiques des fils de Pândou ; en effet, quand ils commencèrent leur pèlerinage forcé à travers les forêts, ils les avaient enveloppées d'un sac qui avait la forme et la couleur d'un cadavre et avaient suspendu ce sac

à un acacia, placé dans un cimetière, afin qu'aucun guerrier ne se risquât à y toucher, sous peine d'être déclaré impur et déchu de sa caste. Ardjouna qui s'est dirigé du côté de l'acacîa et qui parle en maître à Bhoûmimdjaya, lui ordonne de monter à l'arbre et de lui rapporter les armes. L'autre obéit et se fait expliquer les propriétés de ces armes merveilleuses : poignards, cimeterres, flèches, arcs, celui surtout d'Ardjouna, qui s'appelle *Gândivâ*. Il a un nom spécial comme les épées de tant de fameux capitaines modernes : la Joyeuse de Charlemagne, la Durandal de Roland, la Tizona et la Colada du Cid. Bhoûmimdjaya est stupéfait d'admiration, mais bien plus encore lorsque le faux eunuque lui révèle qu'il est le brave et terrible Ardjouna, et que ses quatre frères et leur commune épouse servent dans le palais. Il se prosterne devant son ancien esclave, et des prodiges s'accomplissent :

Du haut de son char, le héros examina chacune de ses armes, et ses armes, toutes ensemble, s'inclinant avec respect, répondirent au prince Ardjouna : « O fils de Pàndou, nous sommes autant de serviteurs, tout dévoués à ta personne. » Le prince les salua et, les serrant dans ses bras, il s'écria : « Vous êtes à jamais, dans ce monde, l'objet de mes pensées! » Alors, la joie peinte sur le visage, il s'empare d'elles, et de son arc, rapidement tendu, il lance une flèche ; la corde en sifflant a rendu un bruit horrible. La terre en est ébranlée, comme par la chute d'une montagne renversant une autre montagne ; un grand vent souffle de tous les points de l'espace ; il tombe une flamme ardente, qui efface toutes les clartés de l'horizon ; on croirait entendre dans le ciel le tonnerre d'Indra : les Courâvas, à ses coups, ont reconnu le réveil d'Ardjouna !

La victoire est complète : le parasol royal du vieux Bhîchma, l'aïeul des cousins ennemis, a été brisé ; on a rapporté, criblé de traits, l'étendard des Courâvas, représentant un singe sur un fond d'or. Le roi des Matsyens attribue tant de succès au courage de son fils, qui se laisse complimenter, tandis qu'Ardjouna garde modestement le silence. Enivré de son triomphe, Virâta veut engager une partie de dés avec

son conseiller, le faux brahmane Kanka, qui n'est autre que Youdhichthira. Celui-ci qui, l'on s'en souvient, avait déjà deux fois perdu à ce jeu son royaume, sa liberté et celle de ses frères, balance longtemps; enfin, la partie commence. Une querelle la suspend bientôt : des paroles on passe aux actes; Youdhichtira jette les dés à la face du roi; l'affront est sanglant; mais un roi n'est rien, mis en comparaison avec un prêtre, et c'est l'insulté qui demande pardon à l'offenseur. Trois jours après, les Pândavas se purifient, se parent de leurs plus beaux ornements et, leurs douze années d'exil étant terminées, se présentent au roi, le front haut, comme étant ces cinq fugitifs dont la renommée a rempli l'Inde entière. Afin de récompenser Ardjouna de ses bons offices, Virâta lui offre en mariage sa fille Outtara; il la refuse : il est déjà marié. Mais ce serait là une objection insuffisante; il a d'autres motifs plus sérieux :

J'habitais, dit-il, avec Outtara dans le gynécée; je la voyais sans cesse, devant témoins ou en secret; elle se fiait à moi autant qu'à un père. Elle avait des sympathies et des égards pour celui qu'elle croyait être un eunuque danseur et habile à chanter; elle me regardait comme un de ses maîtres, celle que tu m'offres. Toute une année, j'ai vécu à ses côtés : après cela, seigneur, dans ton palais, parmi ton peuple, que penserait-on de nous?

Cette princesse, qu'il n'ose épouser par scrupule, il l'accepte pour son fils Abhymaniou, et une alliance solide s'établit entre les Pândavas et les princes des Matsyens; le cinquième livre (*Oudyôga-Parva*) nous en développera les conséquences. Des deux côtés, on se prépare à la guerre, bien que la voix de la sagesse tâche de se faire entendre. Un être mystérieux, qui est une des incarnations de Wishnou, l'homme-dieu Krishna, prince de Dwarâka (ou Guzzerate) quitte ses États. Il y a échappé aux embûches du tyran Kansa; il l'a tué : étant uni par les liens du sang aux deux branches rivales, il se rend dans les deux camps, afin d'y tenter une réconciliation. Sachant bien ce que réserve l'avenir, il offre

à Douryôdhana son appui personnel ou une armée considérable ; celui-ci préfère maladroitement le secours d'une armée, et Krishna s'attache dès lors aux Pândavas, que soutiendront également les chefs des Matsyens et des Pantchaliens. Puis le vieux roi aveugle d'Hastinapoura, Dhritarâchtra, qui blâme la violence des Courâvas, ses fils, envoie vers ses neveux son écuyer Sandjaya, orateur éloquent, qui, pourtant, n'obtient aucun résultat de sa mission. Pendant que les préparatifs belliqueux se font de part et d'autre, Dhritarâchtra, comme s'il prévoyait que l'heure est suprême, interroge des savants sur l'étude des *Védas*, sur les effets des vertus et des vices, sur les mystères de la création et de l'immortalité. Ici se dessinent les premiers linéaments d'une doctrine, que le fameux épisode du *Bhâgâvad-Gitâ* exposera bientôt tout au long, celle du *Yoguisme*, doctrine mystique et austère, espèce de sombre quiétisme, dont le caractère est d'absorber les mortels au sein de la divinité par la méditation. Les bonnes œuvres ne suffisent pas pour qu'ils arrivent au souverain bien ; car elles exigent des efforts qui troublent le repos de l'esprit et de l'âme. Afin de parvenir à la vie éternelle, il faut que l'homme, assis seul à l'écart et en silence, n'agite pas même sa pensée, et qu'il annihile en lui toutes les impressions de joie ou de chagrin qu'y produiraient l'éloge ou le blâme. Alors il pourra contempler l'Être suprême (ou le Bienheureux, *Bhâgâvad*), auquel le poète consacre un hymne d'une quarantaine de stances, qui paraît fort ancien et fort obscur. Durant ce même temps, Krishna, qui a échoué dans toutes ses tentatives pacifiques auprès des Courâvas, vient trouver ses protégés, disserte avec Youdhichthira sur les devoirs civils et militaires des monarques. Par deux fois, Virâta a réuni son conseil. Les fils de Pândou ont rassemblé sept armées ; les forces de leurs adversaires sont bien autrement imposantes : Douryôdhana les passe en revue, et là se placent des dénombrements très-étendus, analogues à ceux que contiennent le quatrième chant du *Ramâyana* et le second de l'*Iliade*.

Le livre suivant, le sixième, appelé *Bhîchma-Parva*, parce que le grand-père des Courâvas, Bhîchma, y tient une place assez grande, tire toute son importance de cette digression, plus métaphysique encore que poétique, que nous indiquions tout à l'heure, le *Bhâgavad-Gîtâ* ou le *Chant du Bienheureux*. Ce morceau, qui, sans nul doute, a été ajouté à l'œuvre primitive à une date relativement moderne, a exercé la sagacité d'une multitude de critiques de tous les pays. En Angleterre, Wilkins, Cockburn Thomson, le docteur Griffith ; en Allemagne, W. de Schlegel, W. de Humboldt, Hégel, Bopp, Chr. Lassen; en Grèce, Dimitrios Galanos; en France, Parraud, Chézy, Cousin, Lamartine, MM. Barthélemy Saint-Hilaire et Émile Burnouf s'en sont occupés tour à tour, et il ne reste plus rien à dire de nouveau sur les beautés littéraires et les singularités philosophiques dont il est plein. Seulement, on les examine maintenant un peu plus de sang-froid que quand l'Inde brahmanique y voyait une des parties les plus saintes du saint *Mâhabhârata* ou même que quand Schlegel, dans la préface de sa traduction latine, s'écriait du ton le plus dithyrambique en s'adressant au fabuleux Vyâsa : « Et toi, chantre sacré, interprète inspiré de la divinité, quel qu'ait été ton nom parmi les mortels, je te salue ! Oui, je te salue, auteur de ce poëme, dont les oracles emportent la pensée avec une joie ineffable vers tout ce qu'il y a de sublime, d'éternel et de divin; plein de vénération, je te salue avant tout autre, et sans cesse j'adore la trace de tes pas! » Dans quelles circonstances se déroule cet appendice surnaturel et abstrait, si développé qu'il formerait à lui seul une épopée entière? Les deux armées se sont réunies dans une plaine immense; les conques et les tambours résonnent, les chars volent, les flèches sifflent. Krishna consent à servir de cocher et d'écuyer au troisième fils de Pândou, son disciple favori Ardjouna; mais celui-ci, à la vue de tous ces hommes, de tous ces frères qui vont s'égorger, est saisi d'une amère mélancolie. En

apercevant cette multitude de parents, d'amis, d'alliés, que la guerre divise, que la mort va réunir, il sent ses membres s'agiter, sa bouche se dessécher, ses cheveux se hérisser, sa peau devenir brûlante, ses forces s'épuiser, son arc échapper à sa main. Plus de plaisirs ni de richesses; plus d'espoir ni de bonheur; plus d'orgueil ni d'ambition pour lui, quand il aura immolé les siens! Mieux vaudrait qu'il succombât lui-même; et il se rassied sur son siége, pâle, découragé, l'esprit flétri par la douleur : car il lui semble que la justice et l'honneur vont disparaître de l'univers. C'est alors que son noble auxiliaire, Krishna, lui révèle que, s'il est en apparence un prince voisin, le roi de Dwâraka, il est, en réalité, une des incarnations de Wishnou, l'Être suprême, le *Bhâgâvad*. Lui-même, tout immuable qu'il soit par sa substance, quoiqu'il commande aux éléments, il se rend visible aux êtres créés; chaque fois que la vertu décline et que le vice triomphe, que le monde dégénère, il renaît d'âge en âge pour le salut des justes et la destruction des méchants. Aussi, sur ce champ de bataille, que le carnage doit bientôt ensanglanter, il s'arrête tout à coup avec son protégé et l'entretient de la vanité des choses terrestres, du caractère insignifiant de tout acte pris en soi, de la vraie nature de l'âme et de la divinité, des devoirs et de la destinée des créatures, de leurs migrations de corps en corps, de sphère en sphère, d'existence en existence, jusqu'à leur absorption définitive au sein de Brahma. C'est là bien autre chose que les harangues des combattants homériques, interrompant leurs luttes pour discourir d'un ton sympathique ou railleur : ici, c'est un dieu fait homme, qui, au moment où le sang va couler, transporte l'âme d'un mortel héroïque au-dessus des sentiments vulgaires et la fait planer dans les régions de l'ontologie transcendante.

Selon ce divin précepteur, le véritable sage ne s'inquiète ni des morts ni des vivants; le corps n'est que l'enveloppe périssable d'une intelligence immortelle; celle-ci change de

forme comme on rejette un vêtement, dès qu'il est usé : donner la mort est donc une chose indifférente. Le devoir du guerrier est de se battre ; il n'est pas responsable des conséquences qui résultent de l'accomplissement de ce devoir. Ni les succès ni les revers ne troubleront sa quiétude : ainsi que les eaux d'un fleuve se précipitent dans le vaste océan sans pouvoir même en déranger la masse, rien ne saurait nuire à l'égalité d'une raison parfaite. L'homme doit agir, mais sans se préoccuper des suites de ses actions. Il faut réprimer nos désirs, étouffer les passions qui obscurcissent en nous la conscience : il faut purifier son cœur, pratiquer la religion, présenter des offrandes aux dieux, s'abîmer dans l'éternité. Doctrine mystique, qui pose en principe l'indifférence absolue, puisque, d'après le texte, le *yogui* ou *saint* « voit du même œil l'humble et savant brahmane, la vache, l'éléphant, le chien et même l'homme dégradé qui mange de la chair de chien ! » Doctrine périlleuse ; car si elle engendre l'exaltation, le dévoûment, les sacrifices, elle conduit aussi aux fanatiques horreurs des pagodes de Jaggernat ou aux stupides pénitences des solitaires, qui passent de longues années à sauter à cloche-pied, à rester debout contre une muraille ou à concentrer leurs regards fixes et immobiles sur une partie quelconque de leur corps ! Naître pour souffrir, souffrir pour mourir, mourir pour renaître, tourner perpétuellement dans un même cercle de misères ; telles étaient donc pour les Hindous les tristes perspectives de la vie future. De là la convoitise ardente qu'ils éprouvaient pour un repos éternel ; de là leurs efforts afin d'arriver à tout prix à la délivrance finale, à ce qu'ils appelaient le *Nirvâna*, soit que ce fût (car les érudits discutent encore sur ce point capital) une union délicieuse avec Dieu, soit que ce fût un simple retour au néant. En tout cas, le *Bhâgâvad-Gîtâ* abonde en graves sentences, en énergiques saillies, en instructions morales, qui souvent se contredisent, mais dont l'ensemble est plein d'intérêt à cause de leur bizarrerie même. Il serait

infini d'y relever tout ce qu'il y a de curieux; bornons-nous à quelques lignes de citation :

Fils de Kounti, c'est la rencontre des éléments qui produit le froid et le chaud, le plaisir et la douleur; tout cela se fait et se défait, tout cela est passager : supporte tout cela, ô Ardjouna... Les corps, ayant une fin, sont au pouvoir de l'âme éternelle, indestructible, immense. Croire que cette âme tue ou est tuée, c'est ne rien connaître : elle ne naît ni ne meurt; ayant existé une fois, elle ne cessera plus d'exister; sans naissance, sans mort, perpétuelle, primitive, elle survit au corps... Les armes ne peuvent la blesser, ni les flammes la brûler, ni les eaux l'humecter, ni les vents la rendre aride... Cette âme immortelle et invulnérable se cache au fond de tout ce qui est... Quand même on la concevrait comme sans cesse naissant et sans cesse mourant, encore ne devrait-on pas pleurer sur elle : car tout ce qui est né doit mourir, tout ce qui est mort doit renaître. Puisque cela est inévitable, à quoi bon s'affliger? On ne peut saisir ni le commencement ni la fin des êtres; leur milieu seul est saisissable. Qu'y a-t-il là de quoi se lamenter? Toute chose qui tombe sous les sens excite l'amour ou l'aversion : c'est à l'homme de se dérober à ces deux influences; car elles lui sont hostiles. — Mais, dit Ardjouna, pourquoi commet-on le péché, même sans le vouloir, comme si l'on était poussé par une force aveugle? — Cette force, répondit le Bienheureux, c'est le désir, c'est l'emportement, la passion dévorante et féconde en crimes : là est l'ennemi. Il atteint tous les êtres, comme la fumée enveloppe la flamme, comme le miroir est terni par l'humidité, comme l'embryon est enfoui dans les flancs maternels; il corrompt la science, poursuit sans cesse les sages, ne cesse de se renouveler, est plus insatiable que le feu.

Maîtriser ses désirs, étouffer ses appétits, voir avec une égale tranquillité le plaisir et la souffrance, vivre libre, calme et désintéressé; agir, parce qu'on est né pour l'action, mais ne pas attacher la moindre importance aux résultats plus ou moins utiles de ses actes, du moment qu'ils sont conformes au devoir; échapper, à force de vertus et d'austérités, à la triste nécessité de revenir une fois de plus au monde; mériter, par la conduite qu'on aura tenue ici-bas, la récompense suprême, à savoir l'anéantissement final ou, du moins, l'union

intime avec Dieu, l'absorption complète de son individualité éphémère et misérable dans les gouffres insondables de l'infini : tel était le rêve du *Yogui* hindou ; telle est aussi la doctrine révélée par le divin Krishna à cet Ardjouna, qu'il aime si vivement et qu'il protége contre tous ses adversaires.

VIII

Nous voici plongés, je dirai presque submergés dans les récits d'une longue série de batailles, qui remplissent les chants VII, VIII et IX (*Drona-Parva, Karna-Parva, Salya-Parva*). Nous y retrouvons, sous d'autres noms, Priam et Nestor, Hector et Achille, Ajax et Ulysse ; mais les digressions homériques les plus longues sont des esquisses légères et concises à côté des innombrables tableaux, échappés à la palette gigantesque des rhapsodes indiens. De plus, l'intérêt y est fréquemment affaibli par l'intervention des puissances surnaturelles et par l'emploi trop exclusif d'armes enchantées : cet abus du merveilleux nous reporte aux fictions romanesques et poétiques de notre moyen âge. On comprend que nous ne pouvons qu'indiquer çà et là quelques traits de ces descriptions qui se suivent, se ressemblent et se répètent avec une inévitable monotonie. C'est un lieu, resté fameux jusqu'à nos jours dans les souvenirs de l'Inde, la plaine des Courous (*Kouroukchêtra*), voisine de Dehli, qui servit de théâtre à ces terribles effusions de sang humain ; la mêlée dura dix-huit jours et n'était interrompue que par les larmes et les malédictions des vaincus. Les Couràvas subissent les pertes les plus graves ; tour à tour succombent : leur aïeul Bhîchma ; leur précepteur militaire Drona, tué par trahison ; leurs amis et alliés, Karna, roi d'Anga, que l'invincible Ardjouna abat de son glaive, et Salya, roi de Madra, qui tombe sous les bras nerveux de Bhîmaséna. Les coups répondent aux coups, les

funérailles aux funérailles. Les fils du vieux roi aveugle Dhritarâchtra (ainsi que son écuyer Sandjaya le lui raconte à lui-même) ont péri l'un après l'autre, et parmi eux, l'aîné, le plus violent, Douryôdhana, dont les funestes conseils ont provoqué cette épouvantable guerre. Ses chars et ses éléphants, ses fantassins et ses cavaliers fondent comme la neige sous un rayon de soleil : semblable à Rodrigue, ce dernier roi des Goths, que chante le *Romancero* espagnol, il survit à son armée, il s'enfuit de la plaine et se retire au fond des forêts, sur les eaux du lac, qui deviennent solides pour le soutenir. Mais les Pândavas l'y poursuivent, le harcèlent, l'injurient, le ramènent au combat; il engage avec le farouche Bhîmaséna une lutte à coups de massue, plus digne des cannibales de la sauvage Polynésie que des héros de l'Inde ancienne. Ardent de colère, Bhîmaséna renverse son rival, le frappe et brise rudement sous son talon ce front qui a reçu l'onction royale : le pieux et juste Youdhichthira, quoique frère du vainqueur, est consterné de tant de barbarie. Quant au mourant, il sera maudit sur la terre, parce qu'il a séparé les deux familles par un abîme de malheurs; mais il ira droit au ciel, parce qu'il expire les armes à la main.

Le dixième chant (*Saoptika-Parva*), qui a été traduit en français par M. Th. Pavie et qui abonde en détails expressifs jusqu'à l'horrible, est le récit de l'attaque nocturne d'un camp; ainsi Homère nous a dépeint Diomède, volant dans les ténèbres les coursiers merveilleux du roi de Thrace Rhésus ; ainsi Virgile nous a décrit Nisus et Euryale, pénétrant de nuit sous les tentes des Rutules. Trois braves guerriers, Kritarvan, Açwathâman, fils de Drona, et le beau-frère de celui-ci, Kripa, méditent quelque vengeance; ils traversent les bois et, épuisés de fatigue, se couchent à l'ombre d'un figuier. Pendant que ses deux compagnons dorment, Açwathâman aperçoit une foule de corbeaux, qui nichent sur les branches de l'arbre, et un affreux hibou, qui vient, pendant leur sommeil, pour les dévorer tous. Cet incident lui semble

un augure, un avis du ciel ; lui aussi, il exterminera furtivement ses adversaires endormis. Cette attaque nocturne lui cause bien quelques scrupules ; mais il les étouffe et, réveillant ses amis, il leur fait part de son projet :

« Tous les mortels, lui répond Kripa, sont liés et enchaînés par deux influences, l'une divine et l'autre humaine. Ce n'est pas par la loi seule du destin que les actions d'ici-bas s'accomplissent, ô le meilleur des hommes! Ce n'est pas non plus par la seule volonté humaine : le succès dépend de ces deux causes réunies. Tous les hommes, chacun dans leur voie, sont soumis à cette condition, les plus élevés comme les plus humbles, ceux qui ont une vie active comme ceux qui se sont retirés de la société. Si Indra verse la pluie sur un aride rocher, quel fruit pourrait naître? Mais si la pluie tombe dans un champ labouré, un fruit naîtra. Que le destin le veuille ou non, en aucun cas l'intervention divine ne suffit pour produire des résultats; il faut une décision, prise d'avance par l'homme ; mais si le champ a été complètement labouré et que la pluie vienne à propos, la semence est féconde, et c'est aux efforts humains que le succès est dû. »

L'entretien continue longtemps sur ce ton philosophique, et tous trois se décident à attaquer les campements, où sont réunies les troupes des Pândavas et celles de leurs alliés, les Pantchâliens et les Matsyens ; Açwathâman surtout ne goûtera point le repos avant d'avoir renversé sur le sol ce Dhrichtadyoumna qui a égorgé son père. La fièvre le consume; mais, comme il le dit, quand il aura massacré ses adversaires au plus tôt durant leur sommeil, il pourra alors se reposer et dormir ; sa fièvre sera passée! Sans doute, la trahison est blâmable, et son coup de main ressemblera à une perfidie ; mais les fils de Pândou ont donné l'exemple des meurtres : il suivra cet exemple, dût-il en être puni, dût-il renaître sous la forme d'un ver ou d'un insecte. Ils attèlent leurs chevaux, revêtent leurs cuirasses, saisissent leurs arcs et leurs ceintures et courent vers le camp ; mais quels obstacles imprévus les arrêtent! Les scènes qui suivent rappellent tour à tour les fictions gréco-latines, les

épopées scandinaves et les féeries de la Table ronde : le merveilleux et l'effroyable y marchent de compagnie. Il y a là plusieurs pages écrites ou pour mieux dire coloriées avec une abondance et une fougue incroyables ; c'est une fantastique débauche d'images et d'hyperboles, dont nulle analyse ne saurait donner l'idée et qui étourdit l'esprit, à l'égal d'un véritable cauchemar. Le fils de Drona rencontre sur sa route un fantôme énorme et surnaturel, tout taché de sang, ceint d'une peau de tigre, les épaules couvertes de la dépouille d'une antilope noire, ayant de longs bras, une gueule armée de dents hideuses, des milliers d'yeux, et vomissant de tous côtés des rayons et des flammes, à travers lesquels resplendit, indéfiniment multipliée, la figure de Wishnou, le dieu de la conservation. Açwatthâman lui décoche ses flèches, le timon de son char, son épée, sa massue ; le fantôme dévore tout. Alors le guerrier désarmé, de même que dans les conjurations diaboliques du moyen âge, débite un hymne fervent et mystique et appelle à son aide l'esprit du mal, le dieu de la destruction, Siva, auquel il promet son âme et qui accepte le marché. Jamais Shakespeare, quand il a montré, dans son *Macbeth*, les sorcières préparant leur abominable cuisine ; jamais Gœthe, quand il a mis en scène, dans son *Faust*, le sabbat d'animaux et de démons qui se célébrait sur les sommets du Brocken ; jamais Callot et Goya, quand, dans leurs parodies infernales, ils prodiguaient les étranges caprices de leur imagination, n'ont dépassé la bizarrerie et la confusion de ces saturnales poétiques :

Alors apparurent les troupes célestes des serviteurs de Siva, lançant le feu par les yeux et par la bouche, ayant beaucoup de pieds, de bras et de têtes, portant des bracelets ornés de pierres précieuses, levant tous les mains en l'air, pareils à des éléphants ou à des montagnes. Ils ont des formes de chiens, de sangliers, de chameaux, des membres de chevaux, de chacals, de vaches, des figures d'ours et de chats ; d'autres ont des muffles de tigres ou de panthères, des becs de corneilles ou de perroquets, des têtes de plongeons ; ceux-ci ressemblent à des boas gigantesques ;

ceux-là ont des becs de cygnes, de pies, de geais, des aspects de tortues, de crocodiles, de dauphins, de singes. Les uns imitent le héron, la grenouille, la baleine; les autres ont une foule d'yeux, de larges oreilles, de gros ventres. Tel n'a pas de tête; tel a une tête d'ours, de bélier ou de chien : ils jettent des flammes par tous les pores, et chacun des cheveux de leur front ou des poils de leur corps est enflammé.

On ne trouverait pas aisément dans toute la poésie hellénique ou romaine, même dans les plus énergiques peintures du Tartare, une esquisse aussi étrangement horrible que celle-ci. On y remarque une variété innombrable de physionomies, de couleurs, de coiffures, de costumes, de parures, d'armes, d'attitudes; tout ce monde joue de la musique, pousse des cris, danse, bondit, s'agite, s'abreuve de flots de sang, se repaît de graisse et de chair. Açwatthâman s'est voué à Siva, et Siva entre en lui; il est désormais invincible. Il pénètre sous la tente de Dhrichtadyoumna, le roi des Pantchâliens, le meurtrier de son père : il l'y trouve endormi sur de riches tapis, le réveille à coups de pieds, le prend par les cheveux, heurte son front contre la terre, lui foule du talon la gorge et la poitrine et, malgré sa résistance désespérée et ses sourds rugissements, l'écrase comme une bête fauve. Les femmes et les gardes du prince sont glacés de terreur et n'osent l'arrêter; il se précipite vers de nouvelles victimes; elles passent du sommeil au trépas; il les abat par centaines. Soldats, chevaux, éléphants, il perce tout de son redoutable glaive et de son poignard acéré; le corps rouge de sang, il ressemble au dieu de la mort, et une sorte de furie (*kâli*) marche devant lui! Ce sont de continuels épisodes de meurtres, des détails inépuisables dont la monotonie ne saurait affaiblir la vigueur. Les soldats, surpris à l'improviste, cherchent en vain à se défendre, ou se blessent les uns les autres dans les ténèbres; les chevaux hennissent, les éléphants se sauvent; le camp est un lac sanglant. Ceux qui échappent à Açwatthâman tombent entre les mains de Kri-

tavarman et de Kripa, qui veillent près des portes : les Rakchâsas et les Piçâtchas (ogres et vampires) viennent se mettre de la fête. On les compte par milliers, par millions : ils ont une taille immense, le teint jaune, la gorge bleue, des dents de pierre, une figure de buffle, les cheveux en désordre, le front proéminent, cinq pieds, le ventre flasque, les doigts crochus. Repoussants, difformes, exhalant des clameurs perçantes, chargés d'une multitude de clochettes sonores, plus laids que les Cyclopes d'Homère et que les Harpies de Virgile, ils déchirent les cadavres, avalent leurs membres palpitants, sucent la moëlle de leurs os brisés et dansent ensemble pour célébrer leur joie. On le voit, les exagérations de notre littérature romantique et les minuties pittoresques de nos réalistes étaient déjà familières, il y a plus de vingt siècles, aux improvisateurs épiques de la race âryenne.

Açwatthâman a dignement vengé son père : ce n'est qu'à l'aurore qu'il sort du camp, transformé en théâtre de carnage : les cinq Pândavas étaient absents ; c'est la seule pensée qui lui gâte son triomphe. Ses deux compagnons et lui se racontent leurs exploits, et ils partent, désireux de les raconter aussi à Douryôdhana, s'il a conservé un souffle de vie. Ils le trouvent, les deux cuisses brisées par la massue de Bhîmaséna, respirant à peine, rendant le sang à pleine bouche, étendu à terre, environné d'animaux féroces, qui attendaient sa mort prochaine afin de le dévorer, et déjà trop faible pour leur disputer son agonie. En apercevant leur roi dans cette situation lamentable, les trois généreux héros pleurent son sort et lui adressent des paroles de consolation et de regret. Ils admirent sa massue fidèle, qui repose à ses côtés ; ils vantent sa vaillance ; ils honorent sa dernière heure ; ils maudissent son assassin, le cruel *Ventre-de-loup ;* ils gémissent de n'avoir pu le défendre et le sauver. Et quelle sombre ivresse dans cette suprême allocution d'Açwatthâman, qui fait songer aux formidables champions des *Eddas* ou des *Nicbelungen !*

« Douryôdhana, tu vis encore; apprends une nouvelle qui sera douce à ton oreille. Il n'y a plus que sept combattants du côté des fils de Pândou : eux cinq, Krishna et son cocher Pâtyaki ; du côté des fils de Dhritârachtra, il n'y en a plus que trois, Kripa, Kritavarman et moi. Les rejetons de Draupadî sont tous égorgés, ainsi que ceux de Drichtadyoumna ; les Pântchaliens ont tous péri, ainsi que ce qui restait des Mâtsyens. Vois donc, prince ; la pareille leur a été rendue : ils n'ont pas d'enfants non plus maintenant, tes ennemis !... » Et Douryôdhana répondit : « Oui, je le sens, cette nouvelle me soulage et remet le calme dans mon esprit. Il me semble qu'à présent je suis l'égal du dieu Indra. Bonheur à vous ! Puissiez-vous parvenir à la félicité ! Au ciel nous nous reverrons ! » Après avoir dit ces mots, le valeureux monarque se tut et quitta héroïquement la vie, en remplissant ses amis de douleur : son âme monta vers les cieux, séjour des purs esprits, et son corps rentra sous la terre.

Ainsi l'espoir d'obtenir la vie éternelle soutenait jusqu'au bout ces mâles courages, et une belle mort les purifiait aussitôt des taches dont ils avaient pu se souiller vivants. Tout ce chant du *Saoptikâ-Parva* est d'une énergie remarquable, et, à part l'exubérance et la recherche si ordinaires chez les poètes indiens, il ne lui manque, pour être plus connu et hautement célébré, que d'avoir été conçu dans quelqu'une de ces langues que le sanscrit a devancées, dans le grec d'Homère, le latin de Virgile ou l'italien de Dante !

Le onzième chant (*Strî-Parva*), traduit, pour la première fois, en français par M. Foucaux, se divise en trois sections : le *Don de l'eau*, les *Lamentations des femmes*, et la *Cérémonie funèbre ;* c'est une longue élégie, mêlée de réflexions philosophiques, un peu uniforme sans doute, mais qui n'est que trop bien placée après les grands coups d'épée, les effroyables passes d'armes, les orgies de meurtre et de carnage qui remplissent les livres précédents. On sait combien le culte des morts était vénéré chez les anciens, chez les Grecs spécialement : Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide, Virgile, Stace, abondent en récits funèbres. Ici ce sont un esprit et

des mœurs analogues; c'est un état social à peu près identique, mais, comme toujours, avec un caractère plus saillant et des formes plus grandioses. Les pleurs se répandent maintenant à flots, ainsi que, tout à l'heure, le sang coulait par ruisseaux et par torrents, ainsi que les cadavres s'amoncelaient les uns sur les autres à l'égal des montagnes. Lucain, fût-il doublé de Brébeuf et renforcé par Scudéry ou Saint-Amand, semblerait scrupuleux et retenu à côté de ces rhapsodes inconnus, dont l'imagination se perdait dans le vague et aspirait à l'infini. Néanmoins, à travers ces exagérations, souvent si choquantes pour notre goût à la fois plus pur et plus timide, la vérité, le naturel, une sensibilité douce percent de loin en loin, et nous sentons palpiter le cœur humain qui, à deux mille ans et à deux mille lieues de distance, était emporté par les mêmes mouvements, agité par les mêmes passions qu'aujourd'hui.

Si Açwatthâman, Kritavarman et Kripa se sont vengés de quelques-uns de leurs ennemis; si le roi des Pantchâliens, Dhrichtadyoumna, a succombé avec une foule des siens dans l'attaque nocturne; si le feu a été mis aux quatre coins de leur camp, le parti des Courâvas n'en est pas moins vaincu. Le vieux monarque aux yeux éteints, Dhritarâchtra, semblable à un arbre dont on a arraché les racines, à un moineau dont on a coupé les ailes, à un soleil sans rayons, s'entretient avec son loyal écuyer Sandjaya des pertes irréparables qu'il a faites. Ses dix-huit armées sont détruites; ses cent fils, entre autres le redoutable Douryôdhana, ont péri; ses alliés sont défaits; il faut, suivant les rites, procéder à ces immenses funérailles. Pourquoi s'est-il obstiné, malgré tant de conseils, à prolonger cette guerre impie? Là est sa seule faute, à moins que, dans quelqu'une de ses existences antérieures, il n'ait commis un crime qu'il soit contraint d'expier à présent; Sandjaya cherche en vain à consoler l'inconsolable vieillard, l'aveugle en larmes. Il n'a été que faible, lui dit-il; c'est son fils aîné qui fut coupable, ou plutôt ce sont des

conseillers perfides qui les ont égarés tous deux. Le sage Vidoura lui prodigue à son tour ces maximes générales et ces axiomes sentencieux qui échouent devant des douleurs si profondes, mais qui n'en ont pas moins leur sagesse et leur grandeur. Leur entretien se prolonge longtemps, et devient comme un complément du *Bhâgâvad-Gîtâ;* il roule sur la fragilité des biens terrestres, la jeunesse, la beauté, la richesse, la santé, l'amitié, la vie même, sur les fruits que portent naturellement toutes nos actions bonnes ou mauvaises, sur notre laborieuse naissance, sur la délivrance finale de nos misères, sur l'accomplissement de nos devoirs et l'immortalité de nos âmes. Des allégories plus ou moins confuses ornent ces développements métaphysiques, où se complaisait la gravité indienne, et qui par moments font songer à l'amertume d'un Lucrèce, à la mélancolie d'un Pascal.

En dépit de ces discours si sensés et si sérieux, mais qui ont le tort de se répéter (évidemment par le fait d'interpolations successives), le roi, accablé sous le fardeau de ses afflictions, tombe sans connaissance, et on a bien de la peine à le rappeler à la vie; en y revenant, il revient aussi à la conscience de son malheur. C'est un Priam qui pleure sur cent Hectors : seulement il n'a pas besoin d'aller en suppliant racheter leur corps des mains d'un Achille; car ils gisent dans la plaine voisine, attendant les derniers honneurs. Le signal des lamentations est donné: Gândhârî, épouse de Dhritarâchtra, Kountî, mère des Pândavas, toutes les mères, les épouses, les sœurs et les filles sortent de leurs demeures, montent sur des chars, courent au champ de bataille, et, sans parure, les cheveux épars, elles unissent leurs clameurs et leurs sanglots; elles crient comme des femelles d'orfraies ou d'aigles; artisans, marchands, laboureurs, le peuple entier les accompagne. Jamais les psalmodies hébraïques, les élégies grecques, les *nénies* latines ne sont allées si loin sur ce mode plaintif et lugubre. Craignant les représailles des fils de Pândou, Kripa, Kritavarman et Açwatthâman se sépa-

rent tristement et poussent leurs chevaux dans trois directions différentes, le premier vers Hâstinapoura, le second vers son royaume, le troisième vers l'ermitage de Vyâsa. Cependant Youdhichthira reparaît, escorté de ses frères; il est navré du désespoir de toutes ces femmes éplorées et, par un trait touchant de délicatesse, c'est le vieux Dhritarâchtra qui le console, lui qui a tous ses enfants à pleurer; mais il tressaille, non pas à l'aspect (puisqu'il ne peut la voir), du moins à l'approche de ce Bhîmaséna, qui a égorgé son cher Douryòdhana. Enfin, apaisé par les avis et les reproches du divin Krishna, il pardonne à tous les Pândavas; Gândhârî, prête à les maudire, se décide à leur pardonner aussi. Du reste, ceux-ci demandent humblement grâce pour les terribles coups qu'ils ont frappés, tout en rappelant que la violence de leurs cousins et le honteux affront, fait jadis en pleine assemblée à la belle et vertueuse Draupadî, ont été les seules causes de cette rivalité déplorable. Draupadî, elle-même, qui a perdu un fils dans le combat, mêle ses pleurs avec ceux de Kountî, dont les fils sont partout victorieux; l'émotion, la charité, la résignation débordent de tous ces nobles cœurs.

Rien n'est plus pittoresque que la description de Kourouk-chêtra, cette plaine où les Courâvas et les Pândavas ont lutté jusqu'à la mort: chariots brisés, éléphants en fuite, fragments d'armes, ossements par monceaux, chevelures souillées, têtes sans corps et corps sans têtes, rivières de sang, les chacals et les hérons, les hiboux et les corbeaux en quête de débris infects et se disputant leurs hideuses proies; quel spectacle! Toutes ces femmes, toutes ces princesses, habituées à ne fouler que les riches tapis de leurs palais, se battent la poitrine, errent à travers la plaine, fondent en larmes, s'évanouissent ou deviennent folles, en reconnaissant ces victimes chéries, ces troncs mutilés, ces regards éteints, ces membres encore palpitants et déjà à demi-rongés par les bêtes fauves auxquelles elles essaient inutilement de les arracher. La vieille

et majestueuse Gândhârî, cette autre Hécube, cent fois blessée au cœur, partage les angoisses de ses cent belles-filles, qui se sont vu chacune enlever un époux. Comme elle apostrophe éloquemment Douryôdhana, son premier-né, qui a été renversé par Bhîmaséna, comme un éléphant par un lion, et dont ses pieds, à elle, ont heurté le cadavre! Comme elle nomme, comme elle pleure l'un après l'autre ses nombreux enfants, tous moissonnés par la main rude de la mort! Comme elle envie les Apsaras, ces nymphes du ciel, qui vont les recevoir entre leurs bras et jouir de leur beauté! Drona, Salya, Bhîchma, tous ces chefs valeureux, comme elle les regrette, en proportion de leurs vertus et de leurs exploits! Les bardes chantent des hymnes de deuil; on prépare les sacrifices, les ablutions, les parfums : on construit des bûchers, où s'accumulent les arcs, les piques, les timons de chars, les bannières déchirées et les héros sans vie; la flamme jaillit et dévore tout. Mais Gândhârî ne peut s'empêcher de maudire ce Krishna, dont le secours tout-puissant a amené la victoire des Pândavas et la ruine des Courâvas, et cette malédiction d'une mère s'accomplira, même lancée contre un être divin.

IX

Les quatre livres suivants (*Saûti-Parva*, *Anouçasana-Parva*, *Açwamêdha-Parva*, *Açramavasika-Parva*) présentent moins d'intérêt; et, pressés de courir vers un dénoûment si longtemps retardé, nous ne nous y arrêterons pas. Le *Saûti-Parva* ou *Chant de consolation* n'est qu'une ample digression de 25,200 vers sur les devoirs des princes, les bons effets de la libéralité et les moyens d'arriver au *Nirvâna* ou délivrance finale de toutes les misères terrestres. Au milieu de son triomphe, l'aîné des fils de Pândou, Youdhichthira, est sombre

et mélancolique ; les lamentations et les imprécations de toutes ces femmes qui pleurent un être chéri, égorgé dans les combats, jettent dans le découragement et dans le dégoût des choses de ce monde ce héros, dont la justice est la suprême loi. Il s'écrie tristement :

Nous nous sommes détruits les uns les autres ; quel fruit nous en reviendra-t-il? Maudit soit l'exercice des armes! maudit soit l'héroïsme des guerriers ! maudite soit la coupable violence qui a amené parmi nous tant de maux ! Combien sont préférables la résignation, l'empire sur nos sens, la pureté, l'abnégation, l'absence d'envie, l'horreur du meurtre, la vérité que pratiquent les ascètes, retirés au fond des bois ! Nous avons cédé à l'ambition et à l'égarement, à l'esprit d'imposture et de vanité, et, si nous en sommes réduits à cette situation déplorable, c'est l'aveugle désir du pouvoir qui en est cause.

Il est assez facile de reconnaître, dans ces paroles élevées et généreuses, l'inspiration de ces brahmanes qui régentaient les rois. Aussi, l'on voit bientôt se succéder une foule de discours sur les devoirs de la morale et de la politique ; ils sont adressés à Youdhichthira par son grand-oncle Bhîchma, près de mourir des blessures qu'il a reçues en combattant, et entremêlés, suivant l'usage indien, de légendes et d'apologues. Cependant, les quatre autres Pândavas, Krishna et les prêtres, présents à l'assemblée, décident que Youdhichthira aura la royauté sans contestation et sans partage ; on célèbre même le sacrifice du cheval comme marque de sa suprématie. Ce sacrifice, à la fois religieux et militaire, était, ce semble, fort ancien, et les brahmes indiens n'ont cessé de le vanter pompeusement, parce que, en cette occasion solennelle, les monarques avaient l'habitude de les inviter à de splendides festins et de leur donner de riches aumônes en habillements, en argent et surtout en troupeaux de génisses. Voici comment il se pratiquait : on lançait au hasard un cheval libre à travers les régions voisines, et un guerrier le suivait pas à pas, le poussant en avant et provoquant tous les princes qui s'oppo-

seraient à sa course ; quiconque parmi eux laissait passer ce coursier symbolique était censé reconnaître la souveraineté de son maître. L'animal à peine rentré dans le pays, on l'immolait aux dieux, et tous les rois dont il avait traversé le territoire assistaient humblement à cette dernière cérémonie, image naïve d'un vasselage tout féodal. En cette circonstance, c'est le vaillant Ardjouna qui exécuta la promenade à la suite du cheval : il la prolongea, au sud, jusqu'au royaume de Mâghada ; à l'ouest, jusqu'aux frontières des peuples du Sindh. Il eut à soutenir quelques combats contre ces deux nations et en vint aux mains avec un de ses fils naturels, adopté par un souverain étranger, qui le blessa, comme, dans les mythes helléniques, Ulysse luttait avec Télégone et était tué par lui.

Quoi qu'il en soit, Youdhichthira gouverne l'Inde centrale ; appuyé sur le dévoûment de ses quatre frères, le noble Ardjouna, le farouche Bhîmaséna et les deux jumeaux Nakoula et Sahadêva, il donne l'exemple de toutes les vertus. Son règne est calme, et (grand sujet de louanges !) les ermites peuvent, sans crainte des ogres, se livrer à leurs pratiques austères. Le vieil aveugle, Dhritarâchtra, est traité avec un profond respect par ses neveux, meurtriers de ses fils ; pendant quinze ans, ils l'entourent de soins, le consultent et affectent de diriger en son nom les affaires de l'État ; il leur a pardonné. Sentant ses forces décliner de plus en plus, il veut aller vivre en anachorète dans une des forêts sacrées, et s'y préparer à monter au ciel ; sa femme Gândhârî, Kounti, veuve de son frère Pândou, son autre frère le sage Vidoura, et Sandjaya, son écuyer fidèle, partagent sa retraite volontaire. C'était alors l'usage, pour les rois et les reines de l'Inde, de se retirer ainsi dans des espèces de couvents, où ils s'adonnaient à la contemplation, où ils oubliaient la terre, ses grandeurs et ses amertumes, où ils purifiaient leurs âmes de toutes taches par l'expiation et le repentir. Quelques années plus tard, la forêt est en proie à un de ces incendies si

communs, si rapides et si destructeurs sous cet ardent climat, et, au milieu d'un si formidable désastre, le vieillard, son épouse et sa belle-sœur périssent consumés ; Vidoura et Sandjaya s'enfuient vers l'Himâlaya et, cachés parmi les rochers, ils y attendent pieusement la mort.

Le seizième livre de l'épopée, *Mâusala-Parva*, qui a été traduit par M. Emile Wattier, est relativement fort court, comme le sont, du reste, les derniers épisodes de ce poëme; le merveilleux y abonde, et la bizarrerie n'y manque pas : il est consacré aux malheurs de Krishna et à la destruction de sa famille et de son peuple. Krishna avait puissamment contribué aux succès des Pândavas, en sa triple qualité de parent, d'auxiliaire et de conseiller; il a assisté à leur triomphe. Mais c'est un dieu fait homme, et il doit subir, comme homme, la malédiction dont Gândhârî, la mère infortunée, l'a accablé récemment. Il sera frappé dans les siens ; mode terrible de châtiment, dont les exemples sont si fréquents dans les traditions religieuses de l'antiquité ! Ses sujets, les Vrishnis, les Andakas, les Bhodjas et les Maharathras, quatre branches des Yadâvas ou descendants du roi fabuleux Yadou, seront punis avec lui et à cause de lui. Sa capitale, Dwaraka, était une cité licencieuse et criminelle, telle que la Sodome ou la Gomorrhe de la Bible ; comme les anges dont parlent nos textes sacrés, trois sages brahmanes, inspirés par le ciel, Wiçwamitra, Kanwa et Narada, souvent cités entre les principaux hymnographes des *Védas,* sont insultés par les habitants, qui ont usé à l'excès des breuvages fermentés. Toutes sortes de fléaux, semblables à ces plaies dont l'Égypte fut désolée du temps de Moïse, viennent les assaillir ; c'est bien autre chose que les prodiges qui, dans les *Géorgiques* de Virgile, annoncent le meurtre de Jules-César. Des orages s'élèvent ; la nuit, ceux qui dorment ont leurs cheveux et leurs ongles rongés par des souris ; les grues imitent les cris des chats-huants, et les boucs font entendre les hurlements des chacals ; les vaches engendrent des ânes et les mules de petits chameaux. Les

chats naissent des chiennes et les rats des ichneumons. Les aliments sont souillés par des milliers de mouches ; le soleil s'avance au rebours de sa marche ordinaire ; les étoiles s'éclipsent l'une après l'autre. Tant de présages ne convertissent pas ces mécréants : ils méprisent les *gourous,* leurs directeurs spirituels, les brahmanes, les mânes des ancêtres, les dieux du ciel ; la femme trahit son mari, le mari délaisse sa femme, la corruption est à son comble.

Krishna reconnaît les fruits amers de l'imprécation de Gândhârî ; après avoir défendu aux citoyens, sous peine d'être empalés, de boire des liqueurs fortes, il leur prescrit un pèlerinage de dévotion sur les bords de la mer. Mais c'est encore là pour eux une occasion de désordres : ils campent en dehors de la ville avec leurs concubines. Les viandes exquises, les boissons spiritueuses, les parfums enivrants sont prodigués, et, au bruit tumultueux de cent trompettes, au milieu d'une troupe de danseurs et de mimes, commence un magnifique festin, qui rappelle, pour les blasphèmes qu'on y profère, celui de Balthazar, pour les luttes qui s'y produisent celui des Lapithes et des Centaures. Krishna le préside, à côté de ses frères Râma et Gada, de ses femmes Roukmini et Satyabama, de ses fils Pradyoumna et Tcharoudeshna, de son petit-fils Anirouddha ; Kritavarman, le hardi défenseur des Courâvas, Youyoudhana, vingt autres chefs sont assis à sa table. On discute, on dispute ; le vin enfante la colère, la colère s'exhale en injures, les injures se paient par des coups. Kritavarman, Youyoudhana, Pradyoumna succombent ; le divin Krishna ne peut lui-même contenir sa fureur. Il ramasse une poignée d'herbes, qui, entre les mains de cet autre Samson, devient miraculeusement une lourde massue, frappe à droite et à gauche, et abat une multitude de victimes. La mêlée est générale ; le massacre est horrible. Krishna, qui a perdu ses parents les plus proches et ses amis les plus dévoués, charge, parmi les survivants : les uns, de veiller sur les femmes, afin de les sauver de la convoitise et des outrages

des Dasyous, pâtres errants et pillards; les autres, de faire venir au plus tôt Ardjouna, qui recueillera les débris de cette nation maudite. Quant à lui, il se couche à terre pour méditer, retrace en sa mémoire tant d'événements étranges, et sent que son heure est venue; tout dieu qu'il est, il doit mourir. Il se plonge donc au milieu d'une forêt sainte, comprimant ses sens, étouffant sa parole, enchaînant son esprit; il s'anéantit devant l'Infini. Tandis qu'il était en extase, accroupi sur le sol, un chasseur du nom de Djara (la Caducité), fantôme allégorique, le prend de loin pour une antilope et le perce d'une flèche à la plante du pied. Il s'élance, avide de saisir sa proie; mais quelle est sa surprise, sa confusion, sa douleur, en apercevant un être mystique, vêtu de jaune, qui agite en l'air quatre bras! Cet être, qu'il a tué involontairement, n'est autre qu'une des incarnations de Wishnou, qui se transfigure soudain, monte glorieusement vers les sphères célestes et y reprend son rang parmi les dieux.

Pendant ce temps-là, Ardjouna est arrivé à Dwaraka: il trouve la cité et le palais en révolution; seize mille femmes se croient sauvées en le voyant. Ce sont les compagnes de Krishna, de ses frères, de ses fils, de ses petits-fils, et les amazones, qui, d'après les coutumes de plusieurs peuples orientaux d'alors et d'aujourd'hui, composaient la garde personnelle du roi. Il fait brûler sur un bûcher magnifique le corps du monarque avec ses quatre épouses vivantes; puis il se remet en route, dirigeant le cortége des Yadâvas qui ont survécu. C'est une caravane d'éléphants et de chars, de bœufs et de chevaux, de chameaux et d'ânes; c'est une longue file de cavaliers et de soldats, de vieillards et d'enfants, de femmes surtout: à peine sont-ils sortis de la ville de Dwaraka que la mer déborde sur elle et l'engloutit à jamais. Sur le chemin, on rencontre les Dasyous: le fils de Pândou, se confiant dans ses forces éprouvées et dans ses armes magiques, tend son arc Gândiva, lance ses traits, multiplie ses efforts; mais, hélas! ses forces sont épuisées, ses armes n'ont plus

d'effet, ses efforts restent impuissants, et ses sauvages adversaires enlèvent les plus belles femmes du cortége. Désespéré d'un tel échec, le premier qu'il ait subi dans sa vie, s'inclinant sous la loi irrésistible de la fatalité, il regagne tristement son royaume ; il y établit çà et là les Yadâvas qu'il a ramenés à sa suite et, après une visite à l'anachorète Vyâsa, le même qui passait pour avoir composé le *Mahâbhârata*, il revient à Hastinapoura annoncer à ses frères que la protection des Immortels les abandonne et qu'il est temps de faire le grand voyage.

X

Ce grand voyage fournit précisément la matière et le titre du dix-septième livre (*Mahâprasthânika-Parva*), dont M. Foucaux a traduit une partie, et qui inaugure la mystique conclusion de cette incommensurable épopée. Youdhichthira est consterné ; il a découvert que Krishna, son allié fidèle, était, sous une forme humaine, le tout-puissant Wishnou ; il gémit sur le massacre effroyable de ces Yadâvas, qui se sont égorgés pendant un banquet. Sa tâche ici-bas lui semble finie : à son tour, il déclare aux Pândavas qu'il veut monter au ciel : tous quatre le comprennent, l'approuvent et le suivront. Il règle le partage de ses États ; Vajra, l'unique reste de la race de Yadou, se fixera dans la ville de Sakraprastha ; Pârikchita, petit-fils d'Ardjouna, occupera celle d'Hastinapoura, et il aura Kripa pour conseiller. Après avoir offert de pieux hommages aux mânes de ses aïeux, donné aux brahmanes des trésors, des maisons, des villages, des terres et des femmes par centaines de mille et dit adieu à ses sujets que son départ désole, Youdhichthira, suivi de ses quatre frères et de Draupadî, leur commune épouse, endosse le vêtement d'écorces, costume habituel des ascètes, et s'éloigne malgré les larmes de tout un peuple :

Les magnanimes Pândavas et la vertueuse Draupadî, ayant d'abord jeûné, marchent vers l'Orient, remplis de dévotion et décidés à pratiquer la loi du renoncement ; ils franchissent bien des pays, des fleuves, des mers. Youdhichthira s'avançait en tête; Bhîmaséna derrière lui, ensuite Ardjouna, puis les deux jumeaux Nakoula et Sahadêva successivement ; puis la meilleure des femmes, la bonne Draupadî, à la taille élégante, aux yeux plus beaux que le lotus : enfin un chien les suivait à travers les forêts.

Ardjouna tenait son arc Gandîva, ses flèches enchantées, ses deux carquois inépuisables. Agni, le dieu du Feu, lui apparaît et lui demande le sacrifice de ces précieuses armes ; il n'hésite point et les jette à l'eau. Ils marchent longtemps et gravissent ces pentes abruptes de l'Himâlaya, qui doivent les conduire au séjour de la béatitude ; mais pour y arriver, combien il faut de force et de foi ! Les voyageurs chancellent épuisés et succombent, chacun à son tour, et Youdhichthira explique aux autres la cause de leur chute. D'instant en instant, ils tombent et ils meurent : Draupadî, parce qu'elle a aimé Ardjouna plus que ses quatre autres époux ; Sahadêva, parce qu'il s'est enorgueilli de sa sagesse ; Nakoula, parce qu'il a été trop fier de sa beauté ; Ardjouna, parce que sa vaillance l'a rendu présomptueux ; Bhîmaséna, parce qu'il a abusé de la violence. Seul Youdhichthira, le prince honnête et équitable, continue sa route périlleuse, et le chien le suivait toujours ! Indra, le dieu du tonnerre, se montre à lui et lui offre de l'emporter sur son char ; mais le pèlerin songe tristement à ceux des siens dont les cadavres jonchent les sentiers de la montagne, et il engage avec Indra ce dialogue singulier et touchant :

« Que mes frères tombés viennent avec moi ; ô maître des dieux, sans eux je ne veux pas monter au ciel. O destructeur des villes, que cette fille de rois, si tendre et si digne de félicité, nous accompagne aussi : daigne y consentir. — Tu verras tes frères dans les cieux ; tous quatre y sont parvenus avant toi, en compagnie de Draupadî ; ne t'afflige point, ô le plus éminent des descendants de Bhârata ! Prince, ils sont partis, après avoir renoncé à leur corps

mortel ; toi, sans nul doute, tu conserveras ton corps, étant admis au séjour de la paix. — Maître de tout ce qui fut, est et sera, tu vois ce chien, qui m'est si attaché ; permets-lui de venir avec moi : je n'ai pas le caractère assez dur pour le renvoyer. — O roi, aujourd'hui que tu dois recevoir l'immortalité, une condition pareille à la mienne, une félicité parfaite, une grande puissance, toutes les joies célestes, abandonne ton chien ; il n'y aura à cela aucune dureté. — Pour un digne guerrier, ô Indra, une indignité est difficile à commettre. Plutôt perdre l'espoir du bonheur que de chasser un serviteur si fidèle. — Dans les régions supérieures, il n'y a pas de place pour ces animaux violents qui ravissent les offrandes ; encore une fois, tu ne seras nullement coupable de laisser derrière toi cette créature. — On a toujours dit que l'abandon d'un serviteur dévoué était une faute énorme, égale ici-bas au meurtre d'un brahmane. O grand Dieu, je ne me séparerai donc pas maintenant de celui-ci, même en vue de mon bonheur. Il est doux et obéissant ; il s'est affaibli et amaigri, en faisant la garde dans mon intérêt ; fût-ce au prix de mon existence, je ne voudrais pas le rebuter : ma résolution est inébranlable. — Les chiens, chacun le sait, sont des êtres cupides, qui saisissent sur l'autel les victimes saintes qu'on y va consumer : écarte le tien, et entre dans le monde des dieux. Quoi ! tu as dit adieu à tes frères, à ta Draupadi bien-aimée ; tes propres œuvres t'ont mérité le ciel, et, quand tu as accepté un renoncement si complet, tu t'obstinerais à garder un chien ! C'est de la folie ! — Personne n'ignore qu'il faut s'arracher des bras de ceux qui meurent ; ce n'est pas moi qui puis les ressusciter ; ce ne sont pas des vivants que j'ai perdus en eux. Repousser celui qui vient vous demander un asile, tuer une femme, enlever un prêtre endormi, tromper un ami ; ces quatre crimes, ô Indra (telle est, du moins, mon opinion), ne sont pas des choses plus graves que l'abandon d'un serviteur. »

Cette charité envers les animaux, qui fait songer à une des pièces les plus connues de la *Légende des siècles* de Victor Hugo, était familière surtout aux Indiens ; ici elle désarme les dieux. Ce chien, si précieux aux yeux d'Youdhichthira, se métamorphose soudain, à l'inverse de ce noir quadrupède dont le Méphistophélès de Gœthe a revêtu la forme ; car il n'était autre que Yama, le dieu de la Mort et de la Justice, le père supposé du héros. Le chef de la famille de Pândou, par un

privilége que nul avant lui n'avait obtenu, monte sur un char lumineux et s'élance vers la demeure des immortels, où il est impatient de retrouver ses frères et son épouse; il est de ceux pour lesquels le bonheur ne saurait exister sans l'amour et sans la vertu.

C'est une apothéose, qui naturellement devait compléter cette interminable féerie épique, où les hommes et les dieux sont, à chaque instant, mêlés et confondus; tel est, en effet, le caractère du dix-huitième et dernier livre, le *Swargârôhana-Parva* (ou ascension au ciel), si curieux à comparer aux peintures analogues d'Homère et de Virgile, de Dante et de Milton, de Fénelon et de Châteaubriand. Youdhichthira, arrivé à la demeure de béatitude, n'y trouve ni ses frères chéris ni sa noble femme; et, en revanche, il y rencontre ses cousins détestés, ceux qu'il a vaincus, Douryôdhana et les autres fils de Dhritarâchtra. Habiter même le ciel en compagnie de ses ennemis et loin de ceux qu'il adore! ce prince magnanime ne peut s'y résigner; il demande par grâce à descendre aux enfers si les siens y sont plongés. Les dieux y consentent et, pour l'y conduire, ils lui donnent un messager, semblable à l'Hermès *psychopompe* des Grecs. Le sixième livre de l'*Énéide* et la *Divine comédie* ne nous présentent pas un tableau plus énergique et plus élevé :

Youdhichthira, du fond de l'empirée, suivait à pas rapides le messager céleste; quelle descente sinistre! quel effrayant voyage! C'était la retraite des âmes coupables, enveloppée de sombres ténèbres, couverte d'une végétation impure, exhalant l'odeur pestilentielle du péché, de la chair et du sang. C'étaient des lieux remplis de milliers de cadavres, parsemés d'ossements et de chevelures, infectés de vers et d'insectes, d'où jaillissent des flammes dévorantes, où planent des corbeaux, des vautours et d'autres monstres ailés qui s'abattent sur des montagnes de corps mutilés et privés de pieds et de mains. Au milieu de ces cadavres et de cette odeur fétide, le roi marchait, les cheveux hérissés de frayeur et l'âme désolée. Devant lui, un fleuve infranchissable roulait ses ondes ardentes, et une forêt de glaives agitait ses bran-

ches acérées : des roches de fer, des cuves pleines de lait bouillant et d'huile brûlante, des buissons meurtriers, offraient plus d'un supplice pour les méchants... Troublé par ces miasmes funestes, Youdhichthira allait reculer en arrière, lorsque ces paroles plaintives s'élevèrent des gouffres de la nuit : « Hélas ! monarque illustre et équitable, arrête-toi un instant pour adoucir nos peines. Autour de toi voltige comme un zéphir délicieux ; c'est le parfum de ton âme pieuse : il nous rend le calme, ce calme longtemps attendu. Reste ici, puissant fils de Bhârata, reste; car, en ta présence, nous cessons de souffrir. » Vivement ému de ces clameurs lamentables, le héros soupire ; ces voix chéries et si souvent entendues, il ne parvenait pas à les distinguer dans leur expression douloureuse. Enfin il les reconnaît ; et tout à coup, éclairé, consterné, accusant la justice divine, s'agitant au sein de cette atmosphère étouffante, il crie au messager : « Va, remonte vers ceux dont tu remplis les ordres ; quant à moi, je renonce à y retourner; ceux que j'aime sont ici ; je demeurerai près d'eux, et, en me voyant, ils souffriront moins. » Le guide, entendant ces paroles, regagne le palais d'Indra et apprend au maître des dieux la volonté du descendant de Bhârata. Après que Youdhichthira eût été laissé quelque temps dans la région des châtiments, Indra, Yama et toutes les autres divinités descendirent dans l'abîme infernal. Aussitôt la lumière, émanée de tant de vertus réunies, dissipe les ténèbres, et les tortures des méchants disparaissent. Plus de fleuve enflammé, de forêt épineuse, de lacs de feu, de rochers d'airain; plus de cadavres affreux : un souffle doux et embaumé se répandit sur les traces des dieux ; l'enfer fut illuminé de l'éclat radieux du ciel.

L'épreuve suprême et décisive est accomplie ; Youdhichthira aurait subi la damnation même avec les élus de son cœur plutôt que de jouir sans eux d'une éternelle félicité. Indra l'absout de ses fautes et couronne ses mérites : les chantres divins aux mélodieux concerts, les nymphes aériennes, parées de leurs ornements les plus splendides, lui servent de cortége ; il voit ses ancêtres, ses amis, ses adversaires siégeant sur des trônes d'or et applaudissant à son triomphe. Il se baigne dans le Gange sacré, ce fleuve terrestre qui a sa source au haut des cieux et qui purifie les âmes, comme

le Léthé des mythes pythagoriciens et platoniciens; il en ressort immédiatement, délivré de son enveloppe grossière, revêtu d'un corps éthéré, exempt de faiblesses, de vices et de haines. Célébré par les louanges des prophètes et des sages, planant à la suite des dieux, il pénètre dans l'assemblée sainte, où les guerriers des deux races opposées, les fils de Pândou et les héritiers de Courou, resplendissaient sur leurs chars de lumière, sous la protection surnaturelle de Krishna. Là, par un nouveau miracle, ajouté à tant d'autres merveilles, tous ces héros se transfigurent et apparaissent comme autant de divinités tutélaires, qui s'étaient incarnées sous une forme humaine pour soutenir sur la terre l'éternel combat du bien et du mal.

XI

Laissons de côté, en ne le citant que pour mémoire, une sorte d'appendice du *Mahâbhârata,* qui lui est très-inférieur et probablement aussi très-postérieur : l'*Hârivansa*, dont la longueur est encore considérable, puisqu'il comprend près de trente-trois mille vers, et qui a été publié à Londres en 1834, traduit en français par A. Langlois en 1835. Il contient la généalogie de Hâri ou du divin Wishnou, personnifié dans le type royal de Krishna, ses aventures et ses prouesses, et une foule de légendes, destinées à propager le culte de cet héroïque demi-dieu. La tâche que nous nous étions imposée d'offrir aux lecteurs sérieux une reproduction fidèle, ou tout au moins une esquisse abrégée d'une des compositions les plus vastes et les plus étranges qu'ait jamais produites l'imagination des hommes, consistait à résumer, avec plus de détails qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, l'œuvre collective de tant de générations, mise sous le nom fabuleux du rishi Vyâsa; elle se bornait à mesurer de loin ce monument colossal, où sont si

fortement empreints l'esprit et le caractère de l'ancienne civilisation de l'Inde.

Ce qui nous frappe le plus, ajoutons : ce qui nous choque le plus, dans l'examen du *Mahâbhârata,* c'est cette étendue sans bornes qui fait songer plutôt à l'indéfini qu'à l'infini, cette surabondance de développements et de digressions, cette absence de proportions et de règles qui déconcertent notre goût raffiné ou, si l'on veut, timoré. Les spectacles de la nature, le vaste ciel, la mer immense, les montagnes dont le sommet se perd à l'horizon à travers les nuages, nous charment ou nous exaltent, parce que nous cherchons à y entrevoir quelques reflets lumineux et une image, bien qu'imparfaite, de la grandeur incommensurable du Créateur. Mais les productions de l'art doivent être en rapport avec la condition et les forces de l'humble créature qui les enfante ; en ses meilleurs moments, dans ses élans les plus enthousiastes, elle ne sait que trop qu'elle ne peut atteindre l'idéal et qu'elle est retenue sur le sol par des liens irrésistibles. Lisez, non seulement des poëmes artificiels, comme la *Pharsale,* la *Henriade* et la *Messiade,* mais des chants vraiment inspirés par la Muse, tels que l'*Enéide,* la *Jérusalem délivrée* et le *Paradis perdu,* ou même des épopées libres et parfois naïves, par exemple l'*Iliade,* l'*Odyssée,* la *Divine comédie,* vous vous apercevrez aussitôt que ces ouvrages, si inégaux entre eux, ont des traits qui leur sont communs, et qu'ils ne dépassent pas la juste limite de nos connaissances et le champ ordinaire de notre fantaisie ; ils restent circonscrits dans la sphère du naturel et du possible. Au contraire, cette composition, réellement anonyme, due à tant de rhapsodes hindous, a été allongée, enrichie, surchargée d'incidents et de détails, sans aucun souci de la perspective et de l'ensemble. C'est que ces rhapsodes se préoccupaient médiocrement des lois de l'esthétique et n'avaient guère de visées littéraires ; ils poursuivaient exclusivement un but patriotique et religieux. Ils voulaient, dans un cadre commode et élastique qui s'élargissait à

mesure, renfermer et accumuler tout ce qui leur revenait à l'esprit de mythes, de traditions, de souvenirs. C'est ainsi qu'ils ont organisé pièce à pièce un véritable musée de leurs antiquités nationales, où abondent les galeries imposantes, les bas-reliefs sévères, les statues curieusement sculptées, les tableaux éclatants de coloris, mais où la clarté manque, où le désordre règne, et où la fatigue souvent vous saisit, à l'aspect de tant d'ornements prodigués et de tant de trésors confondus pêle-mêle.

Le *Mahábhárata* pèche pareillement par l'abus du merveilleux: sans doute il n'y a pas d'œuvre épique sans cet élément indispensable. Dans toutes, on a essayé d'y recourir plus ou moins heureusement, et si ce noble genre est devenu à peu près inabordable, à quoi s'en prendre, si ce n'est surtout à cette tiédeur métaphysique, à ce dédain du surnaturel qui caractérisent nos générations modernes? Mais là aussi le goût est nécessaire et on doit observer la mesure. Que dire de ce Vyâsa, qui se persuade faussement nous attendrir, quand il ne nous met sous les yeux que des fils de dieux ou des dieux s'incarnant, mourant, renaissant, luttant ensemble, sans que nous ayons un seul moment à espérer ou à craindre pour ces tout-puissants immortels? Le panthéisme, dont sa poésie porte la marque et que l'on découvre au fond de toutes les inventions de l'esprit indien, nuit encore singulièrement à l'émotion, puisqu'il étend sur toutes les fractions, vivantes ou non, de notre univers un niveau uniforme, en supposant que la pierre, la plante, l'arbre, l'animal, l'homme, le génie, se valent et sont autant de parcelles de la divinité. Lorsque tout est également digne d'intérêt, on ne s'intéresse plus à rien. Une autre remarque que les critiques ont faite et que cette lecture suggère infailliblement, c'est que nulle part il n'est question du peuple, parce que le peuple, dans la vieille société de l'Inde comme dans celles de l'Assyrie ou de l'Égypte, existait, mais ne comptait pas. Où sont ces *vaicyas* ou marchands, dont les caravanes pourtant, de temps immémorial,

traversaient l'Asie de l'orient à l'occident pour en transporter les produits jusqu'en Perse, en Syrie et en Judée? Où sont ces *soudras* ou laboureurs, serfs attachés à la glèbe, vaincus de la veille peut-être, qui nourrissaient leurs vainqueurs à la sueur de leur front? Si l'on décrit les villes, on en passe les habitants sous silence ; elles ne figurent dans le récit que comme la demeure des monarques ou des prêtres; si l'on dépeint les campagnes, c'est pour les montrer ravagées par la guerre. Mais, du laboureur poussant sa charrue et fertilisant la terre, pas un mot ; pas un mot de l'artisan, travaillant sous un toit rustique : on parlera beaucoup des troupeaux, jamais des bergers, beaucoup des chefs d'armée, jamais des soldats. Homère lui-même, le chantre des guerriers et des rois, a de ces notes douces et plaintives qui font ressortir d'autant l'harmonie de ses fiers accents; il a de ces allusions simples et intimes qui nous vont au cœur. Dans sa description du bouclier d'Achille, il n'oubliera ni la moisson, ni la vendange, ni les fêtes de l'hyménée, ni les danses champêtres, ni les juges de village, ni aucun de ces épisodes usuels de la vie vulgaire; dans l'*Odyssée*, il immortalisera la nourrice Euryclée, Eumée le gardien de pourceaux, et jusqu'au chien Argus. Le *Mahâbhârata* (et c'est une des causes qui le rendent pour nous moins attrayant) est une épopée, avant tout, aristocratique et sacerdotale.

Deux dynasties royales y sont aux prises, y soutenant par avance, avec une quantité bien plus grande de types et une série bien autrement nombreuse de complications, la lutte de l'Etéocle et du Polynice grecs ; mais cette lutte est plus qu'un conflit d'ambitions ordinaires : c'est un symbole évident du combat perpétuel entre le vice et la vertu. On n'a pas de peine à reconnaître que l'inspiration du poëme est toute brahmanique : les auteurs de cette narration énorme ont entendu faire un apologue terrible à l'usage de leurs nobles élèves. Si les Courâvas sont exterminés l'un après l'autre, c'est parce qu'ils étaient ambitieux, cupides, violents;

c'est surtout parce qu'ils n'ont pas suivi assez docilement les conseils et les ordres des brahmes. Si les Pândavas triomphent, c'est qu'ils furent justes, résignés, sensibles, parce qu'ils ont été étroitement unis entre eux, parce qu'ils ont adoré et respecté Kountî, leur mère légitime ou adoptive, et Draupadî, leur commune compagne ; c'est plus encore parce qu'ils ont rendu aux pontifes et aux ermites les hommages qui leur étaient dus. Celui-là seul est béni du ciel et doit régner sur la terre, qui fréquente les temples et charge les autels de présents. Le prince qui, au dénoûment, a tous les honneurs de l'apothéose, c'est Youdhichthira, si vertueux, si ami de la justice, si humblement pieux.

En outre de ce Youdhichthira, de cette Kountî et de cette Draupadî, qui sont les modèles des rois, des mères et des épouses, en outre du généreux Ardjouna et du divin Krishna, en outre même de Dhritarâchtra, ce souverain si faible, mais si honnête, et de Bhîmaséna, ce lutteur au bras si redoutable, mais au cœur si généreux, quelle affection, vive sans déréglement, grave sans raideur ; quel dévoûment héroïque ; quel aimable mélange de candeur, de grâce et de mélancolie, dans ces rôles épisodiques de Rourou et de Pramadvarâ, de Doushmanta et de Sakountalâ, de Nala et de Damayantî, de Satyavan et de Savitrî : couples charmants et irréprochables, qui méritent de vivre à jamais, comme les créations les plus exquises d'Homère ou de Virgile, du Tasse ou de Racine. Il faut redescendre vers notre moyen âge et, bien entendu, vers le moyen âge légendaire plutôt que réel, pour retrouver l'équivalent de ces idées et de ces mœurs : des principes austères ; des dogmes inflexibles ; la subordination de l'empire au sacerdoce ; la religion, éclairant ou dominant la politique ; les lumières les plus pures de la charité, rayonnant au milieu des plus épaisses ténèbres de la force brutale ; de vrais saints à côté de vrais monstres, et de continuelles apparitions d'en haut, venant consoler ou avertir les hommes dans leurs périls ou dans leurs erreurs. De là des beautés de

sentiment qui, malgré son infériorité artistique, distinguent nettement la littérature sanscrite des chefs-d'œuvre les plus éminents de la poésie gréco-latine et qui provoquent involontairement la comparaison avec les conceptions où a passé le souffle chrétien. De là un caractère philosophique et moral qui, en dépit des amplifications et des redondances, des excès de pensées ou d'images, constitue la valeur essentielle du *Mahâbhârata*. Maintenant qu'il est un peu mieux connu, grâce à tant d'interprètes aussi habiles que laborieux, il n'est plus permis d'en faire abstraction dans l'histoire intellectuelle de l'Humanité ; car il fournit un des témoignages, les plus étranges et les plus confus, mais les plus exacts et les plus expressifs, qu'il nous soit donné de consulter sur une race privilégiée dont tous les peuples de l'Occident sont les fils ou les frères, sur une société et une civilisation dont les nôtres, plus que nous ne le croyons, ont conservé des traces ineffaçables.

IV

LE RAMAYANA

I

Le *Mahâbhârata*, dont nous venons de donner un long résumé, bien court relativement à l'immense étendue de ce poëme, et le *Râmâyana*, que nous allons analyser, sont les deux colonnes d'Hercule de la poésie sanscrite. Si le premier ressemblait un peu à la *Théogonie* d'Hésiode, combinée avec la *Thébaïde* de Stace, le tout dans d'incommensurables proportions, le second serait une sorte d'*Odyssée* orientale qui se terminerait en *Iliade* et où les *Métamorphoses* d'Ovide auraient aussi leur part. Disons plutôt que, malgré des analogies nombreuses de détail, il n'y a pour l'ensemble aucun parallèle exact à établir entre ces gigantesques inspirations d'une imagination sans ordre et sans limites et les compositions mieux exécutées, mais plus restreintes de l'art gréco-latin ou moderne. Notez pourtant que le *Râmâyana*, qui n'a que sept *khandas* (ou livres) et seulement vingt-quatre mille *slokas* (ou distiques), et par conséquent quarante-huit mille vers, présente quelque chose de plus réglé et de moins étranger à nos habitudes de goût et de critique que ce *Mahâbhârata* aux dix-huit chants et aux deux cent mille vers, qui déroute nos modestes conceptions en fait d'esthétique. Aussi avions-nous à peine besoin d'indiquer que ce dernier ouvrage,

attribué à un certain *rishi* ou *sage* du nom de Vyâsa (le *compilateur*), n'était et ne pouvait être qu'une collection irrégulière et souvent confuse de récits traditionnels, appartenant à des générations d'hommes successives et reliés entre eux tant bien que mal, à des dates incertaines, par un ou plusieurs rhapsodes. Quant à l'autre, quoique rien ne soit moins sûr, il ne serait pas impossible qu'il ait eu, au moins pour le fond (ainsi que c'est le cas, dit-on, pour les poëmes homériques), un seul auteur, l'antique Vâlmîkî. Mais sa rédaction primitive aurait nécessairement subi diverses interpolations, par exemple au premier et au dernier livre, et dans tous les endroits où le héros Râma est représenté comme une incarnation du dieu Wishnou. De plus, l'auteur lui-même relèverait de la mythologie autant que de l'histoire littéraire, puisque son nom signifie *fourmi blanche*, parce qu'une troupe de ces insectes, sacrés dans l'Inde, s'était abattue sur lui dans son berceau; légende naïve, pareille à celles dont on a entouré la naissance des Homère, des Hésiode et des Platon. On prétendait que ce Valmîkî, pontife et poète, devait le jour au sage Pratchétas (une des transformations de Varouna, dieu des eaux); qu'il vivait du temps de son héros (quinze cents ans environ avant l'ère chrétienne); que c'était pour l'instruction des deux fils de Râma, Kouça et Lava, qu'il avait chanté, je n'ose dire : écrit son épopée, à la fois guerrière et sacerdotale. On lui faisait honneur de l'invention du *sloka* ou distique héroïque et épique des Indiens, dont chaque ligne de seize syllabes, brèves ou longues, se subdivise en deux *pâdas* ou hémistiches égaux, comme les Grecs attribuaient la création de leurs hexamètres à la prêtresse d'Apollon Phémonoé.

La profonde obscurité de la chronologie hindoue et l'état encore trop peu avancé des connaissances des Européens sur les problèmes si complexes de l'Orientalisme ne permettent pas de substituer des assertions positives à ces suppositions vagues et fabuleuses. On s'est demandé laquelle des deux

grandes épopées sanscrites avait la priorité : après ce que nous avons dit du remaniement probable de l'une et de la refonte lente et graduelle de l'autre, il est évident que la question est à peu près insoluble ; comment fixer des dates pour deux œuvres si fréquemment retouchées? Des érudits distingués, entre autres M. Weber, l'habile professeur de Berlin, ont néanmoins risqué quelques hypothèses sur ce point fort incertain. Selon eux, par la langue, le *Râmâyana* se rapprocherait beaucoup de la partie du *Mahâbharata*, consacrée aux batailles ; elle ne s'en éloignerait que dans les passages plus élégants, qui portent des traces assez visibles d'une époque plus récente. Entre les deux sujets, au contraire, la divergence est notable. Dans le *Mahâbhârata*, l'élément humain prédomine et la plupart des personnages qui y figurent ont un caractère semi-historique, de sorte que les attributs divins qui leur sont assignés n'ont qu'une valeur secondaire. En revanche, dès le début du *Râmâyana*, nous sommes en pleine fiction, et si l'histoire en a fourni le sujet, à savoir : la propagation au sud de l'Inde (à Ceylan) de la civilisation, apportée du nord par les Aryens, ce fond historique disparaît sous une foule d'allégories. Les acteurs du poëme n'ont pas des physionomies ordinaires ni des allures vraisemblables ; ils n'ont pas pu vivre : ce sont des personnifications de certaines situations ou de certains événements. Ainsi la belle Sitâ, née du sol de la terre, enlevée par le démon Râvana et délivrée par son époux Râma, figurait le sillon du champ, déjà adoré comme un dieu dans des hymnes du *Riy-Véda*, et symbolisait par suite l'introduction de l'agriculture ; innovation bienfaisante, que des capitaines tels que Râma devaient protéger contre les attaques des brigands indigènes. Ceux-ci, absolument sauvages et hostiles à tout progrès, nous sont représentés sous les traits de géants et de monstres ; d'autres tribus, à demi-barbares, mais qui s'étaient montrées plus favorables à la marche des conquérants civilisateurs, furent figurées par des singes et des ours, à cause de leur intelligence et de leur laideur. Ces

procédés allégoriques sembleraient trahir une origine plus moderne. Le *Mahâbhârata* paraîtrait également antérieur, en ce qu'il décrit les luttes intestines des Aryens au nord ou au centre de l'Inde, et que ces luttes devaient avoir cessé lorsque Râma tenta vers le midi son expédition aventureuse. A en croire certains savants, les faits racontés se rapporteraient au XIIIe ou au XIVe siècle avant notre ère ; la rédaction primitive serait du IXe ou Xe siècle, et le texte actuel daterait du VIe siècle. Mais ces inductions, et quelques autres analogues, si ingénieuses qu'elles soient, ne sont, après tout, que des conjectures, et quand on se rappelle que les études sanscrites, en Europe, ne remontent point au delà de cent années, on conçoit qu'il faille se borner, en bien des cas, à se tenir sur la réserve et attendre du temps et du déchiffrement de documents nouveaux de plus amples lumières.

En résumé, le *Râmâyana* est probablement, dans ses parties les plus anciennes, contemporain des livres de Salomon et des chants homériques. Plus vaste que l'*Iliade* et l'*Odyssée* réunies, remanié comme elles et comme le furent postérieurement les *Eddas* scandinaves, les *Nicbelungen* germaniques ou les *Romanceros* castillans sur le Cid, il ne passait pas aux yeux de la multitude pour l'œuvre vulgaire d'un versificateur, destinée à un frivole délassement, mais pour un des monuments les plus vénérables de la tradition. On l'invoquait dans les serments, ainsi que les Juifs attestaient la Bible, les chrétiens l'Évangile et les mahométans le Coran; il faisait presque partie intégrante du culte national, et le lire était un acte de piété. Écoutez ce qu'en pense, dès la fin de son premier chapitre, le poète lui-même :

« Le récit des belles actions de Râma serait capable de prolonger la vie, d'affermir la gloire et de développer la puissance de quiconque l'étudierait; qui en prendait connaissance s'affranchirait de tout péché. Oui, en approfondissant ces détails qui laissent le lecteur et l'auditeur en état de pureté, on assurerait à soi-même, à ses fils et aux enfants de ses fils l'émancipation de toute

souffrance. Écoutez donc, d'un bout à l'autre, le *Râmâyana*. Ceux qui en font la lecture au milieu de l'assemblée des sages, s'ils ont la foi, trouveront partout un asile, et, l'heure de la mort une fois venue, ils auront le bonheur de s'absorber au sein de Brâhma. Lis, brâhmane (ou prêtre), et la puissance de la parole sera à toi! Lis, kschattrya (ou guerrier), et l'empire de la terre sera à toi! Lis, banyan (ou marchand), et la récompense de tes labeurs sera à toi! Écoute, soudra (ou agriculteur), et, tout soudra que tu es, tu en deviendras plus noble et plus grand! »

De même, le quatrième chapitre du premier livre se termine par ces lignes significatives :

Cette histoire divine, émanée de Wishnou, élaborée par Vâlmiki en personne, et qui procure richesse, gloire, longue vie, postérité mâle et augmentation de bonheur, cette histoire du magnanime fils de Daçaratha, qu'un homme la lise, par une sainte journée, l'âme recueillie et le cœur pur, il sera libéré de toutes ses fautes, et, au jour de la mort, une heureuse transmigration lui vaudra le sort réservé aux justes.

Quel que soit le degré d'antiquité du *Râmâyana* (et le point de perfection relative qu'il révèle suppose bien des essais antérieurs), il est très-croyable qu'il s'est, aussi bien que le *Mahâbhârata* et peut-être les rhapsodies homériques, transmis oralement de génération en génération, du moins par morceaux, et qu'il a été fixé assez tard par l'écriture. La transcription s'en fit en divers endroits et à diverses époques ; car on possède jusqu'ici quatre textes : l'un complet, celui du Bengale ; deux plus anciens, qui s'arrêtent au second livre et qui semblent avoir été copiés au nord de l'Inde, et un quatrième dont le manuscrit existe dans la bibliothèque de Berlin. Ce qui est remarquable, c'est que ces textes se ressemblent en général pour les faits et les idées, mais qu'ils suivent un arrangement différent et varient beaucoup pour les expressions employées. Le *Râmâyana* a été l'objet de curieux travaux, entrepris de loin en loin depuis soixante ans ; nous nous contenterons d'énumérer les principaux. De 1806

à 1810, dans l'Inde même, à Sérampore, deux érudits, William Carey et Joshua Marsham, en donnèrent, en quatre volumes, une édition assez défectueuse, qui ne comprenait que les deux premiers livres et une fraction du troisième (texte sanscrit et traduction anglaise). A Bonn, de 1829 à 1838, Guillaume de Schlegel en publia les chants I et II, avec une version latine du premier seulement. En France, Chézy, le baron d'Eckstein, M. Jacquet, en traduisirent d'abord quelques fragments : la *Séduction de Rishyasringa*, la *Descente de la Ganga*, l'épisode de *Viçwamitra*, la *Mort de Yadjnadatta*. Ces essais, auxquels nous pourrions en joindre quelques autres, ne donnaient que bien faiblement l'idée de la grande épopée indienne, et c'est plus récemment que les études approfondies de plusieurs savants nous l'ont révélée tout entière. Gaspard Gorresio, membre de l'Académie royale des sciences de Turin; qui fut nommé dans cette ville professeur de langue et de littérature sanscrites en 1852 et conservateur de la bibliothèque en 1862, a fait paraître à Paris, de 1843 à 1851, en onze volumes, tout le texte du *Râmâyana*, d'après le texte du Bengale, avec une version italienne fort élégante, des introductions et de nombreuses notes. Enfin, M. Hippolyte Fauche a donné la première traduction complète du *Râmâyana* en français, en neuf volumes (1854-1858, Paris). Plus récemment (Bruxelles et Paris, 1864), il l'a rééditée en deux volumes seulement; c'est cette dernière édition ou plutôt cette réduction que Michelet a citée dans sa *Bible de l'Humanité*. M. Fauche, pour épargner au public ordinaire les longueurs et les répétitions que la poésie orientale présente encore bien plus que la poésie homérique, a pratiqué de larges coupures à travers l'épopée de Vâlmîkî, à peu près comme le comte de Tressan avait résumé divers poëmes de notre moyen âge ou comme Lamotte avait abrégé l'*Iliade* et l'*Odyssée*. L'utilité de semblables abréviations est assez contestable, et il vaudrait mieux peut-être conserver leur intégrité native à ces productions originales d'un art si différent du nôtre. C'est surtout le

premier et le septième chant qui ont été singulièrement raccourcis par le traducteur; vérification faite, l'*Adi-Khânda*, à lui seul, a perdu sous ses ciseaux quinze cents *slokas*, rien moins que trois mille vers sur cinq mille sept cents; par bonheur, les autres livres n'ont pas subi des suppressions proportionnelles. On pouvait aussi regretter que M. Fauche, dans la seconde édition destinée aux gens du monde, eût fait disparaître toute division de distiques, de chapitres et même de chants, et qu'une œuvre si importante et si compliquée fût privée de préface, d'introduction et de notes. Il n'en fallait pas moins féliciter le courageux travailleur qui avait consacré tant de veilles à une entreprise si pénible et si ingrate.

En dépit des quarante-huit mille vers qu'il contient, des additions qui y ont été faites successivement, des remplissages et des digressions qu'on doit y signaler, le *Râmâyana* ne manque pas d'une certaine unité. Râma, le héros divin, écrasant les Râkchasas et détruisant leur cité de Lankâ, afin de leur reprendre son épouse Sîtâ que leur roi lui a ravie : tel est le fond de ce long poëme, comme le sujet de l'*Iliade* est la vengeance de Ménélas et des autres Grecs contre la ville d'Ilion d'où Pâris était sorti pour enlever Hélène, comme celui de l'*Odyssée* est le retour d'Ulysse arrachant Pénélope aux convoitises des prétendants. Les ressemblances entre ces trois épopées sont nombreuses, quant aux incidents, aux caractères des personnages et à l'emploi du merveilleux; le *Râmâyana* offre également plus d'une analogie avec les légendes scandinaves. Mais ce qui le distingue des autres productions poétiques de tant de peuples, c'est ce cachet de moralité profonde, inhérent à la littérature sanscrite. Le principal acteur du drame, Râma, est bien plus qu'un vertueux mortel, le modèle des fils et des époux, des parents et des princes, un sublime chevalier sans peur et sans reproche, un type de perfection dont les Marc-Aurèle et les saint Louis eux-mêmes n'ont pas approché : ce n'est rien moins qu'un dieu fait homme, la septième incarnation de Wishnou, des-

cendant sur la terre dans le but de la sauver des piéges du démon. Son père, le vieux roi Daçaratha, sa mère Kâusalyâ, ses frères Lakshmana, Bhârata et Satroughna rivalisent de beaux sentiments ; son précepteur Vasishtha est le plus pieux des brahmanes; sa compagne Sîtâ est d'une candeur virginale, d'une pureté qui ne se laisse pas même suspecter, d'une tendresse que rien ne lasse, d'un dévoûment qui brave tout. Ils ne sont pas moins dévoués, ces singuliers auxiliaires qui seconderont Râma dans sa redoutable expédition, les vautours Sampâti et Djatâyouch, les singes Sougrîva, Angada et surtout Hanoumat. Partout la science et la vertu l'emportent sur la bravoure et la puissance : les monarques s'inclinent respectueusement devant les pontifes ; cependant, parfois l'autorité des chefs temporels ose s'affirmer à côté des représentants du pouvoir spirituel. L'élément pervers est représenté ici par Râvana, soulevé contre les dieux comme un géant biblique, comme un des Titans d'Hésiode et de Pindare, comme le Satan de Milton, et qui nous offre peut-être un souvenir lointain de quelque race antédiluvienne ; des ogres, des sorcières, des monstres de toute nature forment son horrible cour. Ces Râkchasas ou vampires, qui troublent perpétuellement les sacrifices religieux des prêtres, avaient, sans nul doute, existé : c'étaient des anthropophages à peau noire, dévastant les forêts, menaçant les villes et les ermitages, et tâchant d'arrêter les progrès de la civilisation par les efforts suprêmes de la barbarie expirante. Au contraire, Râma et ses amis étaient des kschattryas ou guerriers à peau blanche, qui prirent en main la cause de la caste sacerdotale, relevèrent les autels renversés et exterminèrent ces tribus de cannibales, de même que, dans la mythologie hellénique, Hercule, Thésée, Jason, Bellérophon, Persée, combattaient des brigands sinistres ou des animaux fantastiques, de même que, dans nos romans de la Table ronde, les paladins accomplissaient d'incroyables prouesses. Quant aux étranges alliés du héros, ours ou singes, ils devaient rappeler les traits bi-

zarres de quelques peuplades à peau jaune ou cuivrée, en guerre avec les noirs et plus accessibles à l'influence des blancs. Les anachronismes, même volontaires, abondent, puisque Vâlmikî, l'auteur supposé du poëme, y figure au début de l'action, ainsi que le fait l'Orphée grec dans le fragment des *Argonautiques* qui lui est complaisamment attribué, puisque Râma est mis en contact avec des personnages qui appartiennent aux époques les plus différentes, puisque même deux Râmas sont en présence. Toutefois, ces gigantesques inventions devaient avoir une base réelle, et tout porte à croire que, sous ces récits d'aventures merveilleuses, subsiste un vague souvenir des luttes successives de trois races diverses. Les poëtes n'ont eu qu'à idéaliser ces réminiscences semi-historiques, qu'à les agrandir et à les élargir en tous sens, qu'à y mêler partout les subtils ornements de l'allégorie ou les brillantes chimères de la fable.

II

Ces remarques préliminaires seront pleinement confirmées par l'analyse même du poëme. L'*Adi-Khânda* (ou premier chant), certainement le plus récent des sept, aura été grossi par mainte intercalation faite après coup. Il débute par une invocation, adressée au divin Brâhma, à Saraswati, déesse de la parole et de la poésie, à Râma qui sera le héros de l'épopée, et (chose plus extraordinaire) à Vâlmîki qui en est réputé l'auteur. Vâlmîki, qui n'est pas seulement un chantre sacré, mais aussi un pieux ermite, un *rishi* (sage par excellence), conjure Nârada, un des dix *pradjâpatis* (ou patriarches) de lui apprendre la vérité sur ce Râma dont parlent les trois mondes : le prophète la lui révèle, en lui esquissant les principaux événements de cette miraculeuse existence, et il le charge de la retracer dans des vers inspirés.

L'ermite se prépare à cette tâche sublime par des ablutions et des prières; il crée jusqu'à la forme métrique qu'il emploiera, et c'est le hasard qui la lui suggère :

Sur le bord de la Tamasâ allaient et venaient sans aucune crainte (et l'anachorète les apercevait de loin) deux hérons, couple charmant à voir. Un chasseur arrive à l'improviste; il tend son arc et frappe un des deux oiseaux, en présence du solitaire. Le héron gît sur le sol, ensanglanté et palpitant; à cet aspect, sa compagne pousse des cris plaintifs en voltigeant dans les airs. Ce meurtre, accompli le long du bois sur un oiseau par un chasseur, remplit de compassion l'ermite et son disciple Bhâradwâdja. Emu de pitié, le vertueux et équitable brâhmane s'écria, en entendant les douloureux gémissements de la femelle : « Assassin, quand tu devrais vivre pendant toute une éternité, puisses-tu être à jamais flétri, toi qui viens d'égorger une de ces créatures, unies par les liens d'un mutuel amour ! » Ainsi s'exprima-t-il; puis aussitôt cette pensée s'éleva en lui : « En proie à l'affliction que m'inspire le sort de ces oiseaux, quels mots ai-je prononcés là? » Il réfléchit un instant, et dit alors à son élève, debout auprés de lui : « Puisque le *chagrin* m'a arraché ces paroles, qui offrent un ensemble de quatre *padas* (ou hémistiches), composés chacun d'un nombre égal de syllabes, que cet ensemble s'appelle désormais *sloka*. »

Voilà comment fut inventé le distique sanscrit, celui dont le poète va se servir : ce distique (*sloka*), qui est toujours de trente-deux syllabes, variables d'ailleurs par la quantité des brèves ou des longues, aurait donc tiré son nom du mot *soka* (chagrin). Brâhma en personne, un des trois membres de la trinité hindoue, daigne apparaître à Vâlmîki, reçoit chez lui l'hospitalité et lui communique le souffle nécessaire pour accomplir la haute entreprise qu'il médite. Là se présentent par avance une récapitulation générale des incidents de cette épopée, que Kouçi et Lava, fils de Râma, sont destinés à réciter et à populariser de ville en ville, et un autre sommaire des mêmes incidents, énumérés livre par livre, ce qui constitue autant de préfaces, autant de tables des matières du *Râmâyana*. Le tout forme quatre chapitres, souvent arides, mais parfois assez curieux.

Le vrai poëme commence par la description du pays de Kausala, baigné par la Sarayoû, fertile en grains et en troupeaux, et par le tableau de la florissante ville d'Ayodhyâ (l'Oude moderne), fondée par Manou, le prototype et le chef du genre humain. Cette cité d'Ayodhyâ se montre à nous comme le centre d'un formidable empire, et rien n'est épargné pour nous la faire admirer. Elle a six lieues de largeur sur vingt-quatre de longueur, des murailles imprenables, des fossés profonds, des portes nombreuses et garnies d'archers, des arsenaux encombrés d'armes, des machines de guerre (y compris, dit-on, des pièces à feu), des chars, des chevaux, des éléphants par milliers, une population considérable et heureuse, des rues bien arrosées, des maisons splendides, des bazars remplis de marchands, des boutiques étincelantes de joyaux, de brillantes fontaines, des marchés et des jardins publics, des arcs de triomphe ornés de bannières, des salles d'assemblée, des massifs de verdure, des temples et des autels pour tous les dieux, de joyeux festins, d'harmonieux concerts. On le voit : le Pékin actuel n'est pas aussi grand, Paris et Londres ne sont pas plus beaux. Là, règne l'honnête et illustre Daçaratha, qui a neuf mille ans environ ; car les auteurs indiens se préoccupent peu des vulgaires nécessités de la chronologie, et les années, les siècles même ne leur coûtent guère. Il est opulent et il est brave ; il est puissant et il est juste ; sous son sceptre paternel, la terre pour ses sujets est déjà un équivalent du *swarga* (paradis) ; c'est véritablement l'âge d'or :

Pas un homme dans toute la ville qui cherchât péniblement sa subsistance ; pas un chef de famille qui fût mécontent ; pas un avare ou un menteur, pas un traître ou un insolent, pas un être irascible ou cruel. Pas un qui manquât de magnanimité ou qui calomniât ; pas un qui vécût aux dépens de la propriété d'autrui ; pas un dont la vie ne dépassât un millier d'années ; pas un qui déplorât sa destinée ou qui ne comptât beaucoup d'enfants. Les époux ne se plaisaient qu'avec leurs épouses. Il n'y avait personne qui ne portât des boucles d'oreilles, des pierres précieuses

sur le front, des guirlandes, des parfums; personne qui fût de condition abjecte; personne qui fût pauvre.... Pas d'esprits-forts ou d'artisans de fraudes, de gens violents ou perfides, d'incapables ou d'impurs. Pas un qui goûtât une nourriture immonde; pas un qui ne fît aux prêtres de larges dons; pas un qui commît des iniquités. Beauté, intelligence, douceur, chasteté, grâce; telles étaient les qualités des habitantes d'Ayodhyâ, et l'élégance éclatait dans leurs costumes et leurs parures..... Un homme agité par la fureur, troublé, désespéré, effrayé, eût été introuvable à Ayodhyâ, et aussi un homme pour lequel le monarque n'aurait pas été l'objet d'un vrai culte. Aux membres les plus éminents de chaque caste, aux ancêtres, aux dieux, aux hôtes, on payait un légitime tribut d'honneurs ; tous vivaient de longs jours : la bonne foi était l'idole de tous.

L'excellent prince suit les sages conseils de huit ministres habiles et surtout de deux *rishîs*, Vâmadéva et Vasistha; mais, au milieu de ses vertus et de ses prospérités, il est triste et inconsolable : car il a trois femmes principales, et il n'a aucun fils pour perpétuer sa race. Or, la privation d'un fils, aux yeux d'un Indien des vieux temps, était un affreux malheur qu'il fallait éviter à tout prix. Il se décide à offrir le fameux sacrifice du cheval (*açwamédha*), qui ne permet pas aux dieux de vous refuser le moindre de vos souhaits. Mais qui présidera ce sacrifice solennel? « Ce sera, » lui dit Soumantra qui est à la fois son cocher, son poète officiel et un de ses ministres, « ce sera Rishyasringa, » et là-dessus, il lui raconte longuement la légende de ce personnage de naissance divine, nourri dans les forêts, qui avait grandi sans savoir ce que c'était qu'une femme, que des *apsâras* ou nymphes célestes vinrent tenter par mille séductions, et qui les prit naïvement pour des animaux inconnus ou pour des démons malfaisants; légende bizarre et assez libre, mais fort gracieuse et qui, sous des formes un peu différentes, se retrouverait chez Boccace et chez La Fontaine. C'est un pareil saint qui doit diriger l'*açwamédha* : il arrive à Ayodhyâ; une saison d'hiver et toute une année sont employées à la préparation

d'une cérémonie si imposante. Maçons, charpentiers, terrassiers, ouvriers de toutes sortes sont requis en foule; astrologues, pantomimes, danseurs, artistes de divers genres sont appelés pour participer aux fêtes; d'immenses largesses en vivres et en argent sont faites aux innombrables assistants et particulièrement aux princes tributaires et aux brâhmanes. Des colonnes de bois précieux ou de métal s'élèvent; des repas prodigieux sont servis à la multitude; on immole un échantillon de toutes les espèces animales: enfin, tandis que les feux s'allument partout et que chacun débite des hymnes, le cheval est égorgé, sa moëlle est extraite de ses os brisés, on la livre aux flammes, et le monarque en aspire humblement la vapeur. Le sacrifice a été accompli par lui selon les rites; il doit réussir : il desire quatre fils; il les aura.

Le XIV^e^ chapitre nous montre les dieux de l'Olympe brâhmanique, réunis en concile et agitant les questions les plus graves. Un géant, un monstre, Râvana, roi de l'île de Lankâ (Ceylan), persécute les prêtres, interrompt les solennités religieuses, insulte même les dieux; tout tremble à son approche : l'Humanité a besoin d'un sauveur; quel sera-t-il? Un dieu même, incarné sous une forme humaine. Par l'ordre de Brâhma, la première des trois personnes de la *trimurti*, Wishnou, qui en est la seconde, consent à revêtir cette forme et à jouer ce rôle : puisqu'on a promis quatre fils à Daçaratha, il sera un de ces fils, l'héroïque Râma, et, grâce à la toute-puissante intervention d'un tel médiateur, le démon sera vaincu. Comment s'effectuera un miracle si désiré? Par des procédés passablement étranges; mais dans les théogonies et les mythologies, on ne s'embarrasse pas pour si peu. Avant que le roi des Kausalyens eût terminé les dernières cérémonies de l'*açwamédha*, tout à coup, d'un brasier flamboyant il voit sortir un terrible fantôme, couvert d'une peau de gazelle, le teint noir, la barbe verte, les cheveux relevés en houppe sur la tête, les prunelles bleues, ferme comme un roc, ardent comme un lion, tenant entre ses bras et sur sa poi-

trine un vase d'or bien clos, qui contient un breuvage céleste. Les trois reines n'auront qu'à se le partager, et les vœux les plus chers du roi seront réalisés; en effet, à peine l'ont-elles bu qu'elles sont aussitôt sûres de devenir mères. Dès que les princes tributaires sont retournés dans leurs États, dès que le noble ascète Rishyasringa a repris le chemin de sa forêt solitaire, une quadruple naissance a lieu, une quadruple félicité vient enivrer l'âme du vieux Daçaratha. Il a quatre fils : Râma, né de Kausalya; Bhârata, issu de Kêkéyî, et deux jumeaux, Lakshmana et Satroughna, enfantés par Soumitra. Tous quatre grandissent dans les exercices du corps et les pratiques de la piété; tous quatre s'aiment fraternellement : mais Râma domine tous les autres, et c'est Laksmana qui lui est le plus dévoué. Comme si ce n'était pas assez de merveilles, la divinité prévoyante a fait naître, en même temps que Râma, ceux qui doivent être un jour ses fidèles alliés : une myriade d'ours et de singes, fantastiques produits des rapports des dieux avec des femelles de monstrueux animaux. Tout cela rappelle les hydres, les chimères, les Harpies, les Gorgones, les sirènes, les satyres, les faunes, les Lestrygons, les Cyclopes et tant d'autres conceptions des fables grecques; les sculptures de Ninive et de Thèbes ne sont pas moins prodigues de ces êtres chimériques, en qui se confondent l'humanité et l'animalité. Y aurait-il exagération à supposer que tous les peuples anciens résumaient instinctivement par ces fictions gigantesques et bizarres quelques souvenirs obscurs de ces périodes reculées, où la bête régnait ici-bas à l'égal ou même au-dessus de l'homme? L'Adam et l'Ève bibliques, dans leur existence paradisiaque, ne vivaient-ils pas impunément côte à côte avec toutes les créatures animées, avec des tigres et des serpents?

Nous connaissons maintenant les principaux personnages du drame; nous allons les suivre à travers l'action, qui ne tarde pas à s'engager. En ce temps-là, existait un saint, redoutable par ses austérités et dont on ne pouvait calculer les

années, Viçwâmitra. Furieux de ce que les Râkchasas troublent ses prières et dispersent ses offrandes, il vient trouver le pieux Daçaratha et réclame hautement de lui le secours de Râma, seul capable de détruire ces monstres odieux. Il y a là un épisode intéressant, qui nous fait voir le monarque, cherchant à résister au pontife, comme Saül à Samuel dans la Bible, comme Agamemnon à Calchas dans l'*Iliade*, et finissant par s'humilier profondément aux genoux du farouche anachorète !

« Ce fils que tu me demandes n'a que quinze ans; il ne sait pas encore manier le fer; il n'a pas une force suffisante pour lutter contre des Râkchasas. Mais j'ai là une armée terrible et inébranlable; elle fait ma force : j'en dispose; suivi par elle, j'irai là-bas livrer bataille à ces mangeurs de chair. J'ai des guerriers, aussi intrépides que Yama, ce dieu de la mort qui anéantit tous les êtres : ceux-là sont habiles à se battre ; ils marcheront sur mes pas. A moins que je ne perde la vie dans le duel que j'engagerai avec ces rôdeurs de nuit, je parviendrai bien à rendre la sécurité à tes sacrifices. Je marcherai en personne, moi, et non pas Râma qui n'est qu'un enfant, qui n'a point l'habitude des armes, qui ne sait ni ce qu'il peut ni ce qui lui est impossible... Séparé de lui, je ne consentirais pas à subsister, fût-ce un moment; vénérable solitaire, je t'en prie, n'emmène point Râma. J'étais bien vieux, j'avais déjà neuf mille ans, quand, un jour, me naquirent quatre fils qui ressemblent aux immortels par leur beauté; privé d'eux, j'en suis sûr, je cesserais de vivre. C'est surtout en Râma que je me complais; lui que ses qualités rendent cher au monde entier, lui dont le visage est aussi riant que la lune, lui en qui s'unissent toutes les perfections, lui qui charme mon cœur et que je préfère à l'existence ! Je tombe à tes pieds; je te conjure, désolé, désespéré à la seule idée de le quitter ; que Râma, l'aîné de mes héritiers, ne parte point ; de grâce, seigneur, n'emmène pas mon fils ! »

Ces paroles touchantes ne fléchissent pas le prêtre qui redouble ses instances; Vasishtha conseille prudemment au roi de céder et le rassure, en lui parlant des armes magiques dont Viçwâmitra a le secret et qu'il daignera communiquer

au jeune héros. Le roi se rend enfin; il appelle Râma, lui donne Lakshmana comme compagnon inséparable et fidèle, le couvre de caresses et de larmes et les confie tous deux à l'anachorète. Le départ a lieu sous les meilleurs auspices; les trois reines les félicitent et les embrassent; Vasishtha les bénit; une douce brise agite les airs; du ciel tombe une pluie de fleurs, et un bruit mystérieux de chants, de tambourins et de conques sonores est comme le prélude d'un triomphe certain.

Viçwâmitra, le *mouni* (solitaire), se met en route avec les deux jeunes princes; il les initie aux connaissances les plus abstraites et les plus élevées; il les conduit à l'ermitage, dédié au dieu Kâma (l'amour), et dans une forêt sauvage, pleine d'arbres touffus, hérissée de ronces, infestée par une foule de lions et de tigres, d'ours et de sangliers, de rhinocéros et d'éléphants. Là vit Tâdakâ, espèce d'ogresse, qui commet autour d'elle mille abominations. Râma immole ce monstre impie, et son guide, sur l'ordre d'Indra, le récompense par le don d'une quantité énorme d'armes reliées en faisceau, armes magiques dont chacune a son nom, qui d'elles-mêmes volent et frappent, et qui font naturellement songer aux divers épisodes que les poètes grecs et latins ou les romanciers du moyen âge ont consacrés aux armures enchantées de leurs héros. Tout en cheminant, Viçwâmitra expose à ses deux nobles compagnons les différentes traditions locales: sur l'incarnation de Wishnou en nain; sur la descente de Gangâ, cette nymphe, fille du mont Himavâti, qui, un jour, tomba du ciel sur la terre et y devint le magnifique fleuve du Gange; sur l'origine de Koumâra, ce dieu de la guerre qui sera célébré dans un des poëmes de Kâlidâsa; sur la naissance des soixante mille fils du roi Sagara, tous issus d'une courge et ensuite réduits en cendres; sur la création de l'Océan; sur l'élaboration de l'ambroisie, que l'on extrait de la mer agitée et dont les dieux et les démons se disputent la propriété. Ces mythes bizarres, dont plusieurs figuraient déjà dans le

Mahâbhârata, sont suivis de généalogies détaillées, ainsi que dans la Bible, Hésiode ou Homère, et de la singulière aventure d'Ahalyâ, femme de l'anachorète Gâoutama, que le divin Indra a séduite en empruntant le costume de son mari, comme le Jupiter grec le fit pour l'épouse d'Amphitryon. On parvient à la cour de Djanaka, puissant monarque de Mithilâ; les trois voyageurs y reçoivent un accueil empressé; et le *pourohita* ou chapelain de ce prince, Çatananda, fils de Gâoutama, en présence de Viçwamitra, qui, de vaillant guerrier, était devenu un vertueux brâhmane, et pour lui faire honneur, se met à raconter, en seize chapitres, l'histoire de Viçwamitra lui-même, son extraction, ses actions mémorables, ses luttes avec Vasishtha, et toutes sortes de légendes accessoires, quelquefois gracieuses, plus souvent étranges. Que de traits curieux il y aurait à relever : la vache Çabala, qui parle, qui prodigue ses présents à ceux qui l'implorent, et qui personnifie l'abondance obtenue par la foi; Sunahsépha, offert en sacrifice et sauvé par le ciel, de même que l'Isaac de l'Ancien Testament; un saint tenté par des nymphes; Indra, le maître du royaume céleste, se travestissant en oiseau à la façon du Jupiter des Hellènes! Mais nous ne pouvons qu'indiquer en passant ces récits épisodiques, fort indirectement rattachés à l'action principale, et très-évidemment intercalés après coup dans l'œuvre du chantre primitif par des rhapsodes postérieurs.

Le chef des Mithiliens, Djanaka, a une fille, aussi admirable par ses vertus que par sa beauté, Sîtâ, née miraculeusement d'un sillon de la terre; il a juré de ne la marier qu'à celui qui pourrait se servir d'un arc merveilleux qu'il possède, et qui ressemble fort à celui d'Ulysse dans l'*Odyssée;* tous les princes d'alentour ont essayé et ont échoué. Huit cents hommes vigoureux apportent, non sans effort, cette arme formidable, placée dans son étui de fer sur un chariot à huit roues. Râma la saisit, la soulève comme en se jouant, et d'un seul bras en plie le bois, en tire la corde d'un air souriant et, dans l'excès de sa force, la brise par le

milieu. Le fracas est tel qu'on croit entendre une montagne qui s'écroule ou la foudre qui gronde; la plupart des assistants tombent effrayés sur le sol. La main de la belle Sîtâ est acquise à l'énergique Râma, et deux nobles familles, deux illustres nations vont être unies par un lien sacré; ce qui induit le poète à nous donner la minutieuse généalogie de Djanaka et de Daçaratha. Ces deux monarques ont une entrevue pour régler les fiançailles de leurs enfants; des cadeaux sont échangés; les cérémonies sont accomplies. Non seulement Râma, mais ses trois frères se marient : Lakshmana à Ourmilâ, Bhârata à Mandavî, et Satroughna à Sroutakirtî. Mais, pendant que le vieux Daçaratha s'en retourne vers sa bonne ville d'Ayodhyâ, en compagnie de ses quatre fils, de Vasishtha et des autres *gourous* (directeurs spirituels), un effroyable péril les menace en route. Un second Râma, fils de Djamadagni, mentionné dans le *Mahâbhârata*, et qui, par un des mystères les plus inexplicables de la théogonie indoue, se trouve être, comme le premier, une incarnation de Wishnou, s'offre à son rival, la hache au poing. Ainsi, c'est une des trois personnes de la *trimurti* qui va combattre contre elle-même, et c'est elle-même encore qui, du haut des cieux, assistera à ce combat. Je ne pense pas qu'en aucune théologie la confusion des hypostases ait jamais pu aller plus loin. Ce duel des deux Râmas, précédé de défis et de menaces, est empreint de cette couleur héroïque et chevaleresque qui anime les tableaux homériques, nos romans carlovingiens ou les chants de l'Arioste et du Tasse. Le fils de Daçaratha est vainqueur de son redoutable adversaire; il rentre triomphalement dans la cité royale, et son père, ivre de joie, s'efface derrière lui. Cependant le vieux roi envoie Bhârata chez son aïeul maternel, au pays des Kékéyens, afin d'y compléter son éducation, et, à son départ, il lui adresse les avis les plus sages. Bhârata les suivra docilement, et l'on nous énumère les détails de cette éducation, véritablement distinguée, que recevaient les princes indiens; éducation à la

fois religieuse, littéraire et pratique, où la science n'était jamais séparée de la vertu et où les plus hautes aspirations de l'âme se joignaient aux plus utiles exercices du corps. C'était l'âge d'or de la royauté; de telles leçons devaient porter d'heureux fruits; aussi, tandis que notre histoire nationale ne propose guère à notre admiration, et avec bien des réserves encore, que trois monarques, voués au culte de l'honneur et de la justice, un Louis IX, un Louis XII, un Henri IV, les annales de l'Inde nous offrent, à chaque page, des Trajan et des Marc-Aurèle; il est vrai, hélas! que ces annales sont fabuleuses.

III

Le second chant, *Ayodhyâ-Khânda* (le livre d'Ayodhyâ), nous montre Râma, orné de toutes les qualités et de tous les talents, que l'on va déclarer *youvâ-radja* (jeune prince), c'est-à-dire héritier présomptif de la couronne: son père, sa mère, son épouse, le plus dévoué de ses frères, Lakshmana, unissent en sa faveur leurs conseils, leurs prières, leurs larmes de joie. La cérémonie de sa proclamation, qui correspond assez bien à celle du sacre chez certaines nations anciennes ou modernes, a lieu avec des détails très-caractéristiques. Râma se purifie de toute faute, entre dans le sanctuaire domestique, épanche sur les flammes d'un brasier une coupe remplie de beurre clarifié; puis, s'astreignant à la chasteté et au silence, il se couche paisiblement auprès de la belle Sîtâ, sur un lit de verveine, à l'entrée d'une chapelle dédiée à Wishnou. Le lendemain matin, il se lève, prie dévotement, revêt une robe de lin sans tache et donne le signal des chants aux musiciens et aux poètes. La ville entière s'agite et se pare: ce ne sont partout qu'étendards, guirlandes, nuages d'encens, troupes de comédiens et de danseurs. Au milieu

de l'allégresse générale, une personne souffre et se lamente: c'est Kêkéyi, une des belles-mères du jeune prince. Une de ses suivantes, bossue d'un esprit subtil, espèce d'Iago ou de Tartufe sous les apparences d'une femme, vient l'enlacer de ses perfides suggestions. La princesse a rendu jadis un important service à son royal époux qui, en échange, lui a promis deux grâces; voici le moment de lui en demander l'accomplissement. Qu'elle réclame de lui le sacre de leur fils Bhârata et l'exil de Râma pour quatorze années; elle est si belle et le vieux monarque l'aime tant qu'elle obtiendra tout. Kêkéyi, non sans résistance, finit par céder à ces discours insidieux; elle dissimule, elle ment, elle rejette toutes ses parures, voiles, rubans et joyaux, et Daçaratha, attristé de sa fausse douleur, dupé par ces ruses vulgaires, lui jure encore, au nom de tous les dieux du Swargâ, de lui complaire et de lui obéir:

« Femme charmante, lui dit-il, tu ne sais donc pas? Excepté le seul Râma, il n'existe pas dans tous les mondes une seconde créature que je chérisse plus que toi! Mon cœur même, je me l'arracherais pour te le donner; aussi, ma bien-aimée, regarde-moi, et dis ce que tu désires! »

Quelle n'est pas l'affliction de ce vieillard, quand il apprend l'odieux sacrifice qu'on exige de sa faiblesse! Il tressaille, il chancelle, il tombe évanoui; il ne se réveille que pour pleurer ou maudire; il se précipite aux genoux de son astucieuse compagne, embrasse ses pieds et prononce des paroles, entrecoupées par la colère ou la douleur:

« Pitié, reine, pitié!... Être pervers, mon ennemie, tu veux goûter la satisfaction de voir ton époux mort et Râma, le meilleur des hommes, exilé dans les bois! Cruel que je suis! âme vile, esclave d'une femme, est-ce ainsi que je remplirais mes devoirs paternels envers un fils si magnanime et doué de toutes les vertus? A l'heure où il est fatigué par le jeûne, la continence, les longs enseignements de ses maîtres spirituels, au moment où va pour lui commencer le bonheur, il irait subir l'infortune au fond des forêts!

Malheur à moi, barbare, lâche, homme privé de vigueur, incapable même de m'élever jusqu'à la fureur, sans énergie et sans âme! Une infamie sans pareille, une honte assurée, le mépris de tous me suivront ici-bas comme un criminel!... Chère Kêkéyi, prends sous ta protection un vieillard malheureux, faible d'esprit, soumis à ta volonté et qui ne cherche son appui qu'en toi; ô charmante femme, sois-moi propice! Si ce n'est là qu'une feinte, dont tu veux user pour pénétrer le fond de mes pensées, triomphe, ô mon épouse au gracieux sourire, triomphe; je suis de toute manière ton serviteur. Quelque chose que tu désires obtenir de moi, tu l'auras, sauf l'exil de Râma; oui, tout ce qui est à moi, et même, si tu le veux, ma vie! »

Tandis que le tout-puissant souverain d'Ayodhyâ tremble et se lamente ainsi devant la marâtre de Râma, celui-ci voit tout se préparer pour son sacre : le trône doré, recouvert d'une peau de lion; l'eau sainte, puisée au confluent du Gange et de la Yamounâ et versée dans des urnes d'or massif; les couronnes de fleurs; les offrandes de fruits, de lait ou de miel; le sceptre étincelant de pierreries, le chasse-mouches, l'éventail; un éléphant et un cheval également blancs; huit belles jeunes filles pompeusement ornées; des chantres et des panégyristes, mille instruments de musique, tous les éléments du plus splendide cortége. A l'instant où Râma s'apprête à paraître aux yeux de la foule bruyante et émue, on vient le chercher au nom du roi et, à défaut de Daçaratha qui fond en larmes et ne peut parler, c'est Kêkéyi qui lui révèle ce qui a été décidé contre lui : son frère Bhârata sera couronné à sa place et, quatorze ans de suite, il devra lui-même habiter un ermitage isolé. Tout autre que Râma s'irriterait et se révolterait; mais c'est un saint, et rien n'égale la sublime élévation de sa conduite. Son père l'ordonne; il se soumettra. Kâusalyâ, sa bonne mère, le supplie de rester, l'engage à désobéir. Que deviendra-t-elle, loin de lui, exposée aux violences et aux insultes de sa rivale? Lakshmana lui offre, à son tour, de soulever le peuple; il l'aidera à se venger. Il dédaigne la vengeance; il déteste la révolte; il partira, et, quoiqu'il s'y

oppose, Sîtâ le suivra, Sîtâ qui acceptera avec lui la proscription et la fuite, après avoir rêvé à ses côtés la puissance et la gloire :

« J'irai, lui dit-elle, partout où tu iras. Séparée de toi, je ne voudrais pas habiter le ciel même, noble descendant de Raghou ; je te le jure, par ton amour, par ta vie ! Tu es mon seigneur, mon maître, mon guide, ma divinité ; j'irai avec toi; c'est là ma résolution suprême. Puisque tu es si pressé d'entrer dans ces forêts touffues et impraticables, j'y marcherai la première, brisant sous mes pieds, afin de t'y frayer un passage, les hautes herbes et les ronces épineuses. Pour une femme de bien, ce n'est ni un père, ni un fils, ni une mère, ni un ami, ni son propre cœur qui font loi; c'est son époux. Ne m'envie pas cette félicité; chasse cette pensée mauvaise, de même qu'on rejette les dernières gouttes de la coupe que l'on a vidée: cher prince, emmène-moi sans défiance; tu es sûr de ma fidélité.... Accorde-moi cette faveur: que j'aille, en ta compagnie, vivre au sein de ces bois, que fréquentent seulement les sangliers et les lions, les ours et les tigres... Je m'y nourrirai, ainsi que toi, de fruits et de racines; je ne serai nullement pour toi un fardeau incommode. Quelle sera ma joie d'habiter aussi ces forêts ombragées, délicieuses, embaumées par les senteurs les plus diverses! Là, plusieurs millliers d'années, écoulées près de toi, me sembleraient n'avoir duré qu'un jour. Le paradis sans toi me serait un séjour odieux; l'enfer, si nous le partagions ensemble, vaudrait pour moi le ciel. »

Telle sera éternellement la langue de l'amour vrai ; Shakespeare et Racine, Gœthe ou Schiller n'ont pu innover à cet égard: mais ce qu'il nous faut noter avec soin dans la poésie sanscrite, au moins dans la poésie épique des périodes primitives, c'est que cet amour y est constamment honnête et pur; on n'y rencontre jamais cette passion déréglée et malsaine qui constitue trop souvent le fond de nos littératures modernes. En vain Râma énumère à la jeune princesse tous les obstacles qui l'attendent, tous les périls qui la menaceront : animaux féroces, reptiles venimeux, intempéries des saisons, froid et chaleur extrêmes, faim et soif prolongées ; elle connaît tout d'avance, et d'avance elle brave tout. Lakshmana n'est pas

moins obstiné à accompagner son frère, qui distribue ses richesses entre ses amis, s'arrache aux regrets du peuple et prend noblement congé de la cour. C'est un étrange spectacle que celui du vieux Daçaratha, environné de ses trois cent cinquante femmes, et pourtant subjugué par l'influence d'une seule, fondant en larmes et n'osant point rétracter la sentence fatale. L'impitoyable Kêkéyi, qui le domine despotiquement, apporte elle-même le costume tissé d'écorces, que prennent habituellement les anachorètes et que doivent endosser les pèlerins; ils le revêtent humblement et, à cette vue, tous les assistants frémissent d'indignation et de désespoir. Un char emmène les bannis; Daçaratha le suit le plus loin possible, ainsi que Kâusalyâ; obligé de revenir en arrière, il confond ses chagrins avec ceux de la mère de Râma, et tous deux s'unissent pour maudire Kêkéyi. Pendant ce temps, la plupart des habitants d'Ayodhyâ ont escorté leur prince préféré ; ils campent sur les bords de la Tamasâ; mais Râma, ne voulant pas abuser d'un attachement qui deviendrait répréhensible, profite de leur sommeil pour continuer sa route en tout hâte. Il renvoie même le char, les chevaux et le cocher de son père ; il refuse du roi des Nishâdas, de Gouha, l'allié de sa famille, des présents dont un ascète n'a pas besoin ; avec sa femme et son frère, il traverse le Gange sur une barque et, l'arc à la main, arrive à l'ermitage de Bharadwadjâ. Ce pieux *mouni*, entouré de disciples dociles, de biches familières et d'oiseaux apprivoisés, cherche à les retenir ; mais ils se trouvent encore trop près de la ville royale. Ils se fabriquent un radeau de bambous, franchissent la Yamounâ et parviennent au mont Tchitrakouta, repaire sauvage des ours et des singes, où ne manquent pourtant ni les ombrages ni les fruits. C'est une succession de tableaux pittoresques et de scènes mystiques, qui ressemblent beaucoup à maintes peintures de la *Légende dorée* ou des romans de la Table ronde. Râma, aidé de Lakshmana, se construit, avec des branches, des lianes et de l'argile, deux huttes pour eux trois : une gazelle noire est tuée et leur sert

d'aliment ; ils inaugurent leur existence d'isolement et de privations.

Le cocher Soumantra est revenu à Ayodhyâ ; il trouve la ville silencieuse, le palais triste, et raconte à Daçaratha les incidents du voyage de son fils. Le vieillard, dont maintenant Kâusalyâ est l'épouse favorite, lui apprend que les maux qu'il souffre sont une expiation divine, le châtiment d'un crime involontaire qu'il a commis jadis, étant jeune et prince royal. Daçaratha était alors à la chasse ; il entendit à travers des buissons le bruit d'une cruche qu'on remplissait, et malheureusement il le prit pour celui que ferait un éléphant dans sa marche. Il lança une de ses flèches : aussitôt cette exclamation s'éleva : « Ah ! je suis mort ! » C'était un jeune homme, du nom d'Yadjanadatta, qui était occupé à puiser de l'eau au fleuve ; son père et sa mère étaient l'un et l'autre ermites, vieux et aveugles, et voilà qu'il allait périr victime d'une déplorable méprise. Ses plaintes déchirantes désolèrent le prince, qui avait couru vers lui et qui, en lui arrachant son trait de la poitrine, lui arracha également la vie. L'âme bourrelée de remords, ainsi qu'il le raconte, il se rend vers l'ermitage où languissent les deux parents, chargés d'années, dénués de secours et semblables à deux oiseaux qui ont les ailes coupées. A l'approche de l'étranger, ils se figurent que leur fils revient et le grondent doucement sur sa trop longue absence ; Daçaratha navré est contraint de leur avouer l'épouvantable vérité. Il est difficile d'imaginer une scène plus émouvante que celle de ce père et de cette mère, que l'âge accable, qui ont perdu la vue et qui forcent le meurtrier de leur enfant à les soutenir tous deux et à les guider jusqu'auprès de ce corps glacé :

Impuissants à porter le poids d'un tel chagrin, ils poussent ensemble un cri de douleur et se laissent tomber auprès d'Yadjnadatta, étendu à terre. La mère caresse de sa langue le pâle visage du mort, et gémit de la façon la plus lamentable, pareille à une vache furieuse à laquelle on aurait enlevé son nourrisson : « Yadj-

nadatta, disait-elle, ne te suis-je pas plus chère que la vie? Quel est ce silence, quand tu pars, ô mon noble fils, pour un si long voyage? Donne un baiser à ta mère; ne t'en va point avant de l'avoir embrassée; mon ami, serais-tu fâché contre moi? Pourquoi te taire ainsi? » Puis le père, affligé et blessé par l'aiguillon de la souffrance, tient à son fils inanimé, comme s'il était vivant, ce langage plaintif, tout en touchant çà et là ses membres immobiles: « Mon fils, s'écriait-il, ne reconnais-tu point ton père, venu ici avec ta mère? Lève-toi, à présent; marchons; passe tes bras autour de notre cou et conduis-nous. Qui, au lieu de toi, ô mon fils, me ferait, le soir, d'une voix grave, la lecture des *Védas*? Qui nous rapporterait de l'intérieur du bois des racines et des fruits sauvages, à nous, pauvres aveugles, qui les attendons, assiégés par la faim? Oui, cette pénitente, frappée de cécité et courbée sous le faix de la vieillesse, ta mère, ô mon cher enfant, comment la nourrirai-je, moi dont la force est épuisée et qui ne vois pas plus qu'elle? Nous voilà seuls désormais: ne quitte pas aujourd'hui ces lieux; il sera temps de t'en aller demain avec nous; car le chagrin ne saurait tarder à nous enlever le souffle de l'existence... Tu seras admis dans la société de ces héros qui ne sont pas réduits à recommencer le cercle des transmigrations, parce que tu étais innocent et que tu as expiré sous les coups d'un homme malfaisant..... Tu verras ces mondes, réservés aux chefs de familles qui ne cherchent pas la volupté hors des bras de leurs épouses, aux chastes prêtresses, aux opulents bienfaiteurs qui distribuent aux brâhmanes des vivres, des génisses, de l'or et même des terres. Suivi par ma pensée, tu habiteras, ô mon Yadjnadatta, les sphères éternelles où résident ceux qui assurent le bonheur des peuples, ceux dont la parole semble la voix de la vérité! »

L'adolescent transfiguré apparut à ses parents et, après les avoir consolés, remonta aux cieux. Néanmoins, le vieil ermite lança l'anathème sur le front incliné du jeune Daçaratha et, tout près de rendre l'âme, il le condamna par avance à gémir lui-même dans son affection paternelle. Et voici que Daçaratha est devenu vieux aussi, et voici qu'il pleure aussi son fils: l'imprécation du solitaire ne porte que trop ses fruits. Il perd soudain la vue, il perd la mémoire; en pleine nuit, il s'éteint doucement, si bien que Kâusalyâ dort longtemps, à son insu, côte à côte avec un cadavre. A l'aube, les courtisans et les

officiers viennent, suivant l'usage, observer les formalités de l'étiquette et régler tous les détails du lever royal; les bardes et les chanteurs, les baigneurs et les eunuques s'approchent du lit où repose le souverain; on attend respectueusement son réveil: il ne se réveillera plus. Alors éclatent la surprise et la tristesse: ses trois cent cinquante femmes, principalement Kâusalyâ et Soumitrâ, courent de part et d'autre en proférant des cris lamentables. Le brâhme Vasishtha envoie promptement des messagers à Bhârata et à Satroughna, qui demeuraient chez leur aïeul maternel. Bhârata rentre à Ayodhyâ; il est tardivement informé des événements qui se sont passés depuis son départ: mais Kêkéyi a beau étaler à ses regards toutes les pompes de l'empire qui lui est destiné; sa loyauté s'indigne des intrigues et des sentiments de sa mère. C'est encore là un de ces cœurs généreux que les épopées de l'Inde se plaisent à nous faire admirer. Il exècre une ambition, si féconde en malheurs et en fautes; il déplore le bannissement de deux de ses frères et d'une de ses belles-sœurs: il rougirait d'accepter un sceptre que souilleraient le sang ou les larmes. De ses propres mains, il étend son vénérable père dans le cercueil, le couvre de riches vêtements et d'essences parfumées, et préside à ses funérailles.

Les domestiques du palais marchent en tête: ensuite, on porte le feu sacré, béni par les Brâhmanes; on voit s'avancer des chariots, chargés d'or et de pierreries qu'on distribuera aux indigents; les poètes, les bardes, les panégyristes célèbrent les louanges du monarque tant regretté. Bhârata et Satroughna, ces nobles princes, ont chargé eux-mêmes la bière sur leurs épaules et la transportent en pleurant jusqu'aux rives de la Sarayoû, dans un endroit tapissé d'un frais gazon, où l'on construit un bûcher avec des bois d'aloès et de santal. Les Brâhmanes y déposent le corps, et après lui les vases, la cuiller, le pilon, le mortier qui ont servi aux sacrifices, les anneaux de la colonne à laquelle on attache les victimes, des touffes d'herbes consacrées. On chante des

hymnes; on sert un immense festin ; on immole des animaux choisis; et Bhârata, ayant arrosé le monument funèbre de graisse, d'huile de sésame et de beurre clarifié, y met le feu. Chancelant comme s'il eût avalé du poison, égaré par la douleur, il se prosterne contre la terre ou contemple amèrement ce visage paternel que la mort va décomposer. Ses compagnons l'environnent, le relèvent, essaient de le calmer; mais, dès qu'il aperçoit les membres de Daçaratha enveloppés d'un nuage de flammes, il tend ses bras vers le ciel, pousse des soupirs prolongés et perd connaissance. Les pieux discours de Vasishtha, les libations, les ablutions, les riches cadeaux invariablement faits aux prêtres, rien ne saurait alléger son affliction. Il a résolu de réparer les torts de sa mère, de chercher la retraite de Râma, et de rendre la couronne à celui qui en est le légitime possesseur. Il part avec une magnifique suite : dix mille éléphants, soixante mille chars de guerre, cent mille cavaliers, et le reste à l'avenant; jamais les chiffres n'ont coûté à l'imagination des Hindous. Escorté par ses généraux, ses ministres, ses pontifes et même les trois reines, il rencontre le roi des Nishâdas, Gouha, qui craint d'abord quelque danger pour Râma et qui s'apprête à le défendre; mais le jeune homme le rassure et arrive à l'ermitage de Bharadwâdja. Là, se place une scène fantastique avec laquelle les récits de nos contes de fées pourraient seuls lutter et où le merveilleux prend des proportions inouïes. Comment l'ermite trouvera-t-il moyen d'héberger toute une cour et toute une armée? Rien de plus simple. Il tombe à genoux, invoque les dieux et prie un d'entre eux, Viçwakarman, le Vulcain ou le Dédale brâhmanique, de descendre du haut des airs pour l'aider à offrir à ces milliers de voyageurs une hospitalité convenable. Les vœux d'un ascète ne sont jamais stériles : l'artiste divin accourt, construit un édifice éblouissant, plein de meubles et d'ornements splendides, prépare le plus exquis et le plus copieux des festins, répand çà et là des pluies de fleurs et des flots de parfums. Vingt

mille nymphes, trente mille autres créatures aériennes, une myriade de musiciens célestes exécutent des danses voluptueuses ou d'harmonieuses symphonies. Il n'est question que de montagnes de gâteaux ou de viandes, de ruisseaux de lait et de miel, de torrents de vin et de liqueurs fermentées. Par un contraste qui, s'il est sans art, n'est point sans effet, Vâlmîkî fait succéder à la description de ces magnificences plus qu'orientales l'image de l'existence laborieuse et austère que le héros mène auprès de son frère et de son épouse dans les vallées du Tchitrakouta. Semblables à l'Adam et à l'Ève de Milton, Râma et Sîtâ vivent innocemment au milieu des plus ravissants paysages : ils s'enivrent de la félicité la plus pure. De concert avec Lakshmana, ils tuent du gibier, en font sécher la chair et la rôtissent. Ils sont interrompus par l'arrivée du cortége de Bhârata qui s'approche : vient-il en rival, en ennemi? Il s'agit sans doute de combattre ou plutôt de périr. Mais quelle douce émotion pour eux lorsqu'ils voient le *youvâ-radja* se précipiter aux pieds de son frère aîné! Celui-ci le prend sur ses genoux, ainsi qu'un enfant qu'on flatte, et lui demande des nouvelles de sa famille et de son peuple; hélas! il apprend que leur père est mort : tous se rendent au bord de la Mandâkinî et y offrent des hommages funèbres à l'ombre de Daçaratha. Invité à reprendre le sceptre d'Ayodhyâ, Râma s'y refuse absolument : il subira jusqu'au bout les quatorze années d'exil, imposées par un père. Il embrasse tous les soldats de l'armée, ses belles-mères, sa mère Kâusalyâ; il s'incline devant Vasishtha; il serre dans ses bras ce fils de Kêkéyi, qui se conduit si loyalement, et lui adresse une harangue fort étendue, toute métaphysique, probablement intercalée à une date plus récente. Après un nouveau combat de générosité entre les deux frères, Bhârata est forcé de repartir et de garder la couronne; mais il ne veut la conserver qu'à titre de dépôt; il se retire à Nandigrâma, où il vivra, lui aussi, en anachorète. Par un trait de mœurs essentiellement local, il installe à Ayodhyâ,

pour tenir la place du monarque absent, les sandales royales, que chacun devra vénérer à l'égal de celui qu'elles représentent, et leur frère commun, Satroughna, est chargé de veiller jour et nuit, les armes à la main, sur ce singulier emblème.

IV

Au IIIe livre (*Aranya-Khânda* ou Chant de la forêt), Râma, qui se croit encore trop près de ses parents et de ses concitoyens, quitte sa hutte de feuillage et reprend ses pérégrinations avec les deux êtres chéris qui imitent son dévoûment. Ils reçoivent l'hospitalité chez l'anachorète Atri et chez sa femme Anasoûyâ; ils entrent dans la forêt Dandaka, qu'on dit remplie de Rakchâsas et de monstres, et Sîtâ prêche aux deux frères la mansuétude et la clémence, même vis-à-vis des ennemis les plus cruels. Mais Râma a une mission qu'il doit accomplir: c'est d'immoler les ogres et les vampires qui, au milieu des bois, troublent les sacrifices des Brâhmanes. Dix ans de suite, il erre d'ermitage en ermitage, jusqu'à ce que le saint *mouni* Agastya lui indique le séjour de Pantchavati, où il pourra se retirer paisiblement. En route, il rencontre Djatâyouch, vautour merveilleux, qui fut autrefois le grand ami de son père Daçaratha, et qui lui promet de veiller sur la gracieuse princesse dans le cas où elle serait menacée de quelque péril. Les pèlerins se construisent de nouvelles cabanes où ils passent l'hiver, saison fort célébrée par le poète, et sans doute très-désirée sous l'ardent climat de l'Inde; un incident, aussi important qu'inattendu, vient les troubler. Une ogresse, Soûrpanakhâ, sœur du tyran de Lankâ Râvana et de plusieurs autres Rakchâsas non moins redoutables, s'est éprise du jeune et beau Râma et brûle de l'emmener avec elle. Elle se transforme et tente de le séduire par

l'ambition et par la volupté ; sa conclusion est des plus simples et des plus significatives. Elle dévorera Sîtâ et Lakshmana, et rien alors ne fera plus obstacle à leur bonheur : la passion et l'anthropophagie seront ainsi merveilleusement satisfaites. Les deux guerriers l'injurient dédaigneusement, et Lakshmana lui coupe le nez et les oreilles. Ainsi défigurée, apparaissant dans toute sa laideur native, les dents saillantes, le ventre bombé, les griffes tendues, elle s'enfuit en hurlant vers son frère Khara qui jure de la venger. Celui-ci rallie d'abord quatorze chefs, puis quatorze mille rôdeurs de nuit : armé de sa massue, il compte écraser aisément les pygmées qui l'arrêteraient et boire à longs traits leur sang. Sîtâ est mise à l'abri ; les dieux mêmes assistent d'en haut à une lutte si effroyable. On combat avec des flèches magiques et des troncs d'arbres ; c'est tout à fait le duel d'Indra contre Vrîtra dans les *Védas* et celui d'Hercule contre Cacus dans l'*Enéide*, ou plutôt c'est une poétique réminiscence des boucheries humaines et des invasions de cannibales, qui ont dû si souvent ensanglanter le sol de l'Inde antique. Doûshana, Triçiras qui a trois têtes comme le Cerbère hellénique, Khara à son tour, des milliers d'autres succombent. L'ogresse désolée se rend à Lankâ et demande justice à Râvana, ce sombre géant, que ses dix visages et ses vingt bras rendent hideux ; elle l'engage astucieusement à enlever Sîtâ. Charmé d'un tel avis, il monte sur un char enchanté, auquel sont attelés des ânes à faces de vampires et qui néanmoins se meut tout seul avec une rapidité merveilleuse ; il traverse l'Océan et prie Mârîtcha, un des plus fidèles serviteurs, de le seconder pour le rapt qu'il médite. Après lui avoir adressé de sages conseils, qui ne sont accueillis que par des reproches ou des menaces, Mârîtcha prend l'apparence d'une gazelle fantastique au pelage d'or moucheté d'argent, aux cornes ornées de perles et de corail. A la vue d'une bête si extraordinaire, Sîtâ éprouve un caprice presque enfantin ; elle désire la posséder vivante et l'apprivoiser : sinon, toute Indienne qu'elle

est, et par conséquent ayant en horreur le meurtre des animaux, elle voudrait avoir sa peau et en couvrir le siége où elle repose. Le prudent Lakshmana a beau s'écrier qu'il n'existe point de gazelle d'or; Râma, incapable de résister à un désir de celle qu'il chérit, s'élance à la poursuite de Mârîtcha qui l'entraîne au loin et l'égare, mais expire percé de coups, innocente victime de son obéissance pour Râvana. En mourant, il recourt à une ruse suprême et contrefait par ses cris la voix de Râma lui-même; Lakshmana, qui l'a entendue malgré la distance, brûle de courir à l'aide de son frère, en dépit de sa belle-sœur qui l'accuse, au contraire, de trahir Râma en la laissant seule et exposée à mille embûches. En proie à l'incertitude la plus poignante, il se décide pourtant à voler là où l'appelle cette voix gémissante qui annonce quelque grave péril; pour demander du secours, il faut, comme Roland à Roncevaux, que Râma soit bien près de mourir.

L'artificieux Râvana profite de l'absence de Lakshmana pour pénétrer dans la retraite de Sîtâ; il a emprunté le costume d'un anachorète mendiant: un manteau jaune, les cheveux rattachés en aigrette, une ombrelle, des sandales, un paquet attaché sur l'épaule gauche, une aiguière d'argile à la main et un bâton. Il s'approche d'elle, l'admire, la convoite et lui débite sans hésitation de ces flatteries directes et presque impudentes, qui n'en arrivent que mieux au but, et qui ne sont pas encore usées, malgré le fréquent usage qui en a été fait depuis l'entretien d'Ève et du serpent dans la *Genèse*:

« Femme au charmant sourire, aux doux yeux, à l'aimable visage, à la fois gracieuse et timide, tu brilles d'un vif éclat, comme un bocage fleuri! Qui es-tu, toi que ta robe de soie couleur de safran fait ressembler au calice d'une fleur dorée et qu'embellit encore cette guirlande de lotus rouges et de nymphéas bleus? Es-tu la Pudeur, la Gloire, la Félicité, la Fortune, la Beauté ou la Volupté libre, ou la Vie elle-même? Que tes dents sont blanches, polies, égales, bien enchâssées, ô femme à la taille ravissante! Belle inconnue, tes sourcils délicats sont disposés pour l'ornement de tes yeux. Tes joues, dignes de ta bouche, sont fermes, grasses et bien

assorties au reste de la figure : elles ont un coloris éclatant, une fraîcheur exquise, un contour élégant, et rien n'est plus digne de nos regards, ô femme chérie aux traits enchanteurs ! Tes fines oreilles, décorées de bijoux d'or, mais encore plus parées de leur beauté naturelle, forment une courbe dessinée d'après les plus exactes proportions. Tes mains si flexibles sont teintes en azur, à l'instar des pétales du lotus : créature au rire délicieux, ta taille est en harmonie avec tes autres charmes. Tes pieds, qui joints en ce moment l'un à l'autre se font mutuellement ressortir, sont d'une inexprimable beauté ; la plante en est d'une délicatesse enfantine, les doigts en sont d'une fraîcheur virginale. D'une splendeur égale à celle des fleurs les plus éblouissantes, ils restent dans leur marche pleins d'agrément et de grâce. Tes grands yeux, bordés d'un cercle de pourpre, sont deux étoiles de jais noyées au milieu de l'émail le plus pur. Ta chevelure est magnifique ; ta taille pourrait être serrée entre deux mains. Non, je n'ai jamais vu sur la surface de la terre une mortelle, une nymphe ni même une déesse qui t'égalât par ses attraits ! »

Certes, voilà un démon qui ne s'entend pas mal en galanterie doucereuse et quintessenciée ; voilà un ogre qui sait vivre et parler. Abusée par un langage si mielleux (car pour être épouse d'un ermite, on n'en est pas moins femme), Sîtâ raconte son histoire au faux mendiant et lui donne l'hospitalité ; il finit par se démasquer et étale sa puissance aux yeux de la princesse : mais, comme le Satan de la tradition chrétienne, dès qu'il est reconnu, il est exécré et maudit. Se voyant repoussé et menacé, il menace à son tour et se montre dans toute sa formidable horreur, avec ses dix têtes, son vaste corps, ses longs bras, sa large poitrine, ses dents de lion, ses épaules de taureau, ses yeux rouges, sa peau bigarrée et ses cheveux pareils à la flamme. Ivre de désir et de vengeance, à l'aspect de cette belle abandonnée, couverte de brillants joyaux, parée des boucles noires de sa chevelure flottante, et à demi-privée de sentiment, Râvana lui crie alors d'un ton de bravade :

« Femme, si tu ne m'acceptes point pour époux sous ma forme naturelle, j'emploierai la violence, afin de te soumettre à ma vo-

lonté Puisque tu oses te vanter ainsi devant moi de la force de ce Râma qui t'oublie, c'est sans doute que tu n'as jamais entendu parler de ma vigueur sans égale. Me tenant au sein des airs, je pourrais enlever la terre d'un seul mouvement de mes bras; je pourrais tarir l'Océan ainsi qu'une coupe vide; je pourrais tuer la Mort même, si elle luttait contre moi! Il me serait aisé d'obscurcir le soleil par la foule de mes flèches aiguës et de briser l'univers jusqu'en ses fondements. Sache bien, insensée, que je suis ton maître, que je prends à mon gré toutes les apparences et que j'accorde à ceux qui me plaisent les biens les plus désirés! »

Confirmant par la violence de ses actes la brutalité de ses paroles, le monstre saisit Sîtâ, la place sur son char magique et l'enlève. Le merveilleux, qui jusque-là abondait déjà dans cette épopée, va y tenir dorénavant une place de plus en plus considérable. Il atteint des dimensions énormes et enfante les plus incroyables fantaisies, sans que le poète semble douter un instant de leur réalité, pas plus que le public lui-même auquel il s'adresse et qui évidemment les acceptait les yeux fermés. L'imagination orientale se complaît dans les hyperboles; la religion brâhmanique multiplie les incarnations et les miracles; la morale hindoue n'établit pas de division tranchée entre les diverses classes de la création, entre les génies et les hommes ou entre les hommes et les animaux: de là tant de récits bizarres, qui nous font sourire comme des contes d'enfants et qui paraissaient alors les plus simples et les plus logiques du monde. Ainsi, à l'endroit où nous sommes arrivés, le vieux roi des oiseaux, le vautour Djatâyouch, qui n'a guère que soixante mille ans, entend les cris plaintifs de la princesse qu'il a promis de défendre et vient attaquer en face Râvana. La lutte de cet oiseau extraordinaire et de ce géant hideux est dépeinte avec les couleurs les plus vives et les plus frappantes. Djatâyouch blesse le roi des Râkchasas, le déchire à coups d'ongles, tue son cocher, brise son char; mais il tombe, percé par son épée, et Sîtâ pleure le sort de ce généreux champion. Emportée à travers les airs sur le sein de son ravisseur, elle se débat et se lamente

en vain ; voyant d'en haut cinq singes, alliés fidèles de son mari, elle leur jette des bijoux et plusieurs pièces de son costume, qu'ils pourront remettre à Râma en signe de reconnaissance. Râvana descend enfin à Lankâ, où il cachera son précieux trésor ; il y confie la jeune femme à la surveillance de quelques ogresses, et elle se laisserait mourir de faim et de douleur, si Brâhma n'envoyait Indra et le dieu du sommeil pour la nourrir, la consoler et lui annoncer sa prochaine délivrance.

Râma, vainqueur de Mârîtcha et rejoint, à sa grande surprise, par Lakshmana, découvre que son ermitage est désert et que sa chère compagne lui a été enlevée. Il recueille çà et là des traces du rapt et du combat qui en est résulté : il aperçoit Djatâyouch blessé qui lui en raconte toutes les circonstances, qui lui dénonce l'odieux attentat du tyran de Lankâ et qui meurt pour l'avoir trop bien servi. Le héros ému fait son oraison funèbre, lui élève un bûcher, lui offre les libations et les prières accoutumées, et l'âme de l'oiseau monte aux cieux. Un nouveau monstre apparaît aux deux frères épouvantés : c'est Kabandha, dont l'œil unique et la bouche sont placés au milieu de la poitrine. Il agite ses deux bras immenses ; mais les jeunes princes les lui coupent au moment où il va s'emparer d'eux et les dévorer. Alors il leur apprend qu'ils viennent, à leur insu, de le délivrer d'un funeste enchantement. Il s'appelait Danou, fils de Lakshmi, la déesse de la Beauté : aimable, puissant, immortel, il eut un jour la témérité de défier Indra. Indra le maudit et le rendit difforme ; la rencontre de Râma et de Lakshmana devait seule lui restituer sa première nature : il les supplie donc de le brûler, et il sort des flammes jeune, superbe, glorieusement transfiguré, en leur indiquant un prince voisin, Sougrîva, qui leur fournira sûrement les moyens de retrouver Sîtâ.

V

Nous parcourrons rapidement le IV^e^ livre : *Kishkindyâ-Khânda* (chant de la grotte de Kishkindyâ), qui nous transporte dans un monde par trop étrange et parmi des personnages dont le commerce ne saurait nous être aussi familier qu'aux naïfs sectateurs du Brâhmanisme antique. Qu'est-ce que ce Sougrîva, dont il vient d'être question? Un enfant du soleil, un roi des singes qui est en guerre avec un autre singe, son frère aîné, Bâli ; car les animaux ne vivent pas toujours en meilleure intelligence que les hommes. De bêtes à bêtes, il y a aussi plus d'une querelle intestine, plus d'une rivalité de famille, ou plutôt il faut voir, dans ces étranges tableaux, un souvenir confus des divisions fréquentes qui avaient éclaté plus d'une fois entre différentes tribus sauvages des habitants primitifs des forêts. Sougrîva, sachant que Râma et Lakshmana sont entrés sur son territoire, soupçonne en eux des espions de Bâli et s'inquiète ; il charge Hanoûmat d'aller aux informations. Fils illégitime du Vent, cet Hanoûmat jouera un peu dans ce poëme le rôle d'un *deus ex machinâ :* fin et rusé, souple et flatteur à l'égal de l'Ulysse homérique, il est, de plus, serviable et bon ; déguisé en prêtre mendiant, il marche au devant des étrangers, les interroge adroitement et les amène chez Sougrîva. Ce sont, de part et d'autre, des confidences interminables et des répétitions à l'infini. Sougrîva, comme dans la légende grecque d'Atrée et de Thyeste, s'est vu enlever par son frère Bâli sa femme et son trône ; il veut les recouvrer ; Râma, lui, brûle de revoir Sîtâ. Ils unissent leurs griefs et concluent une étroite alliance, scellée par des sacrifices religieux. On se met en route vers la caverne de Kishkindhyâ, centre des États de Bâli ; les deux singes en viennent aux mains jusqu'à trois fois : ces scènes de duel se

ressemblent nécessairement et sont monotones; mais le grand Homère lui-même est loin d'être exempt de reproches à cet égard, et les perpétuelles batailles qu'il expose ne brillent pas toujours non plus par l'intérêt et la variété. Târâ, épouse de Bâli, le conjure inutilement de jeter bas les armes et d'envoyer leur fils Angadâ à Râma avec des présents pour fléchir ce redoutable adversaire. Il dédaigne ces timides conseils et s'obstine à résister; mais une flèche du héros lui traverse le cœur, et la douleur de Târâ s'exhale de la manière la plus touchante. La peinture des derniers moments de Bâli n'est pas sans noblesse: en expirant, il se réconcilie avec son frère; il lui recommande, ainsi qu'à Râma, sa veuve et son fils; il confesse ses fautes et les regrette; on lui fait d'honorables funérailles, et le Paradis reçoit ce criminel repentant. Tout cela est du ton le plus sérieux, sans aucun mélange d'ironie; il ne s'agit pas là d'allégories satiriques, comme dans le *Roman du Renard*, où l'animal n'est qu'une contrefaçon plaisante de l'homme. Écartez ces images de quadrumanes, grotesques à nos yeux, et qui, selon nous, touchent de trop près à la parodie, et vous aurez à admirer de sages maximes, des sentiments délicats, d'éclatantes descriptions. Râma, ayant fait vœu de ne pas résider, avant la quatorzième année, dans une ville ou dans un lieu habité, se retire sous une grotte du Rishyamoukha, après avoir installé Sougrîva comme tuteur de Târâ et d'Angadâ et comme souverain de tout le royaume des singes; il lui donne rendez-vous, à la fin de la saison des pluies, pour l'expédition qu'ils ont projetée ensemble contre Râvana. Quatre mois se passent: Râma et Lakshmana attendent dans leur solitude les secours promis et, malgré les instances du sage Hanoûmat et du brave Angadâ, Sougrîva, préoccupé de son sacre et de sa puissance nouvelle, oublie ses serments.

Kishkindhyâ, qui a été la capitale de Bâli et qui est maintenant celle de son frère, nous est décrite avec les plus curieux détails; elle étale un luxe inouï, digne des Assyriens de l'ère

de Sardanapale ou des Romains du temps de Néron. Ce n'est, à ce qu'on nous raconte, qu'une caverne, et cependant elle contient dans ses vastes flancs des maisons et des hôtels, des meubles somptueux et des machines de guerre, des bosquets et des jardins, des forêts et des lacs, un sérail bien gardé où vivent une foule de femmes, toutes jeunes, belles et parées. Revêtu d'un magnifique costume, assis sur un trône d'or, couvert de fleurs et de parfums, le roi des singes reçoit pompeusement Lakshmana, qui vient, au nom de son frère, réclamer l'accomplissement de la parole donnée. Sougriva répond à cet appel et se rend lui-même auprès de son suzerain. Sur ces entrefaites, les alliés qu'on a convoqués de tous les coins du pays, ours et singes, accourent par centaines, par milliers, par millions; leurs chefs ont des noms propres et des traits distinctifs, aussi bien que l'Ajax ou le Diomède de l'*Iliade;* ils ont le don de se métamorphoser à volonté, comme le Protée des *Géorgiques*. Ils campent au loin sur le Rishyamoukha; divers messagers sont envoyés à droite et à gauche, afin de découvrir la retraite de Sîtâ, mais principalement Hanoûmat, auquel Râma remet sa bague comme marque de sa confiance et comme moyen de se faire reconnaître de la princesse. Après un mois, écoulé dans de stériles explorations, Hanoûmat, Angadâ et tous ceux qui les ont accompagnés reviennent raconter à Râma que, si le but essentiel de leur voyage a été manqué, ils ont en chemin subi d'étranges aventures et contemplé de rares merveilles : entre autres, une grotte souterraine et mystérieuse, appartenant à la nymphe Héma et occupée par une religieuse, Swayamprabhâ, qui les a accueillis avec bienveillance et les a ensuite fait sortir de la terre à côté du mont Vindhya, en face de la mer; alors, la grotte s'est subitement évanouie, comme tant de palais magiques s'écroulent dans les *Mille et une Nuits* arabes. Aussitôt, ajoutent-ils, désespérés de l'inutilité de leurs efforts, ne voulant pas revenir vers Râma sans lui ramener sa chère Sîtâ, ils avaient juré de se laisser mou-

rir de faim, lorsqu'ils ont failli être dévorés par le roi des vautours, Sampâti, frère de Djatâyouch. Mais, en causant, l'oiseau et les singes se sont expliqués et se sont trouvés en pays de connaissance, puisque Râma est leur ami commun. Sampâti, qui autrefois s'est brûlé involontairement les ailes aux rayons du soleil, par dévoûment pour Djatâyouch, ne peut plus voltiger loin des sommets du Vindhya et ignore en conséquence tout ce qui s'est passé : la lutte de Sougrîva et de Bâli et le trépas de son frère que Râma a pieusement enseveli. Il refuse, on le pense bien, de manger ces loyaux émissaires, quoique ceux-ci daignent y consentir à l'unanimité; il leur apprend que Sîtâ a été volée par Râvana et conduite dans l'île de Lankâ : sa vue, qui est devenue d'autant plus perçante que son corps est presque réduit à l'immobilité, lui a révélé le lieu où la princesse est cachée. Il se fait porter sur le dos des quadrumanes jusqu'aux rives de l'Océan, où il accomplit, en l'honneur de Djatâyouch mort, les ablutions d'usage, et il les prie de le ramener à sa montagne. Il n'y a que trois siècles, leur dit-il, un anachorète lui avait déjà prédit tout ce qui devait arriver plus tard à Râma et à Sîtâ, et il lui avait annoncé que, vers ce temps, il retrouverait lui-même ses ailes. O miracle! pendant qu'il parle ainsi, elles repoussent; il les essaie, elles vont à ravir, et il prend congé de ses interlocuteurs, en les engageant à franchir sans retard l'abîme des flots.

VI

Le Ve livre : *Soundara-Khânda* (Livre de Beauté) est un des plus importants du poëme, mais non pas un des plus longs. Les singes, alliés de Râma, se réunissent au bord de l'océan indien et délibèrent sur le choix d'un messager habile et fidèle, qui sera envoyé vers l'île de Lankâ. Chacun d'eux

revendique cet honneur et ce péril; seul Hanoûmat se tient à l'écart, et il est élu, après avoir raconté l'histoire de sa mère Andjanâ, qui s'unit un jour à Mârouta, dieu du Vent, et le mit ainsi au monde. L'intelligent quadrumane se gonfle et s'allonge à la façon d'un aérostat moderne, prend son essor du haut du mont Mahendra et fend l'espace; nous sommes dans le domaine de la féerie, dans le pays des chimères. Une vieille Râkchasî, nommée Sinhikâ, cherche à le dévorer: il se laisse adroitement avaler par elle; puis il tend ses muscles et la fait éclater en mille pièces. Dès qu'il a franchi le détroit, il arrive à Lankâ, cet ancien séjour du dieu des richesses, Couvéra, et afin de mieux échapper aux regards des ennemis, il se rapetisse autant qu'il le peut à la faveur de la nuit :

La lune, comme si elle lui eût prêté son ministère, s'était levée, environnée d'une troupe étoilée, et, couronnée d'une foule de rayons, elle inondait les mondes de ses lueurs pénétrantes. L'illustre Hanoûmat vit monter dans le ciel, avec la splendeur de la nacre, cet astre nocturne, qui illuminait les plages éthérées et qui, plus blanc que le lait ou que les fibres du lotus, nageait au milieu du firmament, de même qu'un cygne sur un lac. Il l'admirait, parvenu à la moitié de sa carrière, scintillant, radieux, versant à l'horizon ses flots de lumière et se promenant parmi le troupeau des étoiles, pareil à un taureau qui erre, enflammé d'amour, dans le parc des génisses. Il le regardait, tandis qu'il éteignait peu à peu les chaleurs dont la terre avait souffert pendant la journée, tandis qu'il soulevait les eaux de la vaste mer et éclairait toutes les créatures.

A la façon de l'Asmodée de Lesage, perçant du regard les toits des maisons, le singe voyageur aperçoit d'en haut les scènes les plus variées: les Râkchasas ivres ou somnolents, échangeant ensemble des propos licencieux et se disputant les dépouilles qu'ils ont conquises; d'autres génies, les Yâtoudas, plus pieux et plus honnêtes; les femmes, revêtues d'ajustements superbes, portant en guise de boucles d'oreilles des fleurs fraîches ou des plumes d'oiseaux-mouches; le

magnifique palais de Râvana aux enceintes garnies d'argent, aux arcades semées de perles, aux colonnes d'or massif; les peaux de tigres ou de lions qui jonchent le sol; les chevaux merveilleux qui ont le pelage de l'antilope, une tête de perroquet et des ailes de héron; la ménagerie, pleine d'animaux rares; le trésor, rempli de pierres précieuses; les salles à manger, encombrées de provisions exquises; les instruments à vent ou à cordes; le char enchanté Pouchpaka qui a une lieue de dimension; la cour voluptueuse du tyran, lequel est couvert de joyaux, ruisselant de parfums et nonchalamment étendu sous un dais près de sa blonde favorite, Mandandarî. En serviteur consciencieux, le bon singe se reproche d'avoir employé tant de temps à examiner en détail ce sérail royal; son excuse est qu'il y cherchait Sîtâ : il faut la poursuivre ailleurs. Il entre au jardin, se glisse sous un bosquet d'*asokas* et se cache dans les branches des arbres; de là il aperçoit un hideux spectacle, bien différent des gracieux et splendides tableaux qui le charmaient tout à l'heure. Il voit les ogresses chargées de garder et de surveiller la princesse : les Harpies de Virgile, le *Jugement dernier* de Michel-Ange, les sorcières du *Macbeth* de Shakespeare, le sabbat du *Faust* de Gœthe, les diableries de Callot, les caprices de Goya, ne donneraient qu'une idée incomplète de l'abominable et monstrueux chaos qui se déroule à ses yeux; c'est le laid, le fantasque, l'absurde poussé à sa dernière puissance. Le pinceau ne pourrait peindre, la plume est impuissante à décrire ces Râkchasîs de toutes formes, de toutes tailles, de toutes couleurs, en qui luttent l'horrible et le grotesque. Avec un œil, trois yeux ou sans yeux, avec des oreilles qui leur enveloppent le front, des gueules de crocodiles ou des hures de sanglier, des têtes d'ânes ou des mufles de léopards, des trompes d'éléphants ou des cous de reptiles, avec des griffes et des ailes, avides de graisse et de chair, souillées de sang, elles boivent et mangent continuellement et ne sont jamais rassasiées. Elles manient la lance,

l'épée, la masse d'armes. Par un contraste heureux, au milieu de ces rebutantes images se détache d'autant mieux, pure et lumineuse, la figure de la fidèle Sîtâ, leur prisonnière; désolée, faible, amaigrie par l'abstinence, ayant renoncé à toute parure, baignée de larmes, invoquant la mort, elle en paraît plus belle et plus aimable. Râvana, comme il le fait chaque matin, vient lui présenter ses odieux hommages et tente de fléchir sa vertu. Les arguments qu'il emploie n'ont pas trop vieilli depuis deux mille cinq cents ans. Il la presse, la rassure, lui prodigue tour à tour les offres et les menaces. Qu'elle dise un mot, et elle sera son épouse préférée, la vraie reine de son empire; qu'elle fasse un signe, et pour elle il ira conquérir le monde.

Vain espoir! discours perdus! La fille du roi de Mithilâ, la femme du roi d'Ayodhyâ n'a pas besoin d'opulence ni d'honneur au prix de la honte. Elle repousse le tentateur, elle le méprise, elle l'insulte, et, avertie par de secrets pressentiments, elle lui prédit que sa ville sera envahie et son sceptre brisé. Le tyran exaspéré ne lui accorde plus que deux mois de répit; ce délai écoulé, il sera sans pitié; il se vengera de celle qu'il n'aura pu toucher, et ses cuisiniers (il en fait le serment) la couperont en morceaux et la serviront sur la table royale: elle l'épousera ou il la dévorera. C'est ainsi que, dans cette poésie sanscrite, privée surtout d'art et de mesure, à des sentiments vrais et poétiques succèdent soudain des exagérations choquantes et presque burlesques. Quoi qu'il en soit, le souverain de Lankâ abandonne sa victime aux outrages et aux violences des ogresses, qui forment un horrible conciliabule et accablent la malheureuse captive de leurs conseils pervers, de leurs reproches amers, de leurs railleries infâmes. Sîtâ se débat, pleure et appelle à son aide ce Râma et ce Lakshmana qui la délaissent; Hanoûmat, ému de pitié, l'encourage, en se montrant à elle, sous sa forme de singe, derrière les rameaux de l'arbre au pied duquel elle est assise. Il lui apporte, de la part

de son mari, des paroles de tendresse et lui annonce qu'elle sera bientôt libre. Il lui propose de la prendre sur son dos et de l'emporter à travers les airs ; Sîtâ s'y refuse par un scrupule de pudeur. Le singe va s'éloigner, mais non sans laisser dans le royaume des ogres des traces terribles de sa présence. Il dévaste à plaisir les riants bocages des vergers de Râvana ; il extermine ses éléphants et ses gazelles ; il trouve moyen d'épouvanter les Râckchasîs elles-mêmes. Mais une flèche magique l'abat, et on le mène enchaîné au tyran qui, par un respect singulièrement entendu du droit des gens, ne le fait pas tuer et se contente de lui brûler la queue. Or, Sîtâ qui a tout vu invoque la protection d'Agni, le puissant dieu du Feu, et, quoique cette queue soit incandescente dans toute sa longueur, elle ne cause au prisonnier aucune souffrance ; en revanche, pendant qu'il court de côté et d'autre, elle propage au loin l'incendie, dont le Vent (son propre père, ne l'oublions pas) augmente infiniment l'intensité. Un tumulte affreux éclate : ce ne sont que gémissements et imprécations ; Lankâ tout entière est en flammes, avec ses maisons et ses richesses, ses palais et ses jardins. Hanoûmat triomphant s'élève au-dessus des montagnes, traverse de nouveau le détroit, atteint le continent, retrouve ses frères et rend compte à Râma, à Lakshmana, à Sougrîva, à Angadâ, à tous ses alliés réunis, de la manière dont il a compris son devoir et accompli sa mission. Grâce aux utiles renseignements qu'il fournit, l'expédition se prépare à coup sûr. Encore un peu de temps, et Sîtâ sera délivrée d'un indigne esclavage.

VII

Le sixième livre, *Youddha-Khânda* (ou Chant du Combat), est d'une étendue considérable, puisqu'il ne contient pas

moins de quatre mille cinq cents distiques ; c'est autant que l'*Enéide* environ, c'est plus que toute la *Henriade*. Nécessairement les événements ne sauraient y être bien variés ; nous l'avons déjà dit, chez Valmîkî de même que chez Homère, les guerriers se haranguent à satiété et se tuent lentement : le goût moderne se lasse de ces continuelles narrations de batailles, où les répétitions et l'uniformité sont à peu près inévitables. Des deux côtés de l'océan indien, on s'apprête à la guerre ; pendant que Râma réunit ses amis, un conseil est tenu à Lankâ. La mère de Râvana déplore hautement les malheurs que les fautes de son fils vont attirer sur son empire et fait un appel à la prudence de son autre fils, de Vibhîshana ; celui-ci opine pour qu'on renonce à la violence et à la fraude, pour qu'on négocie la paix avec les hommes du continent, pour qu'on leur rende Sîtâ. La plupart des guerriers frémissent de rage, et surtout Râvana, qui insulte grossièrement son frère, l'accable de menaces et d'un coup de pied le précipite de son siége. Vibhîshana indigné déclare ouvertement qu'il traitera désormais, en son propre nom, avec Râma et, ne voulant pas être enveloppé dans la ruine de ces méchants que leur folie aveugle et que le destin frappera, il prend son vol à travers l'espace. On ne peut s'abstenir de remarquer qu'un grand nombre de personnages, dans cette épopée merveilleuse, pratiquent la navigation aérienne et que le char Pouchpaka qui vole en l'air ne semblait pas plus étonnant aux poètes épiques de l'Inde que ne l'étaient pour les mythologues grecs les ailes de Mercure et de Persée, de Dédale et d'Icare. Le prince, en fendant les nuages, atteint les sommets du mont Kêlâsa, où le sombre dieu Siva et Couvéra, le dieu de l'opulence, jouaient aux dés ensemble. Or, Couvéra est le frère même de Vibhîshana, de Râvana et de plusieurs autres Râkchasas qui ont péri ; il annonce au vertueux transfuge que le trône doit lui appartenir bientôt. Animé par ces encouragements célestes, Vibhîshana redescend sur la terre ; mais, dès qu'ils se présente au camp de Râma, Sougrîva

et presque tous les autres singes le traitent en ennemi, en espion. Seul Hanoûmat a plus de clairvoyance, et Râma, toujours chevaleresque, s'empresse d'accueillir l'étranger, qui s'agenouille devant lui, lui rend hommage et s'engage à le soutenir contre son coupable frère. Comment une armée formidable pourra-t-elle franchir le détroit? Je ne vois pas ce qui l'empêche de suivre cette route des airs, en apparence si accessible ; on ne s'avise jamais de tout. D'une autre part, dans ces vieux poëmes indiens, il est question assez souvent de barques, mais nullement de grands vaisseaux. A défaut de moyens de transport maritime, l'idée vient donc à Râma de jeter un gigantesque pont au-dessus des profondeurs de l'abîme, et de là naissent des incidents passablement étranges. Sous prétexte que le roi d'Ayodhyâ est un descendent de ce roi Sangara, qui, aux premiers jours du monde, a creusé le lit de l'Océan, il croit pouvoir compter sur son concours et, l'Océan ne lui répondant pas, Râma, par un accès de colère fort rare chez lui, saisit son arc et lui décoche une de ses flèches. L'Océan vaincu se lève alors et lui permet d'édifier sur son sein une chaussée, dont le principal constructeur sera le singe Nala, fils de l'artiste divin Viçwakarman. Des milliers de quadrumanes se mettent à l'ouvrage ; ils rivalisent d'activité et d'ardeur ; ils apportent à l'envi des troncs d'arbres et des pierres de taille, de vraies forêts, de vraies montagnes, et Nala est l'architecte qui dirige cette entreprise colossale. Tout n'est pas imaginaire dans cette fiction poétique ; Malte-Brun, au cinquième tome de sa *Géographie universelle*, fait remarquer que les Hindous appellent *Pont de Râma*, tandis que les Arabes la nomment *Pont d'Adam*, une suite d'îlots, de rochers contigus et de bancs de sable, et il estime avec vraisemblance que ce sont autant de restes d'un isthme ancien qui joignait la Péninsule à l'île de Ceylan.

Les dieux mêmes viennent admirer et seconder un travail si important : il faut un mois pour que le passage de l'armée s'opère. Inquiet des préparatifs de ses adversaires, Râvana

envoie deux ministres, déguisés en singes, qu'il charge d'examiner de près la troupe des envahisseurs : reconnus par Vibhîshana, ils implorent leur grâce ; le magnanime Râma leur pardonne et leur montre généreusement tout ce qu'ils venaient épier en secret. Le tyran de Lankâ, qui reste inébranlable dans sa résistance et qui déploie une énergie égale à sa perversité, monte sur la terrasse de son palais et se fait expliquer par ses deux ministres, revenus de leur triste ambassade, le nom et la condition de tous les chefs assaillants ; chacun d'eux lui est indiqué successivement avec sa généalogie, sa biographie et les légendes, souvent merveilleuses, qui le concernent. Homère et Eschyle nous offrent des scènes analogues et pourraient donner lieu à une comparaison intéressante avec le vieux poète de l'Inde. Par une autre fiction qu'Homère pareillement et Virgile ont plus d'une fois employée, le souverain des Râkchasas ordonne à un magicien de fabriquer un faux corps de Râma, avec un faux arc et de fausses flèches, dans l'intention de tromper Sîtâ, à laquelle il va conter que son époux a été égorgé ainsi que toute son armée. La jeune femme, blessée au cœur et sentant défaillir ses forces, pleure celui qu'elle croit perdu pour elle :

« Héros aux longs bras, je ne te survivrai point ; c'est là ce qu'exige la foi que je t'ai vouée. Tu as vu ton heure suprême, et mon veuvage me coûtera également la vie. On le dit ici-bas : le premier et le plus saint asile de la femme est celui qu'elle trouve près de son mari. Honte à moi, si je te laissais avec indifférence tomber entre les bras de la mort ! C'est afin de me sauver que tu as été renversé dans ta course ; c'est à cause de moi que tu as succombé au milieu de ta lutte contre les Râkchasas... Sans doute, tu es allé au ciel, créature sans péchés, rejoindre ton père et mon beau-père Daçaratha et tes antiques aïeux. Là tu peux admirer ces saints monarques, issus de ta race immaculée, qui, en célébrant les cérémonies des sacrifices les plus solennels, ont mérité de former une constellation dans le firmament. Râma, pourquoi ne tournes-tu plus tes regards vers moi ? Pourquoi ne m'adresses-tu pas une parole, à moi qui étais adolescente, lorsqu'adolescent tu

me pris pour compagne, à moi qui ne t'ai jamais quitté? Nous étions partis trois en exil; Lakshmana retournera donc seul dans notre royaume et répondra seul aux questions de l'inconsolable Kâusalyâ! A ta mère qui l'interrogera, il racontera mon enlèvement par un démon et ce coup fatal que tu as reçu de la main des Râkchasas! A cette double nouvelle, elle renoncera, je le crains, à la lumière; car son âme se brisera... Allons, Râvana, immôle-moi promptement sur le cadavre de Râma; unis l'épouse à l'époux, et procure-moi ce bonheur, le plus grand que je puisse goûter maintenant. Place ma tête près de cette tête glacée; rapproche mon corps de ce corps immobile: je ne veux pas abandonner mon héroïque compagnon. »

Une ogresse charitable du nom de Saramâ prend pitié de l'infortunée; elle lui prodigue les consolations et calme sa douleur, en lui affirmant qu'elle est le jouet de quelque prestige et que Râma ne peut pas être mort. Râvana, décidé à se défendre jusqu'au bout, méprise les avis de sa mère et de ses conseillers les plus sages; il est avide de combats; il fortifie sa capitale et y dispose partout des gardes. De son côté, Râma consulte les chefs des ours et des singes, ses alliés; il concerte avec eux son plan d'attaque: nous assistons au siége d'une Ilion orientale, dont il s'agit de ramener une beauté, aussi illustre qu'Hélène, mais plus vertueuse. Vibhîshana, qui est devenu l'auxiliaire le plus dévoué du héros, expédie à Lankâ quatre de ses acolytes, transformés en oiseaux, qui étudieront à loisir tous les travaux de défense des assiégés. Comme les quadrumanes ont le pouvoir et l'habitude de se métamorphoser à volonté, par une précaution qui n'est point superflue, on leur enjoint de ne pas emprunter en pleine bataille la forme humaine (ce qui entraînerait probablement de regrettables méprises), et, toutes les mesures étant bien arrêtées, on gravit le mont Souvéla. Sauf le perpétuel emploi du merveilleux, qui là change tout et quelquefois gâte tout, on se croirait aux temps de la chevalerie pour ce qui est de certains usages ou de certaines situations.

En effet le singe royal, Angadâ, fils de Bâli et neveu de

Sougrîva, est député vers Râvana comme un héraut d'armes, chargé de lui porter en même temps un ultimatum et un défi : qu'il cède le trône à son frère Vibhîshana, qu'il rende à son légitime possesseur la princesse qu'il a indignement ravie, ou sinon malheur à lui ! Mais le tyran est endurci dans le mal : il fait saisir le parlementaire, qui parvient pourtant à lui échapper. Nous devons abréger des récits, trop souvent semblables, dont les ornements d'une poésie exubérante et les mérites d'une langue admirable déguisent seuls l'aridité. Les assiégeants veulent prendre Lankâ par escalade : l'attaque est hardie, la résistance est opiniâtre, la furie est égale des deux côtés. C'est une série de provocations réciproques, d'assauts nocturnes, de duels acharnés, tels que nous avons l'habitude d'en trouver à chaque instant chez Homère et Virgile, chez Stace ou le Tasse. Sur le champ du combat, Indradjita, fils de Râvana, a offert un sacrifice au dieu du Feu : du brasier qu'il a allumé sort un chariot enchanté à quatre chevaux où il monte ; par des moyens magiques, il étend à terre Râma, Lakshmana et une foule de singes, couverts de blessures ; puis il retourne triomphant conter ses exploits à son père. Celui-ci tout joyeux ordonne à l'ogresse Tridjatâ de conduire Sîtâ dans la mêlée sur le char Pouchpaka, afin que, de ses propres yeux, elle contemple le massacre de ses champions et la ruine de ses espérances. La fille de Djanaka croit d'abord à la mort de son mari ; mais il revient à lui, il cherche à ranimer son frère, et tous deux sont guéris miraculeusement par l'aigle divin Garouda. Râvana, que les cris d'allégresse de l'armée ennemie troublent au sein de sa victoire, lance en avant de nouvelles troupes, de nouveaux chefs, des ânes sauvages, des chevaux de guerre, des éléphants. On échange de terribles coups d'épée ; on déracine les monts et les bois pour se les jeter à la tête ; la confusion est à son comble : les amis eux-mêmes s'entretuent à travers les ténèbres.

En vain la blonde reine Mandandarî conjure son époux de

déposer les armes et de ne pas s'obstiner à joûter contre ce Râma, que protégent si visiblement les Immortels : Râvana continue de n'écouter que les suggestions funestes de son orgueil et son farouche besoin de vengeance. Il reparaît, il frappe ; il abat Sougrîva, le noble roi des singes ; il repousse Hanoûmat ; il harcèle Râma qui le chasse ; il repart vaincu et humilié. Lui qui a tenu tête à tant de génies et à tant de dieux, il est obligé de céder à un homme ; il est vrai que le fils de Daçaratha est plus qu'un homme. Répétons-le, cette mythologie diffuse et démesurée, ces continuelles transformations, cet abus des métamorphoses et des miracles sont les principaux vices de ces épopées sanscrites, d'ailleurs si curieuses par les détails et si élevées par les sentiments. Il n'y a jamais de raison pour qu'une lutte finisse ; tant chacun des adversaires a de secrets mystérieux et de ressources surhumaines ! Le poète ne s'arrête que quand il est las de chanter, et malheureusement il ne prévient pas assez la satiété des lecteurs.

C'est ainsi que Vâlmîkî a intercalé au milieu de cette foule de narrations belliqueuses l'épisode monstrueux de Koumbhakarna. C'est encore un frère de Râvana, un géant difforme, un odieux cannibale qui, dès sa naissance, avait dévoré dix nymphes et qui, depuis, a fait bien d'autres victimes. Aussi les dieux, inquiets d'une telle voracité, ont-ils décidé qu'il dormirait six mois de suite et qu'il n'aurait par semestre qu'une journée de veille et de nourriture : c'est bien assez pour la dépopulation du monde. Une multitude de femmes, à l'aide des symphonies d'instruments les plus harmonieuses, tentent de l'arracher à son sommeil, afin qu'il prête son redoutable appui à l'empire chancelant des Râkchasas. Il s'éveille enfin ; il va trouver son frère et lui promet son concours ; il agite des traits irrésistibles ; il pousse d'effroyables clameurs, au point que les singes en désordre s'enfuient par la chaussée de Nala, par l'eau, par les airs : il en dévore un grand nombre, dont beaucoup ont l'adresse de

s'échapper ensuite le long de ses narines et de ses oreilles. Il aborde Râma, et les voilà qui se mesurent ensemble : l'héroïque demi-dieu et le colosse infernal. Figurons-nous un Achille aux prises avec un Polyphème, ou plutôt Alcide, le fils de Jupiter, domptant Cacus, le fils de Vulcain, ou l'archange saint Michel terrassant le sombre monarque des enfers : partout et toujours, nous rencontrons cette mémorable légende, qui a préexisté au manichéisme et qui lui a survécu, cette mystique allégorie du bien et du mal se disputant tour à tour l'univers, jusqu'à ce que le principe inférieur du mal disparaisse, absorbé dans le principe éternel du bien. Les deux combattants ne manquent pas de se haranguer mutuellement : les menaces et les injures se pressent et se croisent ; malgré son rire sinistre et ses terribles faits d'armes, Koumbhakarma a le dessous. Râma le crible de flèches, lui coupe les bras et les pieds, lui perce le cœur ; mais, en expirant, le géant vomit des charbons ardents et des flammes : il tombe, et dans sa chute il écrase deux mille singes. Quelle n'est pas l'affliction de Râvana en perdant un tel frère ! Son fils Indradjita le console par ses vaillantes prouesses ; il extermine plus d'un guerrier ; Râma et Lakshmana sont de nouveau atteints. Alors, le souverain des ours, le vieux Djâmbavata, également couvert de plaies, prie Hanoûmat d'aller chercher sur le mont Kêlâsa quatre plantes salutaires qui, pareilles au dictame merveilleux dont il est question dans l'*Énéide*, rendront la santé aux deux frères. Non moins actif que charitable, le singe vole vers l'endroit indiqué. Mais, comme ces plantes se cachent de peur d'être prises, le quadrumane irrité ne trouve rien de mieux que de déraciner la montagne elle-même et de la rapporter sur son dos avec tous les simples et tous les trésors qu'elle contient. Au contact des racines bienfaisantes, non seulement les deux princes sont guéris, mais les milliers de soldats qu'ils avaient perdus ressuscitent. Tout est à recommencer, et on recommence.

Indradjita, recourant à des artifices que nous avons déjà

vus employés dans ce même livre, fabrique une fausse Sîtâ, la traîne sur le champ de bataille, feint de l'immoler aux yeux de tous et se plonge, lui et son char, dans les profondeurs de la terre entr'ouverte. Râma et les siens se désolent à ce spectacle; mais Vibîshana les rassure, en leur démontrant qu'il ne s'agit là que d'un fantôme, créé par quelque enchanteur perfide. Indradjita périt, renversé par Lakshmana; les singes triomphent, les ogres pleurent; tout criminel qu'il est, Râvana gémit amèrement sur la mort de son fils; il égorgerait Sîtâ pour se venger, si un de ses conseillers ne lui affirmait que la mort prochaine de Râma lui livrera sûrement cette proie. En dépit des présages les plus défavorables, il marche en personne au combat, à la mort, et son intrépidité, sa constance, son courage donnent un grand relief à sa physionomie sauvage et altière. Il débute en attaquant Sougrîva; ils se battent à coups de poings, de pilons, de massues, de cimeterres; Râma accable de ses traits enchantés l'armure du monstre à dix têtes, qui est enchantée aussi. Cette magie perpétuelle diminue d'autant l'intérêt, puisqu'il nous est fort difficile de trembler pour des êtres surnaturels qui peuvent tout et bravent tout. Ils manient l'arc flexible, le lourd maillet, le disque d'airain tranchant; ils sont couverts de blessures, ils ruissellent de sang; qu'importe? Ils échappent aux atteintes les plus meurtrières et ne succombent qu'à l'heure marquée par le destin.

Il ne faut pas de médiocres efforts pour résister au choc du tyran de Lankâ; son propre frère, Vibhîshana, frappe ses deux chevaux : Lakshmana déchire sa bannière et tue son cocher; mais le jeune homme est percé d'une lance, et Râma frémit d'anxiété. Soushéna, qui est le médecin de l'armée, examine le blessé, et répond de le sauver si on lui procure certaines herbes des plus efficaces, qui croissent sur les hauteurs du Gandhamâdana. Hanoûmat, ce type très-sympathique de prudence, d'adresse et de dévoûment, se remet en route; mais combien d'obstacles étran-

ges l'entravent dans cette recherche! Un démon, Kâlanémi, envoyé secrètement par Râvana, gravit la montagne et emprunte l'extérieur d'un ermite : les cheveux noués en tresse, les ongles et la barbe longs, le ventre amaigri par les jeûnes et un chapelet à la main, il offre à Hanoûmat une hospitalité insidieuse. Or, pendant que le bon singe se désaltère paisiblement dans le courant d'un *tirthâ* ou étang sacré, il est brusquement saisi par la femelle d'un crocodile; irrité, il va la mettre en pièces, lorsque, prenant la parole, elle lui apprend que jadis elle était la nymphe Gandakâli, qu'un pénitent l'a maudite et qu'elle a été condamnée à revêtir cette forme immonde. Hanoûmat lui fait grâce, démasque l'ermite imposteur et l'égorge; les Gandharvas, ces musiciens célestes, veulent l'arrêter; il en extermine trente millions.

Cette fois encore, ne pouvant découvrir assez promptement les plantes qu'on lui a demandées, il arrache le mont Ghandamâdana jusqu'en ses fondements et l'emporte avec tout ce qui s'y trouve : volatiles de diverses espèces, gazelles, lions, éléphants, métaux précieux, lacs et forêts. Soushéna se hâte d'y cueillir les herbes nécessaires; les singes viennent à l'envi manger les fruits et boire les eaux de la montagne déracinée : puis, sur l'ordre de Râma, l'habile quadrumane repart, afin de la replacer où il l'a prise. Quoiqu'un pareil fardeau pût à juste titre l'embarrasser un peu, il repousse, de ses pieds et de ses dents, de sa poitrine et de sa queue, six Râkchasas lancés à sa poursuite. Loin de nous l'idee de nous extasier à propos de telles puérilités. Ces écarts d'une fantaisie illimitée ne sauraient trouver grâce, je l'avoue, devant notre raison : cependant, faut-il méconnaître tout ce qu'il y avait d'abondance et de richesse dans ces caprices d'une imagination enfantine, qui ne se préoccupait ni de la règle ni de la vraisemblance, et qui souriait naïvement à ses propres chimères, ne s'adressant jamais du reste qu'à des oreilles dociles et à des intelligences crédules? Râvana, usant de son pouvoir féerique, se crée un char, plus merveilleux que tous

les autres, plus éblouissant que le feu, amplement fourni d'armes et de projectiles, solidement cuirassé, partout enrichi d'or, et que traînent des coursiers à visage humain, d'une incomparable vitesse. Râma est à pied et la lutte serait trop inégale : aussi, à la demande de tous les génies aériens, Indra lui prête son char divin et son cocher Mâtali, qui figure dans beaucoup de poëmes et de drames indiens. Tous les dieux et tous les démons, avec une curiosité mêlée d'inquiétude, contemplent ce duel suprême, où les deux adversaires rivalisent de bravoure et de sortiléges. Le prince d'Ayodhyâ lance flèches sur flèches au souverain de Lankâ et le flétrit par ces paroles menaçantes :

« O le plus vil des Râkchasas, pour avoir entraîné ma compagne au fond des bois, en ces lieux tu seras châtié ! Profitant d'un moment où je l'avais quittée, tu me l'as enlevée, gémissante, insultée dans sa qualité d'anachorète, et tu te dis : « Je suis un héros ! » Tu n'exerces ton courage que sur des femmes sans défense ; ravisseur des épouses d'autrui, tu agis en lâche, et tu te dis : « Je suis un héros ! » Démon sans pudeur, tu franchis les bornes ; tu outrages les bonnes mœurs ; tu ne défies la mort que par orgueil, et tu te dis : « Je suis un héros ! » Parce que des Râkchasas faibles et tremblants t'honorent d'une sorte de culte, plein de vanité et de hauteur, tu te dis : « Je suis un héros ! » Tu m'as dérobé Sîtâ au moyen d'un artifice de sorcellerie, qui évoqua à mes yeux un fantôme de gazelle ; c'était sans doute un acte de valeur singulier, et tu accomplissais là un remarquable exploit ! Rôdeur nocturne aux criminelles pensées, je ne dors ni la nuit ni le jour ; non, Râvana, je ne pourrai goûter le repos tant que je ne t'aurai point exterminé ! Qu'ici donc, aujourd'hui même, de ton corps percé par mes dards et abattu sans vie, les oiseaux du ciel arrachent toutes tes entrailles, ainsi que Garouda, l'aigle sublime, écrase les serpents ! »

Il y a de saintes colères, et la vertu elle-même doit s'enflammer contre le vice. Le conducteur de Râvana, le voyant épuisé de forces, mais non pas d'ardeur, veut l'éloigner de ce champ de carnage ; l'inflexible tyran s'y oppose. Son arrêt est prononcé : ses chevaux, pareils à ceux dont parle

Homère, pleurent leur maître en péril; son drapeau est coupé; ses dix têtes tranchées renaissent jusqu'à cent fois, à la façon de celles de l'hydre de Lerne; le combat dure sept jours de suite. Enfin, d'un trait que Brahmâ lui a donné, Râma blesse le monstre au cœur; il expire: Vibhîshana regrette noblement ce frère qu'il n'a pu réussir à corriger; les singes, les ours, les Immortels, tous applaudissent à une victoire si longtemps retardée, achetée si chèrement et qui va rendre Sîtâ à son époux, la sécurité aux sacrifices religieux et la paix au monde entier.

VIII

Le livre que nous venons d'analyser n'a point, on le voit, usurpé son titre de *Chant des batailles:* rempli de beautés descriptives, que des répétitions et des digressions trop nombreuses affaiblissent sans les effacer, il est le plus étendu de toute l'épopée. Le suivant, qui est le septième et le dernier, s'appelle *Abhyoudaya-Khânda* (Chant du lever du soleil) ou *Outtara-Khânda* (Chant final); il est plus court: beaucoup de critiques pensent qu'il est postérieur à l'œuvre primitive de Vâlmîkî et qu'il a été soumis à de fréquentes interpolations. L'action à la rigueur pouvait se terminer à la chute de Râvana: elle ne se prolonge que par une espèce d'épilogue que nous résumerons fort succinctement. Les femmes du roi de Lankâ, ses favorites, toutes les ogresses éclatent en larmes au sujet de la perte irréparable qu'elles ont faite; l'aimable reine Mandandarî exhale des plantes pathétiques sur le cadavre de ce prince orgueilleux, qu'elle avait essayé inutilement de soustraire à son triste sort. Les Indiens excellaient dans ces hymnes funèbres, que la poésie grecque des premiers âges s'est plu également à reproduire. Le pieux Râma ne manque pas d'ordonner les funérailles d'un rival pourtant

détesté : elles sont exécutées suivant les rites ordinaires. Dès que le corps du mort a été brûlé, Vibhîshana, pour prix de son honorable défection, est sacré par le vainqueur et accepté par le peuple comme monarque des Râkchasas. Cependant que devient Sîtâ, que tant d'incidents lugubres ont un peu laissée à l'écart ?

Hanoûmat est allé, de la part du fils de Daçaratha, la saluer au sein de sa retraite, de sa prison : elle a tressailli de joie en le revoyant; elle l'empêche d'immoler les ogresses, dont plusieurs avaient fini par être charitables envers elle. Elle est impatiente de voler dans les bras de son bien-aimé : le singe fidèle l'invite préalablement à se baigner dans une onde pure, à se parer d'un élégant costume. Il l'emmène alors, et tous les quadrumanes regardent curieusement cette belle captive, pour laquelle tant de créatures ont été sacrifiées. Hélas ! qui s'y serait attendu? Râma ne fait à sa chère Sîtâ qu'un accueil froid et équivoque; ils pleurent de bonheur en se retrouvant: mais le doute s'est glissé dans le cœur pourtant si généreux du héros. Elle a habité sous le toit d'un étranger, dans le palais d'un infâme; or, il convient que la femme de Râma ne soit pas même soupçonnée. Rien de plus injuste que les reproches dont il l'accable à cet égard : non seulement elle en est désolée; mais Lakshmana et tous les assistants en sont aussi indignés que surpris. C'est peut-être le seul endroit de tout le poëme où le magnanime caractère du principal personnage soit momentanément abaissé et obscurci, et il n'en faudrait pas davantage pour faire supposer que c'est là un des morceaux qui auront été ajoutés à l'antique composition par quelque rhapsode plus moderne et moins bien inspiré; tant la contradiction est flagrante entre ce modèle de noblesse et de dévoûment, que nous avons admiré jusqu'ici, et la mesquine jalousie, la grossière défiance dont nous avons maintenant le spectacle ! Du moins, cette éclipse passagère d'une perfection si accomplie amène une situation pleine de grandeur et d'intérêt, puisque le texte

nous montre Sitâ, protestant avec autant de fierté que de douleur contre des récriminations sans motifs et sans excuse :

Quand elle entendit, pour la première fois, cet affreux discours de son époux, en présence des troupes et des populations assemblées, la princesse de Mithilâ se courba, affaissée sous le poids de sa pudeur. La fille de Djanaka sentit tous ses membres se contracter et, frappée par ces paroles comme par des flèches aiguës, elle versa un torrent de larmes. Ensuite, essuyant son visage humide, elle dit ces mots à Râma d'une voix lente et entrecoupée: « Puissant roi, tu veux m'abandonner à d'autres, de même qu'une bayadère impure, moi qui, née d'une illustre race, fus mariée dans une famille illustre! O héros, pourquoi m'adresses-tu, comme à une épouse vulgaire, ce langage inouï qui froisse et déchire mon oreille? Guerrier aux longs bras, je ne suis point ce que tu penses; aie plus de confiance en moi; j'en suis digne : j'en jure par ta vertu même. On a raison de soupçonner celles dont la conduite est légère; mais, pour peu que tu me connaisses, ô Râma, comment peux-tu douter de moi? Si j'ai subi de trop près le contact de ton ennemi, je n'en suis pas moins innocente, et la destinée est seule coupable. La chose unique qui restât à ma disposition, mon cœur, n'a cessé de résider en toi; jamais je n'ai failli vis-à-vis de toi, même en pensée : puissent les dieux, nos maîtres, me protéger aussi efficacement que mes serments sont sincères! O prince, si mon âme vouée au culte de l'honneur, si ma chastété naturelle, si tant d'années d'une existence commune n'ont pas suffi pour me révéler à toi, un tel malheur me perd sans retour. Lorsque tu m'envoyas Hanoûmat dans cette cité de Lankâ où j'étais prisonnière, pourquoi ne m'avoir point répudiée dès cet instant? Vaillant guerrier, délaissée par toi, soudain j'eusse délaissé aussi la terre à la vue de notre loyal allié. Tu n'aurais pas en vain affronté tant de fatigues ni exposé tes jours, et tant d'auxiliaires, armés pour ta querelle, ne se seraient point consumés en de stériles travaux. Mais, redoutable monarque, sous l'influence de la colère, voici que tu me reproches d'un ton frivole, quoi? ma seule qualité de femme. Bien que je passe pour être née d'un des sillons de la terre labourée, le roi Djanaka est mon père; or, ni mon rang, ni ma nature, ni ma conduite, tu n'as rien respecté en moi. Cette main que, si jeune, tu pressais dans ma jeunesse, tu oses la repousser; mon honnêteté, mon dévoûment, tu as tout oublié! »

Afin de triompher d'un soupçon si injuste, Sîtâ n'hésite pas; elle enjoint à Lakshmana, ce beau-frère qui l'estime tant, d'allumer un bûcher; elle s'y précipitera et, avec l'aide du ciel, elle en traversera impunément les flammes. C'était, selon les préjugés des Hindous, une épreuve infaillible pour faire éclater la vertu indignement calomniée. Devant une multitude immense qui se lamente et frémit de terreur, ornée de joyaux, le front et le regard calmes, elle invoque humblement Agni et s'élance dans le feu; aussitôt le feu lui-même personnifié, le divin Agni, la presse sur son sein, la préserve de toute atteinte et proclame hautement son inaltérable pureté. En même temps les dieux apparaissent, et Indra découvre à Râma interdit qu'il n'est autre qu'une incarnation de Wishnou. Daçaratha se manifeste également à lui; quoiqu'il siége au Paradis, le vieux monarque n'y est pas parfaitement heureux, étant privé de son fils, et il envie ceux qui vivent près de lui sur la terre; il bénit et Râma, et Lakshmana, et la belle Sîtâ, si merveilleusement justifiée. Le héros reconnaissant demande à Indra toutes sortes de récompenses pour ses courageux auxiliaires : les ours et les singes, tués dans les dernières batailles, ressuscitent à leur tour, et on leur distribue en cadeau des pierreries magnifiques. Mais Râma brûle du désir de revoir Ayodhyâ, sa capitale, dont il a été si longtemps éloigné, et Bhâratha, ce vertueux fils de la coupable Kêkéyî; il monte sur Pouchpaka, ce chariot magique qui se meut spontanément et qui avait appartenu à Râvana; il place à ses côtés dans cet équipage aérien, aussi vaste que commode, Sîtâ, Lakshmana, le chef actuel de Lankâ Vibhîshana, le roi des singes Sougrîva, Hanoûmat, Angada et bien d'autres. Traversant l'Inde à vol d'oiseau, il montre d'en haut à son épouse tous ces pays qu'ils ont visités depuis quatorze ans, les champs de bataille, les ermitages, les forêts saintes, où ils ont tant lutté, tant souffert. Il revoit avec bonheur sa tendre mère Kâusalyâ, ses frères Bhârata et Satrouhna qui lui rendent hommage à genoux, son précepteur

Vasishtha, sa belle-mère Soumitra. La perfide marâtre Kêkéyi, qui l'avait condamné à des entreprises si dangereuses, se repent de sa déloyauté, et il lui pardonne; Bhârata remet à son aîné les sandales royales et lui rend compte de sa gestion. On rentre à Ayodhyâ en formant un cortége triomphal: les quatre frères, les quatre reines y brillent du plus vif éclat; les singes, qui, pour la circonstance, ont pris des formes humaines, y figurent, montés sur des éléphants. On offre des palais en toute propriété à chacun des chefs alliés; on les comble tous, surtout l'excellent Hanoûmat, de splendides présents, ainsi que les vénérables brâhmanes, qu'on n'oublie jamais dans ces jours de solennités et de largesses. Avec l'eau de la mer, puisée au moyen de quatre vases d'or, on procède au sacre officiel de Râma et de Sîtâ. Il semblerait que tout est fini et qu'il n'y a plus qu'à couronner l'œuvre par l'apothéose inévitable. Pourquoi l'auteur ou plutôt quelque copiste maladroit l'a-t-il allongée outre mesure et hors de propos par des développements oiseux? On ne sait à quel propos Sîtâ, qui devait être désormais à l'abri de tout soupçon, est de nouveau bannie par Râma; le magnanime Lakshmana accompagne seul sa belle-sœur. Ils arrivent ensemble, à travers les bois, à la solitude du pieux *mouni* Vâlmîki, le même qui chantera leur renommée en vers immortels. C'est là que la malheureuse princesse de Mithilâ enfantera deux fils, Kouçi et Lâva, qui porteront un jour au plus haut degré l'illustration de la maison d'Ikchwakou. Bien des années après, ces deux jeunes gens, allant déclamer à la cour de Râma le *Râmâyana* de leur maître Vâlmîki, sont reconnus par leur père, qui les embrasse tendrement et les garde dorénavant auprès de lui. Puis Sîtâ, qui a expié par de telles afflictions son bonheur passé, rentre miraculeusement dans les flancs de cette terre dont elle était, dit-on, miraculeusement sortie. Enfin, au bout d'un règne qui ne dure pas moins de onze mille ans et dont le concours dévoué de ses trois frères et l'amour de ses sujets ont fait une ère de félicité et de concorde parfaites

pour le monde, le fils de Daçaratha, l'incarnation de Wishnou, l'héroïque Râma, glorieusement transfiguré, remonte lui-même au ciel, dont il était descendu jadis avec la mission providentielle de terrasser le démon et de sauver l'Humanité.

Nous avons tâché de réunir beaucoup plus de détails qu'on n'en avait donné jusqu'à présent sur cette épopée, souvent confuse et bizarre, mais distinguée par de précieuses qualités et fort digne d'exercer les méditations des lecteurs studieux. Il est bien temps, après tout, que des ouvrages, auxquels leur antiquité et leur mérite assignent une égale importance, ne demeurent pas enfouis dans le cabinet des érudits et plongés dans les ténèbres, plus ou moins visibles, d'une célébrité douteuse. A la philologie comparée, cette science nouvelle qui chaque jour accomplit tant de progrès et éclaire tant de questions, correspond déjà ce qu'on peut appeler aussi la littérature comparée, c'est-à-dire l'examen attentif et impartial de tous les produits de l'esprit humain, dans quelque siècle, en quelque climat, sous quelque gouvernement qu'ils aient pris naissance. Combien n'est-il pas curieux en effet de voir le cœur de l'homme battre du même mouvement, l'âme de l'homme s'élever aux mêmes conceptions sous les latitudes les plus variées, aux époques les plus diverses, au milieu des sociétés les plus inégales! Mettez à part les taches trop évidentes qui déparent le *Râmâyana :* ce luxe superflu d'amplifications, ces redites nombreuses, et principalement cet abus de la féerie et du merveilleux, que notre incrédulité systématique et notre prosaïsme invétéré dédaignent comme un enfantillage ridicule. Il vous restera encore suffisamment de quoi l'admirer, et la moralité sublime qui ne cesse d'y régner, l'imagination féconde qui s'y déploie jusqu'à l'excès, le pathétique qui y respire fréquemment sous la forme la plus douce et la plus pure, vous engageront une fois de plus à étudier en ses brillantes origines cette race hindoue, aujourd'hui si dégénérée et si avilie, mais qui a eu autrefois ses longues périodes de fortune et de splendeur. Le

flambeau de la civilisation s'éteint rarement en ce monde : il passe de main en main, d'âge en âge, et les nations les plus florissantes n'ont pas toujours un lendemain assuré. Ces Aryens, qui sont du même sang que nous, avaient atteint sur les bords du Gange l'apogée de la grandeur et de la gloire, en un temps où l'Europe entière était encore peuplée de ces tribus dont nous exhumons sans cesse les vestiges; tribus sauvages et cruelles qui habitaient des forêts vierges, des cavernes souterraines ou des huttes bâties sur pilotis en pleins lacs, qui s'armaient de haches ou de couteaux fabriqués avec des cailloux aiguisés et qui se dévoraient entre elles, quand elles échappaient à la dent des bêtes féroces. Qui sait si, dans la suite des siècles, des hordes de barbares, accourues de l'Afrique centrale ou de la Polynésie, ne viendront pas à leur tour mesurer les débris de nos empires modernes, tombés en poussière, et rechercher d'un œil avide la trace presque effacée de nos mœurs et de nos lois, de notre poésie et de nos arts ?

V

KALIDASA

I

A propos des œuvres de Kâlidâsa, tout autant que pour les poëmes antérieurs aux siens, un regret inévitable vient à l'esprit de ceux qui explorent la littérature indienne. C'est celui que nous inspire la difficulté où nous sommes, où nous serons peut-être toujours, de nous reconnaître dans l'obscurité des annales hindoues, vu l'absence presque complète de documents biographiques. Quoi qu'il en soit, cette race (nous parlons, bien entendu, de la race originaire, altérée depuis par bien des mélanges et à peu près éteinte maintenant) était intelligente et sensible, morale et civilisée. Elle a connu tous les genres de poésie, toutes les écoles philosophiques, toutes les sciences ; parmi les formes de la pensée, deux seulement lui furent étrangères : l'éloquence et l'histoire. Aussi des questions de chronologie et d'authenticité, très-embarrassantes à résoudre, ne doivent pas nous empêcher de rendre justice à telles ou telles beautés littéraires, sous prétexte que nous en ignorons la date précise. Dans des littératures bien plus approfondies et où il semblerait qu'on n'a plus rien à apprendre, combien ne reste-t-il pas encore de doutes, de contradictions, de lacunes ! Résignons-nous donc à l'avouer : en dehors des ouvrages qu'on lui attribue, on ne sait rien de

Kâlidâsa que son nom et le siècle où il est censé avoir paru. Communément on le fait vivre, une cinquantaine d'années avant la naissance du Christ, sous Vicramâditya, prince fameux qui régnait sur la province de Malawa et dont la capitale était Oudjayanî, une des sept villes sacrées de l'Inde. La mémoire de ce monarque y demeura toujours en grande estime, et une des plus hautes qualités que lui reconnaissait la tradition était son amour pour les lettres. Un vers du *Vicramâ-Tcharitra* parle des neuf joyaux, c'est-à-dire des neuf poètes qui brillaient à la cour de Vicramâditya : dans cette couronne poétique, qui fait songer à la Pléiade des Alexandrins ou à celle de Ronsard et de ses amis, le fleuron le plus éclatant appartenait sans doute à Kâlidâsa. Citons sur ce point une petite pièce, assez moderne, mais qui atteste l'admiration persistante, professée à son égard par les Indiens, même dégénérés. « L'aimable Poésie, fille de Vâlmiki, fut élevée par Vyâsa et choisit Kâlidâsa pour son époux ; elle devint mère d'Amarou, de Soundara, de Sankhou et de Dhanika ; maintenant qu'elle est vieille et décrépite, que sa beauté s'est évanouie et que ses pieds, dépouillés d'ornements, peuvent à peine la soutenir, dans quelle chaumière ne consent-elle pas à recevoir un asile? »

Ce madrigal allégorique indique assez bien la filiation supposée de quelques grands écrivains hindous ; en admettant qu'il soit trop élogieux, quand bien même il n'y aurait en Kâlidâsa que l'étoffe d'un poète harmonieux et élégant, ingénieux et tendre, de la famille de Properce et de Tibulle, de Pétrarque et de Métastase, il mériterait encore une étude attentive. Les critiques indigènes lui trouvaient beaucoup d'esprit, de verve et de fécondité. Seulement les œuvres qu'on lui prête sont de genres si variés et d'une valeur si inégale, qu'on n'est pas bien sûr de pouvoir les rapporter à un même auteur. En conséquence, on a mis en avant l'existence d'un autre Kâlidâsa, qui aurait habité la cour de Bhôdja, roi d'Oudjayanî comme Vicramâditya, favorable également aux poètes,

mais bien postérieur à l'autre, puisqu'une inscription le place au XI^e^ siècle de notre ère. Somme toute, après les noms innombrables et probablement fabuleux des hymnographes des *Védas*, après ceux de Vâlmiki et de Vyâsa qui sont comme l'Homère et l'Hésiode de la race gangétique, le nom de Kâlidâsa est le plus illustre du Parnasse indien.

On prétend qu'à la demande de Vicramâditya il réunit en un corps d'ouvrage les sept énormes livres du *Râmayâna*, jusque-là dispersés ; travail analogue à celui que Pisistrate et ses fils avaient fait exécuter pour les chants, longtemps épars, de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. On lui attribue, sous le titre de *Sroutabodha*, un traité en vers sur l'art poétique, dont il aurait ainsi donné en même temps de brillants exemples et de sages leçons. On lui a retiré quelquefois le *Nalodaya*, poëme emphatique et maniéré sur les aventures de Nala, roi de Naishadda, et de la belle Damayantî, son épouse, qui ont bien mieux inspiré le chantre du *Mahâbhârata* et même un écrivain de l'époque de la décadence, Harcha-Déva, prince de Cachemire. Son *Prasnauttara-Mala* et son *Ritu-Sanhara* ou *Révolution des saisons*, ouvrage du genre descriptif, ont une médiocre importance ; son opuscule de la *Marque d'amour*, composé de vingt-trois madrigaux, est affecté et licencieux. Nous trouverions là fort peu à admirer ; le véritable mérite de Kâlidâsa est ailleurs. Il est dans son élégie du *Mégha-Dûta*, dans ses deux fragments épiques du *Kumâra-Sambhâva* et du *Raghuvansa*, enfin dans ses deux drames de *Vikramorvaci* et de *Sakuntala*. Ses œuvres complètes ont été traduites, de notre temps, par M. Hippolyte Fauche. La revue de ces agréables productions nous donnera une idée exacte du talent de ce poète, dont le goût est loin d'être constamment pur, mais auquel la richesse de son imagination devait assurer un rang distingué dans son siècle et dans son pays.

II

Analysée en français par Chézy, traduite en vers anglais par Wilson, en vers allemands par M. Max Müller, l'élégie du *Mégha-Dûta* ou du *Nuage messager* est depuis longtemps familière à ceux qui s'occupent de la littérature sanscrite. Malgré sa brièveté, puisqu'elle ne contient que cent treize quatrains, elle est d'une élégance et d'une correction telles que les critiques indiens la classent parmi les *Mahâ-Câvyas* ou *grands poëmes*. La première partie, toute pittoresque, est un peu froide ; la seconde, purement sentimentale, est naturelle autant que la poésie orientale peut l'être et gracieuse comme la plupart des inspirations de Kâlidâsa. Le titre indique le sujet. En effet, un *yaksha,* un de ces génies qui veillent sur les trésors de Kouvéra, le Plutus indien, ayant commis envers son divin maître un acte de négligence, est condamné par lui à passer une année entière sur les montagnes, déchu de toute grandeur et séparé de son épouse. Apercevant dans le ciel un splendide nuage que pousse le vent, il le prie d'aller porter à sa compagne, triste et isolée, les plaintes de son isolement et de sa tristesse. Ici commence une série de stances, remplies de termes géographiques, où l'auteur décrit l'itinéraire que le *Nuage messager* devra suivre. Cris des paons, parfums des autels sacrés, jeux des bayadères, mille séductions viendront l'assaillir ; mais il marchera toujours en avant, toujours vers son but. Si parfois il se repose sur les plus hauts sommets, ce sera pour soulager les hommes, en éteignant par ses pluies l'incendie des forêts ou en les épanchant sur le sol desséché. Enfin, il atteindra le séjour favori de Kouvéra, cette cité d'Alaka, si regrettée et si chère, où les femmes font résonner le tambourin dans des concerts perpétuels, où les yakshas aspirent de délicieux breuvages,

où les amants luttent sans cesse de désirs et de voluptés. Ces riants tableaux font place à des souvenirs plus intimes : le malheureux dépeint, non sans grâce, sa maison, son jardin, les étangs aux escaliers pavés d'émeraudes, les monticules artificiels formés d'un amas de saphirs et entourés d'une haie de bananiers d'or, les berceaux où poussent des plantes merveilleuses, les colonnes à bases de cristal. Mais ce paysage éblouissant ne serait rien sans celle qui en est le centre et qui y répand la joie et la vie :

« Alors, dit l'époux fidèle, si tu rencontres quelque part une jeune dame aux formes délicates, au teint bleuâtre, aux dents colorées de carmin, aux lèvres fraîches, à la taille déliée, aux yeux de gazelle effarouchée, dont la démarche soit ralentie par le poids gracieux de ses flancs, dont la poitrine soit attirée en avant par la lourdeur de ses seins, une femme qui soit en un mot le chef-d'œuvre du Créateur; c'est la femme sobre de paroles, la seconde moitié de mon âme! Faible enfant, éloignée de son mari et consumée par les soucis les plus violents, elle languit sans doute par ces jours si pesants, comme l'oiseau séparé de son compagnon, comme le lotus dont la gelée a fané la corolle. Sans doute, la tête appuyée sur sa main, les yeux rougis par d'abondantes larmes, le coloris de ses lèvres terni par de continuels soupirs, le visage ombragé par les touffes pendantes de ses cheveux, ma bien-aimée s'éclipse, ô nuage, ainsi que la lune, quand tu viens cacher une partie de son disque lumineux. »

On voit que sur cette terre de l'Inde, où a presque toujours régné la polygamie, l'amour pourtant, et même l'amour conjugal, était retracé avec d'assez vives couleurs. Les stances suivantes, ainsi que dans beaucoup d'autres poëmes sanscrits, nous apprennent que les femmes indiennes, réputées si esclaves, si ignorantes et si malheureuses, cultivaient tous les arts et ne restaient étrangères à aucun raffinement intellectuel. Celle-ci nous est représentée, dessinant de souvenir les traits de son mari, s'entretenant de sa douleur avec les oiseaux qu'elle élève, chantant un hymne plaintif en l'honneur de l'absent, arrosant son luth de ses larmes, oubliant, à chaque minute,

la mesure de l'air, quoique la musique en ait été composée par elle. Ou bien elle compte avec des fleurs et des feuilles le nombre des jours d'exil qui déjà se sont écoulés et de ceux qui restent encore à subir ; rêve qui l'amuse durant la journée, mais qui ne suffit pas à charmer l'amertume de ses nuits ! Ce sera donc au nuage de s'approcher de l'endroit où, sans sommeiller, elle s'étend sur la terre, de se pencher vers sa fenêtre, de lui donner un moment de bonheur en lui apportant quelques nouvelles de son époux. Il y a là une succession d'images, une abondance de traits, une fraîcheur de sentiments, que nul ne se refuserait à admirer si on les trouvait chez un lyrique grec ou un élégiaque latin, dans les *canzone* de Pétrarque, les poésies de Gœthe ou les mélodies de Thomas Moore. Kâlidâsa nous représente cette femme, aussi bonne que belle, amaigrie par les veilles, assise sur son lit de veuve, dépouillée de ses riches parures, jusqu'à ce que le messager aérien vienne murmurer mollement à son oreille le nom de l'exilé. L'yaksha, non moins malheureux, croit revoir épars dans tous les objets de la nature les traits de sa bien-aimée, dont il cherche à graver l'image sur le roc : étouffé par ses sanglots, battant les airs de ses bras pour y saisir un vain fantôme, conversant avec les vents et les fleuves, il dévore son propre cœur. Le texte ajoute :

> Mais est-il un mortel à qui il n'arrive sans mélange que de la félicité ou du chagrin ? La condition des choses humaines ressemble à la roue d'un char en mouvement ; ce qui était en bas se relève et ce qui était en haut s'abaisse.

L'exil de l'époux doit finir à l'automne ; bientôt sa bien-aimée et lui seront réunis ; ils seront heureux, et bien plus encore qu'auparavant, par le souvenir même de leur triste séparation : l'absence ne détruit pas les affections vraies, et la tendresse augmente en dépit ou plutôt en raison des obstacles. Un dernier adieu du génie au *nuage messager* termine ce morceau élégiaque : les longueurs et l'afféterie n'y manquent

pas; on y signalerait en ce genre plus d'une analogie d'idées ou de style avec les *ghazels* arabes, les romances espagnoles ou les sonnets italiens. Mais le sentiment intime y est vif et sincère; beaucoup de détails en sont pleins de grâce, et l'élégance de la diction a mérité à cet aimable et touchant poëme l'honneur d'être classé (nous l'avons dit) parmi les productions les plus achevées de la littérature indienne.

III

Le *Kumâra-Sambhâva* ou l'*Origine du jeune dieu* est un fragment d'épopée mythologique, non sans ressemblance avec la *Théogonie* d'Hésiode et les *Métamorphoses* d'Ovide. Le poète s'y proposait de raconter en vingt-deux chants la naissance miraculeuse et les diverses aventures de Kartikéya, dieu de la guerre; sept de ces chants seulement ont été écrits ou du moins nous sont parvenus, et le héros du poëme n'y paraît même pas encore. Il avait pour père le terrible Siva, un des membres de la triade indienne, celui qui renouvelle perpétuellement le monde par des destructions successives; pour mère Bhavani, qui, sous beaucoup d'autres noms, figurait la nature, tantôt féconde et riante, tantôt sombre et stérile; pour frère Ganéça, dieu de la sagesse. La légende de Kartikéya rappelle parfois les mythes relatifs à Mercure, Apollon, Bacchus, Mars, enfin à tous les jeunes dieux de l'Olympe hellénique : Vâlmiki, dans le *Râmâyana*, l'avait effleurée; Kâlidâsa devait la développer dans cette œuvre, qui, bien qu'interrompue, jouissait d'une grande célébrité. Il s'y servit des *slokas*, ces distiques de mesures inégales, employés habituellement dans l'épopée sanscrite. L'ouvrage s'arrête au cinq cent vingt-troisième distique, c'est-à-dire au tiers de l'étendue qu'il devait atteindre; c'est encore la mesure d'un livre de Virgile, de deux chants d'Homère, du plus

long ouvrage d'Hésiode. Ce fragment a tous les défauts ordinaires aux poésies des Orientaux, des Indiens, de Kâlidâsa lui-même : abus des métaphores, excès de facilité, goût subtil et un peu affecté ; mais on y remarque de l'éclat et de la richesse, une métaphysique assez avancée et un merveilleux qui intéresse.

Tout d'abord, cette œuvre a cela de notable que le fond en est emprunté à une mythologie antique, étrange et même farouche, tandis que la forme en est élégante et polie jusqu'à la mollesse. Des dieux seuls y figurent ; mais l'auteur, poussant l'anthropomorphisme encore plus loin qu'Homère et que Virgile, leur prête constamment un corps, un langage, des actes humains. Dès le début, nous avons sous les yeux la peinture de l'Himâlaya, qui est là non seulement la plus haute montagne du globe, mais une divinité réelle et vivante comme le mont Atlas, le fleuve Acheloüs ou les nymphes Europe, Asie et Lybie de la tradition gréco-latine. Il est puissant et riche ; il se marie ; il a une fille. Dans les vieux systèmes religieux de l'Inde, rien n'était plus commun que les résurrections, les doubles naissances et les incarnations. C'est ainsi que Satî, première femme de Siva, ayant renoncé à sa vie présente, a voulu renaître dans le sein de Ména, femme de l'Himâlaya ; elle y renaît effectivement sous le nom d'Uma ou de Pârvatî. La naissance de cette vierge divine, son éducation, sa beauté tout orientale, fournissent à Kâlidâsa une série de tableaux fort pittoresques dont nous citerons quelques traits, pleins à la fois de couleur locale et de vérité universelle :

Pour tous les objets mobiles ou immobiles de la nature, ce fut un moment délicieux que celui de la naissance d'Uma : les plages célestes s'illuminèrent ; nulle poussière ne fut plus soulevée par le vent ; des conques harmonieuses résonnèrent dans les airs ; il en tomba une pluie de fleurs. Cette fille, éblouissante de rayons, ajoutait encore à l'éclat du nom maternel... A peine née, elle grandit et, de jour en jour, développa ses membres gracieux, comme on voit s'arrondir le croissant de la lune nouvelle... Quoique Himâ-

laya eût d'autres enfants, ses yeux ne pouvaient se rassasier de la vue de cette fille; c'est ainsi qu'un essaim d'abeilles s'attache de préférence au manguier, malgré la foule de plantes qui fleurissent au printemps. De même qu'une vive flamme pour un flambeau, de même que le Gange pour le monde, de même qu'un discours habile pour un homme sage, de même Uma était pour son père une gloire et un ornement. Enfant, elle se plaisait souvent à courir dans les îles du fleuve, à lancer la balle, à manier des poupées faites avec art, à goûter au milieu de ses compagnes la douceur de tous les jours... Après l'enfance, elle atteignit cet âge qui est pour les corps délicats une parure sans recherche, cet âge dont l'ivresse égale celle du vin et qui rappelle, moins les fleurs, l'arc de Kâma, le dieu d'amour. Tel qu'un tableau tracé par un savant pinceau, tel qu'un lotus épanoui aux feux du soleil, le corps d'Uma, environné de la plus pure lumière, respirait toute la fraîcheur de la jeunesse. Ses pieds, dont les ongles étaient longs et colorés, semblaient se jeter des éclairs en s'appuyant sur le sol, et lui donnaient le gracieux aspect de la mauve s'inclinant sur sa tige. Tous les mouvements de sa démarche étaient remplis de charme... Elle avait des yeux de nénuphar... Ses bras étaient plus flexibles que les rameaux du *sirisha*. Ses mains aux fines extrémités surpassaient en délicatesse les feuilles de l'*asoka* et, le soir, effaçaient la splendeur du ciel étoilé. Son sein, surmonté de deux globes éclatants, et son collier de perles rondes semblaient se confondre en se renvoyant mutuellement de doux reflets... Une fleur suspendue à une branche, une pierre précieuse unie à du corail, auraient pu donner l'image de ce paisible sourire qui rayonnait sur ses lèvres brunes. Quand résonnait sa voix argentine, les oiseaux jaloux gémissaient tristement, comme une corde que l'on fait vibrer à faux. Ses yeux si bien fendus, ces regards mobiles comme le bleu lotus agité par le vent, les avait-elle empruntés ou prêtés aux gazelles ?... Ayant mis en elle à leur juste place chacun des éléments de la beauté, le créateur de l'univers par un travail exquis avait formé cette vierge, comme s'il désirait réunir toutes les merveilles dans un seul corps.

Voilà certes une description complète, et plus complète encore dans le texte même, dont la bienséance moderne nous a obligé d'élaguer quelques images par trop naïves, semblables aux détails, aussi libres qu'ingénus, du *Cantique des*

Cantiques. En ces siècles antiques, sous ces climats brûlants, l'Humanité se montrait sans voiles. Quoi qu'il en soit, cette peinture ne manque pas de grâce ; la grâce, bien plus que la justesse, est la qualité dominante de Kâlidâsa.

Cependant le roi des montagnes, Himâlaya, sait que, par un ordre bizarre des destins, sa fille Uma a été d'avance choisie pour redevenir, sous son nouveau nom et dans sa nouvelle existence, l'épouse de Siva, auquel elle fut jadis unie quand elle s'appelait Satî. Mais, depuis son veuvage, le sombre dieu vit dans la solitude et les austérités : comment l'amener à aimer, à accepter pour compagne la charmante nymphe? Là est le nœud du poëme, et voici comment l'auteur le dénoue. En ce temps-là, l'*asoura* ou mauvais génie Taraka cherchait à déposséder les dieux de l'empire du ciel ; ceux-ci vont demander protection à Brâhma. Leur discours solennel, plein de pensées abstraites et d'antithèses, fait songer à divers morceaux des *Védas*, et aussi aux hymnes philosophiques de Cléanthe et du faux Orphée, de Synésius ou de Grégoire de Nazianze. Quelle gravité dans cette apostrophe, où un souffle de la *Genèse* semble avoir passé !

« Honneur à toi, divinité à triple forme, qui, avant la création, n'avais qu'une nature unique et qui depuis t'es divisée en trois personnes pour mieux manifester tes trois qualités principales : la puissance, l'intelligence et la bonté. Principe incréé, ta semence s'est répandue sur les eaux, et tous les objets mobiles ou immobiles en sont nés ; on te célèbre comme l'auteur de toutes choses. Révélant ta grandeur sous trois aspects, tu es la seule cause possible de formation, de durée et de ruine. L'élément féminin et l'élément masculin sont les deux principes constitutifs de ta nature, et de là est venue la propagation successive de tous les êtres. Tu as partagé le temps en jour et en nuit ; ton sommeil ou ta veille amène l'extinction ou la renaissance des créatures. Toi qui n'as ni origine ni fin, tu es la fin et l'origine du monde : tu existais avant la création et nul n'existait avant toi ; tu ne connais pas de maître et tu es le maître universel. Tu te connais toi-même ; tu te crées par toi-même ; tu t'abîmes en toi-même ! Tu es le père

des pères, le dieu des dieux... l'auteur et l'objet de la science, le contemplateur et le but de la contemplation ! »

Ainsi s'humilient les dieux devant Brâhma, et ils lui demandent un vengeur ; il leur en promet un qui naîtra de Siva et d'Uma. Mais pour cela il faut que Siva se laisse captiver par Uma. En conséquence de cet ordre divin, Kâma, dieu de l'amour, se met en route, accompagné de Rati (la Volupté), sa fidèle épouse, et de son meilleur ami, Vasanta (le Printemps). Grâce à lui, la forêt habitée par Siva devient une forêt enchantée : fleurs, insectes, oiseaux, tout s'épanouit, tout sourit, tout chante ; Siva seul reste longtemps impassible et continue à pratiquer les plus dures austérités des ascètes hindous. Mais les artifices de Kâma et les charmes d'Uma ont fini par le troubler ; alors, furieux de sa défaite, d'un de ses trois yeux il lance des tourbillons de flamme qui consument le dieu de l'amour. Ce singulier mythe de la combustion de Kâma était très-populaire ; il amène de touchants développements sur la douleur de Rati. Un caractère saillant de la poésie sanscrite et qui la distingue de beaucoup d'autres, c'est (on le sait) que le sentiment y est profond et passionné, mais presque toujours naturel et moral. La tendresse y est retracée avec ardeur ou avec finesse ; mais il s'agit de celle d'une mère ou d'un fils, d'une sœur ou d'un frère, d'une épouse ou d'un époux. Les plaintes de Rati sur le cadavre de Kâma sont vraies et pathétiques ; le poète y prodigue bien un peu les interrogations et les antithèses ; mais il y répand aussi une sensibilité douce et pure :

Frappée par le désespoir, flétrissant son sein en se roulant dans la poussière, les cheveux épars, Rati se lamentait et faisait partager sa douleur à toute la campagne d'alentour : « Ton corps, disait-elle à Kâma, ton corps, dont la beauté éveillait le désir, est réduit à un tel état, et je ne meurs point ! Les femmes sont donc bien dures ! Pourquoi fuir et me délaisser, moi dont l'existence dépend de la tienne ?... Jamais tu ne m'as causé de peine ; jamais je ne t'avais affligé ; pourquoi t'arracher sans aucun motif aux bras de la

triste Rati? Te rappelles-tu comment, en prononçant mon nom, tu m'enchaînais par le lien de ma propre ceinture et comment je te frappais avec les grappes de fleurs qui ornaient mes oreilles, au point de cacher tes yeux à l'aide de leurs feuilles embaumées? J'habitais dans ton cœur, disais-tu; mais cette douce parole n'était qu'un mensonge: si tu ne m'avais point trompée, serais-je encore au monde, maintenant que tu n'as plus de corps? Puisque tu es parti, je suvrai ta route; car cette terre est maudite par le sort, et le bonheur des hommes ne reposait qu'en toi... Plus de repos pour moi; comment oublier les caresses que tu me prodiguais, ta tête inclinée contre la mienne?... Dieu du plaisir, mon corps a conservé cette parure de fleurs printanières que tu m'avais donnée; mais le tien n'existe plus. Des dieux cruels viennent de t'enlever à moi, même avant que cette parure fût fanée... Rati a pu vivre un instant séparée de Kâma; cher époux, quand bien même je te suivrais à présent, j'aurai toujours eu la douleur et la honte de te survivre! »

Rappelons-nous l'Orphée d'Ovide ou plutôt celui de Virgile, redemandant à grands cris Eurydice perdue : ici c'est l'épouse qui pleure l'époux; mais son affliction n'est ni moins vive ni moins délicatement exprimée. Appelant à elle Vasanta, ce dieu du Printemps, si cher à Kâma, Rati le supplie d'allumer pour elle un bûcher, et elle est prête à y monter, lorsqu'une voix mystérieuse lui annonce du haut des airs que son époux lui sera rendu, le jour où Siva, touché par les austérités d'Uma, consentira à s'unir à elle. Or, voici Uma elle-même qui, retirée sur une colline et revêtue du costume des religieuses hindoues, s'impose les privations les plus rigoureuses. La récompense ne se fait pas attendre : un brâhmane paraît, jeune, pieux et beau, qui l'aborde, l'admire, lui demande la cause d'une pénitence si dure et apprend le secret de son cœur. Siva charmé (car on a deviné que c'était lui) reprend sa forme divine; moins violent que ne l'est auprès de Proserpine le Pluton des fables grecques, il cède à la vertu d'Uma et se déclare son esclave.

Les sept sages qui aident Brâhma dans le gouvernement du monde, chargés par Siva d'aller demander à Himâlaya la

main de sa fille, arrivent à Oshadiprastha, capitale du prince des montagnes, bien digne d'être jointe à tous les Eldorados que la poésie sanscrite aime à retracer : ce ne sont que galeries en cristal de roche, palais superbes, pavillons de verre, tours élevées, bannières flottantes, jardins embaumés, bois épais. Himâlaya accueille à merveille les sept ambassadeurs; c'est un curieux échange de longues harangues et de compliments flatteurs : jamais père dont on vient demander la fille en mariage ne se montra plus hospitalier ni plus prévenant. Les attitudes variées d'Uma qui baisse les yeux ; de Ména, sa mère, fondant en larmes à l'idée de la perdre ; du père, fier et joyeux d'une union si brillante ; des assistants curieux ou dévoués, composent un petit tableau de genre, plein de coquetterie et de grâce. Le terme de ces noces divines a été fixé à trois jours : la ville d'Oshadiprastha est en fête, la maison d'Himâlaya en tumulte. Là encore, Kâlidâsa laisse échapper de ces traits naturels et touchants qui le rattachent à la famille des Euripide, des Virgile et des Racine :

Quoiqu'ils eussent une foule d'enfants, le père et la mère d'Uma concentraient alors toutes leurs pensées sur elle, comme s'ils la revoyaient après un long temps ou comme si elle venait de ressusciter ; c'est qu'elle allait se marier. Du sein de l'un elle passa sur le sein de l'autre ; elle fut comblée par tous de bénédictions et de présents. L'amour de sa famille entière, bien que ressenti par tant de membres, retournait vers elle ainsi que vers un centre commun... Sa mère saisit entre deux doigts de la poudre d'or humide et de la teinture rouge, et releva la tête d'Uma, aux oreilles de laquelle pendaient de brillants anneaux. Le signe des cérémonies nuptiales, ce signe qu'elle voulait lui imprimer depuis si longtemps, dès le jour où les seins de la jeune vierge avaient commencé à se développer, Ména maintenant hésitait à le tracer sur le front de sa fille ; ses yeux étaient baignés de pleurs.

C'est ainsi que parle la nature, sur les rives de l'Indus aussi bien que sur celles du Céphise, du Mincio ou de la Seine. Cependant Siva s'est également paré ; le dieu terrible devient aimable. Porté par un taureau, entouré de génies, il

se met en route et, de même que dans la légende hellénique des noces de Thétis et de Pélée, tous les dieux descendent du ciel pour prendre part à la fête. Kâlidâsa n'oublie rien : ni leur marche triomphale, ni le cortége des parents et des amis d'Himâlaya, ni les présents d'usage, ni la joie mutuelle des deux fiancés. Regards échangés, mains qui se pressent, seins qui s'agitent, tout y est, et en lisant ces agréables détails, on ne se rappelle plus guère qu'il s'agit de Siva, le dieu de la destruction, et qu'Uma est la même que Dourgâ, cette divinité sanguinaire, à laquelle l'Inde offrait des victimes humaines ; ces mythes obscurs et atroces s'adoucissaient sous la plume brillante de l'aimable poète. Enfin, le *pourohita* (prêtre de la famille) célèbre le sacrifice nuptial, sous les auspices de Brâhma. La joie nous rend meilleurs ; on demande à l'heureux époux la grâce de Kâma : l'Amour ressuscité est rendu aux caresses de la Volupté, et Siva entraîne tendrement sa compagne vers cette couche d'où sortira bientôt le guerrier Kartikéya, l'ennemi des démons et le sauveur des dieux. Ainsi se termine comme une féerie ce fragment d'épopée, qui a son unité et ses proportions relatives et où Kâlidâsa, à défaut de profondeur et d'énergie, a su répandre tant d'élégance et tant de grâce.

IV

Si le *Kumâra-Sambhâva* devait être une sorte de théogonie, le *Raghuvansa* était un poëme généalogique, une chronique versifiée dans le genre des *Annales* d'Ennius ou de nos épopées carlovingiennes, avec un emploi plus fréquent du merveilleux. C'est de l'histoire, telle que les Indiens la faisaient : vague, plutôt morale qu'héroïque et fort voisine de la fable. On sait qu'ils disaient avoir eu, à l'origine, deux dynasties, issues l'une du soleil, l'autre de la lune. Les cinq

fils de Pândou, chantés dans le *Mâhabhârata,* appartenaient à la seconde ; Râma, le héros du *Râmâyana,* à la première. Le *Raghuvansa* ou la *Famille de Raghou* contient la liste versifiée de tous les princes solaires : c'était une des six épopées classiques du second ordre; il a été traduit en grec par Dimitri Galanos (Athènes, 1850), en latin par Stenzler (Londres, 1832) et en anglais (Calcutta, 1832). Il comprend dix-neuf chapitres et n'a guère plus de trois mille vers; il est écrit également en *slokas* ou distiques de trente-deux pieds. C'est un tableau poétique, à la fois vaste et rapide, dont nous n'indiquerons que les lignes principales.

Après l'invocation et l'exposition obligées, Kâlidâsa nous trace le portrait d'un des premiers fils de Manou, Dilîpa, roi de Kosala, un type de perfection royale. Sa femme Sudakshina, aussi vertueuse que lui, l'accompagne auprès de l'anachorète Vasishtha ; car il leur manque un enfant et les prières de ce saint peuvent seules le leur procurer. Celui-ci explique au monarque les causes de la stérilité de Sudakshina : jadis il a outragé Surabhi, vache consacrée aux dieux, et cette vache l'a maudit ; il ne peut racheter son crime qu'en honorant Nandini, fille de Surabhi, jeune génisse qui est au service de Vasishtha lui-même. Rien n'était plus profond que le respect des peuples gangétiques pour cet animal qui, dans la langue et la poésie indiennes, symbolisait la terre. Comment Dilîpa suit pas à pas la génisse sacrée, lui offrant une eau pure et des herbes parfumées, écartant d'elle les insectes, la caressant, la surveillant ; comment il la défend contre un lion furieux qui n'est autre qu'un génie métamorphosé : c'est ce qu'il faut voir dans le texte même. Ce ne sont que prodiges, transformations, scènes de la plus bizarre superstition encadrées dans les plus frais paysages. Le merveilleux qui chez les autres poètes n'est qu'un agréable ornement, un brillant accessoire, constitue le fond et la base des épopées sanscrites.

Une telle charité porte ses fruits : un enfant miraculeux

naît bientôt de Sudakshina; l'amour que lui porte Dilîpa est dépeint avec une simplicité touchante. Cet enfant, appelé Raghou (celui qui va loin) et qui donne son nom à l'ouvrage, doit être un héros. Il reçoit la tonsure comme tous les jeunes princes indiens, et on l'initie aux lettres : car l'éducation des héritiers présomptifs de la couronne n'était pas moins soignée dans l'Inde que chez les Juifs ou chez les Perses. Plus tard, après un combat de Raghou contre le dieu Indra lui-même, combat vraiment homérique, Dilipa l'associe à son pouvoir et abdique, non par dégoût et par lassitude, ainsi que Dioclétien ou Charles-Quint, mais pour se conformer à la tradition qui voulait que les monarques hindous allassent terminer au fond d'une pieuse retraite une longue vie, consacrée à l'exercice périlleux de l'autorité, aussitôt qu'ils avaient un successeur capable d'en soutenir le poids. Les mœurs que nous retracent ces poëmes sont d'une pureté, qu'on retrouverait rarement dans les admirables littératures de la Grèce ou de Rome et qui nous reporte vers l'épopée chevaleresque du moyen âge. Nous ne nous étendrons point sur les conquêtes, les voyages et les libéralités de Raghou. Tous ces kschattryas ou héros de la caste noble étaient aussi charitables que braves et aussi dévots qu'habiles: nous n'avons qu'un saint Louis dans toute l'histoire de France; dans le *Raghuvansa* seulement, il y en a dix. Raghou reçoit à son tour des prêtres qu'il vénère la promesse d'un fils, la plus précieuse récompense possible pour un fervent sectateur des *Védas*. Ce fils vient à l'heure fixée; il s'appelle Aja et, quand il est en âge de se marier, un prince voisin, Bhodja, lui destine sa sœur Indumati. Au moment où le jeune homme va se présenter à sa fiancée royale, il est attaqué par un éléphant sauvage ou plutôt par un génie céleste, condamné à revêtir cette forme; il lui envoie une flèche dans le front; aussitôt le génie recouvre sa première forme et fait présent d'un arc magique au guerrier qui l'a délivré.

L'élégance et la grâce, qualités habituelles de Kâlidâsa, se

déploient à l'aise dans le récit du *swayambara* ou choix d'un époux; car les princesses indiennes, plus favorisées que la plupart de celles de l'Occident moderne, ne faisaient que des mariages d'inclination, au lieu d'être des instruments ou des victimes de la politique. Sept princes briguent la main d'Indumati, qui, en présence de la foule, devra choisir un d'entre eux. On ne saurait dire combien le poète a prodigué de subtilité et de coquetterie dans les portraits de ces divers monarques, aussi tendres et aussi aimables que les prétendants de Pénélope étaient avides et grossiers. Ce sont de vrais chevaliers du moyen âge, réunis dans une cour d'amour et cherchant à plaire à la reine de beauté. Aja est choisi; fier et heureux, il emmène sa compagne : hélas! le bonheur des deux époux est promptement troublé. L'*Iliade* et les *Nibelungen*, les *Romanceros* de l'Espagne et nos épopées du moyen âge abondent en batailles, livrées pour des femmes; il en était de même aux bords du Gange. Les sept monarques rebutés s'embusquent sur la route du rival préféré et lui disputent la possession d'Indumati. La description de ce combat est longue et d'une énergie peu commune chez Kâlidâsa; elle fait penser aux poésies persane, germanique et scandinave :

Chacun dans la mêlée se choisit un adversaire digne de lui... Le cavalier ne continuait plus à frapper celui qu'il avait blessé et qui ne pouvait lui rendre ses coups; il aurait même voulu voir revivre celui dont le cadavre penchait incliné sur le cou de son coursier. Le champ de bataille avait pour fruits des têtes abattues, pour coupes des casques tombés à terre, pour vin du sang; on eût dit le festin de la mort. Comme des oiseaux de proie avaient déchiré par les deux bouts un fragment de bras, un loup, blessé à la gorge par l'agrafe du bracelet, fut obligé de leur abandonner cette proie, malgré son avidité pour la chair. Un soldat, dont la tête avait été coupée par le glaive ennemi, prit place aussitôt sur un char aérien; une nymphe du ciel s'y assit à sa gauche, et il put voir d'en haut son tronc mutilé, palpitant encore dans la plaine.

Aja brandit son arc magique : aussitôt l'armée des princes

rivaux reste en place, saisie par un sommeil subit, et il retourne librement chez lui. Son père, Raghou se sentant vieillir et se voyant renaître dans sa personne, s'apprête à quitter le trône, malgré les larmes de son fils : il va se retirer dans les forêts et, à force d'austérités, y hâter le moment du *nirvâna,* c'est-à-dire le moment où il sera délivré de la peine de vivre et où il s'absorbera au sein de la Divinité. Plus tard, Aja obtient un fils lui-même; mais il pleure son père Raghou et sa chère Indumati. Sensible comme Euripide et Virgile, Kâlidâsa nous dépeint là un nouvel Admète pleurant son Alceste, un autre Orphée redemandant son Eurydice. Les stances élégiaques, que le prince prononce devant le corps inanimé de sa compagnie, forment une véritable psalmodie funèbre. Elle est trop longue pour être reproduite ici; nous n'en donnons que les dernières lignes :

« Il me semble pourtant que tu vas revivre, lorsque le vent agite les boucles de tes cheveux, ornés de fleurs, tressés ensemble et brillants de la couleur des abeilles. Réveille-toi vite, ma bien-aimée, et daigne écarter mes soucis, comme ces herbes phosphorescentes, qui, la nuit, éclairent les cavernes ténébreuses de l'Himâlaya. A la vue de ce visage que couvrent tes cheveux en désordre, à la vue de ta bouche muette, que je souffre ! Je crois voir un nénuphar solitaire, oublié dans l'ombre et où l'insecte bourdonnant ne se fixe plus. La lune et la nuit sont inséparables; l'oiseau est rejoint par sa compagne : mais toi, ô douleur ! tu me quittes pour l'éternité ! O femme aux gracieuses formes, tes membres délicats, qui auraient été blessés même en effleurant une couche de feuilles fraîches, que deviendront-ils, dis-moi, si on les place sur un bûcher ?... Tu as légué aux rossignols ta voix harmonieuse, aux cygnes ton allure languissante, aux biches ton regard timide, aux plantes mollement caressées par le vent ton sourire... Aujourd'hui mon repos est troublé, mes plaisirs se sont évanouis, mes chants ont cessé; la belle saison n'a plus pour moi de fêtes; je n'ai plus aucun motif pour me parer; mon lit est vide à jamais ! O mon épouse et ma compagne, mon amie et mon amante, mon élève chérie dans l'art du chant, ma belle Indumati, réponds à mes plaintes; en t'enlevant à moi sans pitié, la mort m'a tout ravi... En vain je conserve l'empire : sans toi, la félicité

d'Aja n'est plus qu'un songe; je fuis toutes les autres joies : pour moi, tu les résumais toutes, et tu n'es plus! »

A ces regrets, où un sentiment pathétique s'unit à un style parfois trop fleuri, opposons les paroles que vient adresser au prince affligé un pieux disciple du pontife Vasishtha; ces graves maximes, conformes à l'antique doctrine des Brahmes, font avec les plaintes efféminées d'Aja un contraste plein de noblesse :

« Cesse de songer au départ d'Indumati; quiconque est né est sûr de mourir. Reporte tes regards sur la terre; voilà la vraie compagne des rois. Tu avais eu la sagesse d'éviter constamment dans le bonheur le scandale de l'orgueil; maintenant encore, au milieu de la douleur qui consume ton âme, aie la force de tout supporter. Penses-tu pouvoir par des pleurs reconquérir celle que tu n'obtiendrais même pas si tu te contentais de mourir après elle? Apaise tes chagrins : réjouis ton épouse par des dons et des sacrifices; car les larmes prolongées importunent, dit-on, les morts. En effet, la mort est la condition naturelle des êtres : d'après les sages, la vie n'est pour nous qu'une transformation; aussi, quand on vivrait, quand on respirerait seulement une minute, on y gagnerait encore. L'homme pusillanime regarde le trépas de son ami comme une épine enfoncée dans le cœur; mais l'homme magnanime pense que la mort conduit au salut. Puisque les *Védas* nous apprennent que le corps et l'âme se séparent, dis-moi, je te prie, comment le sage pourrait-il s'affliger d'être séparé de ce qui est en dehors de lui? O le meilleur des souverains, ne va pas comme un insensé, tomber sous le joug du désespoir : quelle différence y aurait-il entre les monts et les arbres, si le vent qui souffle ébranlait les uns autant que les autres? »

Ces consolations, pourtant si religieuses et si raisonnables, laissent Aja inconsolable et désespéré. Toutefois il se résigne enfin à attendre; il attend vingt années, jusqu'à ce que son fils ait revêtu la cuirasse royale et reçu les hommages des citoyens : mais alors il se laisse mourir de faim et, courant retrouver là-haut sa compagne adorée, plus belle encore que sous sa première forme, il jouit de nouveau de son amour dans les palais délicieux du ciel; cette fois, c'est pour toujours.

Le fils d'Aja et d'Indumati, Daçaratha, roi d'Ayodhya (Oude), est un des meilleurs princes de cette race, où presque tous sont bons; la peinture de tant de héros et de saints deviendrait monotone, si l'on pouvait se lasser du spectacle de la vertu. Les tableaux épisodiques se succèdent en foule : d'une description du printemps, très-développée, pleine de détails raffinés ou voluptueux, souvent dignes d'Ovide, de Thompson ou de Gessner, nous passons au récit d'une chasse vraiment indienne. Chèvres et boucs, cerfs et gazelles, sangliers farouches, taureaux sauvages, tombent sous les coups du jeune monarque : par malheur, un de ses traits a volé au hasard et frappé dans les taillis Yadjnadatta, fils d'un ermite vieux et aveugle, qui puisait de l'eau pour ses parents au fleuve voisin. Cet incident, qui avait été déjà raconté en vers pathétiques par l'auteur du *Râmâyana*, est indiqué par Kâlidâsa en quelques traits vifs et rapides :

Ayant suivi les traces d'une biche et perdu de vue son escorte, poussé à travers les bois par son cheval ruisselant d'écume, il arriva au fleuve Tamasa, dont les rives sont habitées par tant d'ermites. Près de l'eau résonna un bruit clair et doux, celui d'un vase qu'on y remplissait; Daçaratha, le prenant pour le cri étouffé d'un éléphant, lança de ce côté une flèche qui y tomba en sifflant... « Hélas! mon père! » Telle fut la plainte qu'il entendit alors; il en chercha l'auteur, caché derrière les roseaux, et il aperçut, percé de sa flèche, le fils d'un religieux. Aussitôt, comme une autre flèche plus aiguë, le repentir déchira le cœur du roi. Le corps du jeune homme était penché sur son urne. Le noble prince, descendant de cheval, le questionnant sur sa naissance, apprit de lui qu'il devait le jour à un ermite. A sa prière, sans même avoir retiré le trait de son sein, il le conduisit vers ses parents aveugles et leur raconta le crime involontaire commis par lui sur leur fils unique. Après de longues lamentations, les deux époux ordonnèrent à l'homicide d'arracher lui-même la flèche de la poitrine de leur enfant qui soudain rendit l'âme. Alors le vieux père, arrosant ses mains de ses larmes, lança contre le roi cette malédiction: « Toi aussi, au déclin de l'âge, tu quitteras la vie en regrettant un fils! » Parlant ainsi, il ressemblait au serpent qui, foulé aux pieds, vomit son venin.

Ce n'est là qu'une esquisse, qui paraît froide si on la compare au beau tableau de Vâlmiki; mais, bien qu'en raccourci, tout y est marqué, tout y concourt à l'effet voulu. Malgré la sinistre imprécation du religieux, Daçaratha ne désire rien tant qu'un fils: il obtient plus qu'il n'espère; car ce fils sera le sauveur du monde. Kâlidâsa, qui se répète et se copie assez souvent, suppose, comme dans un épisode du *Kumâra-Sambhâva*, que les dieux sont inquiets de la puissance, toujours croissante, d'un *rakchâsa* ou mauvais génie, Râvana, roi de l'île de Lankâ, et qu'ils vont trouver un des trois membres de la Trimurti suprême, Wishnou, pour lui demander secours.

Wishnou leur annonce que, dans le but de vaincre l'esprit du mal, il consent à s'incarner lui-même, une fois de plus, dans la personne de Râma, l'enfant promis à Daçaratha; car tous les *avâtaras* ou transformations de ce dieu sont autant de bienfaits pour l'univers. En conséquence, des trois femmes du roi d'Ayodhya naissent quatre fils: Lakshmana, Satroughna, Bharata et Râma. Comme dans les prophéties d'Isaïe ou dans la quatrième églogue de Virgile, tant de fois imitées par les poètes, cette naissance miraculeuse est prédite par les signes les plus éclatants. Ceux qui ont lu le *Râmâyana* retrouveront ici toute la série des belles actions de Râma, si longuement développées par Vâlmiki, si brièvement résumées par Kâlidâsa. Quand le temps est venu, le jeune héros quitte son père, sa mère, sa cour, afin d'accomplir sa destinée; les épreuves ne lui manquent pas: jamais l'Hercule ou le Thésée des fables grecques, jamais les paladins de nos vieux romans n'en ont subi de plus difficiles. Il suffit de mentionner: son passage dans les bois, où il combat des monstres et reçoit des armes merveilleuses; la manière dont il obtient la main de Sîta, fille du roi de Mithilâ, en tendant, seul entre tous ses rivaux, un arc énorme, comme le fait l'Ulysse de l'*Odyssée*; son duel avec le géant Paraçou-Râma; son retour à Ayodhya; la jalousie de sa belle-mère;

l'exil auquel son père le condamne pour quatorze ans; sa fuite au désert avec Sita et Lakshmana. En vain, à la mort de Daçaratha, un autre frère de Râma, Bharata, veut-il lui rendre le sceptre: il persiste à habiter les forêts saintes, à s'y livrer à la pénitence, à y lutter contre les mauvais génies. Leur chef, Râvana, se venge en enlevant Sita qu'il transporte à Lankâ : nous sommes en pleine féerie. Râma prend pour confidents les vautours Djâtayou et Sampâti, pour alliés Sougriva et Hanoumat, deux princes de la tribu des singes; il jette un pont de rochers sur l'océan indien et pénètre dans l'île maudite, repaire du *râkchasa*. Là une affreuse mêlée s'engage: blessures guéries par des herbes magiques; mort de Râvana, cet ogre à plusieurs têtes; applaudissements des dieux; bénédictions des peuples délivrés, tout a la couleur d'une épopée fantastique.

On a prétendu, nous le répétons, que ces mythes bizarres cachaient le souvenir de quelque guerre d'extermination, soutenue avec succès par un grand prince de la péninsule hindoue, aidé de tribus montagnardes, contre les pirates anthropophages de l'île de Ceylan. Quoi qu'il en soit, Kâlidâsa nous maintient dans la sphère de la fiction pure. Sita, qui s'est purifiée de tout contact avec les immondes *râkchasas* en traversant un bûcher ardent, monte sur un char céleste donné par Indra. Dans un discours long et brillant, où la géographie et la poésie sont habilement mêlées, Râma lui montre du haut des airs tous les lieux où ils ont vécu, souffert, aimé pendant quatorze années, et ils atteignent enfin le sol de la patrie, si doux à revoir après tant de tourments supportés, après tant d'exploits accomplis. Quelle succession de situations, simples et naturelles en même temps que nobles et élevées ! Je ne sais si nous sommes devenus peu sensibles à ce genre de mérite; mais il suffisait pour toucher jusqu'aux larmes des générations moins positives et moins dédaigneuses. Râma jouit du bonheur d'embrasser sa mère Kausalya, sa belle-mère Soumitra, ses trois frères; il se ré-

concilie même avec sa marâtre Kékéyi. Mais, dans la poésie indienne comme dans la vie réelle, le mal se mêle toujours au bien et le repos n'y est que le prix de longues épreuves. Le peuple est mécontent; car Sîta est restée longtemps chez les *râkchasas:* comment pourrait-elle être pure? En vain elle s'était exposée au jugement du feu; en vain elle est près d'enfanter: Râma, roi avant d'être époux, donne mission à Lakshmana de la transporter au delà du Gange chez le fameux Vâlmiki, prêtre et poète, l'auteur de ce *Râmâyana* où ces mêmes aventures sont chantées si éloquemment. La mélancolie de Lakshmana obligé d'abandonner sa belle-sœur, l'évanouissement et les larmes de Sîta, ses paroles de pardon pour celui qui la frappe et qu'elle chérit, ce mélange de vertu et de tendresse, de résignation et de dignité, composent une peinture achevée. L'antiquité gréco-latine a-t-elle si souvent de ces accents de l'âme, qui font bien plutôt penser au Christianisme? Un trait que Virgile n'eût pas négligé, mais qui est surtout dans le goût indien, c'est que la nature entière s'associe au deuil de cette reine malheureuse : les paons cessent de voltiger, les arbres secouent leurs fleurs, les gazelles rejettent l'herbe broutée par elles ; toute la forêt gémit. Vâlmiki recueille l'exilée et la console, en lui prédisant le plus glorieux enfantement. Confiée à de pieuses femmes, dormant près des bêtes fauves, revêtue d'une tunique d'écorces, Sîta ne consent à survivre que pour mettre au monde l'héritier de son époux.

Toute cette royale famille semble placée au-dessus de l'Humanité : Sîta est une sainte; Râma est digne du dieu qu'il représente; Bharata se montre fidèle et désintéressé; Lakshmana, dévoué et sensible; Satroughna à son tour agit en héros. Pendant qu'il soutient contre les démons des luttes terribles, Sîta dans la forêt a enfanté deux jumeaux, Kouci et Lava, que Vâlmiki consacre et bénit. Comme le Romulus et le Rémus de la légende latine, ils grandissent au sein de la solitude; puis, nouveaux rhapsodes d'un autre Homère, ils s'en

vont chanter de ville en ville le poëme de Vâlmiki, leur maître, et la gloire de Râma, leur père. Dans leurs poétiques excursions, ils arrivent à la cour d'Ayodhya ; leur jeunesse, leur talent, leur beauté émeuvent les courtisans et les princes, et c'est ainsi que Râma retrouve ses deux fils qu'il n'avait pas vus encore. Cette reconnaissance, bien plus courte que celles d'*Électre* et d'*Iphigénie* si vantées depuis Aristote, est vraisemblable et touchante comme celle de Joseph dans la Bible. Râma court à la forêt des ermites et en ramène Sîta; mais la noble héroïne a terminé sa tâche ici-bas : elle ne désire plus vivre; elle ne tient qu'à mourir disculpée. Un miracle la justifie et, selon son vœu, la terre l'engloutit; dès lors tout est fini également pour Râma. Partageant ses États entre ses trois frères et leurs enfants, bénissant ses parents et ses peuples, il s'élève vers les cieux, environné de lumière ; Lakshmana et presque tous les habitants d'Ayodhya vont par douleur se noyer dans les eaux du Sarayou, et le héros indien, redevenu le dieu Wishnou, crée un ciel de plus pour recevoir ces victimes de leur dévoûment.

Songes, prosopopées, parallèles, descriptions, sentences : aucun des ornements classiques ne manque à la suite de ce poëme, où Kâlidâsâ nous dépeint avec une grande variété de touches et d'effets l'aimable Kouci, le sage Atithi, vingt autres rois plus ou moins vertueux, enfin le pieux Soudarsana et son indigne fils Agnivarna. Celui-ci est le seul roi de toute cette dynastie qui ne soit pas bon; encore est-il plutôt faible que méchant. Le dernier chapitre de l'ouvrage lui est consacré; c'est une galerie de figures riantes et de peintures érotiques. Quel type curieux et vraiment oriental que celui de ce jeune insensé, épuisé par l'abus du despotisme et de la débauche, se montrant à peine aux peuples accourus pour voir leur souverain, enivrant ses nombreuses épouses, dansant avec elles, excitant leur coquetterie et méritant leur colère, courant des reines aux villageoises et des bayadères aux servantes, se mourant d'un excès de voluptés et voulant

en mourir! On voit par là trop clairement que la polygamie n'excluait ni l'adultère ni la jalousie, et qu'elle ne suffisait même pas aux appétits des sens. Kâlidâsa, à force d'adresse et d'agrément, a su rendre tolérables les scènes les plus équivoques. Le tableau qu'il trace nous dépeint l'Inde d'une manière trop fidèle et trop curieuse pour que nous ne cherchions pas à en montrer tout ce que peuvent en supporter les regards des modernes :

Ce prince licencieux vivait avec ses compagnes dans d'agréables demeures, où résonnait sans cesse le bruit des tambourins; à un joyeux jour de fête un autre succédait, plus joyeux encore. Ne pouvant passer un seul instant hors des plaisirs, se divertissant jour et nuit au fond de ses palais, il ne songeait plus à ses sujets avides de le voir; et si, par hasard, cédant aux graves conseils de ses ministres, il accordait à son peuple le bienfait tant désiré de sa présence, il se contentait de lui montrer son pied du haut d'une fenêtre, et le peuple s'inclinait avec respect devant ce pied royal... Il se baignait dans les lacs, et sous les eaux se cachaient des grottes destinées aux plaisirs ; ses favorites l'y attiraient par leurs charmes... Puis il se rendait avec elles dans un endroit découvert, préparé pour des festins où mille parfums suaves ravissaient les sens. Elles buvaient avidement le vin qu'il leur offrait, et lui-même, altéré comme la racine d'une plante, il s'en faisait verser par elles. Deux choses avant tout le captivaient : les accords mélodieux d'un luth ou les beaux yeux et le doux langage d'une jeune fille. Ivre de joie, orné de couronnes et de flexibles guirlandes, s'animant de plus en plus en frappant du tambour, il faisait rougir les danseuses, en leur ordonnant d'exécuter devant ses précepteurs les évolutions les plus folles... Toujours insatiable de nouvelles amours, il était surpris dans ses mystérieuses entrevues par d'autres jeunes filles, devenues maintenant importunes pour lui. Les abusant l'une après l'autre, il voyait leurs doigts menaçants se dresser contre lui et leurs regards s'assombrir sous leurs sourcils froncés; souvent elles le liaient à l'aide de leurs ceintures. D'autres fois, la nuit, lorsqu'à quelques pas de ses serviteurs il reposait auprès d'une favorite, il entendait s'élever à son chevet la voix d'une femme délaissée qui lui reprochait son abandon. A peine avait-il quitté ses épouses qu'il s'élançait vers les danseuses les plus attrayantes... Ou bien il se glissait sous les huttes de

feuillage et, quoique inquiet du courroux de ses femmes, il s'abandonnait à la joie en compagnie de leurs suivantes. Le matin, quand enivré par le bonheur, il prétextait pour les quitter un service à rendre à un ami, le retenant par sa chevelure, elles s'écriaient : « Traître, nous comprenons trop clairement les motifs de ton départ. » En présence de ses courtisans, il rivalisait avec les principaux histrions, habiles à représenter des pièces de théâtre. Quand, après une dispute nocturne, ses femmes s'étaient détournées de lui, il ne se hâtait point de les apaiser; mais il attendait qu'effrayées par le bruit d'un orage, elles revinssent chercher un refuge près de lui. Il passait les plus fraîches nuits dans des pavillons secrets, abrités contre l'air trop vif et où des lanternes brillaient doucement comme autant d'yeux ouverts. Plongé au sein des voluptés, égaré par la passion, négligeant tout autre intérêt, le roi perdait ainsi sa vie ; mais, malgré sa fatale ivresse, sa puissance était telle que les princes voisins ne pouvaient le surpasser. Une maladie, produite par l'abus des plaisirs, finit par le consumer. Bien qu'il comprît les tristes conséquences de sa conduite et malgré les avis des médecins, il n'y renonça point; car les sens ont bien de la peine à se détourner des objets dangereux qui les attirent. Usé par la langueur, dépouillant ses ornements, le visage pâle, ne marchant qu'avec le secours d'autrui, parlant d'une voix basse et faible, il ressemblait à ceux qui se meurent d'amour et, pendant qu'il succombait à la maladie, sa famille était pareille au ciel où la lune décline, à un lac que l'été dessèche et où il ne reste plus que de la vase, à une lampe qui jette ses dernières lueurs.

Cependant les peuples sont dans l'attente et dans l'anxiété : Agnivarna aura-t-il un héritier? auront-ils un maître? Enfin il en naît un; le poète ne nous dit le nom ni de l'enfant ni de la mère : on voit qu'il regarde comme éteinte cette glorieuse dynastie solaire, qui avait compté tant de héros et d'hommes vertueux. Il interrompt là brusquement ce poëme historique et légendaire, dont nous avons essayé, par cette rapide analyse, de faire comprendre la valeur, mais qui tire son principal agrément de la richesse du style et de la variété des détails. Le dernier de ces épisodes, la description des plaisirs et des vices d'Agnivarna, nous fait assister à la

décadence d'une branche royale, dont Vâlmiki et Kâlidâsa lui-même avaient célébré les rares qualités et les exploits éclatants. Les jouissances de Salomon, la frivolité amoureuse de Catulle et d'Horace, de Properce et d'Ovide, le faste insolent et les débauches effrénées de Néron et d'Héliogabale, la mollesse des mœurs italiennes au XVI^e^ siècle, les artifices du don Juan de Molière et du Lovelace de Richardson, la licence de la Régence, du règne de Louis XV, ou de la cour de Charles II, toutes les formes de la sensualité humaine semblent réunies dans cette peinture, dont nous avons adouci certaines touches et où peut-être l'auteur a eu l'intention de glisser quelques traits satiriques à l'adresse de tel ou tel prince dégénéré de son temps. Mais une remarque essentielle à faire, c'est que des morceaux de ce genre sont fort peu communs dans ce qui nous reste, du moins dans ce qu'on connaît jusqu'à présent de la poésie sanscrite. A part les élégies érotiques d'Amarou et divers passages de comédies secondaires, les excès de la passion et les désordres, enfantés par la recherche de la volupté, ne se trouvent presque jamais représentés dans ces productions, où brille une moralité que bien peu de littératures possèdent au même degré.

Bien que venu tard, au premier siècle de notre ère, bien qu'appartenant à une époque de déchéance et d'épuisement, Kâlidâsa ne s'écarte guère des graves traditions, inaugurées par les chantres des *Védas* et par les poètes, nombreux sans doute, qui ont travaillé aux deux cent mille vers du *Mahâbhârata*, aux quarante-huit mille vers du *Râmâyana*. Sensibilité naturelle, douce et touchante; respect du devoir; éloge perpétuel des vertus de famille; beaux exemples, donnés par les rois à leurs descendants; dévoûment des souverains à leurs sujets et reconnaissance du peuple envers ses princes; culte profond et sincère pour la Divinité; hommages continuellement rendus aux prêtres, qui, là comme en Palestine, gouvernaient souvent la nation et faisaient tonner sur la tête des monarques indociles les foudres menaçantes du

ciel : voilà les éléments invariables de l'épopée indienne. Encore une fois, les défauts n'y manquent pas ; ce sont ceux qui caractérisent en général les œuvres d'art et d'imagination, écloses sous l'ardent soleil de l'Orient : ce sont l'abus des métaphores et des images, la subtilité et l'afféterie, l'exagération et le faux goût. Néanmoins, la grâce, l'élégance, la fécondité de l'inspiration n'y sauraient être méconnues, et, s'il est excessif et erroné de mettre les monuments littéraires de l'Inde ancienne, je ne dis pas au-dessus, mais au niveau des chefs-d'œuvre classiques de la Grèce et de Rome, il n'y a aucune injustice à les comparer souvent, à les égaler parfois, aux conceptions souvent romanesques et parfois recherchées de la muse italienne ou espagnole.

V

Kâlidâsa n'était pas uniquement un poète épique, sinon de la taille des Homère et des Dante, du moins de la famille des Apollonius de Rhodes et des Stace. Non seulement il avait abordé l'élégie, le poëme descriptif, le genre didactique même, à ce qu'on assure ; il s'exerça encore dans la littérature dramatique, et c'est là qu'il a obtenu ses plus brillants succès. On lui a longtemps attribué le drame de *Mâlavikâ et Agnimitra,* qui a été traduit ou analysé : en anglais par Wilson, en français par A. Langlois, en latin par Tullberg, en allemand par Weber. Ce drame a cinq actes avec un prologue et se passe en douze heures, enchérissant ainsi d'avance sur les rigoureuses formules de l'abbé d'Aubignac. Les personnages sont : Agnimitra, roi de Vidisa, qui vivait à peu près 160 ans avant notre ère ; ses deux femmes légitimes, Dhârinî et Irâvatî ; une jeune esclave qu'il aime, Mâlavikâ ; le brâhmane Gotama, confident du monarque, bouffon, complaisant et fort mêlé à l'intrigue de la pièce ; un nain de la cour, deux

maîtres de musique et de danse, deux chanteuses, une religieuse et son élève, une jardinière, cinq suivantes. Toute l'action, retardée par bien des épisodes, roule sur la passion que la musicienne Mâlavikâ inspire au prince et sur la jalousie des deux reines, ses rivales; elle se dénoue, comme dans les comédies d'aventures de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre et de la France au XVI^e^ siècle, par des reconnaissances romanesques. La religieuse se trouve être la sœur d'un ministre, Mâlavikâ celle d'un roi voisin, et, en somme, Dhârinî et Irâvatî consentent à ce que leurs maris prennent la musicienne pour troisième épouse. Ajoutons que plusieurs critiques n'ont voulu voir dans cette œuvre estimable qu'une production du moyen âge, et que les mœurs qui y sont retracées ont effectivement un caractère assez moderne; aussi, quoique la tradition l'ait toujours donnée à Kâlidâsa, il ne manque pas de raisons pour la lui retirer.

On lui adjuge plus sûrement la paternité de *Vikrâma et Ourvaçî* ou *Ourvaçî aimée par un héros*, autre comédie en cinq actes, précédée d'une introduction. Certaines fictions du théâtre grec, la *Tempête* de Shakespeare, les légendes germaniques, la poésie des *Amours des anges* de Thomas Moore pourraient seules nous donner l'idée d'une composition qui se passe entre le ciel et la terre et où tout est fantatisque et surnaturel. En outre, la subtilité ne manque pas dans cette pièce agréable et élégante que nous allons rapidement examiner. Publiée à Calcutta en 1830, traduite en latin par Lenz, en allemand par Hœfer et Bollensen, en anglais par Wilson, Cowel et Monier Williams, en français par MM. A. Langlois et E. Foucaux, elle est néanmoins connue de peu de lecteurs; elle reposait sur une tradition antique et populaire dans l'Inde. Le *Rig-Véda*, le *Brâhmana* du *Yadjour-Véda*, le *Mahâbhârata*, l'*Harivansa*, six des dix-huit *Purânas* l'ont indiquée ou développée: rien n'était plus célèbre que les amours de la nymphe Ourvaçî et du héros Pouroûravas; mais rien n'est aussi plus simple, on pourrait dire plus ingénu, que la conduite de

ce drame, dont l'idée première se retrouverait chez nous dans une foule de ballets et de féeries. La pièce rentre dans la catégorie de celles qu'on nommait *trotakas;* ce qui signifie qu'elles se passent moitié au ciel et moitié sur la terre. Après un prologue court et bizarre, qui nous montre le directeur de la troupe et l'acteur principal, où la bénédiction des dieux est appelée sur les assistants et où le sujet est annoncé, l'action, ou du moins le dialogue qui en tient lieu, commence. Beaucoup de personnages subalternes y figurent. Au lever de la toile, en admettant qu'on levât une toile quelconque, la scène représentait les pics neigeux et gigantesques de l'Himâlaya, décor magnifique, s'il eût existé; mais il est probable que sur ce théâtre, comme sur ceux de la France et de l'Espagne, de l'Allemagne et de l'Angleterre du moyen âge, on se contentait d'inscrire au haut d'un écriteau ou de crier au public: « Ici, vous voyez la mer; là-bas, c'est une forêt ou un jardin; plus loin, le paradis ou l'enfer; » et le public se le tenait pour dit.

Des Apsaras ou nymphes du ciel d'Indra poussent des clameurs plaintives; car une de leurs compagnes, Ourvaçi, vient d'être enlevée par un *dânava* ou démon. Par bonheur, sur son char royal, escorté d'un cocher, paraît Pouroûravas, prince de Pratisthâna; ému de ces plaintes, il s'élance sur les traces du ravisseur et, un instant après, il ramène Ourvaçî et une de ses amies, arrachées au mauvais génie. Un coup d'œil mutuel a suffi au héros et à la nymphe pour se voir, pour s'admirer, pour s'aimer; la pudeur d'Ourvaçî, la réserve du monarque, l'amitié des jeunes filles forment un ensemble doux et gracieux, qui semblerait froid au goût blasé des spectateurs modernes, mais qui plaisait à des imaginations plus naïves. Tchitraratha, chef des *Gandharvas* ou musiciens célestes, apparaît dans un nuage; il vient chercher, de la part d'Indra, celle de ses nymphes qui a échappé à un si grand péril; il faut se séparer: quelle coquetterie, mêlée de candeur, dans les adieux de la belle vierge à son noble sauveur!

OURVAÇI, *à une de ses amies.*

Chère Tchitralêkhâ, je n'ose parler au grand roi qui nous a secourues ; sers-moi d'interprète.

TCHITRALÊKHA, *s'approchant de lui.*

Grand roi, Ourvaçi me prie de te parler ainsi : « En quittant Pouroûravas, je désire emporter avec moi sa renommée, comme un trésor, dans le monde des dieux. »

LE ROI.

Puissions-nous nous revoir encore !

OURVAÇI.

(Au moment de partir, elle fait semblant d'être arrêtée dans sa marche et regarde le roi furtivement.)

C'est étrange ; ma guirlande de fleurs s'est embarrassée dans les branches d'une liane ; chère Tchitralêkhâ, détache-la.

TCHITRALÈKHA, *souriant.*

Vraiment, je ne puis.

OURVAÇI.

Dépêche-toi.

TCHITRALÈKHA.

C'est difficile : cependant, j'essaie.

LE ROI.

O liane ! que je te remercie de mettre obstacle à son départ, puisque ainsi j'ai pu voir une fois de plus cette nymphe aux grands yeux, le visage tourné de mon côté !.... (*Ourvaçi s'envole.*) Hélas ! l'amour désire ce qui est difficile à atteindre. En s'envolant vers la demeure aérienne de ses pères, cette beauté enlève avec elle mon cœur, comme la femelle du cygne emporte un filament brisé de la tige du lotus.

Il existe un obstacle assez fâcheux pour cet amour naissant : c'est que Pouroûravas est déjà marié à Ausinarî, fille du

roi de Kaçi ou Bénarès. Le second acte nous conduit au palais, et nous assistons à une scène familière assez piquante, quoique d'un comique mitigé. On trouve dans la plupart des pièces indiennes un rôle bouffon qui répond au parasite des comédies grecques ou latines, au valet des comédies françaises, au *clown* anglais, au *gracioso* espagnol; c'est ce qu'on nomme le *vidouchaka*, bavard, indiscret, poltron, gourmand, flatteur, menteur, sensuel, *au demeurant le meilleur fils du monde*. Et ce qu'il y a d'étrange, c'est que ce rôle est presque toujours attribué à un brâhmane : ainsi que l'Italie et l'Espagne, ainsi que toutes les nations essentiellement sacerdotales, l'Inde, grave et religieuse, se permettait des libertés que des peuples moins croyants n'eussent pas manqué de s'interdire. Ici, le brâhmane Mânavaka, maître du secret de Pouroûravas et se défiant de sa propre loquacité, s'est réfugié dans un coin d'un temple et s'y assied, en se couvrant la figure de ses mains. Une espèce de musicienne, suivante de la reine, a reçu ordre de le questionner, et elle le poursuit dans son asile :

MANAVAKA, *agité*.

O les maudits curieux ! ce secret du roi semble se gonfler en moi, comme une part d'offrande de riz bouilli, et au milieu de la foule, je ne puis retenir ma langue. C'est pourquoi, tant que Pouroûravas siégera sur son tribunal, je resterai au fond de ce temple solitaire pour échapper à tout contact.

NIPOUNIKA, *suivante d'Ausinari*.

La fille du roi de Kaçi vient de me dire : « Ma bonne, depuis que le prince, mon époux, est revenu de la visite qu'il a faite au dieu du soleil, on dirait que son cœur est vide. Sache donc, en consultant le respectable Mânavaka, la cause de sa rêverie. » Comment interroger le brâhmane? Au reste, le secret du prince ne tiendra pas plus en lui que la gelée blanche sur l'herbe. Cherchons-le... Le voici. C'est singulier ! Immobile, autant qu'un singe dans un tableau, et méditant quelque chose, ce vénérable prêtre se tient à l'écart ; abordons-le. Pieux Mânavaka, je vous salue.

MANAVAKA.

Salut. (*A part*). A la vue de cette misérable servante, le secret du roi semble prêt à s'échapper, comme s'il me fendait le cœur. (*Haut, se fermant à moitié la bouche avec la main.*) Chère Nipounikâ, où vas-tu, négligeant tes devoirs de musicienne?

NIPOUNIKA.

C'est vous que je cherche, par ordre de la reine.

MANAVAKA.

Que commande-t-elle?

NIPOUNIKA.

Elle a dit : « Le roi manque d'attentions pour moi ; il ne s'aperçoit pas que j'ai l'esprit tourmenté et que je suis affligée. »

MANAVAKA.

La conduite de mon cher maître aurait-elle manqué de convenance ?

NIPOUNIKA.

La reine a été appelée par son époux du nom même de la femme qui le rend si triste.

MANAVAKA, *à part*.

Eh quoi ! mon auguste ami a lui-même trahi son secret ? Comment alors moi, simple brâhmane, pourrais-je retenir ma langue? (*Haut.*) Ah ! vraiment, la reine a été appelée par le nom d'Ourvaçi?

NIPOUNIKA.

Quelle est cette femme ?

MANAVAKA.

C'est une nymphe. Égaré par sa vue, il ne se contente pas de désoler la reine ; il me tourmente aussi en m'empêchant toujours de dîner.

NIPOUNIKA, *à part.*

Je sais ce que je voulais ; allons trouver la reine.

MANAVAKA.

Nipounikà, aie surtout bien soin de dire à la fille du roi de Kaçi que je me suis fatigué à détourner mon royal ami de cette folle illusion, mais qu'il lui suffira de revoir le visâge de son épouse pour revenir à elle.

NIPOUNIKA, *sortant.*

Je n'y manquerai pas.

Il est inutile d'ajouter qu'un instant après Mânavaka a rejoint son maître et qu'il l'encourage de tout son cœur dans ses rêveries romanesques, bien que, pour sa part, il leur préfère un repas substantiel. Pouroûravas est tout à la poésie, tout à l'amour : avec le brâhmane, il entre dans son jardin, s'assied sous un bosquet, s'enivre de l'aspect des fleurs, des oiseaux, de la nature entière. Ourvaçî et sa fidèle compagne Tchitralêkha, toutes deux invisibles, descendent du ciel sur un char magnifique et assistent à cet entretien, si intéressant pour elles. Mânavaka conseille plaisamment au roi de penser sans cesse à sa belle en dormant et de la faire peindre de souvenir, afin de la posséder, du moins en songe ou en effigie. Ourvaçî émue grave quelques mots tendres sur une feuille de hêtre et la laisse tomber aux pieds du prince ; enfin elle se montre à lui, et leur courte entrevue est troublée par l'approche de la reine : les deux nymphes remontent à travers les airs, et les deux hommes se retirent vers le palais. Ausinarî et Nipounikâ, à peine arrivées au jardin, ont trouvé et ramassé la feuille de hêtre qui achève de leur révéler le fatal secret. Au troisième acte, Ourvaçî et son amie sont revenues voir Pouroûravas ; mais elles sont les témoins mystérieux d'une scène de réconciliation, plus ou moins franche, entre lui et sa femme. Ausinarî, dissimulant ses soupçons

jaloux, lui a assigné un rendez-vous dans un pavillon secret; elle y arrive, les mains chargées de présents, la bouche pleine de mots caressants. En sa qualité d'époux infidèle, il prodigue à la reine les compliments et les promesses, au grand scandale des nymphes qui d'en haut voient et entendent tout. La reine une fois sortie, elles s'avancent: le roi renouvelle des protestations de tendresse, qu'Ourvaçî n'a plus la force de repousser.

Le quatrième acte se passe dans la forêt d'Akaloucha; cet acte, écrit presque entièrement en dialecte prâcrit, tout poétique, tout lyrique, rempli d'indications mimiques et musicales, est à peu près un morceau d'opéra. Nous apprenons par plusieurs nymphes les graves incidents qui se sont succédé dans l'entr'acte. Pouroûravas a délaissé Ausinarî et le soin de son royaume; il a suivi Ourvaçî sur les sommets du mont Kâilâça, dans les bois enchantés de Ghandamâdana, véritable Élysée réservé aux plaisirs des dieux; ils y ont vécu quelque temps ensemble. Mais le roi a eu un moment d'oubli: il a regardé avec trop d'attention Oudakavati, la fille d'un génie aérien. Alors, Ourvaçî, hors d'elle-même (car l'aimable nymphe semble ne comprendre l'infidélité qu'à son profit), s'est sauvée jusque dans la forêt de Kumâra, le dieu de la guerre, forêt interdite aux femmes. Cette profanation a été aussitôt punie; elle a été métamorphosée en liane sauvage, et son amant, désespéré de l'avoir perdue par sa faute, est devenu fou. En effet, nous le voyons errer çà et là sur la montagne: il rêve, il pleure, il s'agenouille avec mélancolie, il se relève brusquement; il parle aux nuages, aux abeilles, aux plantes, aux rossignols, à tous les êtres, à tous les objets qu'il aperçoit: partout il cherche, il croit voir, il embrasse en idée celle que les destins lui ont enlevée. Dans sa folie, il va jusqu'à chanter sur les tons les plus variés, jusqu'à danser avec les attitudes les plus expressives. Enfin, il touche une liane, qui s'enlaçait le long d'un arbre; il la couvre de baisers: c'est précisément Ourvaçî, dont la transformation

cesse aussitôt ; elle apparaît sous sa figure première et, à cette vue, Pouroûravas manque de s'évanouir :

LE ROI.

Ourvaçi !

OURVAÇI.

Reprenez vos sens, ô grand prince.

LE ROI, *rouvrant lentement les yeux*.

Chère amie, aujourd'hui je revis ! Pendant que la colère te troublait, pendant que j'étais séparé de toi, j'étais plongé dans les ténèbres. Je te retrouve, et tu es comme la vie qui revient à celui qu'elle avait quitté.

OURVAÇI.

Que le noble roi me pardonne les ennuis que, dans mon dépit, je lui ai causés !

LE ROI.

Tu n'as pas besoin d'excuse ; ta vue seule m'apaise. Mais réponds : comment es-tu restée si longtemps séparée de moi ? Les paons et les cygnes, les éléphants et les gazelles, les montagnes et les rivières, que n'ai-je pas interrogé, tandis que j'errais en pleurant dans les bois !...

OURVAÇI.

Prince aux douces paroles, un long temps s'est écoulé depuis que nous avons abandonné la ville de Pratisthâna. Vos sujets murmurent peut-être de votre absence ; venez, partons !

LE ROI.

Ma bien-aimée a raison.

OURVAÇI.

Comment le grand roi veut-il s'en aller ?

LE ROI.

Sur un nuage, changé en char céleste pour notre joyeux retour, sur un nuage, brillant des vives couleurs de l'arc-en-ciel et illuminé par la lueur des éclairs. Partons !

Au cinquième acte, le brâhmane Mânavaka, la reine Ausinarî, tout le peuple ont revu avec bonheur le monarque qu'on croyait perdu. Un incident bizarre amène le dénoûment. Un vautour vient de saisir et d'emporter un joyau magique, appartenant à Pouroûravas ; tous le poursuivent en vain ; mais on trouve bientôt l'oiseau mort et percé d'une flèche. Qui le croirait ? Cette flèche est celle d'un fils, né des rapides amours du héros et de la nymphe, un fils qui a grandi vite dès sa naissance, que sa mère a fait élever dans un ermitage et dont son propre père ignore l'existence. N'oublions pas que nous sommes en pleine féerie :

LE ROI, *lisant l'inscription de la flèche.*

« Cette flèche est celle du jeune archer Ayous, fils de Pouroûravas et d'Ourvaçî, le futur destructeur des ennemis. »

MANAVAKA.

Quel bonheur ! Votre Majesté a donc un héritier ?

LE ROI.

Ami, comment cela peut-il se faire ? Excepté pendant un sacrifice, je n'ai pas quitté Ourvaçî, et jamais elle ne m'a semblé présenter les signes de la maternité. D'où vient cet enfant ? Pourtant son corps, durant quelques jours, avait laissé paraître un peu de fatigue ; son sein avait bruni ; son visage était pâle ; son bracelet était trop large pour son bras amaigri.

MANAVAKA.

Votre Majesté sait bien qu'Ourvaçî n'est pas une femme comme une autre.

Une religieuse amène un enfant : c'est Ayous. Le père a les yeux pleins de larmes à la vue de son fils ; le fils frémit de bonheur et joint les mains avec respect en présence de son père : ils seront dignes l'un de l'autre. Ourvaçî vient prendre part à cette reconnaissance touchante ; mais quelle est sa douleur ! Dès que l'éducation d'Ayous serait terminée, elle

était condamnée à remonter au ciel : il faut donc quitter Pouroûravas. Celui-ci, en vrai prince indien, n'hésite pas à abdiquer. Il fait sacrer son jeune héritier; pour lui, il se retirera dans les forêts, habitées seulement par les cerfs et les gazelles. En vain l'enfant s'y refuse ; Pouroûravas l'ordonne :

LE ROI.

Mon fils, obéis. L'éléphant de bonne race, même quand il est jeune, soumet les autres. Le poison du jeune serpent n'a ni moins de subtilité ni moins de force. Un roi, quoique jeune, peut gouverner la terre; car ce n'est pas l'âge, c'est le sang qui donne à la vertu la puissance d'accomplir ses devoirs.

C'est là une idée à la Sénèque et à la Corneille. Comme toujours, un miracle dénoue les situations embrouillées: Nârada, un sage divin, fils de Brâhma lui-même, descend du ciel et annonce que les dieux, touchés de l'amour du héros et de la nymphe, consentent à ne plus jamais les séparer. Tout le monde est content, sauf peut-être la reine Ausinarî, dont je regrette de dire qu'il n'est plus question. Certes, ce n'est point là le drame tel que nous le concevons, surtout aujourd'hui ; mais la fraîcheur des descriptions, la délicatesse des sentiments, font de cet ouvrage une des productions les plus attrayantes de la scène hindoue.

Le chef-d'œuvre dramatique du poète est son drame de *Sakuntala*, qui a été l'objet de tant de travaux utiles. Citons : en anglais, la traduction de William Jones (Calcutta, 1789), et une édition récente, donnée à Oxford par le savant Monier Williams; en français, une version publiée en 1803 et les deux éditions de celle de Chézy en 1830 et en 1832; trois éditions indigènes (à Calcutta, 1844, 1869 et 1870); en allemand, la traduction d'Hirzel (Zurich, 1833), l'édition de Böhtlingk (Bonn, 1842), et une version en vers par Fritze (1877); une traduction danoise; une autre en hindi par Pincott; une édition du texte bengali, avec des notes cri-

tiques par Richard Pischel, qui a paru dernièrement à Kiel et à Londres, et a provoqué une polémique sur les diverses éditions de *Sakuntala,* de la part du docteur Weber, dans deux mémoires insérés au quatorzième volume de ses *Indische studien*. Cet ouvrage remarquable est connu des lecteurs même les plus étrangers à la littérature de l'Inde. Beaucoup de critiques l'ont exalté; Gœthe lui a décerné un magnifique éloge et, il y a quelques années, à Paris (avec un succès médiocre, il est vrai), Théophile Gautier en a tiré le canevas d'une composition musicale et chorégraphique. C'est une pastorale dialoguée en sept actes, qui rappelle parfois l'*Aminta* du Tasse et le *Pastor fido* de Guarini; c'est, comme la pièce précédente, un lieu commun de rêverie et d'amour, encadré dans des tableaux féeriques et romanesques. Nous avons vu que la tendresse, si rarement exprimée chez les tragiques grecs et, au contraire, développée jusqu'à l'excès par les dramaturges modernes, était l'âme du théâtre indien. Kâlidâsa et ses émules ne se préoccupaient que faiblement de varier la contexture de la fable, et, pourvu que les vers fussent harmonieux, les sentiments doux, les scènes gracieuses, l'auteur et le public se déclaraient satisfaits. Ici encore, ce sont les mêmes ressorts, les mêmes types, la même marche. Après un prologue où figurent un brâhmane, le directeur de la troupe et une actrice, Kâlidâsa nous montre dans une forêt le roi Douchmanta, poursuivant de ses flèches une antilope et arrivant ainsi à un ermitage sacré. Là, élevée par le prêtre Kanwa, une jeune fille, Sakuntala, joue avec ses compagnes. Le roi la rencontre, l'observe en secret, devient amoureux d'elle et apprend qu'elle doit le jour à un dieu et à une nymphe.

Les développements de cette situation assez banale sont d'une grâce et d'une richesse incomparables, et suffisent pour défrayer le drame tout entier, animé par un grand nombre de rôles accessoires et surtout par celui du vieux Madhavya, qui, lui aussi, est un prêtre bavard, bouffon, paresseux,

gourmand et confident servile du prince. Nous avons fait observer plus haut que les poètes hindous usent et abusent de ces peintures de brahmanes vicieux ou ridicules: véritables caricatures, par lesquelles la malice, inhérente à l'homme, prenait sa revanche contre le despotisme sacerdotal. Enfin, Sakuntala cède au sentiment secret qu'elle s'efforce d'étouffer en elle; après une des plus jolies scènes d'amour qu'on ait jamais vues au théâtre, Douchmanta l'épouse, bien que déjà marié plusieurs fois. Forcé de rentrer dans Hastinapoura, sa capitale, il l'a laissée sous la garde des ermites. Kanwa, non sans lui donner d'excellents conseils sur la vie conjugale, la fait partir pour la cour de son époux; car bientôt elle doit être mère. Ici survient une étrange péripétie: Sakuntala, absorbée dans son amour, avait négligé un devoir d'hospitalité; cette légère infraction l'expose à la malédiction de Dourvâsas, le plus irascible des ermites. L'anathème a pour effet de troubler les regards et la mémoire du monarque: à l'aspect de la jeune femme, il la trouve belle, il l'admire, il la plaint; mais il ne la reconnaît pas, et sa vertu l'empêche même d'écouter ses tendres paroles. On juge de la surprise, de la douleur et de la colère de Sakuntala, dont le langage alors s'élève jusqu'à l'éloquence. Un anneau, que Douchmanta lui avait passé au doigt, pourrait le convaincre de son erreur; elle l'a perdu: elle s'éloigne avec un désespoir silencieux et résigné. Heureusement, dans les drames, comme dans les romans, les anneaux perdus se retrouvent toujours; justement, un pêcheur a retrouvé celui-ci dans le corps d'un des poissons du lac voisin et le rapporte au roi. La vue de cet objet lui rend la raison, mais le remplit de remords; il se livre à la pénitence, publie les lois les plus justes et les plus charitables, et gémit de ne transmettre à aucun héritier de son sang tant de gloire et tant de puissance: tout finitpar s'arranger, grâce à l'intervention des dieux. Au septième acte, que plusieurs années séparent du sixième, Douchmanta rencontre dans un ermitage un petit

enfant, qui folâtre avec des lionceaux et qui annonce les instincts les plus héroïques : cet enfant est le sien : c'est Sarvadamana, qui sera un jour célèbre sous le nom de Bharata. Sakuntala lui est également rendue ; elle passe d'un long et triste abandon à une félicité parfaite, et la pièce se termine par une sorte d'apothéose.

La ressemblance de ce drame avec *Vikramorvaçi* est telle, il y a des deux côtés tant d'incidents merveilleux et de détails poétiques, tant de douceur avec un peu de mignardise, tant d'éclat avec un peu de surabondance et de diffusion, que nous avons dû nous contenter d'esquisser l'intrigue de *Sakuntala*, sans y insister par une trop longue analyse. Sauf de nouvelles découvertes, cette tragi-comédie est certainement la meilleure inspiration de la poésie dramatique des Indiens ; l'auteur, capable de composer un tel ouvrage, était très-supérieur aux écrivains vulgaires. La connaissance du cœur humain, le jeu et les nuances des passions, une philosophie calme et douce, une gaîté spirituelle et réservée, une aisance de style et une fécondité d'imagination incontestables : telles sont les qualités que Kâlidâsa y a déployées, et que son autre drame, ses deux petits poëmes épiques et son élégie du *Mégha-Dûta* révélaient pareillement, quoiqu'à un moindre degré. Nous l'avons dit, il a les défauts de ses qualités : une subtilité digne d'un rhéteur, une coquetterie presque féminine dans sa diction, de la puérilité dans certains détails, trop d'antithèses et d'hyperboles. Malgré ces vices brillants, qui sont communs à presque toute la poésie orientale, Kâlidâsa mérite d'être plus étudié qu'il ne l'est. Il y a autant d'utilité que d'agrément à s'occuper du poétique représentant d'un pays si lointain, d'un âge relativement si antique, d'une race jadis si grande et qui commence seulement à sortir de l'abîme où l'ont plongée tant de siècles d'esclavage. A une époque où l'on se plaint de toutes parts et sur tous les tons que la vraie poésie est morte autour de nous, que la froide prose envahit pas à pas notre société, nos idées et nos mœurs, que l'idéal se

retire à l'horizon comme un soleil éclipsé, est-il superflu de chercher dans l'histoire trop peu connue des autres peuples quelques compensations à nos déceptions et à nos défaillances ? N'est-il pas intéressant de rencontrer, à deux mille ans et à deux mille lieues de distance, un rival aimable et spirituel d'Hésiode, d'Euripide et d'Ovide ?

VI

LE THÉATRE INDIEN

I

Le theâtre indien, en dehors des deux drames attribués à Kâlidâsa, nous offre une quarantaine de pièces : l'ouvrage anglais de Wilson (Calcutta, 1827, et Londres, 1835) et la traduction française, qu'A. Langlois en a donnée en 1828, les ont fait connaître de nos lettrés de l'Occident. Beaucoup d'entre elles étaient médiocres d'exécution; quelques-unes étaient distinguées par le style; la plupart sont curieuses au point de vue des mœurs et des idées traduites sur la scène. Toutes ont des caractères identiques: elles oscillent toujours plus ou moins entre ce que nous appelons maintenant les drames et les féeries. Ordinairement elles sont empruntées à la mythologie et aux légendes; la poésie y domine; les effusions lyriques viennent çà et là s'y mêler à l'action qu'elles interrompent et qu'elles embarrassent. La prose et les vers y alternent quelquefois, comme dans les œuvres de Shakespeare, et, ce qui est plus singulier, l'idiome même change suivant la situation et les personnages. Nous débuterons par certaines considérations générales, et la première que nous ayons à présenter, c'est que ce théâtre, même aux yeux des commentateurs les plus enthousiastes, n'a pu être reculé vers une période bien ancienne.

Sans pousser cette observation jusqu'à la rigueur d'un système, on a remarqué que, chez plus d'un peuple, la poésie avait été successivement lyrique, épique et dramatique. Les chantres primitifs firent jaillir du fond de leur âme l'harmonieuse expression de leurs joies ou de leurs tristesses, de leur culte pour la divinité et pour la vertu. Puis le cantique ou l'ode se développa abondamment et, en faisant place peu à peu à l'épopée, prit un sens et un caractère moins abstraits et moins individuels, plus rapprochés de la forme du récit et plus accessibles à la foule. Enfin ce long monologue se dédoubla et se partagea entre plusieurs interlocuteurs; ceux-ci, revêtus d'un costume d'emprunt et montant aux yeux de tous sur de grossiers tréteaux, exposèrent, soit d'une façon grave, soit avec des allures plaisantes, selon les cas, les phases d'une narration, transformée en action et condensée en un petit nombre d'incidents choisis et frappants. En Grèce, la génération de poètes-musiciens, que la tradition a personnifiés dans les types d'Orphée et de Linus, de Musée et d'Amphion, d'Eumolpe et d'Olen, n'a-t-elle pas précédé Homère et Hésiode, qui devancèrent eux-mêmes, de quatre siècles environ, les Eschyle, les Sophocle et les Euripide? A Rome, n'a-t-on point supposé l'existence de chants héroïques, suivis par les rudes épopées d'Ennius et de Nævius, et par les essais tragiques ou comiques de Pacuvius, de Livius Andronicus et de Plaute? En Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en France, avec un peu de bonne volonté et quelques anachronismes, on arriverait à retrouver un ordre et une filiation semblables; l'on rencontrerait les *romanceros* et les *lieder*, les stances ou les ballades avant les romans versifiés, et ces derniers avant les mystères, les moralités ou les sotties, modestes germes de l'art théâtral en Europe.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Inde nous offre cette succession. Les hymnes védiques, rédigés à des époques très-variées et par des écrivains fort inégaux sans doute en mérite, remontent, dit-on, pour certaines parties, à

douze ou quinze siècles avant Jésus-Christ ; les deux grandes épopées, dues également à deux auteurs différents, passent pour être plus jeunes que les *Védas* de plusieurs centaines d'années. Quant aux compositions dramatiques, en admettant les calculs les plus larges, la moins récente ne saurait être reportée (nous l'avons dit) au delà de l'ère de Vicramâditya, roi d'Oudjayanî et contemporain de l'empereur Auguste. Le savant indianiste de Berlin, Weber, juge même cette assertion fort exagérée : il croit toutes ces pièces assez modernes. Il en rattache les origines à la pratique du chant et de la danse que les Indiens avaient toujours aimés et cultivés, et il serait disposé à penser qu'elles procédaient légitimement de l'imitation des pièces grecques, jouées en Bactriane, dans le Pendjâb et le Guzzerat, à la cour des héritiers des lieutenants ou des vassaux d'Alexandre le Grand. Après lui, un littérateur, aussi ingénieux que savant, Philarète Chasles, attribuait pareillement à la tragédie hellénique une influence directe sur le drame hindou. Nous avouons ne pas avoir saisi entre ces deux théâtres, autant qu'il est possible maintenant de les connaître et à moins de trouvailles ultérieures, des ressemblances bien caractéristiques ; mais nous concédons à ces deux habiles critiques qu'il n'y a pas à alléguer la vénérable antiquité de la scène indienne. Les produits qu'elle nous a laissés n'en sont pas moins bons à apprécier, abstraction faite de leurs dates et du nom souvent hypothétique de leurs auteurs. C'est cet examen que nous allons entreprendre, en redescendant rapidement jusqu'aux derniers siècles et en résumant préalablement les notions les plus indispensables à donner sur l'art de la scène, tel que le concevaient nos frères aînés de la race âryenne.

Dans l'Inde, au berceau de toutes choses, on découvre un mythe religieux, une tradition sacrée. En conséquence, ne nous étonnons pas et ne nous permettons point de sourire, si l'on nous raconte que Brahmâ, une des trois personnes de la *trimurti* divine, avait directement révélé les secrets de la

poésie théâtrale à Bharata, un *mouni* ou moine, respectable par sa dévotion et ses austérités, et que celui-ci avait formulé sur la musique et sur le théâtre un code d'une minutie extrême, qu'on prétend avoir retrouvé et qu'il a été question de publier. Que dis-je? Les Apsâras (nymphes aériennes) et les Gandharvas (musiciens célestes) exécutaient des divertissements scéniques dans le *swarga* ou paradis d'Indra pour amuser les dieux et les déesses. Quoi qu'il en soit de ces origines mystiques, le drame hindou fut vraisemblablement inauguré sur la terre, au milieu de cités opulentes et splendides, vers le temps où les Gaulois, nos ancêtres, habitaient de chétives bourgades, se plaisaient aux sacrifices humains et s'agenouillaient en tremblant, au fond des forêts, devant les druides, les prophétesses et les magiciens. Il était, ce semble, national; car il n'aurait pu s'inspirer que du drame grec ou du drame chinois : or, il n'a ni la majestueuse régularité du premier ni l'extravagante complication du second. Il ne dut rien ni aux Egyptiens, ni aux Perses, ni aux Arabes, les nations musulmanes étant généralement restées étrangères aux représentations de cette espèce. De plus, il déclina visiblement à partir du XIV^e^ et du XV^e^ siècles, et ce n'est précisément qu'à cette date ou même plus tard que le théâtre français et les autres théâtres européens firent leur apparition.

Chez les Indiens, les spectacles paraissent ne pas avoir été publics, au sens strict du mot : accompagnés de chants et de ballets, renfermés dans l'enceinte des appartements particuliers ou dans des salles improvisées, ils étaient probablement réservés aux *râjas* ou princes, aux *kschattriyas* ou nobles et aux brahmanes ou prêtres. Ces spectacles, au lieu d'être nombreux et permanents comme à présent, n'étaient donnés qu'à de longs intervalles et dans des circonstances solennelles, telles que le couronnement d'un roi, la naissance d'un enfant et surtout d'un fils, la rencontre d'un ami revenu de voyage, la prise de possession d'une maison ou d'une ville, principalement la fête de quelque dieu. Nos

vaudevilles les plus incohérents, nos mélodrames les plus ampoulés, nos féeries les plus ineptes se jouent durant six mois consécutifs : au contraire, les pièces indiennes, aussi bien que les pièces grecques, n'étaient habituellement exécutées qu'une seule fois ou, si on les reprenait, c'était longtemps après et en y adaptant des prologues composés exprès. Écrites en vers du moins en grande partie, mais employant alternativement, selon les personnes qui y figuraient, le *sanscrit* (langue savante) et le *prâcrit* (langue nouvelle), elles ne se conformaient guère à ces unités de temps et de lieu, si souvent dédaignées par les Grecs eux-mêmes et prêtées un peu au hasard à un rhéteur éminent par un pédant subtil, à Aristote par d'Aubignac. Elles exhibaient des types de toutes les conditions, fût-ce des plus vulgaires, et réunissaient, à l'occasion, les détails les plus familiers aux élans les plus exaltés du lyrisme. Elles relèvent donc, au bout du compte, du système romantique, et elles avaient usé par avance de toutes les libertés que se sont arrogées depuis les Shakespeare et les Calderon, les Gœthe et les Schiller, les Hugo et les Dumas. Ce qu'il sied du reste d'y constater dès à présent, sauf dans les dernières qui appartiennent à une période de décadence et de grossièreté, c'est qu'elles ne s'abaissaient guère jusqu'à la licence; c'est que la moralité en était presque irréprochable. L'amour y était prodigué; mais c'était l'amour conjugal ou l'amour libre et suivi de mariage, rarement l'amour coupable, rarement l'adultère, ce lieu commun favori de nos romans et de nos drames. Grâce à la polygamie, qui n'était nullement un cas pendable en ces âges et en ces pays reculés, les héros, si la médiocrité de leur situation de fortune ne s'y opposait point, pouvaient adorer, courtiser et épouser toutes les vierges qui leur plaisaient; en revanche, l'épouse d'autrui leur était sévèrement interdite par les convenances sociales, la loi civile et le dogme religieux, malgré plus d'un exemple opposé, fourni malheureusement par la mythologie brahmanique. En outre,

les poètes se seraient fait scrupule d'ensanglanter la scène et, aussi bien que notre Corneille et notre Racine, ils auraient précipité Camille et Athalie dans la coulisse avant de les livrer à l'épée d'Horace ou aux poignards des lévites de Joad. Enfin tous les ouvrages dramatiques commençaient pieusement par une invocation aux dieux et par une bénédiction pour les assistants, et se terminaient agréablement par un dénoûment heureux et des souhaits de bon augure. Quelle désillusion ces jeux pacifiques de Sarasvatî, la Melpomène hindoue, causeraient à ceux d'entre nous qui ne rêvent au théâtre que coups de foudre et catastrophes, et qui le quitteraient désolés, s'ils n'avaient pas, en sortant, le cerveau torturé de fatigue et le cœur meurtri d'émotions !

Les Indiens sont de terribles gens en fait de classifications et de théories : ils ne le cèdent pas aux Grecs pour la méthode, aux Allemands pour la subtilité ; à leur école, Aristote et Longin, Lessing avec sa *Dramaturgie* et Hégel malgré son *Esthétique* auraient pu s'instruire encore. Sans préjudice des *soûtras* ou préceptes de Dhârata, le confident des Dieux, que de traités ils ont consacrés, totalement ou partiellement, à l'art de la scène, du XI^e^ au XIV^e^ siècle ! Ce sont : le *Dasa-Roupaka* ou *Description des formes théâtrales* par Dhamandjaya ; le *Sarasvati-Canthâbharana* en cinq livres, attribué au roi Bhodja ; le *Kâvya-Prakâsa* ou *Illustration de la poésie* en dix sections par le Cachemirien Mammatta-Bhatta ; le *Sangita-Ratnâcara* par Sârngi-Déva ; le *Sâhitya-Darpana* ou *Miroir de la composition* en dix chapitres par un *pandit* du Bengale, le médecin Wiswanâtha, auquel nous reviendrons, et beaucoup d'autres recueils du même genre, où la précision touche à la subtilité. On en a extrait sur le système dramatique des Indiens de longs détails, qu'il convient de rappeler en les abrégeant. Ils avaient dix espèces de pièces de premier ordre et dix-huit espèces de pièces secondaires ; celles-ci, parfois écrites dans des dialectes provinciaux, étaient plus populaires, devaient être destinées à des specta-

teurs beaucoup plus nombreux et étaient exécutées par des artistes de profession. Tantôt, ornées de chansons et de danses, elles exposaient tel ou tel incident des légendes fabuleuses : par exemple, une partie des aventures amoureuses et guerrières du dieu Krishna ou du héros Râma. Tantôt elles retraçaient des scènes bouffonnes, et le dialogue y était à peu près abandonné au caprice des acteurs, comme dans les improvisations de la comédie italienne. Jusque vers notre époque, on en a joué dans diverses parties du pays quelques-unes qui, empreintes de l'esprit de secte, étaient devenues des amplifications en l'honneur de Wishnou ou de Siva, remplies de récits surannés ou de descriptions oiseuses.

Mais l'idéal du théâtre indou s'élevait plus haut, et un drame, digne de ce nom (*nâtaka*), était soumis à des conditions rigoureuses, à des règles sans nombre. Il y fallait : un sujet important et célèbre, puisé surtout dans la fable ou dans l'histoire, rarement emprunté à la fiction pure ; des types éminents et respectables ; pour héros, un monarque ou un dieu ; pour mobiles, de nobles passions, la tendresse, la bravoure, le patriotisme, la piété ; une action simple, mais suivie, entremêlée de narrations, mais dégagée d'épisodes inutiles ; une diction élégante sans affectation et claire sans trivialité ; une étendue convenable, qui variait en moyenne de cinq à dix actes. On y poussait le décorum à l'extrême ; on y fuyait les moindres apparences du réalisme. Outre que verser le sang sur la scène eût été une sorte de sacrilége, il était malséant d'y annoncer expressément la mort du principal personnage ; malséant, d'y exposer une lutte violente, des imprécations, un bannissement, une dégradation, une catastrophe nationale ; malséant, d'y donner en spectacle des particularités vulgaires comme de cracher ou de mordre, de manger ou de dormir, de se baigner ou de se parfumer, d'embrasser quelqu'un ou même de célébrer les cérémonies d'un mariage. En dehors et au-dessous de ce modèle, pour ainsi dire parfait, venaient les autres œuvres moins régulières,

classées d'après leur longueur ou leur complication, la nature du style employé, la situation et le rang attribués aux interlocuteurs, les sentiments qui y étaient exprimés, les circonstances qu'elles présentaient, les divertissements qui y étaient joints. Elles étaient tour à tour mythologiques ou historiques, héroïques et militaires, intimes et sentimentales, satiriques ou plaisantes, et correspondaient assez bien à ce que nous entendons actuellement par tragédies, comédies, mélodrames, opéras, ballets, féeries ou vaudevilles.

Généralement le drame hindou était précédé d'un court prologue, souvent intercalé après coup, qui avait une lointaine analogie avec ceux d'Euripide ou de Plaute, en ce qu'il indiquait le nom du poète, qu'il fût vivant ou mort, et qu'il donnait déjà une idée succincte de l'objet qu'il s'était proposé; il ressemblait aussi un peu à ceux qu'on trouve çà et là chez Molière et chez Regnard, en ce qu'il était dialogué. C'était communément le directeur de la troupe qui était censé interpeller un acteur ou une actrice, sans oublier un gracieux compliment pour le public et une prière, appelée *nandi*, adressée : à Siva, le dieu de la destruction aux trois yeux et aux quatre bras; à Pârvatî, sa redoutable épouse; à Ganéça, le dieu de la sagesse à tête d'éléphant; à Sarasvatî, la déesse de l'éloquence, armée du luth et couronnée de lotus, ou à toute autre divinité de l'Olympe indien. Notez que ce directeur ou *soutradhâra* était presque toujours un brâhmane et qu'il était obligé d'avoir une connaissance approfondie du théâtre, de ses classifications et de ses procédés, des différents idiomes de la contrée, des coutumes des peuples, des mœurs de chaque caste, de la critique, de la versification, des beaux-arts et des arts mécaniques. Plaute, Shakespeare et Molière, qui ont dirigé des compagnies dramatiques, auraient été, j'en conviens, de force à remplir à la lettre ce programme difficile; mais de nos jours, il ne conviendrait peut-être pas de l'imposer trop strictement à plusieurs de nos entrepreneurs de manufactures théâtrales. Mentionnons encore, à titre

de curiosité, l'introduction de deux acteurs subalternes : le *pravésaka*, qui siégeait sans doute près des coulisses, à l'instar d'un régisseur, pour signaler les changements de décors et l'entrée ou la sortie des acteurs, et le *vichcambhaka*, chargé d'occuper les entr'actes et d'égayer l'assemblée par des lazzi ironiques ou grotesques, à la manière de l'Hans-Wurst des Allemands, de l'Arlequin des Italiens ou du *badin* de nos vieilles farces françaises. Les théoriciens admettaient cinq éléments constitutifs pour une action scénique, cinq conditions pour viser au but de cette action, cinq séries d'incidents par lesquels on atteignait ce but, si bien que, de subdivisions en subdivisions, on arrivait à soixante-quatre combinaisons possibles, dont nous faisons grâce à nos lecteurs.

Nous observerons la même discrétion en examinant les caractères des personnages. C'étaient des dieux ou des demi-dieux, ou des hommes de conditions variées, des types mythiques ou traditionnels, réels ou inventés, anciens ou actuels. Le héros pouvait avoir huit qualités dominantes, chacune de ces qualités à six degrés divers ; ce qui formait quarante-huit catégories et même cent quarante, en tenant compte de sa naissance plus ou moins relevée. On est ébloui, étourdi, effrayé par un semblable luxe de couleurs, de nuances, de teintes poétiques et morales ; c'est l'analyse microscopique, appliquée à la peinture des passions. Les portraits des héroïnes étaient également étudiés à la loupe, et ils offraient une variété extraordinaire. On y voyait figurer : dans les pièces du genre fantastique ou légendaire, des déesses, des nymphes, des saintes, des rivières ou des forêts personnifiées, des sorcières, des ogresses ; dans les pièces moins idéales, des femmes d'ermites et des religieuses, des princesses et des demoiselles d'honneur, des savantes et des courtisanes. Il est à remarquer que, si les jeunes filles chez les Hindous ne paraissaient en public qu'avec réserve, si elles s'abstenaient souvent d'aborder et d'interroger les étrangers ou de

leur répondre, les femmes mariées en avaient le droit et l'habitude plus que chez les Grecs, les Romains ou les Musulmans. Autant qu'on en peut juger, ces dernières assistaient souvent aux spectacles, aux processions, aux fêtes de mariages : elles allaient en voyage; elles se rendaient aux temples; elles faisaient leurs ablutions dans des torrents consacrés. Il ne leur était pas défendu d'entretenir au dehors et même de recevoir à l'intérieur de leurs maisons des hommes qui n'étaient point de leur famille. L'*antapoura* était pour elles plus libre et moins monotone que le gynécée des Hellènes, le sérail des Turcs, le *zénana* des Persans ou le harem des Arabes.

On doit ajouter que les courtisanes, élevées pour plaire et pour charmer, polies et instruites, douées d'une foule de talents, mises avec recherche et avec goût, riches et fastueuses, occupaient dans la société indienne la même place que les *hétaïres* dans la société hellénique, que Laïs à Corinthe, qu'Aspasie ou Phryné à Athènes; et, quoique leur fréquentation fût blâmée en principe et jugée contraire à la religion et à la sagesse, il est aisé de reconnaître que dans la pratique elles étaient loin d'encourir et de justifier le mépris dont leurs pareilles aujourd'hui sont accablées, non sans de graves motifs, par la morale officielle, sauf à ce qu'elles se dédommagent par des triomphes scandaleux dans la vie privée. Il n'est donc pas surprenant que le théâtre, à cet égard, ait reproduit les usages, les impressions ou les préjugés d'alors, et les femmes de cette classe étaient capables d'y provoquer un intérêt dont les spectateurs n'étaient que fort modérément choqués. Plus d'une fois, on opposa telle d'entre elles, comme une compagne brillante et agréable, à l'épouse légitime, qui était plus honnête, plus utile, mais moins attrayante et qui avait surtout à cœur de nourrir ses enfants et de surveiller ses domestiques. A propos d'une de ces austères matrones, qui auraient tenu tête à la femme forte de l'Ecriture ou à la Lucrèce de la tradition latine, un texte sans-

crit disait : « C'était la meilleure des créatures ; on ne doit parler d'elle ni en bien ni en mal ; elle avait été habituée à regarder, à écouter, à questionner aussi peu que possible ; sa grande affaire ici-bas était de perpétuer sa race et de régler son ménage. » *Elle resta chez elle et fila de la laine :* belle inscription à graver sur une tombe ! Pourquoi l'autre sexe, inconstant et blasé, ne se contente-t-il pas, lui aussi, de ces vertus bourgeoises et de ce bonheur à huis-clos ?

Au point de vue dramatique, les Indiens distinguaient la femme du héros, la femme d'autrui qu'on ne devait jamais aimer, et la femme indépendante : chacune d'elles pouvait être adolescente, jeune ou d'âge mûr. Ces neuf rôles donnaient lieu encore à huit divisions assez vagues, selon que l'auteur avait voulu peindre : 1° une dame dévouée à son mari ; 2° une demoiselle qui se pare dans l'attente de son bien-aimé ; 3° une femme qui déplore l'absence de son seigneur et maître ; 4° une autre qui vient de découvrir l'infidélité de l'homme qu'elle chérit ; 5° celle qui est pleine de colère et de douleur, parce qu'elle est ou croit être méprisée ; 6° celle qui gémit de s'être trouvée seule au rendez-vous convenu ; 7° celle dont l'époux ou l'amant voyage au loin ; 8° enfin celle qui va rejoindre ou qui fait appeler près d'elle l'élu de son cœur. Autour du principal type, masculin ou féminin, se groupaient les types accessoires qui, en une proportion quelconque, contribuaient au développement de l'action. D'une part, c'étaient : le confident, l'ami, quelquefois ce que nous nommerions en langage de coulisses le *second amoureux* ; le rival ou le traître ; les ministres, les ambassadeurs, les courtisans, les officiers, les chambellans ; spécialement, le *vita*, espèce de parasite ou plutôt de commensal, familier, mais non méprisable, qui donnait des conseils, participait aux entreprises, était initié aux secrets, favorisait les amours permises et s'entendait à la musique, au chant et à la poésie ; et le *vidouchaka*, que nous avons déjà cité, jovial, bouffon, tenant de Panurge et de Sancho Pança, de Mascarille et de

Sganarelle, malicieux et rusé sous des dehors simples et naïfs, peu discret, peu sobre, peu brave, mais dévoué sincèrement à son maître, excitant le rire par son extérieur, son costume, ses allures, et (nous l'avons fait remarquer) appartenant presque invariablement à la classe des brâhmanes, dont les Indiens se moquaient au théâtre autant qu'ils les respectaient dans l'exercice de leurs fonctions. C'étaient, d'un autre côté : la favorite, la confidente, une sœur de lait, une nourrice, une suivante, des prêtresses, des artistes ; sans compter les figurants des deux sexes, esclaves, eunuques, muets, nains, montagnards, soldats barbares, *tchandalas* ou gens de basse extraction qui fournissaient les agents de la police et les bourreaux, et ces bataillons de femmes armées, qui montaient la garde devant les palais des souverains, comme les Amazones du roi de Siam ou du *négus* d'Abyssinie. On le voit, le personnel théâtral était aussi varié que sur nos scènes modernes ; seulement il ne servait que de loin en loin, se recrutait sans peine et ne devait pas coûter cher.

La finesse, propre au génie indien, se retrouve dans les interminables détails de leurs traités de rhétorique sur les impressions communiquées aux spectateurs et sur les dispositions prêtées aux personnages. Ces dispositions pouvaient être durables, et alors il y en avait huit ou neuf : le désir, la joie, le regret de la séparation, le ressentiment, la grandeur d'âme, la crainte des reproches, l'aversion, la surprise, le dédain. Elles étaient précédées ou accompagnées de certains symptômes et se trahissaient par des signes physiques, tels que l'immobilité, une sueur abondante, des cheveux hérissés, l'altération de la voix, le tremblement des membres, le changement de couleur, les larmes, la stupeur. Ou bien ces dispositions étaient accidentelles, et l'on n'en comptait pas moins de trente-trois, qui se répétaient parfois l'une l'autre et qu'il serait fastidieux d'énumérer. Quant aux impressions, qu'on s'efforçait de faire partager au public et qui étaient les vrais fondements du drame, notre système classique, re-

nouvelé des Grecs et des Latins, ne comporte que la terreur et la pitié; c'est tout au plus si Corneille parvint à y joindre l'admiration. La théorie sanscrite en formulait jusqu'à huit: la passion, la gaîté (il y avait six sortes de rires), la fureur, l'héroïsme, la tendresse, la terreur, le dégoût et l'étonnement. L'amour, on le pense, était le sentiment le plus fréquemment exprimé: ce n'était ni l'ardeur des sens, ni la galanterie, ni une exaltation chevaleresque, ni une abstraction métaphysique. C'était tout simplement l'amour, tendre sans fadeur et voluptueux sans grossièreté; c'était l'échange des volontés et l'accord des cœurs, sans aucun mélange de ruse ou de fadeur. Les Indiens, grands amateurs de catégories et de symboles, avaient établi je ne sais quelle analogie de ces huit impressions avec huit couleurs différentes et avec huit divinités. Ainsi la passion correspondait au noir et à Wishnou, dieu de la conservation; la gaîté, au blanc et à Râma, le demi-dieu magnanime; la fureur, au rouge et à Roudra, dieu des orages; l'héroïsme, à un autre rouge et à Indra, dieu du ciel; la tendresse, au gris et à Varouna, dieu des eaux; la terreur, à un autre noir et à Yama, dieu des morts; le dégoût, au bleu et à Mahâkâla (le temps qui détruit tout, un des surnoms de Siva); l'étonnement, au jaune et à Brâhma, dieu de la création. La scolastique raffinée de notre moyen âge et les arguties systématiques des docteurs d'outre-Rhin sont-elles jamais allées plus loin?

Il n'est pas oiseux de faire observer que ces classifications minutieuses et excessives sont relativement modernes et qu'elles ont été plutôt imaginées par les savants de la décadence qu'elles n'avaient été pratiquées par les poètes des bonnes époques: ne pouvant plus atteindre à la beauté, on s'était mis à exagérer la bizarrerie. Au lieu des trois styles admis par nos rhéteurs, le simple, le tempéré et le sublime, on en concevait alors quatre: le style convenable et pur, le style doux et aimable, le style noble et sérieux, le style

énergique et sombre. La diction des auteurs les plus anciens et les meilleurs était d'une remarquable abondance et, en même temps, très-intelligible; chez les écrivains postérieurs et secondaires, elle devint prétentieuse et pédantesque, embrouillée et obscure. De même que dans les drames de Shakespeare, le dialogue était fréquemment en prose; mais, par une invraisemblance qui était acceptée de tous, lorsque le personnage semblait s'animer et s'exalter, dans les réflexions, les digressions, les descriptions, on recourait aux vers de toutes longueurs et de toutes mesures; et Dieu sait si la prosodie hindoue en est prodigue! Nous avons expliqué qu'on employait alternativement le sanscrit et le prâcrit (comme qui dirait le grec et le romaïque, le latin et l'italien, l'arabe littéral et l'arabe vulgaire), selon la condition des types représentés : le sanscrit, pour les héros et leurs principaux auxiliaires ; le prâcrit, pour les femmes et pour les rôles de deuxième ou de troisième ordre. Encore le prâcrit comprenait-il plusieurs dialectes usuels, qui variaient suivant qu'il s'agissait de donner la parole à une princesse ou à une servante, à un seigneur ou à un marchand, à un bouffon ou à un berger, aux hommes du Nord ou à ceux du Midi, aux paysans de la plaine ou aux chasseurs de la montagne, voire même aux démons et aux mauvais génies : chacun avait son langage, approprié à sa nature. Si ces principes eussent été appliqués à la rigueur, une œuvre dramatique aurait tenu aisément lieu d'un cours de philologie comparée; mais il faut espérer qu'en réalité on se contentait à moins.

Nous ne nous étendrons pas sur ce qui concerne la partie matérielle du théâtre indien, par la raison qu'on est fort mal édifié sur ce point ; tout porte à croire qu'en cela il ressemblait infiniment aux scènes européennes, telles qu'elles étaient constituées pendant la phase originelle de leurs débuts. On ne croit pas que les Indiens eussent autrefois des théâtres fixes et permanents: ils jouaient dans quelque salle de palais ou en plein air à l'abri d'une simple toile, dans un hangar dis-

posé pour la circonstance, enfin dans un lieu quelconque plus ou moins clos et couvert. Leurs troupes étaient quelquefois ambulantes et, à la manière des héros du *Roman comique* de Scarron, portaient dans des coffres leur garde-robe, qui du reste était variée et brillante; car les costumes, déjà si riches dans la vie ordinaire, devaient être exacts et somptueux au théâtre. Quand il le fallait, de jeunes garçons remplissaient des rôles de femmes: en Grèce du temps de Sophocle, en Angleterre à l'époque de Shakespeare, en France du vivant de Jodelle et même de Molière, ne pourrait-on pas citer des exemples analogues?

Sur ce théâtre, les décors et les machines rappelèrent toujours nécessairement l'enfance de l'art: la profusion inouïe des tableaux et des mouvements que les textes nous indiquent prouverait, à elle seule, que ces mouvements étaient fictifs, que ces tableaux étaient complétés par l'imagination complaisante du public. Passer à chaque instant d'un endroit à un autre, courir sur des chars, traverser des fleuves ou des mers, gravir des rochers, engager des batailles, s'envoler au ciel; tout cela ne demandait ni aucun effort ni aucune dépense, vu que tout cela n'était que convention et apparence. Le prestige résultait uniquement de la bonhomie des spectateurs encore peu blasés; une pantomime expressive suppléait aux lacunes de la décoration: tous les mouvements de la mise en scène se réduisaient à de simples gestes: si l'art du machiniste était imparfait, la crédulité de l'auditoire venait à son secours, se passait d'accessoires inutiles et doublait les effets de la représentation. Nos mystères du XV^e^ siècle et peut-être certains ouvrages de Skakespeare lui-même ne furent pas exécutés autrement; des écriteaux d'une clarté et d'une commodité extrêmes prévenaient l'incertitude et fixaient l'attention par des indications de ce genre: « Ceci, Messieurs, vous représente le paradis, le purgatoire ou l'enfer, Rome ou la Galilée, une montagne ou un vaisseau. » Tous se prêtaient franchement à l'illusion, et il n'y avait nul besoin alors, comme il le

faudrait à présent, de prodiguer des centaines de mille francs en mécaniques et en toiles peintes, en cascades artificielles et en illuminations électriques pour arracher aux spectateurs un sourire de contentement ou une minute de surprise. Une autre différence importante relativement à nos usages, c'est que les acteurs n'étaient ni rétribués ni en revanche méprisés ; cela se conçoit, puisqu'ils ne paraissaient que rarement sur la scène et que leur profession se rattachait jusqu'à un certain point aux cérémonies religieuses ou aux réjouissances royales ; ils faisaient partie des cortéges de la cour. Les dramaturges furent souvent comblés des faveurs des monarques ; plusieurs princes même, s'il faut ajouter foi aux traditions, aspirèrent à cueillir les palmes du théâtre et, quand ils n'étaient pas de taille à produire un chef-d'œuvre, ils l'achetaient à son auteur à prix débattu, sachant ainsi, à une obole près, ce que coûtait la gloire.

II

Un des premiers successeurs de Kâlidâsa dans l'art dramatique fut précisément un roi : c'était Soudraka, qui avait, disait-on, gouverné le pays de Maghada (le sud du Béhar) ; il y avait renversé la race Canwa et fondé la dynastie Andhra. Les uns l'ont placé cent ans avant l'établissement du Christianisme ; les autres le font vivre à la fin du II^e^ ou du III^e^ siècle après Jésus-Christ. On a mis sous son nom le *Mritchkati* ou le *Chariot d'enfant* (littéralement le *Chariot de terre cuite*), qui fut publié à Calcutta en 1829 avec une version anglaise et un commentaire explicatif de tous les passages en prâcrit, qui a été apprécié autrefois dans le *Catholique* par le baron d'Eckstein, traduit en latin par Stenzler, à Bonn en 1847, et en français plus récemment par M. Fauche, qui enfin a été imité en cinq actes et en vers et transporté tant bien que

mal, en 1850, sur la scène de l'Odéon par Méry et Gérard de Nerval, et dont M. Regnaud, ancien élève de l'école des hautes études de Paris, vient encore de publier chez nous une version nouvelle, en quatre petits volumes, avec des notes et des variantes, tirées d'un commentaire que lui a fourni la bibliothèque bodléyenne. S'il est exagéré d'avancer, ainsi que certains critiques l'ont fait, que cette pièce, dont le texte n'a pas deux cents pages, égalait en étendue la trilogie de l'*Orestie* d'Eschyle ou celle du *Wallenstein* de Schiller et qu'il fallait plus d'un jour pour la représenter, il me semble du moins indubitable qu'après le drame de *Sakuntalâ* c'est une des pièces les plus intéressantes que les Indiens nous aient transmises.

Cet ouvrage, divisé en dix actes fort courts, est agréablement écrit : mêlant en doses à peu près égales le pathétique et le plaisant; reposant, malgré quelques naïvetés, sur une intrigue heureusement ourdie; soumis assez strictement à la règle des unités, puisque l'action n'embrasse que quatre journées et est renfermée dans la ville et les faubourgs d'Oudjayanî, il multiplie pourtant les changements de décors et comprend près d'une trentaine de personnages. Il nous révèle des caractères nettement tracés, des sentiments naturels, des mœurs curieuses, un état social digne d'attention. Surtout il développe une situation des plus originales et des plus fortes : la passion ardente et partagée d'un brâhmane marié, pauvre et honnête, pour une courtisane jeune, belle et immensément riche. Combien de fois ce type de la courtisane amoureuse n'a-t-il pas tenté les écrivains modernes! Boccace et La Fontaine, Alfred de Musset et Balzac se sont appliqués à le peindre; la Marion de Lorme et la Tisbé de Victor Hugo, l'Aventurière d'Emile Augier, la Marguerite Gauthier d'Alexandre Dumas fils, plus d'une hèroïne suspecte de Barrière, d'Octave Feuillet ou de Sardou nous en présentent des épreuves ou des contrefaçons plus ou moins habiles. Ici, ce rapprochement, doublement hardi, d'un prêtre

et d'une femme libre, d'un amant ruiné et d'une maîtresse opulente, est exposé avec une délicatesse singulière, en sorte que ce couple étrange n'excite pas un seul moment nos répugnances ; tant l'un et l'autre corrigent ce que leur position exceptionnelle a de défectueux par la noblesse de leurs idées et la profondeur de leur affection.

Ne nous arrêtons pas longtemps au prologue, que précède l'invocation sacramentelle à Siva, prononcée par le directeur et une actrice, et où l'on ne manque pas de chanter les louanges de l'auteur, mort bien des siècles auparavant, le prince Soudraka ; on l'y dépeint ainsi :

Il égalait par la majesté de son extérieur celui du taureau, par la vivacité de ses regards ceux de la perdrix, par l'éclat de son visage celui de la pleine lune. Imposant, aimable, véridique, issu du sang des *kschattriyas*, versé dans la connaissance du *Rig-Véda* et du *Sama-Véda*, il possédait à la fois les sciences mathématiques, les beaux-arts et le talent de dresser les éléphants. Il avait abdiqué avant l'âge ; il eut le bonheur de voir son fils assis sur le trône et, après avoir accompli les rites solennels de l'*açwamédha*, parvenu à sa centième année, il termina volontairement ses jours en se précipitant au milieu des flammes d'un bûcher. Brave à la guerre, toujours prêt à marcher contre les troupes de ses adversaires, et cependant sans colère et sans rancune, non moins pieux que savant, tel avait été ce grand homme.

Laissons de côté ce panégyrique, dû à quelque scribe vulgaire et sans doute très-postérieur à Soudraka ; abordons l'œuvre même du noble poète. Figurons-nous que nous sommes à Oudjayanî, l'ancienne Avantî, la capitale de la province de Mâlava, une des sept villes sacrées de l'Inde, située près des sources de la Siprâ et du Sindhou. Nous avons sous les yeux l'entrée et la première cour de la maison de Tchâroudatta, un brâhmane vertueux, qui s'est appauvri par ses continuelles largesses envers ses amis, mais qui n'est pas encore réduit à une misère bien désolante, puisqu'il lui reste une servante et un valet. Un autre brâhmane, Mêtréya, chargé du rôle comique de *vidoûchaka*, naguère joyeux parasite de

l'opulent Tchâroudatta et qui a le mérite d'être demeuré fidèle à sa mauvaise fortune, tâche en vain de le consoler. Où sont les mets embaumés, les fruits confits dont il se nourrissait à cette table hospitalière ? A présent, pareil au pigeon apprivoisé, il erre de foyer en foyer afin d'y recueillir les miettes des festins ; néanmoins il ne cesse de revenir sous le toit de son compagnon, et il l'admire en le voyant faire dévotement aux dieux domestiques l'humble offrande de quelques grains de riz. Tchâroudatta a une épouse et un fils appelé Rohaséna ; mais, tout probe et tout loyal qu'il est, il ne peut s'abstenir de déplorer les inconvénients de l'indigence, qui, à ce qu'il paraît, étaient aussi fâcheux aux bords du Gange que sur les rives de la Seine et aussi durs à subir il y a dix-sept cents ans qu'aujourd'hui :

L'homme, dit-il, qui de l'opulence passe à la pauvreté, quoiqu'il ait encore la forme humaine, n'est plus cependant qu'un corps inanimé... Si j'en avais le choix, je préférerais la mort : mourir est une souffrance passagère ; être pauvre est un tourment sans fin... On peut m'en croire ; ce n'est pas pour moi que je regrette mes anciennes richesses : que les hôtes ne frappent plus à ce seuil d'où l'abondance a fui, voilà ce qui m'afflige... Suivant les décrets du destin, la prospérité va et vient ; mais je gémis de voir que les nœuds de l'amitié soient rompus parce qu'un homme est pauvre ; oui, de la pauvreté dérivent la déconsidération, la perte de l'indépendance, le mépris, le chagrin, l'affaissement de l'intelligence, la chute de tout notre être ; de la pauvreté découlent tous les maux de l'Humanité.

Étant tombé si bas, il n'est nullement à l'abri ni des tentations ni des hasards ; en un instant, sa vie va être transformée. On est au soir : la route royale de la ville, ce que nous appellerions la grande rue, est pleine de promeneurs, de gens ivres, de seigneurs désœuvrés, de femmes légères. Une d'entre elles, Vasantaséná, dont le nom harmonieux signifie *l'Armée du printemps*, apparaît précisément en brillant costume, parée d'une guirlande de fleurs et portant au bas des jambes des cercles d'argent garnis de grelots sonores. Elle est

poursuivie de près par Samsthânaka, un galant ridicule, sensuel et ignorant, fanfaron et lâche, mais très-orgueilleux ; car il a l'honneur d'être le beau-frère du tyran Pâlaka qui règne à Oudjayanî et contre lequel se prépare en secret une révolte. Accompagné de son *vita*, espèce de précepteur indulgent et goguenard, il accable la belle des madrigaux les plus niais et les plus impertinents, l'apostrophant ainsi tour à tour : « Flambeau du dieu qui vole les cœurs et les écus, gracieux bleuet des champs de l'amour, intarissable trésor de coquetterie et de volupté, plat savoureux de la passion, gouffre qui engloutis la fortune des citoyens, idole somptueusement pomponnée, princesse banale et débonnaire, maîtresse dans l'art de la joyeuse science, surintendante des plaisirs faciles, vertu d'humeur commode ! » Des apostrophes si flatteuses, le croirait-on ? manquent leur effet. Et le *vita* de faire chorus avec lui :

Pourquoi sortir de votre caractère ? La demeure d'une dame galante est le refuge de la jeunesse ; une courtisane ressemble aux plantes qui croissent le long du chemin. Sa personne est une marchandise ; son affection s'achète argent comptant ; elle a des compliments pour celui qui est disgracié de la nature comme pour celui qui est tout aimable. Le sage et l'idiot, le dévot et l'excommunié se baignent au même torrent ; le vil corbeau et le paon superbe se perchent sur les branches du même arbrisseau ; le prêtre, le noble, le marchand, les individus de toutes les castes naviguent sur le même bateau, et, pareille au bateau à l'arbrisseau, au torrent, la courtisane sert à tout le monde.

Par malheur pour eux et leurs belles maximes, celle-ci n'est pas une courtisane ordinaire : sa fortune est considérable, et ses moyens lui permettent d'aimer qui et quand elle voudra. De plus, son âme, fatiguée des liaisons vénales, était restée toute neuve pour une véritable tendresse : cette tendresse, elle l'éprouve, et cela la préserve de toutes les séductions grossières. Dernièrement, au temple de Câmadéva (le Cupidon des Hindous), elle a rencontré un brâhmane à l'air

distingué, quoique pauvre, et elle s'est subitement éprise de lui. Or, impatiente d'échapper aux hommages intolérables de ceux qui la poursuivent, elle se précipite dans la maison la plus voisine : c'est justement celle de l'inconnu qui l'a charmée, celle de Tchâroudatta. Mêtréya dépiste et repousse les importuns ; quant au maître du logis, à travers les ténèbres, il aperçoit la jeune femme et il se souvient de l'avoir vue au temple. Il est loin d'être insensible à tant d'attraits ; mais, misérable comme il l'est, qu'espérer, que dire ? Leur premier entretien est de la plus scrupuleuse décence :

TCHAROUDATTA, *à lui-même.*

Certes, cette femme pourrait devenir un modèle de vertu ! L'orgueil de l'opulence n'a pas de prise sur elle ; elle dédaigne les palais où on l'invite à se rendre. Ses paroles sont calmes et modestes ; sans lui répondre, elle laisse l'homme qu'elle méprise perdre ses discours insensés. (*Haut.*) Madame, je ne vous reconnaissais pas d'abord, et c'est sans le vouloir que, vous confondant avec une fille de ma maison, je vous ai mal parlé ; je baisse la tête en vous demandant pardon.

VASANTASÉNA.

C'est moi qui vous ai offensé, en pénétrant dans une habitation où je ne mérite pas de séjourner ; c'est à moi d'incliner mon front en signe de respect et de prière.

MÊTRÉYA, *ironiquement.*

Très-bien de part et d'autre ! Pendant que vos deux têtes se balancent l'une vers l'autre ainsi que deux tiges dans un champ de riz, permettez-moi de pencher également la mienne, toutefois avec la roideur qui caractérise les genoux du chameau, et ayez l'extrême obligeance de vous redresser.

TCHAROUDATTA.

Soit ; plus de cérémonie.

VASANTASÉNA, *à part.*

Que ses manières sont polies ! Que son langage est doux et convenable ! Mais je ne dois pas m'arrêter ici plus longtemps : ré-

fléchissons:. Oui, c'est cela. (*Haut.*) O mon respectable sauveur, si j'ai effectivement trouvé grâce devant vous, consentez à ce que je dépose ici mes parures ; c'était pour me les enlever que des brigands me poursuivaient.

TCHAROUDATTA.

Cette triste maison ne saurait vous inspirer une grande confiance.

VASANTASÉNA.

Vertueux mortel, vous vous trompez : ce n'est pas aux maisons qu'on doit se fier ; c'est aux hommes.

TCHAROUDATTA.

Eh bien ! Mètréya, serrez ces bijoux.

Elle a menti pour se ménager un motif de retour, et elle part heureuse sous la conduite de Mètréya. A l'acte suivant, nous la voyons à son tour donner un asile à un *samvahaka* ou garçon de bains, autrefois un des domestiques de Tchâroudatta, qui, ayant perdu dans une maison de jeu tout ce qu'il possédait, a refusé de payer et s'est évadé après s'être battu avec le banquier ; elle indemnise son créancier, et il proteste de sa reconnaissance, décidé d'ailleurs à se faire désormais mendiant bouddhiste. Cependant, au troisième acte, tandis que les deux brâhmanes, revenant d'un concert, se sont couchés, un troisième brâhmane, Sarvillaka, que la dignité de son état social n'empêche pas d'être un voleur de profession, examine en dehors leur maison où il compte faire un bon coup. Mettant à profit les préceptes d'un traité sur l'*Art de voler* (*Tchâryа-Vidyâ*) qui existait alors, il a pratiqué une brèche dans le mur de la rue et traversé le jardin ; il détache des briques de l'entrée, graisse les gonds de la porte et s'introduit à l'intérieur. Expert en effractions nocturnes, il enlève les joyaux déposés ; qu'on juge de l'épouvante de Mètréya et de la douleur de Tchâroudatta, quand ils s'aperçoivent du larcin. La femme de ce dernier lui remet

généreusement un collier de diamants qu'elle tient de sa mère et qui lui appartient en propre, afin qu'il puisse dédommager la dépositaire :

TCHAROUDATTA.

Suis-je descendu au point d'être forcé, quand mes biens ont disparu, d'accepter ceux d'une femme ? Il est donc vrai que la fortune change notre nature ? L'homme pauvre n'a plus d'énergie ; la femme riche a toute la force d'un homme. Que dis-je ? Je ne suis pas pauvre. Une épouse dont l'affection survit à mon opulence, un ami qui partage mes chagrins et ma joie, une vertu que l'indigence n'a point abattue, voilà des trésors qui sont toujours à moi ! Mètréya, courez chez Vasantaséna ; dites-lui que ces bijoux, engagés par moi inconsidérément, ont été perdus au jeu et qu'à leur place je la supplie de recevoir ces diamants.

MÈTRÉYA.

Je n'en ferai rien. Quoi ! pour une chose que des voleurs ont emportée, que nous n'avons ni mangée ni bue, sur laquelle nous n'avons pas touché un sou, nous irions nous priver de ces pierres rares, précieuse quintessence des quatre Océans !

TCHAROUDATTA.

Ce n'était qu'un dépôt ; on a compté sur ma probité et ma vigilance : cette confiance inestimable ne peut être payée trop cher ; acquittez-vous de ma commission.

Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que Sarvillaka n'avait volé qu'avec les meilleures intentions du monde, pour racheter de l'esclavage et épouser Madanikâ, une des nombreuses suivantes de Vasantaséna. Au quatrième acte, il apporte les joyaux à cette fille et lui raconte comment et pourquoi il a forcé la maison de Tchâroudatta. Au trouble que ce nom excite naturellement en elle, il se méprend, croit à l'existence d'un rival et exhale sa jalousie dans une tirade qui, bien qu'émaillée des fleurs de la rhétorique indienne, n'en est pas moins assez expressive :

C'est mon amour pour vous qui seul m'avait poussé à un tel acte.

Moi, né d'honnêtes parents, issu d'une caste supérieure, dans la passion qui me transportait, je vous ai offert un nom honorable et une âme fidèle ; et voilà ma récompense ! Je suis dédaigné ; votre pensée est tout entière à un autre. En vain l'arbre vigoureux de notre florissante jeunesse est couvert d'excellents fruits ; les femmes, comme des oiseaux avides, sont là pour les dévorer. Richesse, bravoure, toutes nos qualités sont ruinées par la violence souveraine d'un indomptable amour. Ah ! que l'homme est fou de se confier à la femme ou à la fortune ! Toutes deux sont aussi perfides et aussi traîtresses que le serpent. La femme s'est toujours fait un jeu de fouler à ses pieds le cœur ardent et dévoué qui l'adore. Jeunes gens, si vous êtes prudents, gardez-vous d'aimer jamais et profitez des conseils que vous donnent les sages. Ils vous disent que la femme n'est pas digne de foi, qu'elle peut pleurer ou rire à volonté, qu'elle nous dérobe nos secrets et qu'elle ne nous révèle pas les siens. Que le jeune homme loyal redoute les charmes des coquettes ; ce sont de sombres fleurs qui ne poussent que sur des tombes. Les vagues de l'océan sont moins inconstantes, les teintes du soir sont moins incertaines que leur tendresse. La richesse, tel est leur but. Dès qu'on est ruiné, elles vous rejettent loin d'elles comme un sac vide. L'amour d'une femme s'éteint plus rapidement que la lueur d'un éclair. Elle peut feindre de vous chérir et songer à un autre ; en vous pressant entre ses bras, elle peut soupirer pour un de vos rivaux. Pourquoi vouloir aller contre la nature ? Le lotus ne fleurit pas sur la cime des monts ; la mule ne porte pas les mêmes fardeaux que le cheval ; le grain d'orge ne produit pas le riz, et dans l'âme d'une femme on ne saurait trouver la vertu.

Voilà chez un voleur des sentences toutes philosophiques et une expérience bien amère de la vie humaine et du cœur féminin. Son erreur s'explique enfin, et il se décide à restituer les bijoux à la courtisane, qui, toujours libérale et souvent désintéressée, lui abandonne en mariage Madanikâ, en même temps qu'elle vient de refuser les présents splendides du beau-frère du roi, quoique sa mère, personne accommodante par caractère, lui conseillât de les accepter au plus tôt. D'un autre côté, Mâtréya se présente chez elle de la part de son ami ; il y est reçu par un *bandhoula*, intendant subalterne,

qui profite de l'occasion pour lui montrer en détail l'habitation de la dame. Les merveilles qui y sont contenues nous donnent l'idée la plus avantageuse de la richesse, du luxe et du goût qui régnaient dans ce demi-monde oriental. Huit cours différentes, d'élégantes mosaïques, des tapis éclatants, des arceaux incrustés d'ivoire et ornés de drapeaux, des colonnes surmontées de vases en cristal, des panneaux étincelants d'or, des pavillons peints, des escaliers de marbre, des croisées garnies de cordons de perles; dans les écuries, des bœufs, des buffles, des béliers, des chevaux, des singes et des éléphants; des tables de jeu où vient s'asseoir l'élite des libertins d'Oudjayanî; des musiciens de tous genres, des chanteurs, des danseuses, des comédiens, des lecteurs, tous au service de la maîtresse du lieu; des cuisines vastes et constamment en activité, qui offrent au gourmand Mêtréya une image du paradis d'Indra; des boutiques de parfumeurs et des ateliers de joailliers, qui dépendent de la maison et en font comme un bazar; une troupe de domestiques ou de parasites qui causent et rient ensemble, mâchent du musc ou du bétel et boivent des liqueurs fortes; des bassins d'eau safranée; des volières dorées où s'agitent des perroquets, des geais, des coucous, des perdrix, des cailles, des paons, des cygnes; un parc verdoyant où sont suspendues des escarpolettes de soie et, au milieu de tant de richesses, le frère et la mère de la belle qui se prélassent indolemment aux frais de leur sœur et de leur fille : antique tradition qui ne s'est pas perdue! On se croirait dans le séjour de Couvéra, le Plutus indien; c'est un rêve des *Mille et une Nuits;* et, à côté de pareilles splendeurs, que les hôtels, les mobiliers et les carrosses de nos beautés à la mode sembleraient mesquins et misérables ! Au cinquième acte, Vasantaséná, qui ne cherche qu'un moyen de revoir son cher Tchâroudatta, lui rapporte le collier que Mêtréya lui avait remis : elle est richement habillée et trois serviteurs l'accompagnent. Malgré un orage violent qui éclate, un orage d'Asie, malgré la pluie qui ruis-

selle et le tonnerre qui retentit, elle le rejoint au jardin, lui jette des fleurs et tombe dans ses bras; Roméo et Juliette, Faust et Marguerite ne sont ni plus tendres ni plus poétiques; ils s'aiment, ils se le disent, ils sont heureux.

Au sixième acte, le matin venu, Vasanteséna quitte paisiblement ce toit obscur qui, pour elle, vaut le ciel; elle renvoie le collier à celle qu'elle nomme sa sœur, suivant les mœurs d'alors, c'est-à-dire à la femme de son amant. A la vue de Rohaséna, le petit enfant du brâhmane, qui pleure, parce qu'au lieu de son chariot de terre cuite (de là vient le titre de la pièce) il en voudrait un en or, comme en a le fils du voisin, elle lui fait cadeau de quelques-uns de ses bijoux pour qu'il s'en achète un, et elle s'apprête à monter dans une voiture que Tchâroudatta a commandé de lui préparer. Ici commence une série de quiproquos et de coups de théâtre, parfois un peu forcés et qui ne seraient pas déplacés dans nos mélodrames actuels. La voiture où elle entre au hasard est celle de Samsthânaka, le prince galant et grotesque qui la courtise; elle stationnait fortuitement près de là. Au contraire, celle qui lui était destinée est occupée bientôt par Aryaka, un pâtre auquel certains oracles ont promis le trône : en conséquence, Pâlaka, soupçonneux et craintif ainsi que tous les tyrans, l'avait jeté en prison à perpétuité. Le voleur Sarvillaka, ami dévoué du pâtre, a réussi à le délivrer, si bien que, traînant encore les débris de ses chaînes, en dépit de deux capitaines des gardes de la ville et de leur escouade qui le poursuivent, le proscrit parvient à s'échapper, grâce à ce véhicule que les agents de la police n'ont pas osé ouvrir, pensant que Vasantaséná y est enfermée. Tout cela n'est pas fort vraisemblable, et ces finesses théâtrales sont percées à jour; mais nos auteurs modernes y regardent-ils eux-mêmes de si près? Au septième acte, qui n'est guère qu'un tableau, suivi de son fidèle compagnon, Tchâroudatta se promène dans le jardin royal de Pouchpakaranda, aux environs d'Oudjayanî : il y avait donné rendez-vous à son amante. La litière

qu'il lui avait envoyée s'avance; mais son étonnement est extrême, lorsqu'au lieu d'elle il n'en sort qu'Aryaka le fugitif, dont il détache d'ailleurs les chaînes et dont il achève de protéger l'évasion, au risque de s'attirer la vengeance du tyran. Le huitième acte, qui est beaucoup plus long, se passe au même endroit et nous montre le garçon de bains, qui a figuré au commencement et qui est devenu un de ces mendiants bouddhistes, médiocrement estimés à cette époque, mais non pas encore persécutés par les Brâhmanes. Celui-ci chante des stances morales, que des stoïciens ou des chrétiens n'auraient pas désavouées :

Mes amis, que la vertu soit votre unique bien; réprimez vos passions inquiètes. Faites résonner le tambour de la méditation et veillez sans relâche sur chacun de vos sens; ce sont autant de larrons en embuscade, prêts à piller les trésors de votre dévotion. — Que les hommes se rappellent que cette vie doit finir et que de toutes nos espérances il ne nous restera que la sagesse; qu'ils luttent contre l'orgueil; qu'ils triomphent de l'ignorance. Une ville n'est en sûreté que quand tous ses ennemis sont vaincus et dispersés. — A quoi bon couper votre barbe et votre chevelure, quand votre cœur lui-même est hérissé de vices? Employez le fer à l'intérieur; qu'importe que le corps soit sans grâce et sans ornements? Purgez votre âme de sa vanité et de ses mauvais penchants: alors, seulement alors, vous serez beaux!

Tout en se livrant à ces réflexions pieuses, il lave son vêtement dans l'eau d'une fontaine; mais il est surpris par Samsthânaka, à qui ce jardin appartient et qui y arrivait, escorté de son précepteur. Ce noble personnage est bien le digne ancêtre des amoureux imbéciles et burlesques de nos féeries, si célèbres par leur toque à panache et leur tunique couleur d'abricot; il tire un énorme sabre, bat le mendiant, menace de le pourfendre et le chasse avec fureur. Le souvenir de Vasantasénâ le ramène à de plus riantes pensées; il chante faux en son honneur; que ne sacrifierait-il point pour la fléchir? Précisément voici dans l'équipage du prince celle qui y était entrée par mégarde; Samsthânaka commence

par la prendre pour un voleur, un fantôme ou un démon : car l'intrépidité n'est pas son fait; elle n'est pas moins effrayée. Quand il la reconnaît, il se persuade naïvement qu'elle accourt au devant de lui, et il se jette à genoux, en lâchant un flux d'absurdes galanteries; mais elle le repousse du pied, et lui, qui est aussi féroce que poltron, il la tire violemment de la voiture et ordonne à son *vita* et à son cocher de la tuer sans rémission. Les braves gens refusent et luttent même contre lui; il les éloigne hypocritement, se jette sur elle et l'étrangle, puisqu'elle a l'impudence de ne pas l'adorer. Elle pourrait crier et appeler au secours; mais les convenances, rigoureusement observées même par les courtisanes, s'y opposaient absolument : elle chancelle en prononçant le nom chéri de Tchâroudatta. Le précepteur, dès qu'il revient, voit la victime sur le sol : honteux de la conduite de son maître, il pleure tant de mérites et d'attraits, détruits par une fin prématurée. Il rougirait d'obéir plus longtemps à un assassin; il repousse les présents dont l'autre essaie de le combler afin de l'adoucir; il l'écarte de la pointe de son épée. Il le maudit avec une généreuse indignation et, comme désormais il n'aurait plus de sécurité à la cour, il s'enfuit, se décidant à se rallier au pâtre Aryaka, le grand redresseur de torts, autour duquel se réunissent tous ceux qui ont à se plaindre de l'oppression. Samsthânaka, encore plus stupide que méchant, perd la tête; il renvoie son cocher en tentant de le corrompre; il couvre de feuilles le cadavre de Vasantaséná et se sauve, à moitié fou, en escaladant une muraille. Le mendiant, qui traversait de nouveau la promenade, s'assied près du tas de feuilles pour se reposer; il entend un soupir qui s'en exhale; il aperçoit une main qui s'agite; il découvre le corps : c'est celui de la dame, qui récemment l'a sauvé en payant ses dettes de jeu. Il lui apporte de l'eau; il l'évente avec son vêtement; il ne la touche pas même du doigt (car il est défendu aux Bouddhistes d'affronter, si peu que ce soit, le contact d'une femme) : mais il lui tend

une branche, au moyen de laquelle elle se relève, et il l'emmène à une petite distance, dans un couvent de religieuses de son ordre où elle recevra le meilleur accueil.

Le neuvième acte, qui n'est pas sans quelque analogie avec le quatrième du *Marchand de Venise* de Shakespeare, nous présente l'intérieur d'un tribunal hindou; un juge, un prévôt des marchands et un greffier y siégent. L'infâme Samsthânaka, vêtu de ses plus beaux habits, a l'audace de paraître à la barre, de dénoncer le meurtre de Vasantasénâ et d'en accuser Tchâroudatta, qui, selon lui, aurait ainsi espéré ravir l'immense fortune de la morte; sa déposition, odieuse au fond, est aussi ridicule que possible dans la forme. On va chercher le brâhmane que de mauvais présages rendent inquiet, la mère de la courtisane qui avoue les relations de sa fille avec lui, Mêtréya sur lequel on saisit les joyaux donnés par elle au petit Rohaséna et qu'on suppose volés : toutes les circonstances, tous les indices concourent à perdre le malheureux. En vain son commensal plaide sa cause et rappelle les libéralités continuelles qui l'ont appauvri ; en vain le juge lui est favorable et rend hommage à sa réputation de vertu; en vain son accusateur est l'objet du mépris public: les apparences l'accablent. Pâlaka, sur les instances de son beau-frère, le condamne à être conduit dans un cimetière au son du tambour, portant au cou les bijoux de celle qu'il semble avoir égorgée, et à y être empalé et décapité, quoique la loi, vu la caste à laquelle il appartient, n'autorisât que son bannissement et la confiscation de ses biens. Que lui importe? Sa Vasantasénâ n'est plus ; la vie lui est à charge; il lègue au fidèle Mêtréya la mission de protéger sa femme et son enfant et, prêt à mourir, il voue ainsi le tyran à toutes les tortures d'une autre vie :

Hélas ! mon pauvre ami, si l'on m'avait accordé la faveur d'une enquête légale, si l'on m'avait imposé des épreuves, celles de l'eau, du poison, des balances ou du feu, et que l'événement eût tourné contre moi, la sentence aurait été régulière. Du moins, je serai

vengé et, en représailles de cet arrêt qui condamne un brâhmane à la mort sur l'unique déposition d'un ennemi impitoyable, ô coupable roi, le sort le plus doux qui puisse t'attendre, toi et toute ta race, c'est le châtiment de l'enfer. Marchons ; me voici.

Au dixième et dernier acte, qui est fort étendu, nous assistons au spectacle des préparatifs de l'exécution. Il est triste et curieux de voir ce juste marcher au lieu du supplice, entre deux haies de gens du peuple, le front ceint d'une couronne funèbre, soutenant sur son épaule le pal, instrument de sa mort prochaine, et poussé de station en station par les *tchandalas* ou bourreaux, qui proclament à chaque pas son prétendu crime et la punition qu'il va subir. Les assistants le plaignent et prient pour lui ; toutes les femmes pleurent ; quelques hommes égoïstes et lâches se détournent pourtant, ce qui arrache au condamné cette réflexion qui rappelle un passage fameux d'Ovide : « A mon passage, plusieurs de ceux qui me connaissaient m'évitent et, se voilant le visage de leurs manteaux, ils se cachent. Lorsque la fortune nous sourit, les amis ne nous manquent pas ; ils sont rares dans l'adversité. » Mêtréya, qui est un de ces amis rares, et le jeune Rohaséna s'élancent vers lui ; ils offrent de périr à sa place. Le père bénit son fils et lui passe au cou son cordon brâhmanique ; signe de distinction, qu'on revêtait à un âge fixé avec de grandes cérémonies, qu'on portait transversalement sur la poitrine de gauche à droite et qui symbolisait un progrès dans la foi religieuse : le comble du désespoir, à ses yeux, c'est d'être soupçonné d'avoir tué celle qu'il aimait tant. Cependant le cocher de Samsthânaka survient en toute hâte, attestant l'innocence du prisonnier et l'attentat de son propre maître : le prince, qui paraît également, s'efforce sans succès de faire taire son domestique, en lui offrant furtivement un bracelet de prix. Il presse l'exécution du condamné et demande même que son enfant soit immolé à ses côtés ; car ce monstre grossier et cruel pense, à l'instar de Vitellius, que *l'agonie d'un adversaire est un vrai festin pour le cœur*. Tchâroudatta,

que les gardes frappent rudement, continue son pèlerinage suprême; un instant il hésite, il faiblit : « C'est, dit-il, l'infamie qui l'effraie, et non point le trépas. »

Il arrive au cimetière; les bourreaux dressent le pal et apprêtent le glaive; il va succomber: mais l'innocent a assez souffert. Attirée par les clameurs de la foule, guidée par le mendiant, Vasantaséná, si heureusement sauvée, se jette au milieu du sinistre cortége, et les deux amants, l'un qui est sur le point de mourir, l'autre qu'on avait crue morte, se prodiguent mutuellement les tendres paroles, les baisers, les larmes. Le vil Samsthânaka se sauve à toutes jambes; les *tchandalas*, ne voyant plus en lui qu'un calomniateur, le pourchassent, et il n'ira pas loin. Car, pendant que la courtisane et le brâhmane se livrent à un poétique duo d'amour, une révolution (ainsi que cela a lieu fréquemment chez Shakespeare, chez Calderon ou chez nos tragiques) vient de s'accomplir au fond des coulisses. Le voleur Sarvillaka a poignardé Pâlaka, et Aryaka le pasteur remplace le tyran sur le trône. Le nouveau monarque donne l'ordre, aux applaudissements de la multitude, de délivrer Tchâroudatta et lui octroie un riche domaine, avec l'emploi de gouverneur de la ville d'Oudjayanî ; tel le Mardochée de Racine, du pied de la potence, passe au faîte des honneurs. Le brâhmane pardonne noblement à Samsthânaka, qu'on lui amène, les mains liées derrière le dos, et que Sarvillaka, moins généreux, voudrait appliquer au pal, scier en deux ou offrir en pâture aux chiens. Il retrouve son fils en pleurs, Mêtréya et ses serviteurs attendris, sa femme qui allait monter sur un bûcher pour ne pas lui survivre. Il affranchit le cocher du prince; il désigne un des capitaines du guet comme chef de la police et le mendiant comme supérieur de tous les monastères de Bouddhistes de la province. Vasantaséná, félicitée officiellement par le roi-berger, honorée de tous, traitée en sœur par l'épouse de son bien-aimé, cesse de faire partie de la classe des courtisanes, et le vertueux Tchâroudatta, maintenant

riche et puissant, heureux et chéri, termine la pièce par une conclusion sentencieuse et par la bénédiction d'usage :

La destinée se joue de notre vie et fait tourner le monde à la façon d'une roue mobile. Les uns sont élevés à l'opulence; les autres sont abaissés vers la pauvreté : ceux-ci sont gratifiés passagèrement des dignités les plus hautes ; ceux-là sont voués à la douleur et à la misère. Sachons donc, tous tant que nous sommes, régler et modérer nos désirs. Puissent les mamelles des vaches nourricières être toujours remplies de lait, le sol de notre patrie produire des moissons fertiles, des pluies abondantes arroser la terre, le souffle embaumé des vents rafraîchir l'atmosphère et répandre la santé, toutes les créatures vivantes être exemptes de peines, l'obéissance la plus profonde être assurée aux prêtres, la justice et la piété amener partout le bonheur ! Puissent les souverains se montrer vigilants et équitables, abattre à leurs pieds leurs ennemis et respecter le repos du monde !

Des vœux si honnêtes et si pacifiques, qu'au bout de tant de siècles nous pourrions répéter, à la suite des Indiens, et que nous serions très-satisfaits de voir réalisés à notre profit, couronnaient dignement cette composition ample et variée, qui a une valeur réelle et qui nous semble se rapprocher, beaucoup mieux que la fameuse *Sakuntalâ* elle-même, du type du drame, tel que nous le concevons de nos jours.

III

En nous conformant à l'opinion la plus accréditée, nous avons avancé que le *Mritchakati* ou le *Chariot d'enfant* était ancien ; mais, à moins de conjecturer qu'un grand nombre de pièces ont été écrites dans l'intervalle et perdues depuis, on en est réduit à s'étonner, comme l'a fait M. Weber, de ce que celle qui vient immédiatement après par ordre de date ne remonte pas plus haut que le VIII[e] siècle de l'ère chrétienne, époque où l'Occident voyait les Arabes enlever l'Espagne

aux Wisigoths et Charles Martel délivrer la France des Sarrasins. Nous voulons parler de *Mâlatî et Mâdhava* ou le *Mariage par surprise*, écrit, dit-on, par Bhavabhoûti, qui jouissait en son pays d'une brillante renommée de poète. Bien que certains critiques l'aient fait vivre à une époque plus moderne, sous le règne de Bhodja, prince de Dhâra, protecteur des lettres et lettré lui-même, il est plus probable qu'il florissait à la cour de Yasovarnâ, roi de Canoge. On lui avait donné le glorieux surnom de *Srîcantha* (gosier divin), comme les Grecs ont assigné celui de *Chrysostome* (bouche d'or) à un de leurs rhéteurs les plus estimables et à un des plus grands orateurs du Christianisme. Fils d'un brâhmane de la province de Bérar, Bhavabhoûti appartenait à une tribu qui prétendait descendre de Kasyapa, un des treize patriarches de la mythologie hindoue, et dont il subsistait peut-être récemment encore quelques vestiges aux environs de Condavir ; il vint sans doute s'établir à Oudjayanî et y fut en faveur auprès des monarques de l'Indostan. Cette pièce est toute d'invention : le style en est soigné, mais parfois prétentieux ; l'érudition y surabonde ; la prosodie y est obscure, et l'on y trouve des vers qui n'ont pas moins de cinquante-quatre syllabes.

D'ailleurs, elle retrace les mœurs nationales presque dans leur pureté native : les femmes y ont une liberté qui a diminué ou disparu à partir de l'invasion des Mahométans ; le respect qu'on y professe à l'égard de la secte des Bouddhistes, du culte de Siva et des doctrines mystiques de l'*Yoga*, ce Quiétisme de l'Orient, indique une période intermédiaire entre les raffinements de la civilisation et les désastres de la décadence. L'action s'y passe en quelques jours, à Oudjayanî ou Padmâvatî et dans le voisinage : précédée d'un prologue, divisée en dix petits actes ou tableaux, ne comprenant qu'une douzaine de rôles dont sept de femmes, elle repose sur une intrigue d'amour, longuement déduite et mêlée de scènes de magie, sur la situation, si souvent exploitée, de deux amants, destinés dès le berceau à un mariage de raison et amenés à

leur insu par les événements à exécuter d'instinct et de tout cœur les plans anticipés de leur famille. Le héros, Mâdhava, est un noble étudiant, fils du brâhmane Dévarâta, ministre à Coundinîpoura : il aime Mâlatî, fille du secrétaire d'État Bhoûrivasou. Un second couple donne la réplique au premier, ainsi que dans nos opéras-comiques; c'est Macaranda, ami de l'etudiant, qui est épris de Madayantikâ, confidente de la jeune fille et sœur de Kandana, favori du roi : ce sont tous gens de la meilleure société. En outre d'une sœur de lait de Mâlatî et d'un domestique de Mâdhava, ajoutez à ces divers rôles ceux d'un prêtre de la terrible déesse Tchâmoundâ, d'une prêtresse de la même divinité, d'une autre prêtresse de Bouddha, nourrice de Mâlatî et institutrice de Mâdhava, et de trois élèves de cette dernière, dont une possède des pouvoirs magiques. L'élément religieux et le merveilleux y sont donc largement représentés. Le tout forme un ensemble, que les *pandits* indigènes admiraient fort, que Colebrooke et Wilson ont également loué, mais que nous jugeons, quant à nous, assez pâle et assez froid et que nous résumerons rapidement.

La mendiante Câmandakî (les personnages de ce genre étaient fort vénérés dans l'Inde) s'est mis en tête d'accomplir, en favorisant leurs penchants mutuels, le mariage, convenu jadis par leurs parents, entre Mâlatî qu'elle a nourri et Mâdhava qu'elle a élevé. Elle remplit un peu l'office du frère Laurent de *Roméo et Juliette* et, de même que, dans l'exposition du drame shakespearien, Roméo apprend à son cousin Benvolio sa passion naissante pour Juliette, ici, dès le début, Mâdhava raconte à son camarade Macaranda comment il a rencontré Mâlatî au temple de l'Amour (ces rencontres galantes en des lieux consacrés étant alors aussi communes qu'elles le furent en Grèce et qu'elles l'ont été depuis en Espagne ou en Italie), comment il s'est persuadé qu'elle le connaissait déjà, à la façon bienveillante dont elle le regardait, et comment elle a regagné la ville, montée sur son élé-

phant, suivie de ses femmes et gardée par une escorte d'eunuques qui brandissaient des bâtons et des javelines. Ce dialogue, plein de descriptions et d'images, de madrigaux et de *concetti*, est interrompu par l'arrivée d'un domestique qui apporte à l'étudiant son propre portrait, peint par la demoiselle, et voici que, de souvenir, il ébauche celui de sa Dulcinée. Rien ne manquait donc à l'éducation de ces jeunes gens, et il est plaisant de les voir se promener avec leur vélin, leur pinceau et leurs couleurs dans leurs poches, en cas de besoin.

L'amour ne saurait marcher sans obstacles, et en effet le roi a promis à son favori Nandana, qui nécessairement est vieux et laid, la main de la jeune et belle Mâlatî, que le père, ministre du susdit roi, n'osera pas refuser à un de ses collègues. Sa sœur de lait n'a point tort de dire : « Il faut convenir que la chose la plus rare et la plus difficile sur la terre, c'est un mariage d'inclination, fondé sur une égalité de mérite et d'attachement. » C'est en vain que la prêtresse bouddhiste s'écrie : « Le meilleur garant d'une heureuse union, c'est le lien d'une affection réciproque, et le pieux Angiras (un des sept plus grands saints, fils de Brahmâ) a sagement affirmé que le mariage doit être prospère, quand les époux sont unis de l'œil, de la langue et de l'âme. » Câmandakî luttera contre le roi et contre le père; elle facilite bénévolement un double rendez-vous de Mâdhava avec Mâlatî et de Macaranda avec Madayantikâ dans un bois consacré à Sancara (un des noms de Siva) : pour le coup, toutes différences observées, c'est bien là, chez Gœthe, le quatuor du verger entre Faust et Marguerite, Marthe et Méphistophélès; seulement ici la prêtresse y assiste en surplus, ce qui ne gâte rien. Il se produit alors un incident dont on abuse sur le théâtre indien : il s'agit d'un des tigres du temple qui a brisé sa cage de fer et qui rôde aux alentours, dévorant les passants. Macaranda sauve Madayantikâ qui allait devenir la proie du monstre; Mâdhava vole au secours de son ami, et on se sépare en se jurant tendresse et constance en dépit de toute opposition. La sorcellerie va

compliquer l'intrigue sans la rendre plus intéressante : au cinquième acte (car nous en sommes là), la scène est placée dans un cimetière ou plutôt dans un champ où l'on brûle ordinairement les cadavres, non loin du temple de Dourgâ (un des noms de la femme de Siva). La prêtresse Capalacoundala se montre, ayant un extérieur effrayant et montée sur un char céleste : elle s'est entendue avec un complice, le prêtre Aghoraghanta, pour enlever la jeune fille et la sacrifier à la redoutable divinité. Sur ces entrefaites, Mâdhava arrive, un lambeau de chair humaine à la main, afin d'attirer par cette horrible offrande les génies infernaux et de les rendre favorables au succès de ses amours. Nous citerons, malgré sa longueur, ce passage de l'évocation, qui est du *romantisme* le plus excentrique, du *réalisme* le plus fougueux :

L'heure est venue, où s'éveillent les esprits malins et terribles qui infestent ces parages. Les flammes des bûchers funéraires ne lancent plus que des lueurs faibles et lugubres; en achevant de consumer les membres qui y sont déposés, elles percent l'effrayante obscurité qui nous entoure. Les pâles fantômes, les spectres hideux se livrent à leurs ébats nocturnes et, dans leur affreuse gaîté, des cris aigus et discordants sont multipliés par les échos. Bien, bien! c'est eux que je cherche; c'est à eux que je veux m'adresser. Génies du mal, intelligences dégagées des entraves du corps, vous qui hantez ce lieu, je vous apporte de la chair à acheter, de la chair d'homme, que le fer tranchant n'a point touchée et qui est digne de vous. Quoi! le bruit aigre et confus de leurs entretiens s'augmente et remplit tout le cimetière! D'étranges figures, pareilles à celles des renards, flottent au milieu des airs; de ces poils rouges qui couvrent leurs corps longs et maigres sortent des étincelles; de leur bouche, fendue d'une oreille à l'autre et armée de dents nombreuses, de leurs yeux, de leur barbe, de leurs sourcils, des rayons jaillissent. Oui, je contemple cette armée fantastique: appuyés sur des jambes hautes comme des palmiers, je vois marcher ces squelettes étiques, dont les os décharnés sont retenus par des nerfs saillants et à peine recouverts d'une peau sèche et ridée. On dirait de grands arbres, que la foudre a blanchis et dépouillés: de même que d'énormes serpents se traînent sur des troncs flétris, dans la bouche large

et entr'ouverte de ces spectres remue leur langue avide de sang. Ils m'ont aperçu; le butin que je leur proposais est abandonné par eux aux loups rapaces, et maintenant ils fuient ! Race aussi âche qu'odieuse ! Tout est plongé dans de profondes ténèbres. Une rivière coule à mes pieds et borne le cimetière qui s'étend au loin, jonché çà et là de monceaux d'ossements calcinés. Un torrent mugit en passant, déchaîne ses fureurs et ronge ses bords qu'il entraîne. Au sein des bosquets voisins gémissent tristement les hiboux, et les chacals répondent à leurs clameurs par des glapissements sourds et prolongés.

Voilà certes un paysage poussé au noir, un tableau de diablerie à la Callot nettement caractérisé, un véritable pendant à la scène de Macbeth et des sorcières parmi les bruyères désertes de l'Ecosse ou à celle de Faust et des démons sur les sommets escarpés du Brocken. La littérature satanique d'il y a quarante ou cinquante ans, avec ses gnomes, ses goules et ses vampires, n'aurait rien pu imaginer de plus atroce ni de plus laid. On est déjà bien loin de la grâce pastorale de *Sakuntalâ*, ou de l'imbroglio romanesque du *Chariot d'enfant*. Aghoraghanta se prépare à immoler Mâlatî, costumée en victime, vêtue d'une robe rouge et portant la couronne funèbre; Mâdhava se précipite, la sauve, la rend à ceux qui la cherchent et égorge le farouche prêtre. Un peu après, on nous annonce le cortége des fiançailles de Mâlatî, promise au vieux Nandana. Des serviteurs, de leurs cannes au bout d'or et d'argent, écartent la foule; le tambour bat; les ombrelles sont levées; les bannières s'agitent; les éléphants s'avancent d'un pas lourd, le cou orné d'un cercle de grelots, soutenant des palanquins où sont assises des femmes pompeusement parées : la monture de Mâlatî a la peau peinte en vermillon et un collier de pierreries. Quant à celle-ci, elle est aussi triste qu'elle est belle : dès qu'elle est parvenue au temple, on lui apporte des présents de noces; mais Câmandakî amène obligeamment vers elle l'ardent Mâdhava, et elle les fait fuir ensemble, pendant que Macaranda, déguisé en femme et enveloppé des voiles de la fiancée, est conduit au favori du roi. Celui-ci, on le pense,

est fort rudoyé par sa compagne supposée, qui, au contraire, au moyen de ce travestissement, exprime à son aise sa flamme à Madayantikâ, de sorte que la fausse prétendue du frère s'évade en secret avec la sœur, dans le but de conclure un mariage, non moins improvisé que ceux qu'on a tant reprochés aux héros de Plaute et de Térence, de Molière et de Regnard.

Au huitième acte, les fugitifs ont été surpris en route par la garde de la ville. Macaranda et son camarade ont dispersé les soldats, et tous deux ont été menés au roi qui a admiré leur courage. Pendant ce temps-là, Mâlatî, qui s'était cachée chez Câmandakî, est enlevée de nouveau par la prêtresse de Dourgâ, qui veut venger le meurtre d'Aghoraghanta. Mâdhava, ne retrouvant pas au retour celle qu'il adore, devient fou, comme Pourouravas au quatrième acte de *Vîcramorvaçî* ou comme tant de personnages de nos opéras et de nos drames modernes : en compagnie de Macaranda, il erre sur les monts Vindhyas où siége Sâdâminî, magicienne et élève de Câmandakî, qui est pour lui une sorte de fée protectrice. Les deux étudiants, dont l'un cherche partout Mâlatî, dont l'autre a quitté sa Madayantikâ afin de suivre son ami, se livrent à une mélancolie que ne peuvent adoucir, ni les beautés d'une nature pittoresque, ni la vue des paons et des singes qui abondent autour d'eux, ni le spectacle original des amours grandioses des éléphants. Mâdhava, en délire, s'est évanoui jusqu'à quatre fois; au reste, sur la scène hindoue, les défaillances des femmes et même celles des hommes sont continuelles. Le fidèle Macaranda, le croyant mort, refuse de lui survivre et va s'élancer au fond d'un des précipices de la montagne, quand Sôdâminî lui apparaît à propos, le retient, lui apprend l'enlèvement de la jeune fille et lui promet son secours. Nous sommes en pleine féerie, et le style est quelquefois plus lyrique et plus élégiaque que dramatique. Câmandakî, Madayantikâ et Lavangika, la nourrice, la confidente et la sœur de lait de Mâlatî, désolées

de l'avoir perdue, sont résolues à se tuer en se jetant dans un gouffre; son propre père, Bhoûrivasou, regrettant un peu tard d'avoir contrarié ses inclinations, s'apprête à se brûler vif. Mais la puissante magicienne arrête à temps les trois femmes et le ministre ; elle ramène Mâdhava qui renaît à l'espérance et Mâlatî, arrachée aux mains de la prêtresse de Dourgâ: Nandana renonce à ses velléités conjugales, et les deux jeunes couples, obtenant le consentement du roi, font confirmer légalement l'union, déjà formée dans leurs cœurs.

Cette légende amoureuse, racontée en langage poétique, contribua à la gloire de Bhavabhoûti plus peut-être que sa pièce héroïque de *Mâha-Vira-Tcharîtra* (l'Histoire d'un grand homme). Cette histoire est celle de Râma, appropriée au théâtre; ce sont les trois premiers quarts du *Râmâyana,* découpés en sept actes pour les besoins de la scène à la manière des drames historiques de Shakespeare. Il n'y est pas question des unités de temps et de lieu : les limites y sont larges en fait de durée et d'espace. On y compte une quarantaine d'acteurs; et quels acteurs! des rois et des anachorètes, des dieux et des démons, des ogresses et des villes personnifiées, des singes et des vautours. L'œuvre presque entière de Vâlmîki y est condensée, depuis la visite du prince Râma à l'ermitage de son précepteur Wiçwâmitra jusqu'à son retour dans sa cité d'Ayodhyâ. Le mariage du héros; ses luttes contre les esprits malfaisants et contre le terrible brâhmane Paraçou-Râma; le rapt de sa chère Sîtâ; ses bizarres alliances avec les vautours Djatâyou et Sampâti et avec les singes Bâli, Sougrîva, Angada et Hanoumân; le passage de la mer du sud à pied sec sur un pont de rochers; l'extermination de Râvana, ravisseur de la princesse et chef des Râkchasas de Lankâ; le triomphe du vainqueur : tout ce que nous connaissons déjà si bien y est retracé sous de vives couleurs. Le style en est brillant, mais un peu enflé, ce qu'un semblable sujet pouvait excuser; les tableaux s'y succèdent rapidement, et les décors devaient y changer sans cesse, à moins qu'il n'y en eût pas

du tout, et c'est en somme la supposition la plus vraisemblable. Comment eût-on représenté, au septième acte, la course des deux époux, traversant les airs dans un char magique, dans une espèce d'aérostat, et contemplant d'en haut, de Lankâ à Ayodhyâ, une immense étendue de pays ? Peut-être cependant les Indiens (nous l'avons déjà dit et ils en étaient fort capables) faisaient-ils dérouler autour de ces voyageurs qui restaient immobiles une longue toile, en forme de panorama, où étaient peintes les contrées et les villes, les rivières et les montagnes. Quoi qu'il en soit, on comprend que l'éclat de ces descriptions et le prestige des souvenirs religieux et nationaux suffisaient pour les intéresser profondément.

J'en dirai autant du troisième ouvrage de Bhavabhoûti, l'*Outtara-Râma-Tcharitra* (la suite de l'histoire de Râma). Il a pareillement un prologue et sept actes, dont le premier est séparé des autres par un intervalle de douze ans : il y a environ vingt rôles, dont plusieurs sont allégoriques ; on y voit même figurer Vâlmîki, le chantre sublime dont le poëme a fourni le sujet de ce drame. La dernière partie du *Râmâyana* y est exposée un peu plus en détail, et la diction en est tour à tour gracieuse et énergique. Nous n'en indiquerons que les principales lignes. Râma et Sitâ sont revenus triomphants de l'expédition de Lankâ : dans leur palais d'Ayodhyâ, comme Enée chez Didon au premier livre de l'*Enéide*, ils se plaisent à examiner une galerie de peintures où les incidents de leur vie sont habilement exprimés. Ils se prodiguent les témoignages les plus purs de la tendresse conjugale : et pourtant Râma va se séparer de Sitâ; car elle a passé quelque temps dans l'odieux séjour de Râvana, qui convoitait la possession de sa beauté, et il ne faut pas que sa vertu puisse même être soupçonnée. En vain elle avait subi victorieusement une épreuve redoutable, en passant intacte à travers un brasier allumé; le peuple doute encore de sa pureté et murmure: or, il paraît que ces despotes de

l'Orient primitif se préoccupaient extrêmement des opinions et des préjugés populaires. Sîtâ, quoique enceinte, est condamnée à l'exil : cette émule de Rhéa Sylvia, au moment où, désespérée, elle allait se noyer dans le Gange, a enfanté un autre Romulus et un autre Rémus, Cousa et Lava ; Gangâ, la déesse du fleuve, les a reçus entre ses bras et les a portés au divin poète Vâlmîki, lequel les a recueillis dans son ermitage. Au bout de douze ans, nous revoyons la pauvre Sîtâ, protégée par des nymphes, et l'infortuné Râma, mal consolé par une glorieuse suite d'exploits : ils se rencontrent, vieillis et attristés; mais, ce qui est passablement singulier, c'est qu'ils pensent être le jouet d'un rêve trompeur, d'une illusion surnaturelle, et c'est à peine s'ils se parlent. Dans la demeure de Vâlmîki, le drame nous montre deux vieillards, Djanaka, le père de Sîtâ, et Kôsalyâ, la mère de Râma, que l'ermite a mandés à l'occasion d'un sacrifice solennel. La vieille reine, en présence du vieux roi, interroge Lava qu'elle ignore être son petit-fils ; elle est charmée de son intelligence précoce et des réponses qu'il lui fait, ainsi que l'Ion d'Euripide ou l'Eliacin de Racine. La scène qui suit est assez curieuse : Lava et plusieurs de ses camarades (car l'ermite dirige en quelque sorte un petit pensionnat) vont assister à la cérémonie de l'*açvamédha*, que l'illustre Râma et toute son armée sont en train d'accomplir. Bon sang ne peut mentir: l'enfant royal, quoiqu'il ne devine guère sa haute naissance, se prend de querelle avec les soldats et les endort au moyen de procédés magiques qui lui ont été transmis; il défie même Tchandrakétou, son jeune cousin, qui les conduisait, et ces deux adolescents en viennent aux mains ensemble : ce duel étrange, qui évidemment n'avait pas lieu sur le théâtre, est raconté par des génies aériens qui sont censés le regarder du haut de leurs chars. Lava lance successivement à son adversaire les traits merveilleux de l'eau, du feu et du vent : puis, l'un et l'autre reparaissent, intimement liés, à l'instar des combattants homériques. Râma les accompagne, admirant également son neveu et l'inconnu, et,

non moins ému à l'aspect de Cousa qui revient d'un lointain pèlerinage, il commence à entrevoir la vérité et enfin l'apprend d'une façon fort extraordinaire. En effet, le pieux Vâlmîki, à qui rien ne semble coûter (aux yeux des Hindous, encore plus qu'aux nôtres, la foi transporte les montagnes), construit à la hâte un théâtre aux bords du Gange, et le héros, qui a retrouvé là son père et son beau-père, voit jouer sur ce théâtre sa propre histoire, y compris l'exil et l'enfantement de Sîtâ. Les aventures de cette dernière (il n'est pas inutile de le faire remarquer) ont un certain rapport avec la fameuse légende de Geneviève de Brabant, cette princesse innocente et persécutée, abandonnée aussi dans les bois et retrouvée également par son mari. On juge de l'émotion de Râma : l'anachorète lui rend sa noble épouse et ses deux dignes fils; la reine est hautement justifiée par la protection des dieux; le peuple convaincu se prosterne respectueusement, et une brillante apothéose termine cette pièce, où, en dépit de quelques remplissages et d'un peu de fadeur, respirent les sentiments élevés et honnêtes qui animent en général la poésie sanscrite.

IV

Bhavabhoûti, sans appartenir à une période bien ancienne, passait assez justement pour un des écrivains classiques de l'Inde; il laissa des successeurs estimables. Je mentionnerai, entre autres, Visâkhadatta, auquel on doit un drame en sept actes : le *Moudrâ-Râkchasa* ou l'*Anneau du ministre;* on l'a supposé fils du *mâhardâdja* ou *grand prince* Prithou, qui régnait à Ajmir à la fin du XII[e] siècle et qui fut tué dans une bataille par les Mahométans. En tout cas, ce drame, qui a exercé plus d'un commentateur indigène, nous offre un intérêt particulier, en ce qu'on n'y parle nullement de mythologie ni même d'amour, et

qu'il est fondé sur des événements qui ont toutes les apparences de la réalité. Il est très-difficile effectivement, vu la ressemblance des noms et des incidents, de ne pas assimiler un des nombreux personnages qui y figurent, *Tchandra-Goupta*, le roi de *Pâtalipoutra* ou Pouchpapoura (la ville des fleurs), à ce roi de *Pálibothra*, qui gouvernait les Prasiens et les Gangarides et qui est appelé *Sandracottus* chez Justin, *Androcottus* chez Plutarque. Cette coïncidence est l'unique lien qu'on ait découvert jusqu'ici entre les annales antiques de l'Inde et celles de la Grèce au point de vue de l'histoire authentique. Le Sandracottus des Grecs était contemporain d'Alexandre : d'une extraction infime, il était parvenu au pouvoir par ses intrigues et son courage. Mégasthène, historien et géographe, qui avait rédigé un *Voyage dans l'Inde* aujourd'hui perdu, fut député vers lui en mission, l'an 295 avant Jésus-Christ; il visita sa cour et son camp où étaient réunis quatre cent mille hommes. On prétend que ce prince avait profité de la mort subite du conquérant macédonien pour soulever contre un des lieutenants du grand homme, le roi de Syrie Séleucus Nicator, les deux rives du Gange et presque tout le Pendjâb, et que Séleucus, à qui il avait envoyé un riche présent d'éléphants, avait conclu avec lui, en 305, un traité honorable, par lequel il lui garantissait ses conquêtes et lui donnait en mariage une de ses filles.

Quant au Tchandra-Goupta de la tradition locale, surnommé aussi Vrichala et Môria, il était petit-fils de Sârvârthasiddi, souverain de Maghada. Celui-ci, d'une femme noble appelée Sounandâ, avait eu neuf enfants et d'une seconde épouse, Mourâ, qui était de la caste des *soûdras* ou plébéiens, un seul fils, Tchandra-Goupta. Un brâhmane, Wishnou-Goupta (nommé encore Cotilya ou Tchânakya), avait été outragé par ces neuf princes, qui l'avaient violemment chassé d'une salle de festin. Entreprenant et vindicatif, il prit sous sa tutelle le jeune Tchandra-Goupta que ses frères

persécutaient et, secouru par un monarque voisin, Parvatéswara, il réussit à les vaincre et à les faire périr, ainsi que le vieux Nanda leur père, malgré les stratagèmes employés en leur faveur par Râkchasa, leur habile ministre. Celui-ci se retira alors chez Malayakétou, fils de Parvatéswara, et ne cessa de l'exciter contre le nouveau roi Tchandra-Goupta, qu'il lui serait, disait-il, très-facile de détrôner et de remplacer. Pour ce qui est de Tchânakya, auquel on attribue un livre sur l'art de gouverner, on raconte que, se repentant des ruses qui lui avaient servi à donner la couronne à son protégé, il s'établit près du fleuve Narmadâ, afin de se livrer à diverses expiations. Il se serait soumis à l'épreuve du bateau, qui consistait à monter sur une nacelle aux voiles blanches : si les voiles devenaient noires, c'est que les fautes du pénitent étaient effacées ; cela arriva, et il laissa aller tout droit à la mer la nacelle et ses péchés, l'une portant les autres. On a affirmé aussi qu'il se purifia au moyen des rites du *carchâgni* en se frottant le corps de bouse de vache, matière essentiellement sacrée chez les Indiens, et en y mettant le feu sans danger pour lui, lorsqu'elle était sèche. Cette pénitence célèbre datait de l'an 312 avant l'ère chrétienne. Tchandra-Goupta fonda la dynastie Mòria qui compta dix princes, et l'histoire de ce roi, sauvé par un prêtre au milieu du massacre de sa famille entière, histoire qui présente quelque analogie avec le sujet de l'*Athalie* de Racine, était populaire en Asie. Tels sont les faits qui précèdent ou expliquent l'action du drame, où l'auteur a fidèlement retracé la singularité des mœurs asiatiques et le machiavélisme des cours orientales.

La principale qualité d'une pièce si sérieuse est l'énergie ; les unités de temps et de lieu n'y sont guère observées : suivant la coutume, le prologue y débute par une bénédiction générale et est prononcé par le directeur de la troupe et une de ses actrices ; Tchânakya fait lui-même l'exposition en un long monologue. Jadis offensé par les fils de Nanda, il avait

juré de ne pas renouer, avant de s'être vengé, l'unique natte de cheveux que les Brâhmanes doivent conserver sur leur tête rasée et qu'ils tressent avec soin ; il a gardé son serment. Les moines et les pontifes hindous n'avaient ni la mémoire courte, ni l'humeur clémente. Nous avons dit que Râkchasa, l'ancien ministre de Nanda, s'est réfugié près de Malayaké-tou, chef d'une tribu de montagnards, qu'il lui prête l'appui de ses talents et qu'il le pousse constamment à marcher contre l'odieux Tchandra-Goupta ; il continue même à entretenir des intelligences dans la ville de Pâtalipoutra. Mais ils sont à deux de jeu ; car Tchânakya lui oppose artifice pour artifice et l'environne à son isu d'une foule d'espions cachés. Il abuse d'une bague qu'il lui a fait dérober pour sceller en son nom des lettres compromettantes et des messages perfides ; de là le titre de la pièce ; de là aussi une similitude curieuse avec l'anneau royal de l'*Astrate* de Quinault ou avec les cachets, croix, médaillons, bracelets et autres emblêmes, employés à satiété par nos dramaturges modernes. Tchânakya commande qu'on saisisse et qu'on lui amène un riche joaillier, Tchandanadâsa, qui est resté fidèle au ministre exilé et auquel Râkchasa a confié sa femme et ses enfants. Il cherche à l'effrayer (comme Félix chez Corneille tâche d'ébranler Polyeucte par la nouvelle de la mort de Néarque) en le menaçant du supplice que viennent, lui dit-il, de subir plusieurs de ses amis, également suspects au pouvoir ; le brave marchand demeure impassible et accepte avec joie les chaînes dont on le charge plutôt que de renier son dévoûment. Ce n'est pourtant là, de la part du brâhmane, qu'une finesse dont il s'applaudit tout bas : grâce à cet otage, que Râkchasa voudra arracher à la mort, il espère attirer ce dernier à l'intérieur de la ville, attendu que son ambition, désintéressée jusqu'à l'invraisemblance, est de rallier cet homme de mérite à la cause de son souverain. Râkchasa a pareillement ses agents secrets, notamment Viradha-Goupta, lequel, déguisé en charmeur de serpents, vient lui dépeindre qu'il a vu à Pâtalipoutra d'af-

freuses scènes de trahison, de cruauté et de vengeance qui y font détester Tchandra-Goupta. De son côté, ce roi n'est pas exempt de soucis, et on l'entend s'écrier :

Que les soins de l'empire sont pénibles pour ceux qui les regardent comme des devoirs ! Il faut que les princes renoncent à leurs désirs et qu'ils sacrifient au salut des citoyens leurs propres avantages. Mais ce sacrifice de leurs intérêts à ceux d'autrui les transforme en esclaves : et des esclaves méritent-ils des égards ? Nous sommes les jouets de la fortune ; vainement on espère fixer cette volage et infidèle divinité : elle fuit le violent et dédaigne le faible, repousse l'insensé et s'éloigne du sage, se rit du lâche et redoute l'audacieux.

A cette cour, tout le monde déclame et disserte, même les valets ; par exemple tel est Vêhinara, un domestique de Tchânakya, qui dit mélancoliquement :

La position du serviteur d'un roi est bien embarrassante ; il vit non seulement dans la crainte de son maître, mais encore dans celle du ministre de son maître, des nobles alliés du monarque, de ses amis, de ses compagnons de plaisir les plus frivoles. Les savants comparent la vie des serviteurs à celle des chiens, et ils ont raison, puisque, semblables à des chiens, ils flattent ou se plaignent afin d'avoir à manger. Des adulateurs hypocrites louent les princes, ne fussent-ils bons à rien, et la pauvreté réduit à la bassesse beaucoup d'honnêtes gens ; le besoin est le plus despotique des tyrans. Ceux qui n'ont pas de passions sont les seuls hommes libres et, à leurs yeux, un roi ne vaut pas plus qu'un fétu de paille.

Toutefois, par un nouveau subterfuge de son conseiller qui ne laisse pas d'être fort subtil, Tchandra-Goupta feint de se brouiller avec lui et de briser le joug importun de son influence. Le brâhmane donne sa démission, jette à terre le poignard, signe de sa dignité qui correspond à nos portefeuilles ministériels, et affecte de rentrer dans l'obscurité, espérant ainsi abuser Râkchasa et provoquer son retour. Le chef des montagnards, Malayakétou, qui n'est pas parfaitement sûr de la fidélité de Rakchasâ, est, en outre, excité contre lui par divers émissaires que l'astucieux Tchânakya

a soin de lui expédier; il serait tenté de lui imputer injustement le meurtre de son père, tué dans des embûches trois mois auparavant. Il songe à punir celui qu'il calomnie ; mais un courtisan, Bhagourayana, le calme par ces maximes d'État, dignes de celles que Photin débite à Ptolémée dans la *Mort de Pompée* de Corneille :

Sire, daignez réfléchir que la sagesse des hommes politiques peut faire un ami d'un ennemi ou changer l'amitié en haine; comme si nous recevions une seconde naissance, tout le passé s'efface alors de notre souvenir; il serait pour notre esprit un poids inutile et l'on doit oublier les actes accomplis, de même que s'ils dépendaient d'une existence antérieure. Eh bien ! que provisoirement Râkchasa échappe à votre censure ou du moins jouisse de votre clémence, tant que le royaume de Nanda ne sera point à vous. Plus tard, sans nuire à votre succès, vous disposerez de lui selon qu'il vous plaira.

Cependant des lettres, fabriquées et marquées de l'empreinte de la bague du ministre accusé, d'autres preuves équivoques achèvent de tromper Malayakétou, qui accable de reproches son favori stupéfait et le disgracie ; cela ne l'empêche pas d'être complètement battu et même pris par les habitants de Pâtalipoutra, qu'il est venu attaquer et qui font une vigoureuse sortie. Errant aux environs de la ville, Râkchasa médite sur les vicissitudes humaines dans une longue tirade, surchargée de métaphores, qui rappelle différents passages de l'homélie de saint Jean Chrysostôme à propos de la chute d'Eutrope. Ensuite, il pénètre furtivement dans cette cité où jadis régnait Nanda, son maître chéri : il veut à tout prix sauver son ami dévoué, le marchand Tchandanadâsa que, par l'ordre de Tchânakya, des exécuteurs supposés semblent conduire au supplice. La scène de dénoûment du *Chariot d'enfant* se reproduit là, et nous voyons le joaillier intrépide marcher, le front haut, vêtu en criminel, soulevant sur son épaule le pal qui le tuera, suivi de sa femme et de son enfant en pleurs, surveillé par les gardes, en-

touré par la foule ; il adresse à sa famille de touchants adieux. Râkchasa ne peut plus se contenir : il se jette à travers le cortége et réclame pour lui le droit de mourir que son ami lui dispute ; c'est la généreuse contestation d'Oreste et de Pylade chez Euripide, de Nisus et d'Euryale chez Virgile, de Damon et de Pythias dans l'histoire. Le proscrit est alors arrêté et conduit à Tchânakya qui enfin triomphe ; car toutes ces voies tortueuses, que maintenant il révèle à son adversaire, l'ont mené à son but. Il l'a détaché du parti des ennemis et l'a excité à rentrer à Pâtalipoutra. Il le supplie de consentir à servir Tchandra-Goupta, qui, en somme, est un des fils de son ancien souverain. Il lui fait accepter la dague que portent les ministres et le présente au roi ; et, après avoir nommé Tchandanadâsa prévôt des marchands, après avoir ordonné de mettre en liberté tous les montagnards prisonniers et de rendre à Malayakétou le royaume de ses pères, il abdique cette puissance dont il a usé avec tant de dextérité et de vigueur. Le brâhmane peut désormais renouer et tresser sa touffe de cheveux pendante ; sa vengeance est noblement satisfaite : rare et heureuse issue de l'intrigue la plus compliquée et la plus singulière !

V

Le dernier des ouvrages qu'il nous paraisse convenable d'analyser avec quelque détail se rapporte, à ce que l'on croit, au même siècle, au XII^e^ : il est plus court, puisqu'il n'a que quatre actes, et est jeté dans un moule plus banal. C'est un drame intime, assez analogue à celui de *Malavikâ et Agnimitra* ou à celui de *Mâlati et Mâdhava* ; il est intitulé *Ratnâvali* ou le *Collier*, est moitié fictif et moitié historique, et roule sur les amours de Vatsa, prince de Côsâmbî, et de Vâsavadattâ, princesse d'Oudjayanî. Cette tradition était indiquée

dans le *Mégha-Dûta* de Kâlidâsa et dans le *Wishnou-Purâna*, et elle a fourni le sujet d'une des nouvelles du recueil de Somadéva, le *Vrihat-Cathâ*, et le titre d'un roman de Soubandhou. La décadence morale s'y fait sentir : les principes y ont moins de fermeté, les sentiments moins de délicatesse ; l'état social a changé. De même, au point de vue littéraire, l'inspiration poétique y languit, et le jeu des passions y cède la place à des difficultés de versification. Le style d'ailleurs en est élégant ; mais les pensées y sont froides et sèches. On a dit qu'il était dû à la plume de Dhavaka qui, moyennant le don de cent mille roupies, aurait eu la faiblesse de le vendre à son patron, le prince de Cachemire, Srî-Harscha-Déva, et le prologue, prononcé par une actrice et son directeur, a consacré cette paternité douteuse. On assure qne ce monarque avait l'habitude d'acquérir la propriété de toutes les œuvres d'imagination qui se produisaient à sa cour. Couronné en 1113, ne s'occupant que de littérature et de philologie, vivant toujours en compagnie de poètes, de comédiens et de danseurs, il ne subvenait à ses folles dépenses qu'en enlevant les trésors des temples, les vases sacrés en or et en argent, les statues des dieux : les brâhmanes s'en indignèrent ; on conspira contre lui, et il périt en 1125, victime d'une insurrection qui renversa également sa dynastie. L'action de la pièce se passe dans le palais de Vatsa et ne dure que trois jours : elle comporte une quinzaine de personnages. Voulant nous épargner probablement toute curiosité et toute surprise, le premier ministre Yogandharayana nous avertit, dès la première scène, que, sous l'inspiration d'un oracle, ses collègues et lui avaient fait demander secrètement pour leur maître, déjà marié à la belle Vâsavadattâ, la main de la cousine de celle-ci, Ratnâvali, fille de Vicramabahou, roi de Sinhalâ ou Lankâ (Ceylan). Ce roi y consentit, et sa fille partit avec de riches présents ; mais une tempête a brisé le navire qui la portait. Reconnaissable au collier dont elle était ornée, elle a réussi à toucher la côte et

les ministres, l'ayant recueillie, l'ont gratifiée du faux nom de Sâgarikâ et l'ont placée chez la reine en qualité de demoiselle d'honneur, pensant que cette princesse et leur prince en viendront à s'aimer mutuellement et concluront d'eux-mêmes le mariage que les devins avaient conseillé. Ce sont là des mystères assez invraisemblables, et il faut supposer que la jeune fille s'y est prêtée complaisamment; ces explications indispensables étant données, le reste se prévoit sans peine.

Vatsa se montre à nous, accompagné de son cher confident, le brahmane Vasantaka, et paré fastueusement pour la fête du Printemps qu'on va célébrer: fête qui avait lieu au commencement d'avril et où le grand divertissement était de se jeter les uns aux autres des feuilles de roses, de la poudre jaune ou rouge, du safran pilé ou des eaux de senteur, ce qui rappelle les *confetti* du carnaval italien. Il est heureux de vivre, ayant une femme comme Vâsavadattâ, un ami comme Vasantaka. Les suivantes chantent et dansent; le *vêtalika* annonce les heures, à la façon des *serenos* de l'Espagne et des *watchmen* de l'Angleterre. La reine invite son mari à un sacrifice en l'honneur de Câmadêva (le dieu de l'Amour), dont on adore les images et auquel on apporte des offrandes et des fleurs. Dans son cortége figure Sâgarikâ, qui s'enflamme subitement à la vue de Vatsa: telle la timide La Vallière s'éprit du majestueux Louis XIV. Nous la revoyons, près de sa compagne Sousangatâ, trahissant le secret de son cœur: elle s'est procuré le portrait du souverain et le contemple d'un œil attendri. Tout à coup, le singe du palais s'échappe et on le poursuit: de là un désordre général; le portrait tombe, et la *sârikâ*, que Sousangatâ tenait en cage, s'envole. Or, c'est un oiseau, du genre des geais ou des pies, qui a la propriété de reproduire la voix humaine mieux encore que le perroquet; il ne manque pas d'aller répéter les douces paroles de l'ingénue aux oreilles de Vatsa, qui, de plus, ramasse son portrait égaré, où on s'est amusé à esquisser en regard sur le même vélin les traits de la demoiselle d'honneur. Il n'en faut

pas tant pour qu'il s'émeuve à son tour : aussitôt qu'il la rencontre, il la courtise et elle s'enfuit à l'approche de Vâsavadattâ qui, découvrant l'indiscrète peinture qu'on lui cache fort mal, s'abandonne à une jalousie assez naturelle. Sousangatâ a été chargée par elle d'épier son amie, qu'elle favorise au contraire le plus possible, et, passablement espiègle, elle a l'idée de l'habiller avec des robes et des parures de la reine et d'arranger un rendez-vous entre elle et le prince : Vasantaka est du complot. On se rejoindra, le soir, au jardin, au fond des bosquets fleuris ; mais le hasard y amène d'abord Vâsavadattâ, qui, dans l'obscurité, subit en gémissant les ardentes protestations de l'amoureux et les imprudentes épigrammes du confident. Elle relève son voile ; elle menace, elle se plaint, elle raille : c'est la fameuse scène de nuit du cinquième acte du *Mariage de Figaro*, longtemps avant Beaumarchais.

L'infidèle époux se jette aux pieds de celle qu'il trompait ; il lui demande pardon : il affirme son innocence ou du moins ses regrets, et elle s'éloigne, plus triste encore qu'irritée. Sâgarikâ s'avance aussitôt : désespérant du succès de ses amours, elle s'apprête à se pendre à un arbre ; Vatsa qui, à ses ajustements empruntés, la prend pour la reine, accourt et détache le nœud fatal, au moment même où la reine revenait vers son époux afin de lui accorder généreusement sa grâce. Nouvelle douleur de l'épouse ; nouvelles humiliations pour le mari ; mais, cette fois, Vâsavadattâ est incapable de maîtriser son mécontentement, et elle fait jeter en prison Sâgarikâ et Vasantaka. Celui-ci en sort promptement, parce que c'est un brâhmane ; mais Sâgarikâ, qui compte y mourir et ne songe même pas en mourant à révéler son véritable nom, envoie à Vatsa en souvenir, par l'entremise de Sousangatâ, son collier de diamants. Quant à lui, renfermé dans sa chambre à coucher dont les murs sont revêtus de cristal, il se lamente, il s'évanouit, il est désolé d'avoir offensé une épouse si estimable et aussi d'avoir perdu une si charmante maîtresse. Vasoundhara, une de ces femmes armées de sabres qui étaient

chargées de la garde intérieure des palais hindous, introduit le neveu du général Roumanwân, et cet officier annonce que son oncle a conquis le pays de Cosalâ ; le prince renaît à la joie et prescrit les libéralités usitées en de pareilles circonstances. Puis, arrive d'Oudjayani un magicien de premier ordre, Samvaranasiddha, qui, seulement en agitant un bouquet de plumes de paon, opère les prodiges les plus incroyables : le roi et la reine sont impatients de jouir d'un si curieux spectacle, et le sorcier leur fait voir tous les dieux et toutes les déesses évoqués par son pouvoir miraculeux. Alors survient l'ambassadeur de Sinhalâ, qui raconte au roi les projets de mariage, ourdis à son insu par son ministre Yogandharayana ; il ajoute en pleurant que malheureusement Ratnâvalî a péri dans un naufrage. Mais il reconnaît le collier de cette princesse au cou de Vatsa : celui-ci n'y comprend rien ; en quoi il est assez excusable. Là-dessus, des cris retentissent ; le bruit se répand que le feu a pris dans une des chambres du palais : c'est celle où Sâgarikâ a été emprisonnée et enchaînée. Palpitant d'inquiétude, Vatsa y court, la trouve résignée à mourir, lui arrache son voile déjà enflammé et l'emporte entre ses bras : notez que les flammes s'éteignent immédiatement par la raison que cet incendie, tout artificiel, avait été allumé par le sorcier et n'était qu'un prestige magique. L'ambassadeur se prosterne devant la fille de son maître, la noble Ratnâvali, qui renonce à son nom de Sâgarikâ et à sa condition de fille d'honneur ; la reine, dont elle est la cousine, se hâte de détacher les fers de ses pieds, l'embrasse et l'appelle sa sœur. Le véritable dieu de la machine, le ministre Yogandharayana, paraît enfin ; il explique à l'assistance sa combinaison, qui était toute dans l'intérêt du souverain, vu qu'à l'union de Ratnâvalî les oracles attachaient la promesse d'un accroissement considérable de puissance et de prospérité. Vâsavadattâ, qui eût été mortifiée de l'inclination coupable de Vatsa pour une simple demoiselle, souscrit volontiers à son mariage avec une de ses égales, une de ses parentes ; le

roi est au comble de ses vœux, puisque, par ce procédé commode et tout indien, il conciliera ses préférences et ses devoirs. C'est le cas d'appliquer, une fois de plus, le proverbe, traduit depuis sur la scène par Shakespeare : *Tout est bien qui finit bien.*

VI

Les pièces que nous venons d'examiner sont les meilleures que nous offrent les recueils, publiés sur le théâtre hindou; ils en contiennent une vingtaine d'autres qu'on pourrait ramener à deux classes : celles qui ont un caractère mythologique ou historique et sont puisées dans les épopées ou les traditions légendaires, et celles dont le cadre a été créé par l'auteur, soit qu'elles se rapprochent du genre intime et romanesque, soit qu'elles touchent à la satire ou à la farce. Il nous suffira de les passer très-brièvement en revue les uns et les autres.

Le drame de la *Chevelure dénouée*, en six actes, par un certain Bhatta-Nârâyana, brâhmane de Canoge, vivant entre 700 et 900, est tiré du *Sabhâ-Parva*, un des dix-huit chants du *Mâhabhârata;* il renferme beaucoup de rôles. On y voit Drôpadî, l'épouse des cinq Pandâvas (puisque la polyandrie florissait dans l'Inde à côté de la polygamie), traînée par les cheveux en pleine assemblée de la main du Corâva Douhsâsana, et son affront lavé dans les larmes et le sang. La diction n'en est pas mauvaise, quoique parfois emphatique et obscure; les caractères y sont assez variés et tracés énergiquement. Néanmoins, on ne peut le comparer qu'aux essais dramatiques de la France, de l'Angleterre ou de l'Espagne vers l'époque de la Renaissance. On y rencontre des maximes toutes modernes, comme celle-ci : « Le pieux Angiras a dit que la contemplation des planètes, les songes, les pronostics, les

météores, les prétendus prodiges ne sont qu'un pur jeu du hasard et ne sauraient inquiéter le sage. » On y trouve aussi des détails révoltants, par exemple, sur le festin qu'une *râkchasi* ou ogresse offre à son horrible époux: c'est un mélange de chair, de sang et de cervelles, servi dans le crâne d'un éléphant. Le *Mâhabhârata* a donné encore naissance à une pièce, les *Fils de Pândou outragés*, en deux actes, dont le premier expose le mariage de Drôpadi et dont le second retrace les revers d'Youdhichthira ruiné au jeu, l'insulte faite à la reine et le départ de ses cinq maris pour leur exil de douze ans au sein des forêts.

Cette œuvre date du XI^e^ ou du XII^e^ siècle: on l'attribue à Râdjasékhara, fils d'un premier ministre et précepteur du roi Mahendrapâla, de la race de Raghou ; ce poète, que ses contemporains portaient aux nues, a laissé trois autres ouvrages: le *Carpoûra-Mandjarî* en prâcrit, un abrégé du *Râmâyana* et la *Statue*, sur laquelle nous reviendrons. De même que les tragiques grecs se nourrissaient des reliefs d'Homère, les poëmes épiques de l'Inde alimentaient les drames sanscrits, et l'on en peut mentionner un troisième très-court, la *Victoire d'Ardjouna*, dont Vyâsa avait fait également les frais. Écrit par l'*atchârya* ou docteur Cântchana, fils du célèbre yoguiste Nârâyana, joué à la fin du XII^e^ siècle par ordre de Djayadéva, roi de Canoge, il représente une série de combats, livrés à propos des troupeaux du roi Virata, que Carna et les fils de Courou ont ravis et que le héros Ardjouna leur reprend. Une quatrième œuvre, dérivée du *Mâhabhârata* et de plusieurs *Purânas*, est l'*Histoire d'Yayâti*, par Roudradéva, poète du XIV^e^ siècle, sur les tendres relations de ce prince, ancêtre commun des Pandâvas et des Corâvas, avec Sarmichthâ, fille d'un roi des démons, et avec Dévayâni, fille d'un génie céleste, et sur les querelles acharnées de ces deux rivales. L'*Harivansa*, espèce d'épilogue du *Mâhabhârata*, a fourni, au XVII^e^ siècle et au XVIII^e^, la matière de deux pièces. La première, le *Madhouranirouddha*, par le brâhmane Tchandra-

sékhara, *gourou* du roi de Bundelcund, Vîra-Sinha, dépeint les furtives amours d'Ouchâ, fille du mauvais génie Bâna, et d'Anirouddha, petit-fils du divin Krishna, et la mort de ce génie tué par le demi-dieu, avec force descriptions du paradis et de l'enfer, comme dans nos mystères du moyen âge, et de nombreux passages sur le conflit des partisans de Wishnou et de Siva. La seconde, la *Victoire de Pradyoumna,* par Sankara-Dikchita, exécutée en l'honneur d'un autre prince de Bundelcund, Sadba-Sinha, mêlée d'épisodes amoureux et de batailles et plus remplie d'érudition que de goût, nous dépeint la lutte d'un fils de Krishna contre Vadjranâbha, roi des *dêtyas* ou démons. Enfin, chose curieuse ! le *Mâhabhârata* a inspiré plus récemment, vers l'an 1800, à un *pandit* de Nadiya, Vêdyanâtha-Vâtchéspati, le *Tchitra-Yadjgna* sur le mythe célèbre de Dakcha, entrecoupé de pantomimes et d'intermèdes, de tirades improvisées, de cérémonies et de prières, d'allusions ironiques à des événements sérieux et à des types consacrés : c'est un spécimen exact de l'état de dégradation où est tombé, de nos jours, l'art dramatique au Bengale.

Le *Râmayana*, on doit le penser, n'a pas été une source moins féconde de conceptions théâtrales. Indiquons d'abord la *Pièce d'Hanoumân* en quatorze actes, mosaïque de morceaux quelquefois brillants; il existe à cette occasion un conte fort étrange. On disait que cette pièce avait été originairement inventée par Hanoumân lui-même, ce singe merveilleux, allié de Râma, qui y a son rôle. Il l'avait gravée tout au long sur des rochers; Vâlmîki qui la lut, frappé de la supériorité de talent qui y éclatait, résolut d'anéantir son épopée, indigne selon lui de soutenir une telle concurrence. Mais le bon singe, exempt de la vanité des auteurs vulgaires, pria le poète de faire disparaître ces vers qu'il jugeait si beaux et qui lui causaient tant de peine. Vâlmîki obéit, et les rochers où la pièce était copiée roulèrent brisés sous les flots : on les découvrit vers le X^e^ siècle, du temps du roi

Bhodja, qui ordonna à Dâmodara-Misra de rassembler ces fragments et d'en recomposer un tout. Du *Râmâyana*, en outre des deux drames de Bhavabhoûti dont nous avons parlé plus haut, sont sortis pareillement : l'*Anargha-Râghava* (XIII^e^ ou XIV^e^ siècle), où abondent les développements de style, les hyperboles, les jeux de mots, les descriptions géographiques et mythologiques, et que les savants du pays estimaient d'autant plus ; le *Message d'Angada*, ébauche en quatre scènes esquissée par Soubhata ; l'*Abhirâma-Mani* par Soundara-Misra, représenté à Djagannâtha pour la fête de Wishnou. La légende de Krishna, puisée dans la dixième section du *Bhâgavata-Purâna* ou dans le *Gita-Govinda* de Djayadéva, a été aussi mise en scène : au XVI^e^ siècle, par Roûpa, un des apôtres et des docteurs primitifs de la secte des Vêchnavas, dans le *Vidaghda-Mâdhava ;* au XVII^e^, par Krishna-Cavi dans la *Mort de Cansa*, donnée à Bénarès pour la fête de Siva ; en ce siècle même, par un brâhmane mahratte, Sâmarâdja-Dikchita, dont la famille subsistait naguère encore, dans l'*Histoire de Srîdâma*. Cette famille n'a cessé de se livrer à l'étude de la littérature dramatique de l'Inde : c'est un de ses membres qui a communiqué à l'érudit Wilson le précieux manuscrit du *Mritchakati* et qui l'a aidé pour la traduction anglaise de quelques parties de son utile recueil. Ces différentes pièces, relatives à Krishna, glorifient en lui ; l'enfant divin sauvé par miracle ; le compagnon de jeunesse et d'études de Srîdâma ; le protecteur d'Ardjouna ; le vainqueur et le meurtrier de Cansa, roi de Mathourâ, de Sisupâla, roi de Tchédi, et de tant d'autres adversaires ; l'amant impétueux et jaloux de la bergère Radhâ, de la princesse Roukminî, de seize mille huit cents autres femmes qui toutes se brûlèrent sur son bûcher ; le héros en qui Wishnou avait daigné s'incarner, qui rappelle à la fois l'Apollon et l'Hercule helléniques, et pour lequel la moitié du Bengale avait un culte de prédilection. Rien n'empêche de joindre à cette première catégorie la *Lune de l'intelligence*, composition allégorique, plus grave qu'attrayante, interprétée

en Occident par Taylor, Brockhaus, Rosenfranz et Hirzel, peut-être assez ancienne, attribuée à un certain Krishna-Misra, ressemblant à nos vieilles moralités, tirée de la *Védânta*, et où l'Humanité, la Raison, la Contemplation, la Dévotion sont personnifiées.

La seconde série, celle des pièces intimes et romanesques, où la fiction et l'amour dominent, s'ouvrirait par la *Statue*, de Râdja-Sékhara, qui nous décrit l'intérieur des *antapouras* ou harems indiens et qui offre des ressemblances avec *Ratnâvali;* les bizarreries n'y manquent pas. Le roi de Lâta, Tchandravarnâ, ayant le malheur de n'avoir qu'une fille, appelée du jolie nom de Mrîngâncâvalî, la fait passer (on ignore dans quel but) pour un fils, tout en lui laissant des vêtements féminins, et confie ce faux garçon aux soins de la reine de Trilinga et de Calinga. Le roi Vidhyadhara-Malla, époux de celle-ci et ayant d'ailleurs officiellement six autres compagnes, n'en tombe pas moins amoureux de Couvalayamâlâ, princesse de Countalâ, qui a été envoyée à cette cour afin d'y épouser le prétendu fils de Tchandravarnâ. Comme si ce n'était pas assez de confusion, la reine, désirant se moquer de son mari qui soupire pour la jeune princesse de Countalâ, l'unit à Mringâncâvalî qu'elle croit toujours être un garçon: mais elle est prise à son propre piége; car tous deux se plaisent réciproquement. Aussi se décide-t-elle à autoriser le galant monarque à épouser par surcroît Couvalayamâlâ; ce qui portera à neuf, sauf erreur, le chiffre de ses femmes légitimes. Il est remarquable que les héros antiques avaient peu d'épouses: Daçaratha, trois; Pândou, Dhritarâchtra et Râma, une seule. Cependant, dans le *Raghuvansa* de Kâlidâsa, nous avons vu le prince Agnivarna abuser de la polygamie et joûter presque sur ce point avec Salomon de triomphante mémoire. La comédie de *Mringâncalékha*, par Wiswanâtha, poète de Bénarès, est assez bien versifiée; mais ce n'est qu'un pastiche de *Vicramorvaçî*, de *Mâlatî et Mâdhava* et de *Ratnâvali*. Il s'y agit d'un prince, épris d'une princesse, séparé d'elle

par un mauvais génie, devenant à moitié fou de douleur, quand elle est enlevée et transportée au temple de Kâli, puis réuni à elle, grâce au pouvoir d'un magicien bienfaisant et malgré l'opposition des esprits infernaux.

VII

Nous compléterons cette liste sommaire, mais suffisante, en citant plusieurs petits ouvrages d'un ton léger et satirique, qui contrastent d'une manière frappante avec la couleur ordinaire des pièces indiennes. Tel est le *Sârada-Tilaka*, simple monologue, mêlé de descriptions, de récits ou de lambeaux de dialogue, débité par un acteur comique qui, dit-on, changeait sa voix et même son costume selon les situations qu'il exposait. Peut-être recourait-il à la ventriloquie, qui était parfaitement connue des anciens et notamment des Orientaux, et ces transformations d'organe et d'extérieur font songer aux facéties actuelles de nos comiques de bas étage. Ce badinage médiocre et obscur passait pour être de Sankara-Cavi de Bénarès et dater à peu près du XII[e] siècle ; voici à quoi il se réduit. Un homme du caractère le plus libre, nommé Rasica-Sékhara, énumère les promeneurs et surtout les promeneuses qu'il rencontre dans les rues de la ville, plus ou moins imaginaire, de Colahalapoura (la ville du tumulte). Il dépeint la beauté et la toilette des femmes, venues des diverses provinces d'alentour, ayant aux oreilles et au nez des anneaux de perles ou de gracieux coquillages, au corset des nœuds de pierreries, à la ceinture des grelots, aux pieds des chaînettes d'argent, aux bras des cercles d'or, entre les tempes et aux joues des traces marquées avec du safran ou du vermillon, sur leur tête des voiles transparents, sur leurs robes de riches broderies, sur toute leur personne des parfums exquis. Il dessine aussi le portrait des religieux qui s'offrent sur son

chemin, et il les traite, avouons-le, d'une façon fort peu respectueuse ; il paraît que, dans l'Indostan, ils en étaient arrivés à tomber dans les plus grands excès et conséquemment dans un profond mépris. Ecoutons-le un instant :

Quels sont ceux-ci ? Ah ! je le vois, c'est d'abord un *djangama*, souillé de poussière, portant ses cheveux retroussés en une seule touffe ; il a au cou le symbole de Siva, des souliers aux pieds, à la main un fragment de crâne. Cet autre est un Vêchnava ; son front du haut en bas est marqué d'une ligne droite ; son arc est garni de sonnettes et de plumes de paon ; à son côté pend une besace. J'aperçois des lecteurs de *Purânas* : ils ont sous le bras les volumes sacrés, entourés de la pièce de drap qu'ils étendront par terre pour s'asseoir ; ils ont des rosaires en main et sur la tête un signe colorié, fait avec du santal. Dans un autre sens s'avancent les superbes Yatis dont l'habillement est teint en jaune ; ils ont des bâtons de bambou ; se contentant du vêtement inférieur, ils étalent l'arrogance de leurs doctrines mensongères. Mais voici l'hypocrisie en personne, les Yoguis, qui, afin de mieux tromper le peuple, comptent pieusement les grains de leur chapelet et couvrent leur corps de cendres de bouse brûlée ; ils laissent croître leur barbe ; leurs habits ont été trempés dans l'ocre ; ils ont leur besace pendue à l'épaule et s'enveloppent d'une peau d'antilope noire.

Ils étaient donc, de bonne heure, devenus communs aux bords du Gange, ces faux stoïciens, ces mendiants suspects, ces ancêtres de notre Tartufe. A plus forte raison, au XVIII^e^ siècle, étaient-ils sujets à caution, et Sâmarâdja-Dikchita les tournait en risée dans sa bluette élégante, mais froide, du *Dhoûrtta-Narttaka*, jouée pourtant (ce qui est singulier) en l'honneur de Wishnou ; il y montrait un dévot de la secte des Sivistes, amoureux d'une danseuse. Plus nous marchons vers le temps présent, plus ces sarcasmes sont accusés. La farce anonyme et assez plaisante du *Dhoûrtta-Samâgama* met aux prises un *djangama* et son disciple, deux espèces de frères quêteurs, qui se disputent la possession d'une courtisane : ils choisissent comme arbitre un brâhmane, qui décide qu'en at-

tendant la résolution du litige la demoiselle restera sous sa protection immédiate et sa surveillance intime ; variante ingénieuse du fameux apologue de *l'Huître et les Plaideurs*. L'*Hâsyârnava* attribué au pandit Djaggadîsa est une satire virulente et grossière contre la légèreté des brâhmanes, la dépravation des princes, la faiblesse des ministres, l'ignorance des astrologues et des médecins. Pour ne pas être bien fine, l'ironie y est très-frappante : le roi Anayasindhou, après avoir fait un tour dans sa capitale, s'étonne d'y voir tout bouleversé. Eh quoi ? ce sont les gens de la populace et non pas les prêtres qui confectionnent les chaussures ! Toutes les dames sont chastes et tous les maris sont constants ! On respecte la vertu ; on n'honore pas le vice ! C'est à ne plus s'y reconnaître : c'est le monde renversé ! Il entre chez une dame galante : là sont réunis des personnages grotesques. Deux mendiants sivistes se querellent à propos des charmes de la belle ; un docteur guérit la colique, en appliquant au palais d'un patient une aiguille rougie au feu, et il lui crève un œil afin de lui éclaircir la vue. Le directeur de la police se frotte les mains, parce que la ville est remplie de voleurs ; le général en chef revêt son armure et tire sa grande épée pour exterminer une sangsue : un devin, que quelqu'un consulte sur l'issue heureuse d'un voyage, lui répond par des calculs astrologiques qui lui prédisent une mort certaine. Deux religieux discutent ensemble sur la théologie et soumettent leurs doutes à un brâhmane, qui leur raconte, d'un air fanfaron et passablement impie, que c'est lui qui a composé les *Védas*, qu'il a escaladé le *swarga* ou paradis, qu'il a ri au nez de Brahmâ et du prophète Vrihaspati, qu'il a donné des coups de canne à Siva : audacieuses railleries, dignes de Voltaire, de Parny ou de Béranger.

Enfin le *Côtouka-Sarvaswa* était une sorte de revanche, prise par les défenseurs arriérés de la caste sacerdotale contre les souverains voluptueux et indociles qui avaient la prétention de vouloir secouer le joug antique des prêtres. Cette esquisse en

deux actes, assez gaie et même assez décente, serait, à ce qu'on croit, du *pandit* Gopinâtha; la date n'en serait pas fort reculée, et on l'aurait représentée à la fête d'automne, au *Dourgâ-Poûdjâ*, cérémonie particulière à la province du Bengale; les allusions et les critiques y abondent. Kalivatsala (l'Enfant de l'âge d'iniquité) règne sur la ville de Dharmanâsa (la Destruction de la justice); il a confié le soin de son âme à Coucarmapantchânana (le Dieu de la corruption). Un pieux brâhmane, Satyâtchârya, a été traité odieusement par lui et par ses courtisans et, retrouvant des confrères dans la prison où il a été jeté, il engage avec eux un dialogue, où se trahit l'amertume de ses plaintes sur les misères du siècle. Ces pontifes, jadis si opulents, un mauvais roi les condamne à errer et à mendier, des haillons sur le dos, un plat de bois à la main; l'infâme monarque n'a de penchant que pour l'iniquité, les liqueurs fortes et les femmes d'autrui, d'honneurs que pour les méchants, de dévoûment que pour le vice, de haine que pour la vertu. Ses amis sont aussi débauchés et aussi aveugles que lui; son secrétaire d'Etat est un fripon; tous ses conseillers sont méprisables: ses sujets ne valent pas mieux. Les hommes de loi et les financiers amassent des revenus par tous les moyens, et ils ne songent qu'à inquiéter et qu'à persécuter les sages. Ceux-ci sont dépouillés de leurs maisons qu'on donne à des courtisanes, de leurs terres qu'on distribue à des ivrognes; la poussière même qui salit leurs pieds est taxée et tarifée par les percepteurs et, s'ils murmurent, un bon cachot répond de leur silence. Plus loin, on s'amuse aux dépens d'un personnage officiel, un foudre de guerre, comparable aux matamores des vieilles comédies latines, italiennes, espagnoles et françaises, le général Samaradjamboûka (le chacal belliqueux), qui se vante d'être capable de couper en deux avec le tranchant de son héroïque cimeterre une motte de beurre frais et qui tremble, de la tête aux pieds, à l'approche et au bruit d'un moucheron. Quelle immoralité, quel oubli honteux des choses sacrées chez le

gourou ou directeur de conscience de Sa Majesté Kalivatsala ! Citons certains traits expressifs de cet ouvrage bizarre.

DHARMANALA.

Que nous prescrit la loi ? « Vous ne commettrez point d'adultère. »

COUCARMAPANTCHANANA.

Radotage d'insensés ! Pratiquons la loi, comme les saints et les dieux eux-mêmes la pratiquaient : faisons ce qu'ils faisaient, et non pas ce qu'ils nous ont dit ; à quoi bon observer des commandements qu'ils ont violés ? Indra (le dieu du ciel) abusa sous un déguisement d'Ahalyâ, compagne de son précepteur Gôtama ; Tchandra (le dieu de la Lune) séduisit également Târâ, épouse de son maître spirituel Vrîhaspati ; Yama (le dieu des morts) ravit celle de Pândou, prince d'Hastinâpoura, en empruntant la forme de son mari ; Mâdhava (ou Krishna) débaucha les femmes de tous les bergers des forêts de Vrindâvana. Ce sont ces fous de *pandits* qui, se complaisant en leur rigorisme, ont décidé doctoralement que l'adultère était un péché.

DHARMANALA.

Mais c'est là un précepte des *rishis* (patriarches célestes) ; que répliquez-vous à cela ?

COUCARMAPANTCHANANA.

Ce sont des imposteurs que vos *rishis*. Devenus trop vieux pour goûter les plaisirs, ils les ont proscrits et, incapables d'éprouver une tentation, ils ont interdit aux autres des jouissances dont il ne leur était plus possible de profiter.

TOUS.

Bravo ! oui, c'est très-vrai ! jamais, jusqu'à ce jour, nous n'avions entendu exposer des préceptes aussi orthodoxes !

En conséquence de cette admirable doctrine, le roi Kalivatsala décide qu'on annoncera, au son du tambour et par ordre de l'autorité, la substitution définitive du vice à la vertu et que le corps des brâhmanes sera banni à perpétuité : c'est la proclamation officielle de l'impiété et du matérialisme. Cet

exemple et bien d'autres prouvent clairement que la société hindoue, telle qu'elle avait été autrefois constituée, déclinait sensiblement, sous l'action du temps et des influences étrangères, et que le respect, d'abord si profond, de ces peuples vis-à-vis de leurs prêtres et de leurs rois s'était considérablement affaibli.

Voilà donc à quel degré de scepticisme et de confusion était parvenu ce drame sanscrit, dont l'origine avait été toute religieuse! Ces dieux et ces demi-dieux, ces héros et ces ermites, qu'on était primitivement si heureux et si fier de proposer, en plein théâtre, aux applaudissements et aux bénédictions populaires, ne fournirent plus par la suite que des prétextes de spectacles pompeux et de processions banales, ou même provoquèrent le doute et le sarcasme. C'est ainsi qu'Apollon, Hercule et Bacchus, d'abord hautement célébrés sur la scène grecque, y furent présentés plus tard par Aristophane et ses émules sous des couleurs équivoques et dans des situations compromettantes. C'est ainsi que nos mystères, si applaudis par la naïve dévotion des spectateurs du XV^e^ siècle, s'altérèrent dès le siècle suivant, choquèrent un public moins ingénu et disparurent, à mesure que le vent orageux de la Réforme soufflait davantage à l'horizon. C'est la marche ordinaire des choses humaines: elles se transforment, tantôt pour progresser, tantôt pour s'éteindre. Les auteurs, à peu près ignorés, auxquels nous avons consacré cet examen rapide, n'avaient plus qu'un rapport indirect avec les vrais poètes de l'Inde ancienne, puisque les derniers de ces dramaturges touchent presque à notre époque et que les premiers étaient assurément postérieurs à l'ère chrétienne; néanmoins il ne nous a pas semblé inutile de les étudier. Leurs œuvres, que nous avons dû joindre aux trois pièces qu'on supposait composées par l'illustre Kâlidâsa, méritaient, à coup sûr, à défaut d'une vive admiration, une attention sérieuse et un jugement impartial. L'exécution en fut généralement conforme aux principes d'une rhétorique, d'une poétique, d'une esthétique lo-

cales, dont la minutie et la subtilité étaient inconcevables. En dépit de bien des taches, le style en est souvent digne d'estime : des métaphores trop fréquentes, des traits prétentieux, une abondance de développements qui dégénère en prolixité, ne sauraient nous empêcher d'en signaler parfois l'élégance et l'harmonie, la grâce et la finesse. D'ailleurs, il ne faut pas y méconnaître une certaine adresse dans l'invention, une certaine fécondité de ressources scéniques. Mais leur principale qualité est incontestablement de nous démontrer, encore une fois, par des peintures expressives et fidèles, que, sous toutes les zones du globe, à toutes les phases de leur histoire, les créatures humaines restent les mêmes et que, si leurs mœurs, leurs coutumes, leurs préjugés changent en apparence et varient à la surface, les caractères qu'elles présentent sont indélébiles, les passions qui les agitent sont immuables.

VII

POÈMES SECONDAIRES

I

En outre des principales œuvres de la poésie sanscrite, que nous venons d'analyser tour à tour avec quelque détail, il en est d'autres, que nous nous bornerons à mentionner brièvement, parce qu'elles sont moindres par l'étendue ou inférieures en mérite. Ainsi nous laisserons de côté toute cette littérature religieuse, qui se groupe à la suite des *Védas* et dont l'expression la plus haute se retrouve dans les *Purânas*. Ce sont des recueils de légendes assez anciennes sur la création, la destruction et le renouvellement des divers mondes, sur la généalogie des dieux et des héros, sur les règnes des différents *manous* ou législateurs primitifs, sur les actions de leurs principaux descendants ; ils contiennent, dit-on, plus de huit cent mille vers. Vers le XI^e^ siècle de l'ère chrétienne, quelque compilateur inconnu les a probablement rassemblés ; mais, au milieu même de leur désordre, la vétusté des matériaux dont ils se composent se révèle si clairement que l'étude en est fort utile pour la connaissance de la mythologie brâhmanique. Ils portent les titres suivants : *Brâhma*, d'où Chézy a tiré l'épisode de l'*Ermitage de Candou; Padma* ou le Lotus; *Brâhmanda* ou l'œuf de Brâhma ; *Agni* ou le feu, dans lequel nous lisons de curieuses prescriptions, imposées aux princes, sur

leurs nombreux devoirs et sur le minutieux emploi de leur temps; *Wishnou* (qui a été traduit par Wilson); *Garouda* sur un oiseau sacré; *Brâhma-Vèvartta*, étudié par Stenzler, sur les transformations de l'Être suprême; *Siva-Linga*, sur une des trois personnes de la *trimurti* hindoue; *Nârada*, sur le fameux patriarche de ce nom; *Skanda*, sur le dieu de la guerre; *Markandéya*, où figure l'incarnation de la déesse Dourgâ ou Tchandi; *Bhavichiyata* ou le Prophétique. Citons-en cinq autres, relatifs à plusieurs des métamorphoses de Wishnou, à savoir : *Matsya* ou le Poisson; *Varaha* ou le Sanglier; *Coûrma* ou la Tortue; *Vâmana* ou le Nain, et *Bhâgavata* ou histoire poétique de Krishna, œuvre peut-être assez moderne et qu'Eugène Burnouf, Eastwick et M. Pavie ont essayé d'élucider. Sans parler de leur utilité historique, les *Purânas* abondent en incidents bizarres ou remarquables, dont les dramaturges de l'Inde ont parfois tiré un bon parti. Il faut y ajouter encore : les *Upapurânas*, qui sont moins estimés; les *Brâhmanas*; les *Itihâsas* (vieilles traditions); les *Soutras* (préceptes); les *Mantras* (prières chantées et notées); les *Tantras*, livres de rites et de formules, espèces de dialogues entre le terrible Siva, dont les paroles s'appellent *âgama*, et sa sombre épouse Dourgâ, dont les réponses se nomment *nigama*.

Au-dessous de cette littérature mystique, nous rencontrons un assez grand nombre de compositions poétiques, sur lesquelles s'était exercée l'imagination des Indiens : elles sont inégales en importance et en valeur; mais plusieurs méritent d'être mentionnées. La poésie gnomique a été assez remarquable dans l'Inde. Un certain Bhârtri-Hâri, qui vivait, à ce qu'on suppose, cent ans avant Jésus-Christ, a fait des stances érotiques, morales et religieuses; espèce d'Anthologie en trois parties, où se succèdent des chants d'amour, des conseils de sagesse mondaine et des préceptes de piété ascétique. Elles ont été traduites en latin par de Bohlen (Berlin, 1833), en vers anglais par M. Tawney, et deux fois

en français par M. Hippolyte Fauche et tout récemment par M. Regnaud. Un autre Bhârtri-Hâri a laissé, sous le titre de *Bhatti-Kâvya*, une épopée grammaticale en vingt-deux chants, consacrée à la mémoire si populaire de l'héroïque Râma; Djayamangala et Bharatamallika l'ont laborieusement commentée. Nous trouvons chez Bhârtri-Hâri cette comparaison recherchée, mais ingénieuse, qui prouve que le jeu de trictrac était connu jadis dans l'Inde: « Cette case, naguère vide, contient une pièce ; beaucoup d'autres viennent s'y joindre; puis, d'un seul coup, tout disparaît. C'est ainsi que le Temps et la Mort, faisant rouler successivement le Jour et la Nuit comme deux dés, prennent pour pions les êtres humains, qu'ils jettent à leur gré sur l'échiquier du monde. » Au reste, on sait (et le savant Fréret, au XVIII^e^ siècle, l'avait constaté dans une dissertation spéciale) que le jeu d'échecs est également d'origine indienne, qu'il passe pour avoir été inventé par un brâhmane qui, à la faveur de ce divertissement, essayait de donner des conseils politiques à un despote, et que ses différentes combinaisons étaient destinées à représenter les évolutions d'une armée asiatique, avec ses rois, ses ministres, ses soldats, ses chevaux et ses éléphants chargés de tours.

Sanka ou Sankara, un prédécesseur ou un émule d'Anacréon sur les rives du Gange, en prenant le faux nom d'Amarou, écrivit cent strophes fort légères, que Chézy, chez nous, sous le pseudonyme d'Apudy, interpréta en 1831; il composa également un hymne solennel en l'honneur de Siva. Le noble Krishna, un des personnages surnaturels du *Mahâbhârata* et des *Purânas*, a été chanté par un poète mendiant, Carnapouraka, mais surtout par Djaya-Dêva, qui vivait un siècle environ avant l'ère chrétienne. Son œuvre, moitié dramatique, moitié lyrique, le *Gîtâ-Govinda*, n'est pas sans analogie avec les pastorales versifiées de l'Italie, de l'Espagne et de la France au XVI^e^ siècle ; elle a été mise en anglais par William Jones (dans le 3^e^ volume des *Recherches*

asiatiques), en latin par Lassen (Bonn, 1836), et en français par M. Fauche. Il y est question des très-libres amours de Krishna avec Radha et ses jeunes compagnes, tandis que, chassé du ciel, il était berger sur la terre, ainsi que l'Apollon grec, gardant les troupeaux du roi Admète. Sous l'expression la plus ardente de la volupté, d'honnêtes commentateurs ont prétendu y découvrir un symbole des effusions les plus idéales. Le prince de Cachemire, Srî Harscha-Dêvâ, qui régnait vers 1120, protégeait les écrivains, cultivait lui-même les lettres et se faisait peut-être aider dans ses travaux littéraires par le poète Dhavaka, fit un ouvrage en vers (le *Naishadda-Tcharitra*) sur les aventures du célèbre Nala, souverain de Naishadda, et sur son mariage avec la belle Damayantî ; sujet exploré antérieurement dans les épopées indiennes. Un autre monarque, non moins éclairé, était le contemporain, à ce qu'on assure, de cet illustre Vicramâditya, dont l'époque fut, d'après les annales hindoues, une ère de merveilleuse prospérité (259). C'était Magha, qui chanta la mort de Sisupala, tué par Krishna ; son poëme a été traduit en allemand par le docteur Schütz (Bielefeld, 1843).

Dernièrement, dans le quatorzième volume des *Indische studien* que publie le docteur A. Weber, M. Jacobi a donné une analyse du *Vira-Tcharitra ;* recueil de traditions et de contes du moyen âge hindou, qui paraît faire suite à une collection analogue, le *Vicrama-Tcharitra*. Ce ne sont pas ici, comme dans l'*Hitopadêsa,* diverses historiettes, reliées à un même centre par un cadre commun, mais plutôt une sorte de poëme fictif sur un unique sujet dans le genre de nos romans rimés des XII^e^, XIII^e^ et XIV^e^ siècles. L'auteur, nommé Ananta, qui vivait précisément vers 1400, y raconte, en trente chants, dont la fin et peut-être le début manquent, la lutte plus ou moins fabuleuse de Vicramâditya, roi d'Oudjayani (supposé vivant 57 ans avant J.-C.), et de Sâlivâhana, roi de Pratisthâna (qu'on place 78 ans après J.-C.). Nous y voyons : le triomphe de ce dernier ; les exploits du paladin Soudraka et

les services rendus par lui au vainqueur ; l'ingratitude de Çaktikumâra, fils et successeur de celui-ci ; la formation d'une ligue puissante, ourdie contre ce prince ingrat par Soudraka et Bemba, fils de Vicramâditya ; le siége de la ville de Pratisthâna ; la chute de Çaktikumâra, renversé par une foule de vaillants adversaires. Tous ces personnages sont historiques ou à peu près aux yeux de plusieurs critiques ; selon d'autres, ce seraient autant de symboles astronomiques. Ainsi, Vicramâditya et Soudraka seraient des héros solaires, tandis que Sâlivâhana et Çaktikumâra appartiendraient à la race des serpents ou des ténèbres.

Il y aurait exagération à compter parmi les poëmes deux *stotras* ou cantiques, à l'usage de la secte des *Jaïnas :* le premier nommé *Bhaktâmara-Stotra* et attribué à Mânatunga, le second appelé *Kalyânamandira-Stotra* et imité du précédent. Mais, en dehors de cette littérature de dévotion, il est permis de mentionner : le *Gatha-Karpara*, qui est assez médiocre ; le *Kirâtarjuniya* de Bhâravi, dont M. Schütz avait commencé une traduction ; des stances de Tchora, intitulées *Bilhana-Tcharitra ;* des poésies de Bhâsa et de Bhâskara ; des fragments moraux, attribués naïvement à Ousanas-Soucra, régent céleste de la planète de Vénus ; enfin des productions toutes modernes, quelquefois même inspirées par l'esprit chrétien, roulant par exemple sur l'enfance du Christ, sur la vie de saint Paul et sur d'autres sujets analogues. Pour le coup, nous sommes bien éloignés des *Védas*.

II

Nous remontons vers les temps antiques à propos des apologues de l'Inde. Quoiqu'ils soient écrits en prose, nous les classons à la suite des poëmes secondaires, parce que l'imagination y a la plus grande part, que l'allégorie y domine et

que le style en est presque toujours figuré. Grâce à la croyance de la métempsycose, un tel genre devait naturellement éclore en Orient et dans cette partie même de l'Orient. Les métamorphoses du divin Indra en oiseau ou en bélier à la façon du Jupiter hellénique, les relations intimes des vautours et des singes avec les dieux et les hommes exposées en divers endroits du *Râmâyana*, rentraient déjà dans ce cercle d'idées. Mais le recueil de fables le plus ancien que l'on connaisse chez les Indiens et sans doute ailleurs est le *Pantcha-Tantra* (ou les Cinq leçons), divisé en autant de livres et dont le texte primitif, modifié par des additions considérables, ne saurait être fixé avec certitude. La rédaction actuelle paraît en avoir été faite dans le Dekkan, et ce qui lui donne un caractère particulier, c'est que le cadre y est toujours formé par une narration principale, à laquelle sont réunis, comme à un centre commun, les récits les plus divers. C'est une sorte de roman allégorique, politique et moral, qui retrace les aventures de Paramarta et autres personnages fabuleux, et où les interlocuteurs ordinaires sont deux chacals, réputés en Asie pour être des types de finesse, ainsi que le sont les renards en Europe. La tradition l'attribue d'ordinaire au brâhmane Wishnou-Sarma, qui est probablement le Pilpay ou Bidpaï des légendes; il l'aurait écrit pour l'instruction de trois jeunes princes, ses élèves ; mais l'existence de ce personnage est très-hypothétique.

Ce qui est moins douteux, c'est qu'au sixième siècle de notre ère, cet ouvrage fut traduit du sanscrit en pehlvi par le mage Burzouyeh, sur l'ordre de l'illustre roi Sassanide Khosrou-Nouschirwan, qui régna de 531 à 579, et mis plus tard en arabe sous le nom de *Calilah et Dimnah*. MM. Benfey et Socin en ont découvert une version syriaque, faite, à ce qu'il paraît, d'après l'original sanscrit qui est aujourd'hui perdu et dont le *Pantcha-Tantra* ne serait lui-même qu'un remaniement. M. Carrière a traduit cette version syriaque en suivant le texte pehlvi, que le professeur Bickel a édité

récemment avec une traduction allemande. D'un autre côté, M. Joseph Derembourg prépare la publication de deux versions de ce livre, données en hébreu : l'une, par Jacob-ben-Éléazar et dont le manuscrit appartient à la bibliothèque bodléyenne; l'autre, par un anonyme et qui se trouve à la Bibliothèque nationale de Paris; quelques parties de cette dernière avaient été déjà publiées par Sylvestre de Sacy et par le docteur Neubauer. En outre, deux des plus savants membres de l'Institut, MM. Ernest Renan et Paulin Paris, dans le 28e volume de l'*Histoire littéraire de la France*, présenteront une analyse détaillée d'une traduction latine de *Calilah et Dimnah* par un certain Raymond de Béziers (1313), qui semblait avoir pris à son tour pour modèle une version espagnole. Est-ce assez de transformations et de voyages? Ajoutons que le *Pantcha-Tantra* a encore été traduit en hébreu, par le rabbin Joël; en grec au XIe siècle; en latin encore, vers 1262, par Jean de Capoue, juif converti, avec ce titre : *Directorium humanæ vitæ, parabolæ antiquorum sapientium;* en italien; en français, par Galland (1724) et par l'abbé Dubois (1826). De là seraient sorties, selon Hammer et Langlès, les fameuses *Mille et une Nuits*, qu'au contraire Silvestre de Sacy croyait être véritablement d'origine arabe. En tout cas, de là vinrent une multitude d'apologues, qui ont passé non seulement en arabe et en persan, mais dans la plupart de nos littératures occidentales et spécialement en France au Moyen Age, dans l'*Histoire des sept sages* ou le *Dolopathos*, et dans les récits que des auteurs plus modernes en ont tirés, de sorte que notre immortel La Fontaine, par exemple, a pu imprimer le cachet de son génie, à la fois si imitateur et si original, à plus d'une fiction, inventée, bien des siècles auparavant, entre le Gange et l'Himâlaya.

Galland, de Cardonne, Langlès, Sylvestre de Sacy, M. Loiseleur-Deslongschamps dans un judicieux *Essai sur les fables indiennes et sur leur introduction en Europe* publié en 1838, ont soigneusement discuté ces questions curieuses de filiation.

Elles ont donné lieu, il y a quelques années, entre deux érudits étrangers, à une polémique d'un assez grand intérêt et qu'il n'est pas hors de propos de résumer. En 1849, M. Wagener, professeur à l'université de Gand, avait fait un travail sur les rapports qui existent entre les apologues de l'Inde et ceux de la Grèce : ce travail fut récompensé par la faculté de philosophie de Bonn, soumis en 1852 à l'académie royale des sciences, lettres et beaux-arts de Belgique, inséré dans le 25e volume de ses *Mémoires* et tiré à part en 1854. Dès l'année suivante, M. Weber, le célèbre philologue prussien, s'empressa d'en combattre les conclusions dans une dissertation en règle. Déjà Wilson et M. Loiseleur-Deslongschamps avaient remarqué entre les fables de ces deux nations des affinités singulières. M. Wagener, comparant une vingtaine de morceaux écrits dans l'une et l'autre langues, avança que le genre même était de création indienne ; M. Weber, à son tour, fit venir de la Grèce la plupart des fables de l'Inde. Le premier prétendit que les Indiens repoussaient toutes les innovations étrangères ; qu'ils voyageaient peu ; que les Assyriens et les Perses seuls avaient dû porter leurs idées en Grèce ; enfin que la croyance à la métempsycose était extrêmement favorable au développement de l'apologue. Le second répondit que, si les Indiens, à la manière des Grecs eux-mêmes, appelaient les étrangers des *barbares*, ils les copièrent néanmoins bien souvent, (notamment quand ils empruntèrent aux races sémitiques leur alphabet et leur système des mansions de la lune), et que d'ailleurs le Bouddhisme était venu abolir toute distinction entre les castes et les nationalités différentes. Il ajouta que la date du *Pantcha-Tantra* était fort conjecturale, que les épisodes dont il se compose doivent y avoir été enclavés à des époques successives et que, pour la métempsycose, elle fut adoptée par plus d'un peuple de l'antiquité. Rien d'étonnant, disait-il encore, à ce que, dans les fables grecques et dans celles de l'Inde, le lion, l'aigle, le serpent jouent un rôle semblable ;

celui que la nature leur assigne. Seulement dans celles de la Grèce on ne voit guère paraître l'éléphant ni le perroquet, puisque ces animaux appartiennent plus exclusivement à l'Orient. Si, dans les apologues indiens, le chacal remplace le renard des fables ésopiques, c'est une affaire d'analogie; l'âne s'y montre stupide comme dans les fables grecques, par imitation, tandis que, dans certains mythes réellement hindous, il est irascible, lascif et en commerce familier avec la mort et les démons.

Arrivant au détail, M. Weber montrait que la fable indienne de l'*Ane revêtu de la peau du lion* était mentionnée dans le *Cratyle* de Platon et chez Lucien, et qu'elle n'était pas sans rapport avec la légende des oreilles du roi Midas. En étudiant celle de la *Tortue* et celle du *Chien qui lâche sa proie pour l'ombre* dans le *Pantcha-Tantra* et chez Babrius ou chez Phèdre, il constatait, d'après Stobée, que ce dernier sujet était connu en Grèce du temps de Démocrite. Celle du *Voyageur protégé contre une écrevisse par un serpent* lui rappelait un récit d'Esope et la tradition, alléguée par Elien à propos de l'inimitié naturelle du serpent et de l'écrevisse; celle de la *Souris métamorphosée en fille* se retrouvait dans les deux langues. Quoique celle du *Rat qui délivre le lion pris dans les filets* fît partie du *Mâhâbhârata;* quoique celle des *Trois brâhmanes*, ressuscitant un lion mort qui les déchire ensuite, parût à M. Wagener avoir inspiré le récit de *l'Homme et la Couleuvre*, M. Weber n'en persistait pas moins à croire à l'autorité des textes grecs, sous prétexte qu'ils sont beaucoup plus secs et plus nus que les textes indiens. Disons que cet axiome de critique, par lequel on jugerait de l'antiquité d'un ouvrage en raison de sa simplicité, nous semble assez contestable. Le goût si délicat des Hellènes ne peut-il pas avoir abrégé et simplifié les inspirations, toujours si complexes et si diffuses, de la littérature sanscrite? Qu'y aurait-il eu de surprenant à ce qu'Esope eût résumé les inventions de Bidpaï? La concision de Babrius ou de Phèdre prouve-t-elle

autre chose que les progrès de l'art et les résultats du travail? Effectivement Homère et Hérodote sont bien plus abondants qu'Apollonius de Rhodes ou Thucydide, et pourtant ils les avaient précédés. M. Weber affirmait par surcroît que les livres bouddhiques du sud conservent des traces visibles de l'influence grecque et qu'il y eut un échange actif d'idées entre le roi grec ou *yavana* Ménandre (Misinda) et le prêtre hindou Nagascha. Il faisait observer que le dogme de la métempsycose, plus respectable pour les Bouddhistes que pour les Brâhmanes eux-mêmes, avait dû singulièrement faciliter dans l'Inde la propagation des fictions étrangères. Finalement, il avait terminé cette dissertation, parfois systématique et paradoxale, mais toujours approfondie et instructive, en mettant sur tous les points la priorité d'invention du côté de la Grèce. A ce propos, nous ne pouvons nous abstenir de remarquer que l'érudition, elle aussi, a ses phases et comme ses modes. Il y a une cinquantaine d'années, les savants faisaient tout venir de l'Inde en Grèce; aujourd'hui c'est l'excès opposé. De ce qu'il est possible que les Grecs, depuis l'expédition d'Alexandre, aient servi de modèles aux Indiens, spécialement pour l'astronomie, l'art de bâtir, l'usage de frapper les monnaies, il en est maintenant qui affirment que de la Grèce seule ont dérivé l'épopée, le drame et la philosophie de l'Inde.

Quoi qu'il en soit de ces curieux problèmes, très-propres à intéresser et à exercer l'érudition, on n'ignore point que le *Pantcha-Tantra* a été remanié et abrégé, vraisemblablement à Palibothra, sur les rives du Gange, à une date relativement moderne, par un *pandit* du nom de Nârâyana, et que cet extrait est connu sous le nom d'*Hitopadésa* (l'instruction utile). Il se compose de quarante-trois contes, dont vingt-six sont empruntés au *Pantcha-Tantra* et dix-sept à un autre recueil resté inconnu. Il eut un immense succès et a été traduit: en bengali, en mahratte, en hindoustani, dans tous les dialectes hindous, et aussi en persan; plus tard, en an-

glais par Wilkins (1787), William Jones (1799) et Johnson (1848); en allemand, par le docteur Müller (Leipzig, 1844); partiellement en grec par Dimitri Galanos (Athènes, 1851); en français (1855), par M. Edouard Lancereau, membre de la Société asiatique. Il a été édité : en sanscrit par Colebrooke en 1804 et en 1810; par Guillaume de Schlegel et Lassen, à Bonn vers 1830. Cette collection d'historiettes est entremêlée, à chaque instant, de souvenirs mythologiques, d'allusions aux poëmes héroïques, aux drames ou aux codes de l'Inde, de réflexions et de maximes, principalement sur la brièveté de la vie, les dangers de l'ignorance, les vices des cours, l'inconstance et la perfidie des femmes. Elle se partage en quatre livres.

Le premier (*Mitralâbha* ou l'Acquisition des amis) tend à démontrer les avantages de la sympathie et de l'union mutuelles; l'apologue le plus saillant qui y figure a fourni à La Fontaine le sujet d'une de ses meilleures compositions : *le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat*. Le second livre (*Souhrîbidha* ou la Désunion des amis) correspond à la première des cinq parties du *Pantcha-Tantra*. Une des fables importantes qu'on y trouve (*le Taureau, les deux Chacals et le Lion*) était destinée à avertir les princes du péril qu'il y a pour eux à écouter les flatteurs, les intrigants, les délateurs, au détriment de leurs serviteurs les plus fidèles. Le troisième livre (*Vigraha* ou la Guerre) est imité de la troisième section du *Pantcha-Tantra :* l'apologue des *Cygnes* et des *Paons* qui y tient une grande place sert à nous prémunir contre l'inconvénient de nous fier aveuglément à des inconnus ou même à des ennemis. Le quatrième livre (*Sandhi* ou la Paix) n'est guère qu'une suite du précédent : on y remarque l'histoire du *Brâhmane qui brisa les pots,* modèle vague et lointain de la fable si populaire de *Perrette et le pot au lait,* telle que nos vieilles farces gauloises l'avaient mise en scène avant Bonaventure des Périers et La Fontaine. Dans la pensée de l'auteur indien, son œuvre était faite pour l'enseignement

plutôt que pour la distraction ; c'est ce qu'attestent ces lignes, tirées de sa préface :

De tous les biens, la science est, dit-on, le plus grand, parce qu'on ne peut ni l'enlever à autrui ni l'acheter, et qu'elle est impérissable. La science donne la modestie ; avec la modestie, on acquiert du talent ; par le talent, on obtient la richesse, par la richesse le mérite religieux, et par suite le bonheur.. L'homme instruit possède toutes les qualités ; l'ignorant n'a que des défauts : aussi un seul homme instruit vaut-il mieux que plusieurs milliers d'ignorants. Comme on ne peut appliquer un ornement sur un vase que lorsqu'il est neuf, cet ouvrage a pour but d'enseigner la politique aux jeunes gens, en la déguisant sous le voile de la fable.

A cette classe d'allégories sentencieuses peuvent se rattacher les *Avadânas*, recueil de paraboles, dont les Bouddhistes usaient à l'appui de leurs prédications, dont le texte sanscrit est perdu et que M. Stanislas Julien a traduit, en 1859, d'après une version chinoise. Il comprend cent douze apologues, où M. Weber ne serait pas éloigné de voir des réminiscences assez exactes des paroles attribuées au Bouddha Çakya-Mouni. On n'y retrouve pas trop les digressions et les hyperboles, si fréquentes dans la littérature indienne. Ces apologues tantôt recommandent la charité et la pénitence, tantôt donnent des conseils de sagesse mondaine ou même se contentent de divertir le lecteur. Plusieurs sont encore arrivés de proche en proche jusqu'à La Fontaine, qui les a utilisés de son mieux, sans en soupçonner le moins du monde l'origine reculée. Nous citerons à cet égard : *l'Ane et le petit Chien*, *les Membres et l'Estomac*, *l'Ane couvert de la peau du Lion*, *la Tortue et les deux Oies* (les deux Canards et la Tortue) ; *le Phénix et la Chauve-Souris* (la Chauve-Souris et les deux Belettes) ; *le Maître de maison et le flatteur maladroit* (l'Ours et l'amateur des jardins). En somme, la littérature brâhmanique ou bouddhique fut une source féconde de narrations, tour à tour fines, graves ou plaisantes, dont plusieurs, depuis bien des siècles, ont été interprétées, imitées, retournées de

toutes les façons par les principales nations de l'Asie ou de l'Europe.

Sans doute, elle n'a souvent qu'une médiocre valeur au point de vue esthétique; mais habituellement elle associe l'agrément à l'instruction, la poésie à la morale : d'ailleurs elle est d'une incontestable richesse et fort curieuse à étudier, même dans ses fautes et ses excès. Une question des plus importantes s'y rattache, et nous l'avons déjà indiquée en passant; seulement elle est encore l'objet des conjectures les plus vagues et des discussions les plus ardentes: c'est la question des rapports intellectuels de l'Inde et de la Grèce. Quelle est celle de ces deux nations qui a contribué à instruire et à civiliser l'autre? Il se peut que, selon les époques, elles se soient emprunté ou prêté mutuellement telles ou telles traditions. Il n'y a guère d'analogie entre les hymnes védiques et les hymnes dits homériques qui leur sont très-postérieurs. On a prétendu que Valmîki avait copié Homère, à cause d'un passage de Dion Chrysostôme, qui dit que les Indiens chantaient dans leur propre langue l'*Iliade* et l'*Odyssée* : en ce cas, c'étaient des imitations fort libres; car le pieux Râma ne ressemble nullement au fougueux Achille, et Sîtâ, enlevée comme Hélène, n'a de commun avec elle que la beauté. Nous avons vu, au contraire, que les fables ésopiques rappelaient fréquemment les apologues du *Pancha-Tantra* ou de l'*Hitopadésa* et aussi ces *Jâtakas* bouddhiques, paraboles morales où les animaux servaient à faire la leçon aux hommes. Si les Indiens doivent leur astronomie ou leur sculpture aux Grecs, s'ils n'ont pas transmis à Aristote la théorie du syllogisme, il paraît démontré que leur philosophie (non aux premiers âges, mais après la fondation d'Alexandrie, où une fusion d'idées s'opéra entre l'Orient et l'Occident), influa beaucoup sur celle de la Grèce, particulièrement sur les écoles néoplatonicienne, manichéenne et gnostique. En revanche, le théâtre hindou pourrait bien procéder uniquement de modèles helléniques, vu son origine

relativement récente et les rapports commerciaux et politiques qui unissaient la cité d'Oudjayanî (l'Ozène de Ptolémée) aux royaumes grecs de Bactriane et aux colonies de Barygaza et de Pyraste. N'est-il pas curieux de trouver dans plusieurs des drames sanscrits ces rôles de *yavanîs* ou esclaves grecques, servant à la cour des rois indigènes? Les points de contact entre les deux peuples ont donc été nombreux, sans qu'il soit jusqu'à présent possible de les déterminer bien nettement.

VIII

OUVRAGES DIDACTIQUES

I

Si les Indiens ont souvent excellé dans les fantaisies de l'imagination, ils sont bien loin d'avoir dédaigné le culte plus sévère de la science. Chez ce peuple, porté d'instinct vers les abstractions, épris de ses propres rêves et façonné de longue main à une servitude politique et sociale qui, en le dispensant d'agir, l'habituait d'autant plus à penser, l'histoire était faible, la chronologie tout à fait nulle, l'éloquence sans vitalité, parce qu'elle était sans emploi. Mais il s'occupait d'astronomie, de mathématiques, de géographie, de médecine, de lexicographie, de critique, de législation et avant tout de métaphysique. De là une foule de traités (*sâstras*), subdivisés à l'infini : *Védânta-Sâstras* (sur la philosophie religieuse), *Dharma-Sâstras* (sur les lois), *Kavya-Sâstras* (sur la poésie), *Silpa-Sâstras* (sur les arts mécaniques), *Câma-Sâstras* (sur l'amour), etc.

Il n'entre pas dans notre plan, exclusivement littéraire, de passer en revue les commentaires sur la théologie ou les écrits philosophiques; nous nous contenterons sur ce point de résumer quelques notions générales. Des *Védas* s'est dégagée toute une philosophie mystique et idéaliste, fort ancienne,

appelée *Védânta*, absolument opposée à la *Sankya*, cette doctrine impie et matérialiste de Kapila, et différente, à un moindre degré, des sectes *Nyâya*, *Nichada*, *Vaisêchika*, *Niroukta* et de celles des *Djaïnas* et des *Yoguistes*. Dans cette dernière brillaient Patandjali et Yâdjagnavalhya, tandis que la *Mîmânsâ* était représentée par Jaimini et Badarayana. Jointe à la *Pourva*, la *Védanta* constituait les deux systèmes orthodoxes de l'Inde et proclamait l'existence d'un Dieu unique, qu'on doit adorer d'une manière abstraite. Elle a été renouvelée avec éclat par l'*atcharya* ou docteur Sancara vers le X• siècle après Jésus-Christ ; Colebrooke, Eugène Burnouf, Windischmann, Haughton, Roth, A. Weber s'en sont occupés tour à tour. Elle a produit sous le titre d'*Upanishads* beaucoup de dissertations explicatives sur l'unité de Dieu et sur l'identité de l'Univers ou de l'esprit humain avec la Divinité. Quelques-unes furent traduites : en persan, par Dara-Shakoh ; en latin, par Anquetil-Duperron ; en anglais, par Rammohun-Roy, un des brâhmanes les plus éclairés et les plus laborieux de notre temps, et Colebrooke, Pauthier, Poley, Roër les ont étudiées. En 1876, dans la *Revue philosophique*, M. Regnaud a consacré deux articles à l'examen de la *Védanta*, et un des plus jeunes et des plus savants professeurs de l'Université de France, M. Alfred Fouillée, vient de publier un recueil de morceaux tirés de tous les philosophes, depuis le Brâhmanisme et le Bouddhisme jusqu'au positivisme moderne. N'oublions pas que dans l'Inde certains réformateurs actuels essaient de fonder sur les *Védas* une sorte de monothéisme.

Nous ne nous arrêterons pas, malgré leur importance, aux ouvrages bouddhiques, qui tendaient à battre en brèche les dogmes antérieurs du Brâhmanisme et qui remplissent des bibliothèques entières. Ils ont été, les uns écrits en pâli, les autres traduits en tibétain, en birman, en mongol, en chinois ; assez peu furent composés en sanscrit. Les deux plus remarquables sont : le *Lotus de la bonne loi*, qui a été commenté par Eugène Burnouf, et le *Lalita-Vistara*, que M. Foucaux a

si soigneusement édité, qui retrace la vie miraculeuse du fameux Bouddha et qui a servi de base à un livre substantiel de M. Barthélemy Saint-Hilaire sur le même sujet. Le Bouddhisme, cette religion d'humilité et d'abnégation, subsiste depuis plus de vingt siècles, et actuellement il compte, dit-on, dans l'Inde, dans les pays de Cochinchine et de Siam, dans l'île de Ceylan, en Chine, au Japon, au Tibet, deux à trois cents millions de sectateurs. Or, s'il s'est répandu à ce point, il le doit autant à la plume des écrivains qui l'ont expliqué au monde savant qu'à la parole des prédicateurs qui l'ont propagé parmi les masses. Sans rechercher entre le Bouddhisme et le Christianisme des rapports qui peuvent n'être que des ressemblances fortuites, il est bon de rappeler que le *Lalita-Vistara* a été imité en Europe et adapté à la forme chrétienne par saint Jean de Damas, et qu'il a produit une des compositions les plus curieuses du Moyen Age, *Barlaam et Josaphat;* MM. Laboulaye et Littré l'ont fait remarquer les premiers. Jusque dans une des plus récentes écoles de la philosophie allemande, celle de Schopenhauer, on retrouverait des traces des préceptes bouddhiques et de la croyance au *Nirvâna*. Dernièrement, cette secte a été l'objet de plusieurs travaux estimables : une notice sur le *Nirvâna,* par M. Foucaux, dans la première livraison de la *Revue de philologie et d'ethnographie;* l'*Histoire du Bouddha Çakya-Mouni de sa naissance à sa mort,* par Mme Mary-Summer, avec une préface et un index de M. Foucaux; les *Religieuses bouddhistes du Bouddha jusqu'à nos jours,* par la même, avec une introduction due également à la plume de cet érudit; et des *Notes sur quelques termes bouddhiques,* par M. Senart.

La législation et la jurisprudence indiennes sont représentées surtout par les dialogues célèbres, mis sous les noms de Manou et d'Yâdgnavâlkya, qui y figurent comme des interlocuteurs inspirés. *Manou* ou *Menou* (nous l'avons déjà dit) a été assimilé au *Menès* des Egyptiens et au *Minos* des Crétois; fils de Brâhma, il aurait été le premier homme (le *man* des

races teutoniques), et son existence est purement fabuleuse. Cependant le code qui lui est attribué est bien postérieur aux *Védas*, et on le place plus ou moins arbitrairement quelques siècles avant l'ère chrétienne ; c'est un assez beau livre de droit et aussi de morale, écrit en vers et où ne manquent ni les observations intéressantes ni les honnêtes préceptes. Les Lois de Manou (*Manâva-Dharma-Sâstra*) ont été traduites en anglais par William Jones en 1794 et par Richardson en 1847 ; en français par M. Loiseleur-Deslongschamps en 1833, et par Pauthier en 1840 ; celles d'Yadgnavâlkya ont été publiées en sanscrit et en allemand, en 1849, par le docteur Stenzler. Les unes et les autres ont donné lieu à un grand nombre de commentaires anciens ou modernes. Plusieurs sont indigènes ; ce sont par exemple le *Mitâkcharâ* (sur la loi d'héritage) par Vidjanêswara-Bhatta ; le *Dattaka-Tchandaka* (sur les adoptions) par Dêvandha-Bhatta ; un autre sous le même titre par Srikavêra ; le *Viramitrodaya* par Mitramiéra ; le *Dâya-Kômûdi*, appelé également *Dattaka Kômûdi* ou *Vyavamhâra-Kômûdi ;* le *Vivâda-Tchinta-Mani* (sur les procès) par Vatchâspati-Misra ; le *Daya-Bhâga* et le *Daya-Tatwa* (sur les successions) ; le *Vyavahara-Tatwa* (sur la procédure) par Raghounandana-Bhatta ; le *Daya-Krama-Sangraha* (sur l'hérédité) par Krishna-Tarkâlankâra, etc. Quelques-uns sont européens et, en outre de l'érudition théorique qui y brille, ils offrent encore un intérêt tout pratique, puisqu'ils touchent à une multitude de points qui sont perpétuellement en litige au sein de la société hindoue et dont les agents du gouvernement anglais sont sans cesse obligés de s'occuper vis-à-vis de leurs administrés.

D'autre part, la science des astres plaisait singulièrement aux Indiens ; chez eux, comme chez les Chinois, les Chaldéens, les Egyptiens et les Arabes, le zodiaque fut connu de bonne heure. Un savant lettré, Varâhamihira, a écrit en ce genre un traité, intitulé : *Vrihât-Sanhita*. On lui attribue pareillement la *Yogayâtrâ*, dont M. Kern a publié le texte

avec une traduction et des notes : c'est une œuvre à la fois poétique et scientifique, où l'astrologie domine et où des beautés réelles se mêlent à d'absurdes théories. On y étudie les aspects du ciel, suivant qu'ils sont favorables ou non à la *yâtrâ* ou entrée en campagne d'une armée ; on s'y occupe des hommages à rendre aux divinités et aux planètes souveraines, de la manière de sculpter et d'orner leurs statues, des prières qu'on doit réciter en leur honneur, des hymnes qu'il faut chanter à la louange des innombrables génies qui peuplent l'espace et qui président aux actions des hommes. On sait que le fameux Bailly, en 1787, donna une *Histoire de l'astronomie indienne et orientale ;* en 1847, M. l'abbé Guérin étudiait l'*Astronomie indienne d'après les Brâhmes*, et M. Michel Chasles a fait porter également sur cette matière ardue ses recherches approfondies.

Un certain nombre d'ouvrages que nous pouvons mentionner se rattachaient aux sciences. Bhaskara avait fait un traité d'algèbre, le *Vîdja-Ganita*. Le roi Madanapâla, qui gouvernait le district de Douab, passe pour avoir composé un dictionnaire médical, le *Madanavinoda*, et plusieurs autres traités analogues. On estimait fort un livre de médecine, inspiré par le médecin des dieux Dhanwantari (ou tout simplement par un savant de ce nom) et continué par son disciple Susruta, et deux autres écrits en vers et encore inédits, le *Tchikitsitasthâna* et le *Yogaçataka*. On vient de publier à Bombay, d'après quatorze manuscrits venant de différentes parties de l'Inde, le texte sanscrit du *Sayadri-Khânda*, compilation sur la mythologie, l'histoire primitive et les antiquités des Hindous : ce texte qui, à lui seul, n'a pas moins de sept cents pages, a été édité et traduit en anglais par le docteur d'Acunha. D'ailleurs, les productions purement historiques furent très-rares chez les Indiens : le réel, le concret, l'authentique convenaient assez mal à ces imaginations vaguement méditatives ; les caprices ingénieux de l'esprit leur agréaient davantage. C'est pourquoi les fictions romanesques n'ont pas

plus manqué là qu'en Grèce, à Rome, à Byzance ou dans notre Occident; nous en indiquerons quelques-unes, et, si nous les plaçons parmi les ouvrages didactiques, c'est qu'elles s'en rapprochent parfois par l'intention morale et le ton sentencieux. Ainsi, pour amuser l'aïeule du roi Srî Harscha-Dêva, le célèbre Somadêva-Bhatta, né à Cachemire, publia le *Vrihât-Cathâ ;* ce recueil a été reculé par certains critiques vers une date beaucoup plus ancienne. Les premiers livres en ont été mis en allemand, entre 1839 et 1843, par le docteur Brockhaus à Leipzig, et Sivadâça y avait puisé vingt-cinq historiettes, traduites en hindoustani par Bytal-Puchisi et ensuite en anglais par le rajah Kâli-Krîshna-Bahâdur, dont la version a eu deux éditions à Calcutta et à Sérampore. Le succès de la collection primitive avait fait dire que la fleur de l'éloquence se divisait en trois courants principaux : le *Râmâyana*, le *Mahâbhârata* et le *Vrihât-Cathâ*. Le neveu du poète Vararoutchi, Soubhandou, protégé comme son oncle par le prince Bhôdja, composa une histoire allégorique des amours du grand Candârpakêtou et de la belle Vâsavadattâ, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, la femme du roi Vâtsa et l'héroïne du drame de *Râtnavali* ou des légendes du *Vrihât-Cathâ*.

Toutefois, à côté de ces badinages spirituels, mais futiles, les Indiens ont laissé des productions, qui attestaient en eux un goût prononcé pour les études les plus minutieuses et les plus arides. Kânada et Gotama ont donné des *Soutras* sur la logique; Pânini écrivit une grammaire (*Soutra-Vritti*) qui réglait les conditions de la langue ; Amara-Sinha, contemporain de Kâlidâsa, a fait un vocabulaire en vers, que M. Loiseleur-Deslongschamps publia en 1837. Vopadêva, Radhacantadêva, Vada-Râja, bien d'autres ont consacré à des études analogues des travaux fort sérieux, dont les uns ont passé dans nos langues occidentales, dont les autres attendent encore des éditeurs. Le penchant, qui portait les Hindous à tout définir, à tout analyser, à tout classer, avait fait

d'eux des rêveurs, doublés de compilateurs. Cette disposition s'étendait à toutes choses : amoureux des règles et des théories, ils réduisaient en formules les arts les moins élevés. Sarngi-Dêva, savant Cachemirien qui vivait entre le XII^e^ et le XV^e^ siècle de notre ère, rédigea, sous le titre de *Sangîta-Ratnâcara*, des observations sur le chant et la danse ; on attribua au prince Nacoula un ouvrage d'hippiatrique ; on élabora en style didactique des livres de cuisine, et même un certain Yogatchârya ne craignit pas de composer un manuel, nommé *Tchârya-Vidyâ*, à l'usage des voleurs. Il n'y avait guère moyen d'aller plus loin ni de descendre plus bas.

Mais il était un domaine, où l'intelligence raffinée de la race indienne se donnait plus aisément carrière : celui de la critique. Cette science, en apparence assez moderne, que les Grecs et les Latins ont si imparfaitement explorée, mais que la France et l'Allemagne, à notre époque, ont pratiquée si heureusement, a été cultivée sur ces bords lointains par un bon nombre d'auteurs estimables. On ne saurait se figurer en effet la quantité de rhétoriques et d'esthétiques, qui, spécialement pendant le Moyen-Age, avaient cours au sein des écoles hindoues. On n'hésitait point à mettre un *Art poétique* sur le compte de l'illustre Kâlidâsa; il portait le titre de *Strouta-Bodha*, et a été traduit en français, en 1855, par M. Lancereau : c'est une espèce de prosodie. Il y avait un ouvrage du même genre par Carnapouraka, intitulé : *Alankâra-Costoûbha*, et l'on estimait fort le *Tchandrâlôka*, rhétorique par Djaya. De même Bhôdja, ce prince érudit de Malwa, qui vivait vers 1100 après Jésus-Christ et qui avait, dit-on, également composé une géographie, un commentaire sur la philosophie de Patandjali et un manuel de critique littéraire (le *Sarasvatî-Canthâbharana*), passait pour avoir écrit le *Bhôdja-Prabândha*, suite de dialogues sur l'histoire des lettres indiennes, où les listes d'écrivains sont bonnes à consulter, mais où les anachronismes abondent et que l'on a quelquefois attribué au *pandit* Val-

labha ou Ballala. Dandî, qui florissait en même temps que ce monarque, rédigea, à son tour, un Art poétique (*Kâvya-Dârsa*), tandis que Moundjâ, roi d'Oudjayanî, oncle et tuteur de Bhôdja, se livrait à des recherches géographiques. Un grammairien de Bénarès, Krîshna, composa un traité, tiré du *Prâkriya-Kômûdi;* cet abrégé, appelé *Tâtwa-Tchândra*, fut complété par son élève Djayanta vers 1687. Djagannatha donna une autre poétique sous le titre de *Râsa-Gangâdhara*, et Dhanandjaya, au XI^e^ siècle, publia un bon ouvrage de critique théâtrale, nommé *Dâça-Roûpaka*. Un Cachemirien du XIV^e^ siècle, Mammatta-Bhatta, fit paraître un remarquable manuel de poétique et de rhétorique, le *Kâvya-Prakasa* ou *Illustration de la Poésie*, divisé en dix sections. On possède encore: le *Sringara-Tiláka*, traité sur l'usage des passions en poésie par Roudra-Bhatta; un Art poétique, le *Kâvyâlancâravritti*, par le docteur Vamana; le *Sârngadhara-Paddhati* sur les auteurs classiques de l'Inde par Sârngadhara au XIV^e^ siècle; le *Convalyânanda* par Apyaya-Dikchita, qui date de 1520; l'*Alancâra-Sarvaswa* par Bhama; le *Râsa-Mandjâri* et le *Râsa-Tarangini* par Bhanoudatta; un livre de Gadhadara-Misra; le *Siddhânta-Kômûdi*, composé vers 1650 par Bhattodja-Dikchita. Beaucoup de ces traités, qui s'appliquent plus ou moins directement à la littérature, sont remplis de remarques judicieuses ou de détails piquants.

II

Un des ouvrages les plus importants de cette série est indubitablement le *Sâhitya-Darpana* ou *Miroir de la composition*, espèce d'esthétique, rédigée, seulement au XV^e^ siècle de notre ère, par Viswanâtha, médecin et lettré du Bengale, surnommé *Kâvirâja* ou le roi des poètes. C'était, aux yeux des meilleurs juges, le code suprême du bon goût :

nous croyons en conséquence qu'il ne sera nullement hors de propos d'en donner une idée sommaire, comme d'un des modèles les plus exacts du genre.

Ce n'est qu'en 1828 que le comité d'instruction publique de Calcutta l'a fait imprimer, avec les corrections des membres du collége sanscrit de cette ville : ce n'est qu'au commencement de 1851 que le texte, révisé par le docteur Roër, en a été reproduit dans la *Bibliotheca indica*, qui paraît sous le patronage des directeurs de la Compagnie des Indes orientales et sous la surveillance de la Société asiatique du Bengale; on y avait joint une traduction anglaise du savant James Ballantyne, mort assez récemment. Quoique le *Sâhitya-Darpana* soit très-moderne, eu égard à la haute antiquité de la littérature indienne, il n'en a pas moins une importance considérable, parce qu'il repose sur les plus vieilles traditions de la science locale et parce qu'il renvoie continuellement à des ouvrages antérieurs, consacrés par un long succès. Il est écrit en vers ; car les Indiens, on le sait, ont employé la forme métrique pour beaucoup de leurs livres de jurisprudence, de logique, de médecine : ce qui rappelle les oracles ou les lois de la Grèce et de l'Italie primitives que l'on formulait poétiquement, les recettes médicales de l'École de Salerne tournées en vers latins et, chez nous, ces essais d'histoires, de géographies, même de géométries bizarrement versifiées. Le *Sâhitya-Darpana* comprend une série d'aphorismes, presque tous très-courts et appuyés en note par de nombreuses citations de divers poëmes ou drames des époques classiques, auxquelles Viswanâtha aurait pu en ajouter de sa façon sans paraître trop présomptueux, vu sa grande réputation littéraire. Ce traité, dont le style est assez élégant, ne laisse pas d'être parfois obscur, tant à cause de certains passages, rapportés en prâcrit (idiome plus populaire que le sanscrit), qu'en raison de l'emploi des termes techniques. Un savant, appelé Ramcharana, qui était aussi un habile versificateur et appartenait à une famille puissante, l'a accompa-

gné d'un commentaire perpétuel qui, en plusieurs endroits, est dix fois plus long que le texte, mais qui souvent est encore plus curieux et mériterait tout autant d'être résumé.

Les nations grecque et romaine, si bien exercées à la vie active et publique, accoutumées aux émotions politiques, toujours prêtes à braver les agitations de l'Agora ou du Forum, ne cherchaient dans l'éloquence qu'un moyen pratique de parvenir à la gloire et de réaliser leur ambition, et ne voulaient convaincre que pour dominer. Aussi, dans leurs écrits sur la rhétorique, Aristote et Cicéron, Denys d'Halicarnasse et Quintilien s'occupaient-ils principalement de la démonstration et des arguments. Au contraire, les Indiens, vivant au sein des cours ou à l'ombre des écoles, appréciaient plutôt l'art de la parole au point de vue de l'agrément et du charme, de la pensée et de la passion; ils s'inquiétaient beaucoup moins de prouver que de toucher ou de plaire. Le *Sâhitya-Darpana* est donc à peu près une esthétique à la manière allemande, où le mot *rasa* (goût, impression, sensation) revient sans cesse. Il se compose de dix chapitres d'une étendue fort inégale, puisqu'ils renferment chacun environ de dix à cent pages. Le premier traite de la nature même de la poésie; le second et le cinquième, des divers sens des mots; le troisième, du sentiment; le quatrième, des différents genres poétiques; le sixième, des choses faites pour être vues et de celles qu'on doit seulement entendre; le septième, des vices de diction; le huitième, du style; le neuvième, du mélange des tons et de la prédominance des uns ou des autres; le dixième, des ornements. Sans entrer dans de longs détails, qui seraient en disproportion avec l'étendue de notre ouvrage, nous allons nous efforcer d'exposer ce qu'il y a de plus intéressant dans ce célèbre monument de la critique indienne au Moyen-Age.

Selon l'usage de cette race, éminemment grave et pieuse, le traité de Viswanâtha s'ouvre par un respectueux hommage rendu à Ganêça, fils de Siva et de Bhavani, à ce dieu de la

science et de la sagesse, assez semblable à l'Esculape et au Mercure gréco-latins, et que l'on représentait avec une tête et une trompe d'éléphant. Il débute également par une invocation à Saraswatî, à la fois fille et femme de Brâhma, cette Mnémosyne ou cette Minerve de l'Olympe hindou, à laquelle on attribuait l'invention des lettres, des arts, du luth, de la langue sanscrite et de l'alphabet *dêvanagâri* : « Puisse, dit le rhéteur-poète, cette déesse de l'éloquence, dont l'éclat est aussi pur que celui de la lune en automne, écarter les ténèbres qui m'environnent et rendre tous les objets clairs pour mon esprit! » Il établit tout d'abord que les fruits de la poésie sont au nombre de quatre : le succès, la fortune, le plaisir et le salut final. Les trois premiers points lui semblent évidents; quant au quatrième, il s'agit de cette délivrance de l'âme, appelée *nirvâna*, que promettent comme récompense à leurs sectateurs plusieurs écoles religieuses et philosophiques de l'Inde, et par laquelle, pour échapper à la triste nécessité de recommencer l'existence terrestre, on espérait s'absorber soit dans le sein de Dieu, soit dans l'abîme du néant. Pour ce qui est de l'influence du talent sur le bonheur, ne lit-on pas dans les *Védas* cet étrange aphorisme? « Un seul mot, employé avec justesse et parfaitement compris, équivaut, au ciel comme sur la terre, à la possession de *Kâmadhuka* ; » c'est-à-dire de cette génisse merveilleuse des légendes brâhmaniques, qu'il suffisait de traire pour en obtenir tout ce qu'on désirait. On se croirait là reporté en Occident vers notre XIII^e^ siècle, quand la grammaire et la dialectique conféraient à ceux qui les cultivaient une espèce de sacerdoce. Rien, si l'on en croyait les docteurs hindous, n'était plus profitable, pour l'amélioration morale de l'homme et le rachat suprême de son âme, que la lecture des principaux poëmes sacrés, tels que la *Bhâgavad-Gîtâ*, ce célèbre fragment du *Mahâbhârata*, où Vyâsa avait montré le brave Ardjouna, un des cinq fils de Pandou, et le divin Wishnou, sous les traits de Krishna, s'entretenant ensemble avec une

éloquence si poétique et une philosophie si subtile sur le mépris de la vie et la certitude de l'immortalité. L'excellence de la poésie est encore attestée par l'*Agnèya-Purâna* et le *Wishnou-Purâna;* quant à sa définition, en opposition avec différentes formules proposées par plusieurs érudits, Viswanâtha déclare qu'elle est un ensemble de pensées fondées sur le sentiment, qu'elle doit être exempte de fautes, et qu'elle tire une grande force du style, des ornements et des figures.

Notez bien que le critique, entre ces éléments constitutifs de l'art, ne fait aucune mention de la forme métrique ou rhythmée. Cela vient de ce que les Indiens, nous le répétons, écrivaient en vers une foule d'ouvrages théoriques, comme des traités de philosophie ou de législation, d'arithmétique ou de grammaire, sans avoir la prétention d'en faire des poëmes. C'est à un point de vue semblable qu'Aristote a écrit au chapitre IX de sa *Poétique :* « L'histoire d'Hérodote pourrait être versifiée; en vers ou en prose, elle n'en resterait pas moins une histoire. » D'un autre côté, les Indiens admettaient une prose poétique (*gadya-kâvya*), pareille à celle dont le *Télémaque* de Fénelon et tant d'autres œuvres, jusqu'aux *Martyrs* de Chateaubriand, furent des modèles plus ou moins irréprochables et qui, à tort ou à raison, s'est tant répandue parmi nous depuis la première moitié de ce siècle. On le voit, pour eux, l'essence véritable de la poésie consistait surtout dans l'inspiration, la sensibilité, l'enthousiasme; ce qui les aurait rapprochés beaucoup plus des opinions actuelles de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne que des dogmes classiques d'Horace, de Boileau et de Voltaire. Le commentateur Ramcharana, au milieu des explications utiles, mais très-minutieuses et souvent diffuses, dont il enrichit chaque phrase de son texte, célèbre avec une emphase tout orientale l'auteur qu'il interprète : « le fameux Viswanâtha, roi des poëtes; cette abeille qui butine sur les pieds de lotus de Nârâyana (ou Wishnou, l'esprit di-

vin planant sur les eaux) ; ce pilote qui navigue à travers l'océan du génie ; cet excellent guide dans la route de l'imagination; cette mine précieuse d'harmonie et de style, etc. » S'il y a peu de goût dans ce luxe d'hyperboles élogieuses, du moins, c'est pour nous, lettrés de l'Occident, un spectacle instructif et consolant de voir des savants étudier à fond les œuvres dont ils parlent, et d'entendre des critiques louer respectueusement les écrivains qu'ils commentent.

Le second chapitre, qui roule sur la nature des idées et les différents sens des mots, est d'une subtilité dont les rhéteurs grecs et allemands donneraient à peine l'idée. Il y est dit : que la poésie ne se compose que de pensées; que toute pensée doit avoir de la vraisemblance, de la suite et de la liaison; qu'un mot ne doit pas être confondu avec une racine (chose, en effet, bien différente dans la langue sanscrite); qu'il peut être sous-entendu, pris au propre ou métaphoriquement. Nous y remarquons qu'il existait pour les grammairiens hindous quatre catégories qui rappellent celles d'Aristote, de l'école de Port-Royal ou de Kant : les *espèces*, les *qualités*, les *êtres* et les *actions*. Ainsi, selon l'annotateur, *Dieu*, *fleuve*, *vache*, voilà des espèces; *blanc*, *chaud*, *large*, voilà des qualités; *Wishnou*, *Râma*, *Sakuntâla*, voilà des êtres; *manger*, *courir*, *dormir*, voilà des actions. Il fait mention de l'association des idées, des alliances de mots, des allusions, de l'ironie, des figures de pensées les plus délicates; il trouve à une expression jusqu'à trente-deux ou quarante sens possibles et même quatre-vingts, selon la manière dont elle est amenée, employée ou accompagnée. En fait de minutie, les Indiens étaient passés maîtres, et les chefs de la scolastique en Occident, qui vivaient à peu près dans le même temps que Viswanâtha, n'auraient rien pu lui apprendre à cet égard. Il montre fort bien comment le lieu, le temps, le voisinage des autres termes, les circonstances, les motifs et les occasions peuvent modifier l'acception d'un mot. A l'ap-

pui de ses théories, son commentateur Ramcharana allègue les traités de différents rhéteurs et surtout le *Kávya-Prakása,* avec lequel il avoue être parfois en contradiction, bien qu'il reconnaisse modestement lui devoir la plupart des matériaux de ses gloses. Il cite aussi des poëmes traditionnels, des vers de sa façon et d'autres qui sont de son père : « ce grand ministre; cet amant de la nymphe aux quatorze dialectes (Saraswatî, la Muse indienne); ce chef des grands écrivains; ce vénérable Tchandra-Sékhara; cet arbitre de la paix et de la guerre. » Ces derniers vers, mentionnés par Ramcharana, faisaient, sous une forme mythologique et passablement maniérée, un pompeux éloge du roi Bhanou-Dêva, dont Tchandra-Sékhara était à la fois le confident et le panégyriste. On sait que, dans l'Inde, jusqu'à nos jours, les princes et les hommes d'état ont très-fréquemment cultivé la poésie. Un tel passage prouve, sinon le mérite littéraire du ministre, du moins l'admiration filiale du rhéteur.

Le troisième chapitre est d'un plus grand intérêt pour nous et moins hérissé d'explications techniques; son étendue étant d'ailleurs plus considérable, nous le réduirons à ce qu'il contient d'essentiel : il est consacré au goût et à la passion, surtout sous le rapport de la poésie épique et dramatique. Puisque la poésie repose de préférence sur le sentiment, il est clair que le pathétique, le douloureux, le terrible, l'étrange, le hideux même, s'ils sont bien représentés, peuvent nous causer un plaisir véritable et nous arracher de douces larmes; ce que le législateur classique du Parnasse français a bien voulu reconnaître dans son *Art poétique,* et ce que l'école romantique de notre époque a érigé en théorie, d'après la pratique de Lope de Vega et de Shakespeare, de Gœthe et de Schiller. Mais tous ne sont pas également touchés par le prestige et par la puissance de l'imagination; aussi, comme le faisait remarquer, il y a bien des siècles, sur les bords du Gange, un certain auteur du nom de Dharmadatta, « ceux qui sont sensibles se laissent charmer par les tableaux du théâtre,

tandis que ceux qui ne le sont pas ne s'en émeuvent point, semblables à des morceaux de bois, à des murs ou à des pierres. » Notre sympathie pour les œuvres scéniques vient de ce que nous nous identifions avec le héros, quoiqu'il nous soit très-supérieur et quoiqu'il soit mort depuis beaucoup d'années ou même qu'il n'ait jamais existé. L'acteur doit également se confondre avec le personnage qu'il représente et oublier qu'il n'est peut-être qu'un pauvre histrion affamé pour se rappeler qu'il joue le rôle du divin Râma. Puis, nous passons aux caractères, dont Viswanâtha s'occupe autant qu'Aristote, Horace ou Boileau, sans épargner les définitions ni les subdivisions. Le héros en général doit être de bonne famille, libéral, instruit, gracieux, aimable, plein de jeunesse et de beauté, habile, spirituel, brillant et bien élevé; toutes qualités qui, à la dernière près pourtant, sont encore exigées, à l'heure qu'il est, des héros de nos opéras, de nos drames ou de nos romans. On peut en compter quatre espèces : il sera généreux, mais ferme et modéré; ou ferme et hautain; ou gai et insouciant, mais ferme; ou ferme et doux. Celui de la première catégorie sera exempt d'ostentation, facile à apaiser, discret, sachant se maîtriser, résolu, peu porté à se louer lui-même, fidèle à ses engagements; tel est le Râma de la légende et de l'épopée. Celui de la seconde sera trompeur, bouillant, mobile, rempli d'égoïsme et d'arrogance, toujours prêt à se vanter; tel est le Bhîmaséna du *Mahâbhârata*. Celui de la troisième sera libre de tout soin, constamment agréable, adonné aux beaux-arts; tel est le roi Vâtsa dans le drame de *Ratnavali* ou du *Collier*. Celui de la quatrième sera un brâhmane ou toute autre personne distinguée, qui possède les conditions essentielles de l'héroïsme; tel est Madhâva, l'amoureux de Mâlati, dans la pièce de Bhavabhouti. Ces quatre espèces de héros, représentés comme amoureux, se subdivisent de seize manières, puisque chacun d'eux peut se montrer impartial, audacieux, fidèle ou dissimulé; et comme, en outre, chacun peut l'être

très-fort ou très-faiblement ou à un degré moyen, de là résultent en somme quarante-huit sortes de types héroïques. Notez-le bien, on appelle impartial (le terme exige ici une définition) celui qui aime également diverses femmes, comme dans ce passage curieux, cité par le commentateur et emprunté à la poésie sanscrite :

« La fille du prince de Kuntala a pris son bain et vous attend ; cette nuit, c'était à la sœur du prince d'Anga de vous recevoir à son tour ; mais Kamalâ vient aujourd'hui de lui gagner aux dés son droit de préséance avec l'approbation de la reine favorite. » Telles sont les informations que je donnai au roi sur les belles de son harem, moi l'eunuque en chef; dès qu'il eut entendu mes paroles, il resta, pendant deux ou trois heures (chacune de vingt-quatre minutes selon le système indien), l'esprit en proie à l'indécision.

L'audacieux est celui qui est coupable et qui ne se trouble point, qui ne rougit pas quand on le surprend en faute et qu'on l'accable de reproches. C'est ce que nous nommerions un fat et un roué, à en juger par les vers suivants que Ramcharana a composés lui-même pour exprimer ce caractère :

M'apercevant qu'elle était pourpre de colère, je m'approchai d'elle afin de l'embrasser. Alors elle me repoussa du pied avec dédain ; mais je le lui saisis adroitement, tout en éclatant de rire. O mon ami, la fureur de cette belle brune, versant des larmes, parce qu'elle ne pouvait me résister, renouvelle, toutes les fois que j'y songe, le plaisir que je goûtai alors.

Voilà un Hindou, digne de tenir compagnie à nos marquis de la Régence. Celui qui est fidèle s'attache à une femme unique ; tel est celui dont son épouse parle ainsi quelque part :

Chère amie, mes vêtements n'ont rien de remarquable ; les joyaux qui ornent mon cou ont peu d'éclat ; ma démarche manque de grâce ; je ne ris pas assez fort ; je n'ai en moi aucun de ces avantages qui sont des causes d'orgueil. Mais tout le monde s'écrie : « Son bien-aimé l'adore ; il ne jette jamais un regard sur aucune autre. » Aussi, j'estime que toutes les autres sont bien peu à envier, comparées à moi !

Celui qui est dissimulé n'en chérit qu'une, mais fait semblant d'en aimer une autre que celle-là. En vérité, Népomucène Lemercier qui, dans son *Cours de littérature dramatique*, fixait vingt-trois conditions pour la comédie et vingt-six pour la tragédie (et il voulait bien les trouver réunies, les unes dans le *Tartufe* de Molière, les autres dans l'*Athalie* de Racine), ne se montrait guère plus scrupuleux que Viswanâtha et son interprète, et Marivaux a poussé à peine plus loin qu'eux l'analyse des sentiments les plus délicats.

Nous arrivons ensuite aux rôles secondaires. Ce sont les compagnons du héros, tels que Sougrîva, ce singe à face humaine, roi de Kishkindhya et ami de Râma dans le poëme de Valmikî. Ce sont encore ceux qui l'assistent dans ses entreprises amoureuses : à savoir, le courtisan (vêta) qui sera subtil, agréable, disert, élégant; l'esclave (tchêta) docile et soumis; le bouffon (vidouchaka), qui se nommera *Fleur de printemps* ou de tout autre nom bizarre et fera rire par son costume et ses gestes, par ses paroles et ses actions, par sa gourmandise et ses autres défauts; les faiseurs de guirlandes, les teinturiers, les marchands de noix de bétel, les parfumeurs. Ce seront ensuite ceux qui l'aident dans les affaires d'état, comme les ministres, les ambassadeurs et tous les agents politiques. Après eux viennent les gens du service intérieur : les nains, eunuques, montagnards ou barbares employés pour la garde, pâtres, bossus, muets, frères de lait des concubines; par exemple, Samsthânaka, un des personnages vicieux et plaisants du *Mritchakatî*. Un passage de la pièce du *Collier* fait allusion à plusieurs de ces types de bas étage :

A l'approche du singe de l'écurie qui avait brisé sa chaîne, les eunuques se sauvèrent, en oubliant la honte qu'ils éprouvent d'ordinaire à ne pas être comptés parmi les hommes; le nain effrayé se mit à l'abri derrière les pantalons larges et flottants du chambellan; les montagnards et les gardiens des barrières restaient intrépides devant un tel danger, tandis que les bossus, tremblant

d'être découverts par le singe, se baissaient et s'esquivaient tout doucement.

Bizarre image du personnel d'un palais indien, où des monarques blasés rassemblaient toutes sortes de curiosités et de monstruosités autour d'eux, comme autant de jouets misérables! Ajoutez-y les rôles des princes de la maison royale, des officiers de police, des généraux, des brâhmanes, des ermites, des messagers discrets, prudents ou naïfs de l'un et de l'autre sexes. Le héros doit avoir huit qualités aimables: éclat, vivacité, douceur, profondeur, promptitude, honneur, bravoure et magnanimité; chacune d'elles est définie exactement par notre critique, et son commentateur les explique par des traits, heureusement choisis dans les auteurs classiques.

Pour ce qui est des héroïnes, les classes et les variétés sont d'une richesse bien plus grande encore: il y a celle qui n'appartient qu'à son époux, celle qui appartient à un autre qu'à un époux et celle qui appartient à tout le monde. Celle qui n'appartient qu'à son époux sera modeste, sincère, fidèle, appliquée aux besoins de son ménage; mais son caractère se modifiera, suivant qu'elle sera toute jeune, adulte ou plus âgée. Celle qui est toute jeune, se sentant, à l'arrivée de la période de l'adolescence, transformée par les premières atteintes de l'amour, se dérobe aux caresses, est charmante jusque dans ses colères et a une extrême pudeur. Ce qui diminue beaucoup (il faut l'avouer) l'aridité de cette exposition doctorale, c'est qu'à chaque détail, indiqué par Viswanâtha, répond un exemple poétique, allégué par le commentateur. Ainsi, des vers descriptifs de son père, le ministre Tchandra-Sékhara, nous retracent les effets de ces révolutions de l'âge. Pour peindre les progrès de l'amour naissant, Ramcharana en cite d'autres, empruntés à sa propre pièce du *Mariage de Prabhâvati* :

Elle pose ses pieds sur le sol d'un air rêveur et languissant;

elle ne sort jamais de son appartement particulier; elle ne rit plus librement; mais sans cesse elle emploie quelque réticence modeste. Elle parle peu, et ce peu qu'elle dit est toujours empreint d'un certain mystère; quand une de ses compagnes l'entretient au sujet des cœurs sensibles, elle la regarde d'un œil courroucé.

Voici comment se comporte celle qui se dérobe aux caresses:

La regarde-t-on? elle détourne les yeux; elle ne répond pas lorsqu'on lui parle; elle se tient debout, éloignée de la couche nuptiale; si je l'embrasse de force, elle tremble; quand ses amis, qui l'ont amenée jusqu'à ma maison, sont sur le point de se retirer, elle voudrait aussi quitter ma demeure. Mais cette pudeur même me fait chérir encore plus ma chère fiancée.

Ainsi parlait un mari amoureux. Celle qui est adulte est ravissante de tendresse, plus passionnée, plus hardie de paroles, tout en observant les lois de la modestie. Celle qui est plus âgée s'abandonne à sa fougue; elle est vive et forte, habile en toute espèce de plaisirs; sa démarche est imposante; sa modération n'est pas grande; elle domine son amant: c'est la femme de trente ans de nos romanciers, c'est le premier rôle féminin de nos drames. Je laisse de côté des exemples, relatifs au portrait physique de la dame entre deux âges (la *Matrona potens* d'Horace) et à son expérience en fait de sentiment, parce qu'ils touchent de trop près aux inventaires de nos réalistes modernes ou aux métaphores du *Cantique des Cantiques;* mais voyons comment elle subjugue celui qu'elle aime:

« Monseigneur, lui dit-elle, frisez les boucles de mes cheveux; mon cher, tracez de nouveau sur mon front les peintures d'usage; maître de mon âme, arrangez mon collier qui s'est détaché sur mon sein. » Elle dit, et cette beauté, dont le visage ressemble à la lune pleine, tressaille toutes les fois qu'il la touche et retombe, pressée entre ses bras.

Remarquons que toutes ces femmes réputées honnêtes sont encore classées, sauf les plus jeunes, selon qu'elles savent se

maîtriser ou qu'elles ne le savent pas du tout ou qu'elles le peuvent difficilement : de là, six subdivisions qui comportent une foule de formes diverses pour exprimer la colère, l'ironie, la tendresse, la défiance. Car n'oublions pas de constater, une fois de plus, contrairement au préjugé vulgaire, que, dans les mœurs de l'Inde ancienne et en dépit de la polygamie ou même de la polyandrie autorisées par les lois, la fidélité était possible, l'adultère blâmé et les emportements de la jalousie aussi violents que partout ailleurs. De plus, ces femmes sont plus ou moins chéries par leurs maris, et par suite voilà autant de sections nouvelles. Celle qui appartient à un autre qu'à un époux, c'est d'abord la femme mariée qui a un amant, qui part avec lui, qui perd toute pudeur et qui porte le déshonneur dans sa famille ; c'est aussi (étrange association d'idées) la vierge qui n'a jamais connu l'hymen et qui dépend d'un père, d'un parent ou d'un tuteur. Quant à celle qui appartient à tout le monde, Viswanâtha nous donne d'elle une esquisse, qui est complétée comme toujours par Ramcharana et qui reste aussi vraie et aussi reconnaissable sur les bords de la Seine ou de la Tamise qu'elle pouvait l'être sur les rives du Gange :

Elle est maîtresse d'elle-même et des autres, pleine de ruses et quelquefois de talents ; elle ne hait pas les vicieux ; elle aime médiocrement les bons. Elle ne regarde, ne sourit, n'embrasse que pour de l'argent ; elle fait mettre à la porte par sa mère l'homme qui est ruiné, quand même il lui serait agréable, prête du reste à le rappeler dès qu'il aura recouvré sa fortune. Ordinairement, les amis complaisants de ces femmes sont des voleurs, des gens malades de leurs excès, des fous, des parvenus, de faux dévots qui sont libertins en secret. Si par hasard l'amour s'empare d'elles, il peut les purifier. Mais qu'elles soient incapables d'affection (comme la Madanamanjarî du *Nata-Melaka*) ou qu'elles en soient remplies (comme la Vasantasèna du *Mritchakatî*), leur possession est également dangereuse.

Ménandre, Plaute, Térence, Boccace, l'Arioste, Ben-John-

son, La Fontaine ou nos dramaturges modernes, ou encore les chroniqueurs du demi-monde et les champions des filles de marbre, ont-ils découvert quelque trait inconnu dans ce type, aussi vieux que la société et la civilisation, aussi vieux que nos passions et nos vices?

Les seize catégories d'héroïnes qui ont été énumérées pourront arriver à cent vingt-huit, à mesure que chacune d'elles passera par une des huit conditions suivantes: 1° avoir un amant soumis et fidèle; 2° être trahie; 3° faire des avances soi-même ou par intermédiaire, en portant tel ou tel costume et en montrant telle ou telle contenance, d'après son rang, selon qu'il s'agira d'une dame de haut parage, d'une courtisane ou d'une servante, et en allant trouver son complice en secret ou à découvert, dans un champ, un jardin, un temple en ruines, un bosquet, une auberge, un cimetière, près d'un fleuve, chez une amie, surtout dans des endroits obscurs; 4° s'être brouillée et s'en repentir; 5° être dédaignée et attendre en vain; 6° gémir de l'absence involontaire d'un amant; 7° regretter le départ d'un mari en voyage; 8° préparer tout chez soi pour y recevoir un bien-aimé. Viswanâtha porte la manie des catalogues jusqu'à affirmer que, chacune de ces situations pouvant se présenter à un degré très-faible, très-fort ou moyen, il y a au fond, non pas seulement cent vingt-huit types d'héroïnes (ce qui à la rigueur nous paraîtrait suffisant), mais bien trois cent vingt-quatre; ce qui dépasse les limites de la patience, indispensable à tout critique, fût-il de Gœttingue ou d'Heidelberg. Que serait-ce, si nous le suivions dans l'examen des caractères mixtes et composites? Notre rhéteur termine ce paragraphe par un aveu d'une ingénuité singulière : c'est que les variétés des personnages de femmes sont bien plus nombreuses encore, sont presque innombrables. Aussi, renonce-t-il à spécifier toutes ces nuances, de peur de prolixité; il était temps. Du moins, il rachète cet excès de laconisme relatif, en nous fournissant la liste des vingt-huit qualités nécessaires à toute

héroïne convenable, et en les définissant l'une après l'autre à l'aide d'une multitude d'exemples. Il faut renoncer à reproduire cette énumération qui constituerait, à vrai dire, un petit dictionnaire psychologique.

Il est question ensuite des regards et de la démarche des vierges, des ingénues et de toutes les héroïnes en général; les doutes de l'innocence, les manéges de la coquetterie, les subterfuges de l'amour, sont finement analysés: on sent que nos deux docteurs étaient en même temps d'agréables poètes et des hommes du monde. Bornons-nous à une citation du texte de Viswanâtha sur les actes et les habitudes de toute héroïne amoureuse :

Elle veut toujours garder son bien-aimé près d'elle; elle ne paraît pas sans avoir peint le tour de ses yeux. A l'occasion, faisant semblant de cacher ou de rattacher sa chevelure, elle laissera voir les fossettes de ses bras, son col ou sa poitrine belle comme le lotus. Elle accueille les serviteurs de son amant par des paroles aimables ou des présents; elle met sa confiance dans les amis qu'elle lui connaît et les traite avec beaucoup de déférence. Au milieu de ses compagnes, elle le vante; elle lui abandonne sa fortune entière; elle dort quand il dort, souffre de ses chagrins et se réjouit de son bonheur; elle se tient sur sa route, afin de l'apercevoir longtemps à distance; devant lui, elle parle aux compagnons qu'il amène; au moindre symptôme d'affection qu'il trahit, elle rit de tout cœur. De même, en son agitation, elle se frotte l'oreille; elle dénoue et renoue ses cheveux; elle bâille; elle allonge ses membres; elle saisit un enfant qui est là et elle l'embrasse; elle commence à peindre, suivant la coutume, le front d'une de ses amies; puis elle écrit sur le sol avec la pointe de son pied, en levant vers le ciel des regards profonds. Elle se mord les lèvres et baisse les yeux en s'adressant à ce mortel favori; elle ne quitte point l'endroit où elle devra le revoir. Elle va chez lui sous un prétexte quelconque d'affaires; elle ne cesse de regarder les objets qu'il lui a donnés et qu'elle a placés sur elle. Dans sa société, elle est toujours heureuse; elle languit et maigrit en son absence; elle admire à l'excès ses talents et elle préfère tout ce qu'il aime; elle lui demande en souvenir des choses de la moindre valeur et, même quand elle sommeille, elle est tournée vers lui.

Quel idéal de passion! Il varierait sans doute, selon le degré de latitude et les phases de la civilisation; mais il n'en est pas moins retracé ici avec une rare justesse.

Les moyens qu'une femme a de révéler ses impressions sont les coups d'œil furtifs, les mots gracieux, les lettres, les messages. Les messagères les plus habituelles et les plus commodes sont: une amie, une voisine, une servante, une sœur de lait, une actrice, une artiste en peinture ou en musique, une blanchisseuse, une religieuse errante, une coiffeuse. Quant au rival du héros, il sera d'ordinaire présomptueux, dissipé ou méchant; tel est Râvana, le prince sanguinaire et anthropophage de l'île de Ceylan, mis en contraste avec le noble et généreux Râma dans la célèbre épopée de Valmikî. Parmi les objets extérieurs qui contribuent à provoquer le sentiment ou à l'accroître, nos rhéteurs mentionnent les gestes, la vue de certains lieux, les rayons de la lune, l'huile de santal, le bourdonnement des abeilles, la voix du *kokila* ou coucou indien (emblême de l'amour), etc. Ils indiquent les huit principales marques de l'émotion : à savoir, la surprise, la sueur qui ruisselle, les cheveux qui se dressent, les paroles mal articulées, le tremblement, la pâleur, les larmes, l'évanouissement. Ils énumèrent les passions dont la poésie peut s'occuper, principalement la poésie épique ou théâtrale. En dehors de l'amour, qui demeure la passion souveraine, ce seront: l'oubli de soi-même, l'égarement, l'abattement, la fatigue, l'ivresse, l'étonnement, la sévérité, la distraction, le réveil, le rêve, la folie, l'arrogance, la mort, l'indolence, la résistance à toute opposition, l'assoupissement, la dissimulation, le désir, le désordre, l'inquiétude, le recueillement, la résolution, la langueur, la crainte, la honte, la joie, l'envie causée par la supériorité d'autrui, le découragement, la modération, la légèreté, la faiblesse, le chagrin, la querelle; le tout éclairci par de perpétuels exemples. Enfin, Ramcharana, comme Viswanâtha, ramène le sentiment à huit genres: l'érotique, le comique, le pathétique, le sombre, le terrible, le

hideux, l'héroïque et le tempéré; et ces genres à leur tour sont examinés en détail.

Il y aurait moins d'utilité et surtout moins d'intérêt à prolonger l'examen de ce traité, dont les sept derniers chapitres sont purement scolastiques et ont en vue les classifications de l'art poétique et les qualités ou les défauts, les artifices ou les ornements du style. Mais il ne serait pas impossible d'y rencontrer çà et là plus d'une analogie, non pas trop avec les théories de l'abbé d'Aubignac et du P. Le Bossu ou avec les préceptes de Rapin et Le Batteux, de La Harpe et de Marmontel, mais plutôt avec les poétiques de Lessing ou de Jean-Paul Richter. Nous croyons en avoir assez dit pour prouver que, même au XV^e^ siècle, à une époque de décadence déjà avancée, correspondant aux guerres et à l'anarchie de notre Moyen-Age, les écrivains de l'extrême Orient connaissaient les secrets du cœur humain et les ressources du langage beaucoup plus subtilement qu'on n'aurait pu l'imaginer, et que les écoles sanscrites comptaient alors des critiques et des rhéteurs, encore capables de se rappeler, de comprendre et de commenter dignement les modèles de leur poésie, les traditions de leur passé.

Ce qui n'est pas moins curieux, c'est qu'après plusieurs siècles de torpeur et de silence, l'esprit hindou semble se réveiller : sous la protection et grâce à l'influence du gouvernement anglais, une espèce de rénovation intellectuelle tend à s'opérer sous toutes les formes dans ces contrées si longtemps déshéritées. M. Garcin de Tassy, étudiant tout récemment les progrès de la langue et de la littérature hindoustanies, y citait quarante journaux de création nouvelle, de nombreuses sociétés littéraires et près de neuf cents versificateurs. Les réimpressions ou les explications d'ouvrages anciens s'y multiplient presque autant qu'en Europe : aux deux bouts de l'horizon, c'est la même ardeur à remonter en arrière et à percer les ténèbres primitives. Tandis que, dans notre Occident, M. Wurm écrivait en allemand une his-

toire de la religion indienne et que M. Ludwig commençait à publier, à Prague, une traduction, allemande aussi, du *Rig-Véda,* tandis que le ministre de l'instruction publique d'Italie, à l'occasion du congrès d'orientalistes qui aura lieu, à Florence, en septembre 1878, propose un prix de cinq mille livres pour le meilleur mémoire sur la civilisation des Aryas, des efforts très-louables sont faits au sein même de l'Inde dans un but d'instruction et de progrès. Ainsi, la Société âryenne de Bombay prépare une version des *Védas* en hindoustani; Guiri-Prasâda, râja de Besma, a publié l'*Yadjour-Véda* avec un commentaire hindi. A Mangalore, M. Burnell vient également d'éditer l'*Arshéya-Brâhmana :* c'est le quatrième des huit *Brâhmanas* qui se rattachent au *Sâma-Véda;* c'est un index complet des noms propres et des sujets qui y sont contenus. On n'en connaît ni l'auteur, ni la date ; il pourrait ne pas être antérieur au septième ou au huitième siècle de notre ère : il devait être destiné à soulager la mémoire des prêtres officiants, qui étaient tenus de savoir par cœur tous les morceaux en vers du *Sâma-Véda* et de les chanter au moment convenable. Enfin, l'Université de Calcutta a décidé dernièrement que, par dérogation aux préceptes de la loi brâhmanique et aux coutumes de la race musulmane, les femmes seraient admises à ses cours. Il est probable que les Universités de Madras et de Bombay suivront ce généreux exemple. Plus tard, cette amélioration, acceptée d'abord pour les beaux-arts et les lettres, sera appliquée sans doute à la médecine, de sorte que des Indiennes, en cultivant cette science, seront appelées à rendre les plus grands services dans les palais et les *zenanas,* d'où les docteurs mâles sont rigoureusement exclus. Un peuple si intelligent ne saurait être condamné sans retour.

IX

CONCLUSION

De nos jours, l'humanité vieillie semble de nouveau se tourner vers son antique berceau et, après les épreuves de tant de laborieuses expériences, elle recherche avec une sympathie évidente la route, marquée par ses premiers pas; elle aime à répéter les mots naïfs que son enfance avait bégayés: c'est ainsi que l'Orient est redevenu à la mode. Les télégraphes électriques et sous-marins; les isthmes de Suez et de Panama, percés par des chemins de fer ou des canaux pour établir entre les deux hémisphères des communications plus faciles; les progrès de la navigation à vapeur; l'extension croissante de la marine et du commerce; les missions religieuses; les voyages scientifiques; l'active émulation des principaux peuples de l'univers: tout nous reporte vers ces pays, aimés du soleil, où les conquérants les plus illustres de l'antiquité ont imprimé leurs traces et où les nations modernes ont sans doute encore à jouer plus d'un drame mémorable. Non seulement l'Algérie, la Turquie, l'Egypte, qui se rattachent si étroitement au monde oriental, mais les régions même les plus éloignées, le pays d'Annam où flotte notre drapeau, la Chine à la fin ouverte, le Japon où s'accomplit une transformation un peu prématurée, mais si surprenante, l'Inde à son tour préoccupent aujourd'hui le public ordinaire, tout étonné de rencontrer des sujets sérieux d'étude et des questions de l'intérêt le plus urgent sur les

bords du fleuve Jaune ou dans les parages de la mer Vermeille.

L'Inde spécialement a reconquis, pour sa part, le privilége d'attirer notre attention, réclamée cependant par une foule de conflits européens qui se succèdent chaque jour, en exigeant impérieusement des solutions trop longtemps attendues. En outre qu'elle est pour nos voisins d'outre-Manche un centre de production cotonnière, dont la guerre de sécession en Amérique a fait, il y a quelques années, singulièrement ressortir l'importance; en outre qu'elle sera peut-être, dans un avenir très-prochain, le champ de bataille où éclatera l'ardente concurrence de l'Angleterre et de la Russie, elle a laissé percer assez récemment les signes d'une vitalité fort imprévue. Chacun se rappelle cette terrible révolte, dont les récits ont rempli nos feuilles politiques; révolte acharnée et cruelle, qui arracha à la vengeance des vainqueurs irrités de si sanglantes représailles: elle n'en essaya pas moins depuis de se renouveler, couvant sous la cendre au lieu de s'éteindre et n'épiant qu'une occasion favorable pour se ranimer plus tard. Mais combien de lecteurs oubliaient, sans parler de ceux qui ne le soupçonnaient même pas, que, dans cet espace même, compris entre les pics neigeux de l'Himâlaya, le Syndh, le Gange, le Brahmapoutra et les monts Ghattes, sur ce théâtre moderne d'une insurrection exclusivement militaire et surtout musulmane, près de ces villes de Delhi, de Bénarès, d'Agra, d'Oude, d'Hayderabad, de Lucknow qui ont failli s'écrouler en ruines, florissait jadis une race très-intelligente, passionnée pour les arts, les sciences et les lettres, grande par ses lois, intéressante par sa religion, parvenue à la civilisation la plus raffinée! Il y a cent ans à peine, personne en Occident ne s'en fût douté; avant cent ans, ces idées, qui passaient naguère pour des paradoxes, ne seront plus que des lieux-communs à l'usage du vulgaire.

En effet, on ne saurait trop le redire, c'est depuis un siècle seulement que l'Inde a été pour les érudits anglais,

allemands et français l'objet des recherches les plus attentives et les plus profondes. Son passé a été exhumé des ténèbres de l'oubli; il est sorti de la poudre des bibliothèques, et il est assez brillant pour ne rien avoir à craindre des clartés si vives de la critique actuelle. Les ouvrages qu'elle a produits et dont nous venons de présenter un tableau fidèle, quoique restreint, sont assez nombreux et assez remarquables pour qu'il ne soit plus permis d'en ignorer ou d'en déprécier la valeur. Toute une armée de savants les a abordés avec amour, déchiffrés avec patience, commentés avec talent, et ils ont rendu de tels services à l'Indianisme qu'il n'est que juste de chercher à populariser par tous les moyens possibles leurs estimables travaux, trop souvent renfermés dans le cercle étroit des revues spéciales et des doctes académies. Il est bon que le public prenne l'habitude de juger équitablement ces nobles ouvriers de la pensée, ces chercheurs de trésors intellectuels, qui, au prix de tant d'efforts, parfois avec le plus rare désintéressement, toujours avec trop peu de gloire, ne songent qu'à étendre la portée de nos connaissances. Quant à l'importance de ces études en elles-mêmes, la mauvaise foi ou la routine pourraient seules la contester; en résumé, elles doivent nous apparaître sous un triple aspect.

Premièrement, l'Inde ayant été sans nul doute un des centres originaires de l'Humanité naissante, il est d'une utilité évidente de vérifier si ses mœurs, ses croyances, ses lois, ses essais scientifiques n'ont pas exercé une influence réelle et durable sur la vie morale et spirituelle de la Perse, de l'Assyrie, de la Phénicie, de l'Égypte, surtout de la Grèce et de Rome, et par suite de la plupart des nations modernes. Combien n'existe-t-il pas de problèmes de métaphysique, de logique, de mythologie, d'esthétique, de sciences exactes, dont souvent le premier mot et parfois le dernier ont été dits, il y a deux mille ans ou plus, par ces peuples rêveurs et mystérieux, sans que les progrès, accumulés par la succession des siècles, aient pu en modifier gravement la solution primitive!

L'histoire et la géographie, la zoologie et la botanique, l'anthropologie et l'ethnographie ont également là d'amples moissons à recueillir.

Secondement, la langue sanscrite était en soi un instrument si délicat et si varié pour la pensée humaine qu'il suffit de l'étudier avec soin pour en déduire les rapports les plus vastes et les lois les plus essentielles. Qu'on la considère comme la mère ou simplement comme la sœur aînée de presque toutes les langues de l'Europe, les résultats sont identiques : or sa conformité frappante avec celles qui nous touchent de si près a été clairement démontrée par tous les philologues. D'ailleurs, la richesse de son alphabet, de ses déclinaisons et de ses conjugaisons, qui a servi de modèle aux principaux idiomes à flexions ; la propriété qu'elle a d'employer des inversions fréquentes et de créer des mots composés, au moins autant que le grec ou l'allemand ; sa noblesse et son élégance, sa douceur et son harmonie, qui peuvent la faire comparer au grec et au latin, au persan et à l'arabe, à l'espagnol et à l'italien, sont tout à fait de nature à justifier la curiosité des hommes intelligents.

Troisièmement, tout en attribuant plus que jamais aux chefs-d'œuvre de la Grèce, de Rome et de la France leur supériorité reconnue et leurs impérissables beautés, nous sommes de ceux qui proclament hautement les droits relatifs de toutes les écoles de littérature, les mérites de la poésie étrangère et les qualités d'une forme d'art moins pure que les nôtres. Or, s'il est vrai (ainsi que nous l'avons rappelé) que l'espagnol et l'italien au XVI^e^ siècle et au début du XVII^e^, l'anglais et l'allemand dans le cours du XVIII^e^, comme le grec et le latin à la fin du XV^e^, ont fortement contribué par leur propagation à élargir chez nous la sphère de la critique et de l'histoire littéraire, ne serait-il point à souhaiter, de nos jours, que l'introduction plus complète de l'Orientalisme dans le domaine commun vînt, par une espèce de nouvelle Renaissance, provoquer au fond des esprits une secousse fa-

vorable, en facilitant l'échange des idées en apparence les plus opposées? Homère et Sophocle, Platon et Démosthènes, Cicéron et Horace, Tite-Live et Virgile, Corneille et Bossuet, Molière et Racine resteront toujours des types de grandeur régulière, d'imagination tempérée, de grâce exquise, de solide raison. Mais la perfection incomparable de ces sévères modèles ne doit pas nous empêcher d'être sensibles aux fantaisies, fréquemment capricieuses et excessives, quelquefois touchantes ou nobles, des littératures orientales. Celle de l'Inde (nous pensons l'avoir nettement montré) mérite, entre toutes, d'être attentivement explorée. La longue carrière qu'elle a fournie, la diversité des genres qu'elle a embrassés, l'éclat de certaines de ses productions lui assurent un des rangs les plus élevés. Antérieure, si nous en croyons quelques-uns, aux hymnes perdus que chantait, dit-on, le fabuleux Orphée et aux épopées collectives qui ont immortalisé le nom d'Homère, elle était florissante encore, quand les peuples de notre Occident cherchaient péniblement leur route et leur but à travers le chaos ténébreux du Moyen-Age. Nous l'avons expliqué suffisamment : légendes religieuses, poésie héroïque et nationale, philosophie, traités didactiques, drames pathétiques ou plaisants, apologues satiriques, contes badins, elle a essayé de tout, si elle n'a pas brillé en tout. Plus d'une fois son abondance a dégénéré en diffusion, sa hardiesse en licence, sa finesse en subtilité ; mais elle n'en offre pas moins une riche matière aux parallèles les plus ingénieux et les mieux fondés.

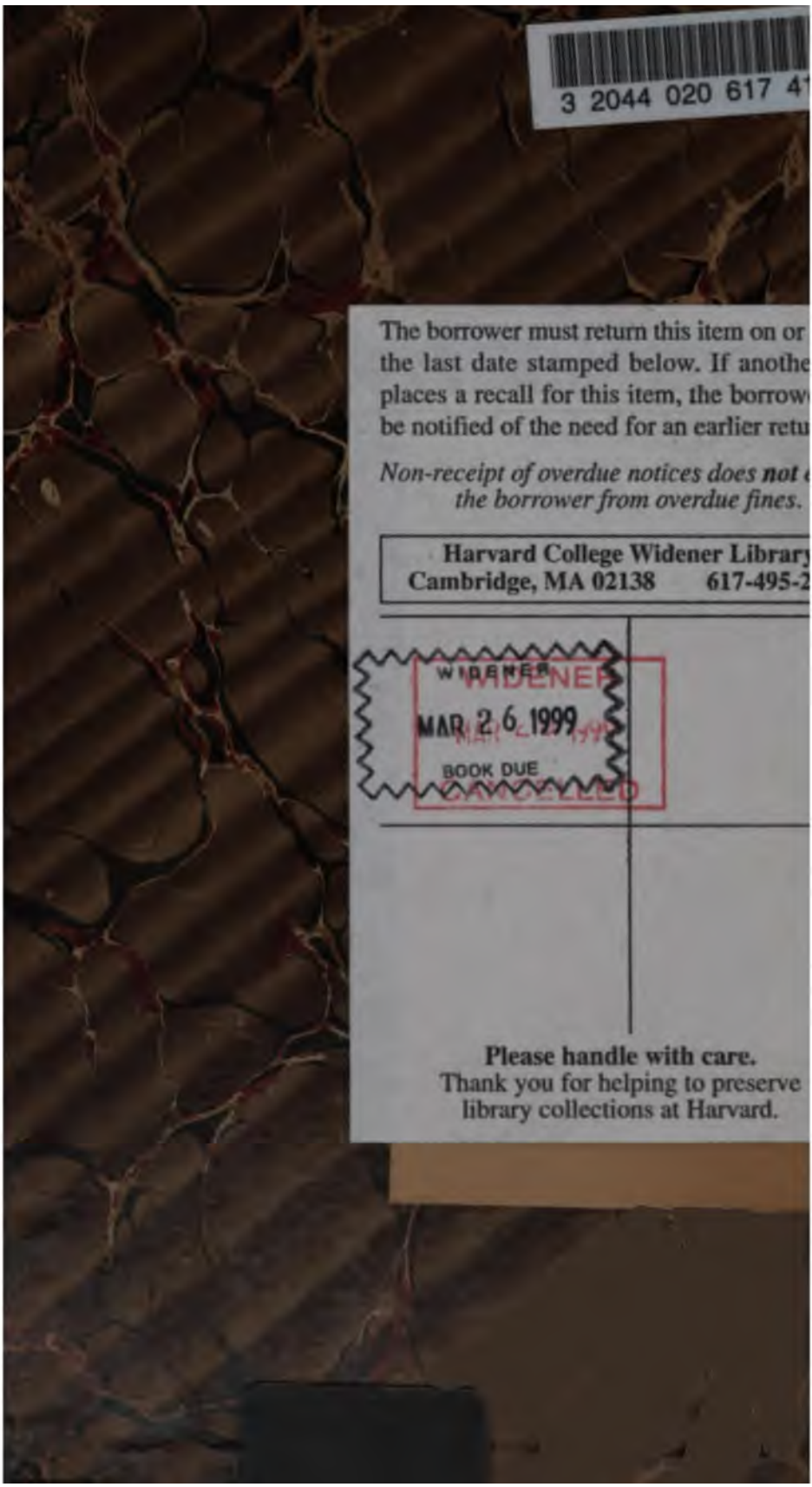
Il n'est donc pas étonnant qu'au bout de cent ans à peine l'étude du sanscrit, jusque-là à peu près inconnue, ait fait des progrès, en réalité très-considérables, bien qu'ils puissent échapper aux regards des indifférents. Disons-le une fois de plus en finissant. De semblables labeurs ne sont jamais entrepris dans des vues de renommée éphémère ou de récompense matérielle ; ils ne s'adressent ordinairement qu'à un petit nombre d'initiés. Mais il est temps et bien temps que

les portes du sanctuaire s'entrouvrent pour permettre aux profanes d'y jeter en passant les yeux. Il ne s'écoule guère d'année où les pays les plus civilisés du monde ne produisent d'intéressantes publications sur les antiquités de l'Inde. Les chaires de sanscrit, jusqu'ici presque introuvables en France (on est arrivé à en fonder trois, toutes à Paris, bien entendu), remplissent et fortifient les Universités germaniques : elles en comptent au moins seize, même dans des localités aussi peu importantes que Rostock, Marbourg ou Erlangen. Chez nous, cependant, plus d'un membre de l'instruction supérieure ou secondaire, avec la seule intention de donner à son enseignement une base plus large et plus ferme, d'accroître l'effet de ses leçons grammaticales ou littéraires, se risque à aborder cette langue si belle, cette littérature si féconde. Mais sur tous ces points il reste beaucoup à faire, beaucoup à tenter ; aussi, en attendant l'achèvement définitif d'un édifice, déjà commencé et poursuivi par tant de mains habiles, avons-nous espéré qu'on nous permettrait d'y apporter modestement notre pierre et d'y inscrire, tout en bas, notre nom.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE 1
I. Introduction 3
II. Les Védas 13
III. Le Mahâbhârata 58
IV. Le Râmâyana 155
V. Kâlidâsa 214
VI. Le théâtre indien 256
VII. Poèmes secondaires 320
VIII. Ouvrages didactiques 334
IX. Conclusion 359


3 2044 020 617 4

The borrower must return this item on or
the last date stamped below. If anothe
places a recall for this item, the borrow
be notified of the need for an earlier retu

Non-receipt of overdue notices does not
the borrower from overdue fines.

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 617-495-2

WIDENER
MAR 26 1999
BOOK DUE
CANCELLED

Please handle with care.
Thank you for helping to preserve
library collections at Harvard.